



HAL
open science

Expériences vécues de femmes kanakes victimes de violences, à Lifou, en Nouvelle-Calédonie

Clothilde Sentilhes

► **To cite this version:**

Clothilde Sentilhes. Expériences vécues de femmes kanakes victimes de violences, à Lifou, en Nouvelle-Calédonie. Médecine humaine et pathologie. 2018. dumas-03245919

HAL Id: dumas-03245919

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03245919>

Submitted on 2 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
FACULTÉ DE MÉDECINE MONTPELLIER-NÎMES

THÈSE

Pour obtenir le titre de

DOCTEUR EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement

Par Clothilde SENTILHES

Le 25 janvier 2018

TITRE :

**EXPÉRIENCES VÉCUES DE FEMMES KANAKES VICTIMES DE VIOLENCES, A
LIFOU, EN NOUVELLE-CALÉDONIE**

Directeur de thèse : Dr OUDE-ENGBERINK Agnès

JURY

Président : Professeur Michel AMOUYAL

Assesseurs : Professeur Emérite Gérard BOURREL

Professeur Eric BACCINO

Docteur Agnès OUDE-ENGBERINK

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
FACULTÉ DE MÉDECINE MONTPELLIER-NÎMES

THÈSE

Pour obtenir le titre de

DOCTEUR EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement

Par Clothilde SENTILHES

Le 25 janvier 2018

TITRE :

**EXPÉRIENCES VÉCUES DE FEMMES KANAKES VICTIMES DE VIOLENCES, A
LIFOU, EN NOUVELLE-CALÉDONIE**

Directeur de thèse : Dr OUDE-ENGBERINK Agnès

JURY

Président : Professeur Michel AMOUYAL

Assesseurs : Professeur Emérite Gérard BOURREL

Professeur Eric BACCINO

Docteur Agnès OUDE-ENGBERINK

ANNEE UNIVERSITAIRE 2016 - 2017

PERSONNEL ENSEIGNANT

Professeurs Honoraires

ALLIEU Yves	ECHENNE Bernard	NAVARRO Maurice
ALRIC Robert	FABRE Serge	NAVRATIL Henri
AUSSILLOUX Charles	FREREBEAU Philippe	OTHONIEL Jacques
AVEROUS Michel	GALIFER René Benoît	PAGES Michel
AYRAL Guy	GODLEWSKI Guilhem	PEGURET Claude
BAILLAT Xavier	GRASSET Daniel	POUGET Régis
BALDY-MOULINIER Michel	GROLLEAU-RAOUX Robert	PUECH Paul
BALMES Jean-Louis	GUILHOU Jean-Jacques	PUJOL Henri
BALMES Michel	HERTAULT Jean	PUJOL Rémy
BALMES Pierre	HUMEAU Claude	RABISCHONG Pierre
BANSARD Nicole	JAFFIOL Claude	RAMUZ Michel
BAYLET René	JANBON Charles	RIEU Daniel
BILLIARD Michel	JANBON François	RIOUX Jean-Antoine
BLARD Jean-Marie	JARRY Daniel	ROCHFORT Henri
BLAYAC Jean Pierre	JOYEUX Henri	ROUANET DE VIGNE LAVIT Jean Pierre
BONNEL François	LABAUGE Robert	SAINT AUBERT Bernard
BOUDET Charles	LAFFARGUE François	SANCHO-GARNIER P4
BOURGEOIS Jean-Marie	LALLEMANT Jean Gabriel	SANY Jacques
BRUEL Jean Michel	LAMARQUE Jean-Louis	SENAC Jean-Paul
BUREAU Jean-Paul	LAPEYRIE Henri	SERRE Arlette
BRUNET Michel	LESBROS Daniel	SIMON Lucien
CALLIS Albert	LOPEZ François Michel	SOLASSOL Claude
CANAUD Bernard	LORIOT Jean	SUQUET Pierre
CASTELNAU Didier	LOUBATIERES Marie Madeleine	THEVENET André
CHAPTAL Paul-André	MAGNAN DE BORNIER Bernard	VIDAL Jacques
CIURANA Albert-Jean	MARY Henri	VISIER Jean Pierre
CLOT Jacques	MATHIEU-DAUDE Pierre	
D'ATHIS Françoise	MEYNADIER Jean-Charles	
DEMAILLE Jacques	MICHEL François-Bernard	
DESCOMPS Bernard	MICHEL Henri	
DIMEGLIO Alain	MIMRAN Albert	
DU CAILAR Jacques	MION Charles	
DUBOIS Jean Bernard	MION Henri	
DUMAS Robert	MIRO Luis	
DUMAZER Romain		

Professeurs Emérites

ARTUS Jean-Claude
BLANC François
BOULENGER Jean-Philippe
BOURREL Gérard
CLAUSTRES Mireille
DEDET Jean-Pierre
DAURES Jean-Pierre
DAUZAT Michel
ELEDJAM Jean-Jacques
GUERRIER Bernard
MAURY Michèle
MILLAT Bertrand
MARES Pierre
MONNIER Louis
PREFAUT Christian
SULTAN Charles
TOUCHON Jacques

Professeurs des Universités - Praticiens Hospitaliers

PU-PH de classe exceptionnelle

ASENCIO Gérard - Chirurgie orthopédique et Traumatologie
BACCINO Eric - Médecine légale et droit de la santé
BONAFE Alain - Radiologie et imagerie médicale
BRINGER Jacques – **Doyen** - Endocrinologie, diabète et maladies métaboliques ; gynécologie médicale
CAPDEVILA Xavier - Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
COMBE Bernard - Rhumatologie
COSTA Pierre - Urologie
COTTALORDA Jérôme - Chirurgie infantile
CRAMPETTE Louis - Oto-rhino-laryngologie
CRISTOL Jean Paul - Biochimie et biologie moléculaire
DAVY Jean Marc - Cardiologie
DE LA COUSSAYE Jean Emmanuel - Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
DELAPORTE Eric - Maladies infectieuses ; maladies tropicales
DOMERGUE Jacques - Chirurgie générale
DUFFAU Hugues - Neurochirurgie
DUJOLS Pierre - Biostatistiques, informatique médicale et technologies de la communication
ELIAOU Jean François - Immunologie
FABRE Jean Michel - Chirurgie générale
GUILLOT Bernard - Dermato-vénéréologie
HAMAMAH Samir - Biologie et Médecine du développement et de la reproduction ; gynécologie médicale
HEDON Bernard - Gynécologie-obstétrique ; gynécologie médicale

HERISSON Christian - Médecine physique et de réadaptation
JABER Samir - Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence (option anesthésiologie-réanimation)
JEANDEL Claude - Médecine interne ; gériatrie et biologie du vieillissement, médecine générale, addictologie
JONQUET Olivier - Réanimation ; médecine d'urgence
LANDAIS Paul - Epidémiologie, Economie de la santé et Prévention
LARREY Dominique - Gastroentérologie ; hépatologie ; addictologie
MARTY-ANE Charles - Chirurgie thoracique et cardiovasculaire
MERCIER Jacques - Physiologie
MESSNER Patrick - Cardiologie
MOURAD Georges - Néphrologie
PELISSIER Jacques - Médecine physique et de réadaptation
RENARD Eric - Endocrinologie, diabète et maladies métaboliques ; gynécologie médicale
REYNES Jacques - Maladies infectieuses, maladies tropicales
RIBSTEIN Jean - Médecine interne ; gériatrie et biologie du vieillissement, médecine générale, addictologie
RIPART Jacques - Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
SCHVED Jean François - Hématologie; Transfusion
TAOUREL Patrice - Radiologie et imagerie médicale
UZIEL Alain - Oto-rhino-laryngologie
VANDE PERRE Philippe - Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
VOISIN Michel - Pédiatrie

PU-PH de 1^{re} classe

ALBAT Bernard - Chirurgie thoracique et cardiovasculaire
ALRIC Pierre - Chirurgie vasculaire; médecine vasculaire (option chirurgie vasculaire)
AVIGNON Antoine - Nutrition
AZRIA David - Cancérologie ; radiothérapie
BAGHDADLI Amaria - Pédopsychiatrie ; addictologie
BASTIEN Patrick - Parasitologie et mycologie
BEREGI Jean-Paul - Radiologie et imagerie médicale
BLAIN Hubert - Médecine interne ; gériatrie et biologie du vieillissement, médecine générale, addictologie
BLANC Pierre - Gastroentérologie ; hépatologie ; addictologie
BORIE Frédéric - Chirurgie digestive
BOULOT Pierre - Gynécologie-obstétrique ; gynécologie médicale
CANOVAS François - Anatomie
CARTRON Guillaume - Hématologie ; transfusion
CHAMMAS Michel - Chirurgie orthopédique et traumatologique
COLSON Pascal - Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
COSTES Valérie - Anatomie et cytologie pathologiques
COUBES Philippe - Neurochirurgie
COURTET Philippe - Psychiatrie d'adultes ; addictologie
CYTEVAL Catherine - Radiologie et imagerie médicale
DAUVILLIERS Yves - Physiologie
DE TAYRAC Renaud - Gynécologie-obstétrique, gynécologie médicale (option gynécologie-obstétrique)
DE WAZIERES Benoît - Médecine interne ; gériatrie et biologie du vieillissement médecine générale, addictologie
DEMARIA Roland - Chirurgie thoracique et cardio-vasculaire

DEMOLY Pascal - Pneumologie ; addictologie
DEREURE Olivier - Dermatologie - vénéréologie
DROUPY Stéphane - Urologie
FRAPIER Jean-Marc - Chirurgie thoracique et cardiovasculaire
HAMEL Christian - Ophtalmologie
JORGENSEN Christian - Thérapeutique ; médecine d'urgence ; addictologie
KLOUCHE Kada - Réanimation ; médecine d'urgence
KOENIG Michel - Génétique moléculaire
KOTZKI Pierre Olivier - Biophysique et médecine nucléaire
LABAUGE Pierre - Neurologie
LAFFONT Isabelle - Médecine physique et de réadaptation
LAVABRE-BERTRAND Thierry - Cytologie et histologie
LE QUELLEC Alain - Médecine interne ; gériatrie et biologie du vieillissement, médecine générale, addictologie
LECLERCQ Florence - Cardiologie
LEFRANT Jean-Yves - Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
LEHMANN Sylvain - Biochimie et biologie moléculaire
LEROUX Jean Louis - Rhumatologie
LUMBROSO Serge - Biochimie et Biologie moléculaire
MARIANO-GOULART Denis - Biophysique et médecine nucléaire
MATECKI Stéfan - Physiologie
MAUDELONDE Thierry - Biologie cellulaire
MEUNIER Laurent - Dermato-vénéréologie
MONDAIN Michel - Oto-rhino-laryngologie
MORIN Denis - Pédiatrie
NAVARRO Francis - Chirurgie générale
PAGEAUX Georges-Philippe - Gastroentérologie ; hépatologie ; addictologie
PETIT Pierre - Pharmacologie fondamentale ; pharmacologie clinique ; addictologie
PUJOL Jean Louis - Pneumologie ; addictologie
PUJOL Pascal - Biologie cellulaire
QUERE Isabelle - Chirurgie vasculaire ; médecine vasculaire (option médecine vasculaire)
ROUANET Philippe - Cancérologie ; radiothérapie
SARDA Pierre - Génétique
SOTTO Albert - Maladies infectieuses ; maladies tropicales
TOUITOU Isabelle - Génétique
TRAN Tu-Anh - Pédiatrie
VERNHET P4 - Radiologie et imagerie médicale
YCHOU Marc - Cancérologie ; radiothérapie
ZANCA Michel - Biophysique et médecine nucléaire

PU-PH de 2ème classe

AGUILAR MARTINEZ Patricia - Hématologie ; transfusion
ASSENAT Éric - Gastroentérologie ; hépatologie ; addictologie
BERTHET Jean-Philippe - Chirurgie thoracique et cardiovasculaire
BOURDIN Arnaud - Pneumologie ; addictologie
CAMBONIE Gilles - Pédiatrie
CAMU William - Neurologie

CANAUD Ludovic - Chirurgie vasculaire ; Médecine Vasculaire
CAPTIER Guillaume - Anatomie
CAYLA Guillaume - Cardiologie
CHANQUES Gérald - Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
COLOMBO Pierre-Emmanuel - Cancérologie ; radiothérapie
CORBEAU Pierre - Immunologie
COSTALAT Vincent - Radiologie et imagerie médicale
COULET Bertrand - Chirurgie orthopédique et traumatologique
CUVILLON Philippe - Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
DADURE Christophe - Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
DE VOS John - Cytologie et histologie
DORANDEU Anne - Médecine légale -
DUCROS Anne - Neurologie -
DUPEYRON Arnaud - Médecine physique et de réadaptation
FESLER Pierre - Médecine interne ; gériatrie et biologie du vieillissement, médecine générale, addictologie
GARREL Renaud - Oto-rhino-laryngologie
GAUJOUX Viala Cécile - Rhumatologie
GENEVIEVE David - Génétique
GODREUIL Sylvain - Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
GUILLAUME Sébastien - Urgences et Post urgences psychiatriques -
GUIU Boris - Radiologie et imagerie médicale
HAYOT Maurice - Physiologie
HOUEDE Nadine - Cancérologie ; radiothérapie
KALFA Nicolas - Chirurgie infantile
KOUYOUMDJIAN Pascal - Chirurgie orthopédique et traumatologique
LALLEMANT Benjamin - Oto-rhino-laryngologie
LAVIGNE Jean-Philippe - Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
LE MOING Vincent - Maladies infectieuses ; maladies tropicales
LETOUZEY Vincent - Gynécologie-obstétrique ; gynécologie médicale
LUKAS Cédric - Rhumatologie
MAURY Philippe - Chirurgie orthopédique et traumatologique
MORANNE Olivier - Néphrologie
MOREL Jacques - Rhumatologie
NAGOT Nicolas - Biostatistiques, informatique médicale et technologies de la communication
NOCCA David - Chirurgie digestive
PANARO Fabrizio - Chirurgie générale
PASQUIE Jean-Luc - Cardiologie
PEREZ MARTIN Antonia - Physiologie
PERNEY Pascal - Médecine interne ; gériatrie et biologie du vieillissement, médecine générale, addictologie
POUDEROUX Philippe - Gastroentérologie ; hépatologie ; addictologie
PRUDHOMME Michel - Anatomie
PURPER-OUAKIL Diane - Pédiopsychiatrie ; addictologie
RIGAU Valérie Anatomie et cytologie pathologiques
RIVIER François Pédiatrie
ROGER Pascal - Anatomie et cytologie pathologiques
ROSSI Jean François - Hématologie ; transfusion

ROUBILLE François - Cardiologie
SEBBANE Mustapha - Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence
SEGNARBIEUX François - Neurochirurgie
SIRVENT Nicolas Pédiatrie
SOLASSOL Jérôme - Biologie cellulaire
SULTAN Ariane - Nutrition
THOUVENOT Éric - Neurologie
THURET Rodolphe - Urologie
VENAIL Frédéric - Oto-rhino-laryngologie
VILLAIN Max - Ophtalmologie
VINCENT Denis - Médecine interne ; gériatrie et biologie du vieillissement, médecine générale, addictologie
VINCENT Thierry - Immunologie
WOJTUSCISZYN Anne - Endocrinologie-diabétologie-nutrition

PROFESSEURS DES UNIVERSITES

COLINGE Jacques (Cancérologie, Signalisation cellulaire et systèmes complexes)
LAOUDJ CHENIVESSE Dalila (Biochimie et biologie moléculaire)
VISIER Laurent (Sociologie, démographie)

PROFESSEURS DES UNIVERSITES - Médecine générale

AMOUYAL Michel
LAMBERT Philippe

PROFESSEURS ASSOCIES - Médecine Générale

DAVID Michel
RAMBAUD Jacques

PROFESSEUR ASSOCIE - Médecine

BESSIS Didier (Dermato-vénéréologie)
PERRIGAULT Pierre-François (Anesthésiologie-réanimation ; médecine d'urgence)

Maîtres de Conférences des Universités - Praticiens Hospitaliers

MCU-PH Hors classe

CACHEUX-RATABOUL Valère - Génétique
CARRIERE Christian - Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
CHARACHON P5 - Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
FABBRO-PERAY Pascale - Epidémiologie, économie de la santé et prévention
HILLAIRE-BUYS Dominique - Pharmacologie fondamentale ; pharmacologie clinique ; addictologie
LACHAUD Laurence - Parasitologie et mycologie
PARIS Françoise - Biologie et médecine du développement et de la reproduction
PRAT Dominique - Anatomie
PUJOL Joseph - Anatomie
RAMOS Jeanne - Anatomie et cytologie pathologiques

RICHARD Bruno - Thérapeutique ; médecine d'urgence ; addictologie
RISPAIL Philippe - Parasitologie et mycologie
SEGONDY Michel - Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière

MCU-PH de 1^{re} classe

ALLARDET-SERVENT Annick - Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
BADIOU Stéphanie - Biochimie et biologie moléculaire
BOUDOUSQ Vincent - Biophysique et médecine nucléaire
BOULLE Nathalie - Biologie cellulaire
BOURGIER Céline - Cancérologie, Radiothérapie
COSSEE Mireille - Génétique Moléculaire
GABELLE DELOUSTAL Audrey - Neurologie
GIANSILY-BLAIZOT Muriel - Hématologie ; transfusion
GIRARDET-BESSIS Anne - Biochimie et biologie moléculaire
GUILPAIN Philippe - Médecine Interne
JUNG Boris - Anesthésie-Réanimation, Médecine d'urgence
LAVIGNE Géraldine - Hématologie ; transfusion
MATHIEU Olivier - Pharmacologie fondamentale ; pharmacologie clinique ; addictologie
MENJOT de CHAMPFLEUR Nicolas - Neuroradiologie
PANABIÈRES Catherine - Biologie cellulairePELLESTOR Franck - Cytologie et histologie
PHILIBERT Pascal - Biologie et médecine du développement et de la reproduction
RAVEL Christophe - Parasitologie et mycologie
SCHUSTER-BECK Iris - Physiologie
STERKERS Yvon - Parasitologie et mycologie
STOEBNER Pierre - Dermato-vénéréologie
TUAILLON Edouard - Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
YACHOUH Jacques - Chirurgie maxillo-faciale et stomatologie

MCU-PH de 2^{ème} classe

BRET Caroline - Hématologie biologique
BRUN Mico - Bactériologie virologie, hygiène hospitalière
DU THANH Aurélie - Dermato-Vénéréologie
GALANAUD Jean-Philippe - Médecine Vasculaire
JEZIORSKI Eric - Pédiatrie
LE QUINTREC Moglie - Néphrologie
LESAGE François-Xavier - Médecine et Santé au Travail
MOUZAT Kévin - Biochimie et biologie moléculaire
OLIE Emilie - Psychiatrie Adultes, Addictologie
THEVENIN-RENE Céline - Immunologie

MAITRES DE CONFERENCES DES UNIVERSITES - Médecine Générale

COSTA David
FOLCO-LOGNOS Béatrice

MAITRES DE CONFERENCES ASSOCIES - Médecine Générale

CLARY Bernard

GARCIA Marc
MILLION Elodie
REBOUL Marie-Catherine
SEGURET Pierre

MAITRES DE CONFERENCES DES UNIVERSITES

Maîtres de Conférences hors classe

BADIA Eric - Sciences biologiques fondamentales et cliniques

Maîtres de Conférences de classe normale

BECAMEL Carine - Neurosciences
BERNEX Florence - Physiologie
CHAUMONT-DUBEL Séverine - Sciences du médicament et des autres produits de santé
CHAZAL Nathalie - Biologie cellulaire
DELABY Constance - Biochimie et biologie moléculaire
GUGLIELMI Laurence - Sciences biologiques fondamentales et cliniques
HENRY Laurent - Sciences biologiques fondamentales et cliniques
LADRET Véronique - Mathématiques appliquées et applications des mathématiques
LAINE Sébastien - Sciences du Médicament et autres produits de santé
LE GALLIC Lionel - Sciences du médicament et autres produits de santé
LOZZA Catherine - Sciences physico-chimiques et technologies pharmaceutiques
MAIMOUN Laurent - Sciences physico-chimiques et ingénierie appliquée à la santé
MOREAUX Jérôme - Science biologiques, fondamentales et cliniques
MORITZ-GASSER P5 - Neurosciences
MOUTOT Gilles - Philosophie
PASSERIEUX Emilie - Physiologie
RAMIREZ Jean-Marie - Histologie
TAULAN Magali - Biologie Cellulaire

PRATICIENS HOSPITALIERS UNIVERSITAIRES

FAILLIE Jean-Luc - Pharmacologie fondamentale ; pharmacologie clinique ; addictologie
GATINOIS Vincent - Histologie, embryologie et cytogénétique
GOUZI Farès - Physiologie
HERLIN Christian - Chirurgie plastique ; reconstructrice et esthétique ; brûlologie
HERRERO Astrid - Chirurgie générale
KUSTER Nils - Biochimie et biologie moléculaire
MICHON Anne-Laure - Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
MURA Thibault - Biostatistiques, informatique médicale et technologies de la communication
PANTEL Alix - Bactériologie-virologie ; hygiène hospitalière
PERS Yves-Marie - Thérapeutique, médecine d'urgence ; addictologie
PINETON DE CHAMBRUN Guillaume - Gastroentérologie ; hépatologie ; addictologie
TORRE Antoine - Gynécologie-obstétrique ; gynécologie médicale

REMERCIEMENTS

Merci à Louise, Adèle, Wamané, Henriette, Sylvie, Sawé, Hélène, Martha et Rosemay de m'avoir fait confiance et de m'avoir raconté votre histoire. Merci de m'avoir fait découvrir la culture kanake sous un autre angle. Merci Drelane pour ton aide et ton investissement si fort ! Merci de m'avoir accueillie si chaleureusement chez vous, en Kanaky. Oleti Araqatr.

Madame, Messieurs les membres du Jury, Monsieur le président du Jury, merci de me faire l'honneur de juger ce travail de thèse.

Merci Agnès de m'avoir si bien soutenue dans ce projet de thèse et cela dès le début et à 16 000 kilomètres. J'ai beaucoup appris.

Merci à Gérard Bourrel pour votre aide si éclairée en méthodologie.

Merci infiniment à mes parents. Vous êtes parfaits. Merci à mon frère. Merci à Emma, ma sœur. C'est aussi votre réussite !

Merci Matthieu. Ton amitié m'est bien plus que précieuse. Merci Mau-Mau.

Merci Tantine Sandrine. Ton éclairage bienveillant, ta générosité. Sans toi, ce travail de thèse n'aurait pas été le même. A notre amitié!

Merci à tous les copains de Lifou et de Kanaky : Camille, Marie, Lila, Harold, Jessica, Sarah... qui avez contribué à faire de cette année passée sur cette petite île des moments inoubliables.

Merci à toute l'équipe du dispensaire de Wé pour votre accueil. J'ai tellement appris à Lifou. Oleti.

Merci à Isabelle pour ta relecture attentive et ta disponibilité.

Merci à Constance et Rachel. Je n'aurais pas tenu le rythme de ces six premières années d'étudiante sans votre présence, votre soutien et vos rires. Quelle belle équipe nous avons fait !

Merci l'internat et ses belles rencontres ! Les métropolitaines : Marie et Fabien, Sophie, Lucille, Maxime. Et les calédoniennes : Marie, Justine, Ludo, Nathalie... sans oublier Camille !

Merci à Céline, Titounette, Horiya et Naoual. Vous les meil' les meufs ! On ne change pas !

TABLE DES MATIÈRES

I / INTRODUCTION.....	15
1- LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES	15
2- LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES EN NOUVELLE-CALÉDONIE	20
3- LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES ET SOINS PRIMAIRES	24
4- QUESTION DE RECHERCHE / OBJECTIF DE L'ÉTUDE	26
II / MATÉRIELS ET MÉTHODE.....	27
1. CHOIX DE LA MÉTHODE	27
2. RECRUTEMENT DES PARTICIPANTES	28
3. RECUEIL DE DONNÉES : ENTRETIEN INDIVIDUEL EN PROFONDEUR	29
4. MÉTHODE D'ANALYSE	31
5. CRITÈRES DE FIABILITÉ.....	32
III/ RÉSULTATS.....	33
1. LA VIOLENCE A UN SENS.	34
2. LA COUTUME TOUTE PUISSANTE LÉGITIME LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES	42
3. UN AFFRANCHISSEMENT VIS-A-VIS DE L'HOMME ET DE LA COUTUME EST UNE CONDITION NÉCESSAIRE À L'ÉMANCIPATION DES FEMMES VICTIMES DE VIOLENCES.	49
IV / DISCUSSION	57
1. DISCUSSION DES RÉSULTATS.....	57
2. FORCES ET LIMITES MÉTHODOLOGIQUES DU TRAVAIL	63
V / CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES	65
VI / BIBLIOGRAPHIE	66
VII / ANNEXES :.....	68
ANNEXE 1 : LA NOUVELLE-CALEDONIE ET LIFOU.....	68
ANNEXE 2 : GUIDE D'ENTRETIEN	73

ANNEXE 3 : CARACTERISTIQUES DES PARTICIPANTES.....	74
ANNEXE 4 : DOCUMENT DE PRESENTATION.....	75
ANNEXE 5 : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	76
ANNEXE 6 : VERBATIMS	77
ANNEXE 7 : LEXIQUE	248
<u>VIII / SERMENT D’HIPPOCRATE.....</u>	<u>250</u>

Liste des abréviations

AAVIL : Association d'Aide aux Victimes de l'Île de Lifou

CAFAT : Caisse de compensation des prestations Familiales, des Accidents du Travail et de prévoyance des Travailleurs de Nouvelle-Calédonie

CESE : Conseil Economique Social et Environnemental

ENVEFF : Enquête Nationale sur les Violences Envers les Femmes en France

INSERM : Institut National de la Santé Et de la Recherche Médicale

OMS : Organisation Mondiale de la Santé

ONU : Organisation des Nations Unies

I / INTRODUCTION

1- LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES

A / DEFINITION :

L'Organisation des Nations Unies (ONU) définit les violences faites aux femmes comme :
« *Tous les actes de violence dirigés contre le sexe féminin et causant ou pouvant causer aux femmes un préjudice ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychologiques, y compris la menace de tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté, que ce soit dans la vie publique ou dans la sphère privée* ». (1)

La violence conjugale est la forme la plus courante de violence subie par les femmes dans le monde.

Typologie des violences :

Les violences sont aujourd'hui reconnues comme l'atteinte à l'intégrité de la personne, ce qui va au-delà de l'intégrité physique et englobe les violences psychologiques dont on connaît de mieux en mieux les effets dévastateurs.

Les violences peuvent être verbales, économiques (refuser que la conjointe travaille, la priver de ses ressources, confisquer les moyens de paiement...) ou administratives (rétention des papiers, documents administratifs...).

- Les violences psychologiques sont insidieuses et causent des dégâts émotionnels majeurs (contrôle des déplacements, cris, menaces, dévalorisation de la victime, emprise psychique...).
- Les violences physiques correspondent à toute action qui met en danger l'intégrité physique ou la santé corporelle de la victime. Au sein du couple, elles constituent une circonstance aggravante.
- Les violences sexuelles et sexistes comprennent le harcèlement et les agressions sexuelles dont le viol.

Les agressions sexuelles sont des délits « à caractère sexuel sans pénétration commis sur la personne d'autrui, par violence, contrainte, menace ou surprise ».

Le viol est un crime défini comme « tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit, commis sur la personne d'autrui par violence, contrainte, menace

ou surprise ». Il est dit conjugal lorsqu'il est pratiqué par le mari, l'ex-conjoint, le pacsé, le concubin, le petit ami de la victime ou l'ex-partenaire. Il est incestueux lorsqu'il est commis par certains membres de la famille.

Amnesty International, de son côté, recense les différents types de violences physiques, psychologiques ou sexuelles faites aux femmes en trois cadres particuliers :

- La violence dans le cadre familial : coups et blessures volontaires infligés par un compagnon, un père ou un frère, viol conjugal, mutilations génitales féminines et autres pratiques traditionnelles préjudiciables aux femmes...
- La violence dans le milieu social : viol et autres formes de violence sexuelle, harcèlement sexuel sur le lieu de travail, prostitution forcée, travail forcé...
- La violence imputable à l'Etat : torture en détention, actes de violence infligés à des réfugiées par des fonctionnaires, des surveillances inappropriées et des fouilles à nu effectuées par des fonctionnaires hommes sans nécessité...

B / QUELQUES CHIFFRES :

Il convient tout d'abord de rappeler que les chiffres, bien que marquants et révoltants n'ont pas une grande valeur statistique dans l'étude des violences faites aux femmes. En effet, il est très difficile de mesurer ce phénomène complexe des violences. Il est donc important de souligner les limites des comparaisons internationales.

Chaque année, dans l'Hexagone, 220 000 femmes âgées de 18 à 75 ans, vivant en ménage ordinaire, sont victimes de violences graves physiques et/ou sexuelles de la part de leur conjoint marié ou non, ou de leur ex-conjoint, soit deux fois et demi de plus que les hommes, selon les enquêtes « Cadre de vie et sécurité » de l'Observatoire National des violences faites aux femmes de 2010 à 2013. 88 % des victimes de violences conjugales sont des femmes, 86 % des violences sexuelles sont subies par les femmes. En moyenne, en France, une femme décède tous les 2,7 jours sous les coups de son conjoint. (2,3)

Les premiers résultats de l'enquête Violences et rapports de genre (VIRAGE), publiée en novembre 2016, montrent que dans les 12 derniers mois précédant l'enquête, 580 000 femmes ont subi au moins une agression sexuelle. (4)

Ces chiffres ne sont qu'une estimation minimale, ils ne reflètent que les violences déclarées. En outre, ces estimations ne couvrent pas l'ensemble des violences au sein du couple

puisqu'il ne rend pas compte des violences verbales, psychologiques, économiques ou administratives.

C / LES CONSEQUENCES DES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES : PROBLEME MAJEUR DE SANTE PUBLIQUE

Pour l'Organisation mondiale de la Santé (OMS) les violences faites aux femmes et plus particulièrement les violences conjugales sont un réel problème de santé publique. Les incidences sociales sont également très importantes.

La violence entraîne à court et long termes de graves problèmes de santé pour les victimes et leurs enfants. Elles ont de ce fait des coûts sociaux et économiques élevés. Une étude de l'OMS confirme que les femmes victimes de violences conjugales ont deux fois plus de risque de connaître un problème d'addiction (principalement à l'alcool), de dépressions et de recours à l'avortement et un risque quatre fois et demi plus élevé de se suicider. Toujours selon l'OMS, les femmes victimes de violences conjugales perdent entre une et quatre années de vie en bonne santé. Et la prise en charge ambulatoire d'une femme victime de violences conjugales coûte deux fois et demi plus cher à la société que celle des autres femmes.

Les violences faites aux femmes ont également des répercussions à plus long terme, sur les générations suivantes, dans un schéma de répétition de la violence, souvent observable au sein de la cellule familiale.

La violence conjugale est donc un authentique problème de santé publique nécessitant une approche médicale pluridisciplinaire. (5)

D / FACTEURS DE RISQUES

L'Organisation mondiale de la santé (OMS) identifie des facteurs de risque généraux favorisant les violences :

- La précarité
- Le faible niveau d'instruction
- La maltraitance pendant l'enfance, les violences familiales
- Les addictions
- La multiplicité des partenaires

Des facteurs de risques plus spécifiques favorisent les violences sexuelles comme les croyances relatives à l'honneur de la famille, l'obligation de virginité avant le mariage, les idéologies relatives « aux besoins sexuels irrépessibles des hommes » et la faiblesse des sanctions juridiques.

Cependant rappelons que les risques de violence à l'égard des femmes peuvent augmenter selon différents facteurs d'ordre individuel, familial, communautaire, environnemental, économique et sociétal. (5)

E / DES VIOLENCES NEES D'UN RAPPORT SOCIAL DE DOMINATION

Les violences faites aux femmes sont universelles. Elles s'inscrivent dans un continuum de relations inégalitaires entre les filles et les garçons, nées d'un rapport social de domination. Les instances internationales représentatives des pays membres de l'Organisation des Nations unies (ONU) valident cette analyse. En effet, la déclaration de l'ONU affirme que « la violence à l'égard des femmes traduit des rapports de force historiquement inégaux entre hommes et femmes, lesquels ont abouti à la domination et à la discrimination exercées par les premiers et freiné la promotion des secondes et qu'elle compte parmi les principaux mécanismes sociaux auxquels est due la subordination des femmes aux hommes ». (1)

La convention « d'Istanbul » (Convention du Conseil de l'Europe sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes et la violence domestique) du Conseil de l'Europe de 2012 affirme dans son préambule : « La violence à l'égard des femmes est une manifestation des rapports de force historiquement inégaux entre les femmes et les hommes ayant conduit à la domination et à la discrimination des femmes par les hommes privant ainsi les femmes de leur pleine émancipation ». (6)

Pour l'association Amnesty International, la cause principale de cette violence à l'égard des femmes est la discrimination liée au genre et le refus de l'égalité entre hommes et femmes dans tous les aspects de la vie. Elle met en exergue les pratiques culturelles comme source de violences d'autant plus insidieuses qu'elles sont perçues comme « normales » par la société qui les applique.

L'anthropologue française, Françoise Héritier souligne également que le modèle anthropologique universel des violences servant à établir la domination masculine part d'une collusion erronée entre différence et hiérarchie. La différence des sexes qui est à la base de l'altérité n'implique pas de hiérarchie entre les sexes. Comme le dit l'anthropologue, « nous ne vivons pas la guerre des sexes mais le fait que les deux sexes sont victimes d'un système de représentations vieux de plusieurs millénaires ». (7,8)

En déclarant « On ne naît pas femme, on le devient », Simone de Beauvoir souligne que la seule différence biologique entre les sexes ne peut suffire à expliquer les rôles qui leur sont assignés. L'attribution de qualités « naturelles » spécifiques aux deux sexes est socialement construite par l'histoire, les traditions, l'éducation. Elle s'appuie sur les institutions, les systèmes juridiques, les normes qui la reproduisent et l'amplifient dans toutes les sphères : famille, école, travail, médias, publicité...

Il est donc important que les deux sexes travaillent ensemble à changer ce système. L'oppression et la dévalorisation du féminin n'étant in fine pas un gain pour le masculin ni pour l'humanité.

2- LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES EN NOUVELLE-CALÉDONIE

Une étude conduite par la délégation aux droits des femmes et à l'égalité du CESE, rapportée par Mme Pascale Vion, publiée en novembre 2014 « Combattre toutes les violences faites aux femmes » a mis en exergue que les violences faites aux femmes, dans les outre-mer, sont significativement plus nombreuses, notamment dans les collectivités du Pacifique, et plus particulièrement en Nouvelle-Calédonie. (9)

En Nouvelle-Calédonie, une enquête très similaire à l'Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France (ENVEFF), réalisée en 2000 dans l'Hexagone, a été menée en 2003 par des anthropologues, en lien avec l'INSERM. (2)

La réplique de l'ENVEFF en Nouvelle-Calédonie s'adressait exclusivement aux femmes, sur des échantillons de petite taille. Bien qu'adapté aux particularités locales, le questionnaire restait très semblable à celui de l'enquête nationale, ce qui a rendu possible des comparaisons avec l'enquête réalisée en métropole, en 2000. (10)

Les premiers résultats montrent que les taux de violence par nature des faits et par sphère sont beaucoup plus élevés en Nouvelle-Calédonie qu'en métropole. La Mission de la femme en Nouvelle-Calédonie corrobore ces chiffres avec un taux déclaré de violences physiques et sexuelles faites aux femmes 7 fois plus élevé en Nouvelle-Calédonie. Le taux calédonien est également nettement plus important que dans les autres départements et territoires ultramarins.

En Nouvelle-Calédonie les taux de violence sont également plus élevés dans la relation conjugale que dans les autres sphères.

Que ce soit en métropole ou en Nouvelle-Calédonie les violences subies pendant l'enfance ont un impact sur la fréquence des violences subies à l'âge adulte.

En Nouvelle-Calédonie, toutes les catégories socio-professionnelles et culturelles sont également concernées par les violences faites aux femmes. Cependant, à la différence de la métropole, les femmes dotées d'un niveau de formation élevé et exerçant une profession valorisée socialement apparaissent plus protégées, notamment dans la relation conjugale.

Mais malheureusement les données statistiques disponibles actuellement ne permettent pas de dresser un panorama complet des violences faites aux femmes dans ce territoire. D'après le CESE, la propension à porter plainte dans les outre-mer est moindre qu'en métropole. La réprobation sociale, la pression familiale, la crainte des représailles sont autant d'entraves à l'expression des femmes victimes de violences. Il existe donc un chiffre

non connu des violences faites aux femmes traduisant un écart relativement important entre la réalité des violences et celles qui sont reconnues et traitées. Ce manque de connaissances est un frein à la mise en œuvre optimale et à l'ajustement des politiques publiques contribuant à lutter contre ce phénomène.

Le CESE de Nouvelle-Calédonie donne quelques précisions pouvant expliquer cette particularité calédonienne. Tout d'abord par des explications d'ordre général, communes à tous les territoires ultramarins :

- Une histoire coloniale marquée par la violence. La colonisation française, avec la pratique du bagne et de spoliations foncières, ainsi que la décolonisation ont contribué à façonner les histoires plurielles des outre-mer marquées par la violence. De plus les conflits conjugaux et la prévalence des violences faites aux femmes peuvent être reliés à la colonisation et l'irruption de la modernité pouvant induire des remises en cause des modèles familiaux traditionnels.
- Un contexte socio-économique difficile avec un taux de chômage nettement supérieur dans les territoires ultra-marins. Comme nous l'avons déjà précisé, la précarité est un facteur de risque de violence. De plus dans certains territoires ultramarins, la vie commune de plusieurs générations dans un même logement due au manque d'emploi peut favoriser une promiscuité générant des violences intrafamiliales.
- Une réalité géographique : la Nouvelle-Calédonie, comme tous les autres territoires ultramarins à l'exception de la Guyane, est une île de petite taille, éloignée de l'Hexagone. L'insularité et la faible superficie de ces territoires peuvent entraver la libération de la parole des victimes et rendre impossible l'éloignement de la personne violente ou le choix d'un lieu anonyme pour un accueil et une écoute sans crainte. Ces facteurs ne facilitent pas l'implantation de lieux d'hébergement d'urgence et d'accueil au long cours, l'accès anonyme des victimes aux associations, services de soins, de gendarmerie, et de justice.

La Nouvelle-Calédonie présente également des particularités qui sont propres à son histoire coloniale et à la culture kanake : (11,12)

- Un statut judiciaire unique : la Nouvelle-Calédonie est une collectivité *sui generis* régie par le titre XIII de la Constitution. Ceci explique qu'en Nouvelle-Calédonie, la compétence des droits des femmes est une compétence locale, contrairement aux

départements d’Outre-mer qui ont les mêmes compétences que l’Hexagone. Néanmoins, le volet régalien qui comprend notamment la politique pénale relève toujours de l’État. Cependant, si le droit pénal est d’application générale, pour les réparations civiles, les personnes victimes relevant du statut coutumier selon la loi organique n° 99-209 doivent impérativement présenter une demande devant la juridiction civile comportant des assesseurs coutumiers. Les plaignantes ne peuvent demander des dommages-intérêts devant la juridiction pénale que si les deux parties agresseur et plaignant sont toutes deux de statut coutumier et si l’agresseur y consent. L’opposition de l’agresseur suffit donc à fermer cette possibilité. Par ailleurs, non seulement la transmission du dossier à la juridiction civile compétente comportant des assesseurs coutumiers peut prendre un délai plus ou moins long mais cette juridiction a parfois subordonné l’attribution de dommages-intérêts à l’obtention d’une coutume de pardon entre les clans des deux parties. Cependant l’initiative de cette coutume de pardon appartient aux clans et non à l’individu, de sorte que si les clans n’effectuent pas la coutume de pardon rapidement, la victime peut se voir imposer d’attendre une réparation civile pendant un temps indéterminé. Ainsi, on constate des inégalités de traitement selon que la victime relève du droit commun qui lui permet de demander réparation devant la juridiction pénale ou qu’elle relève du droit coutumier. Le CESE de Nouvelle-Calédonie recommande donc une modification de la loi organique n° 99-209 pour permettre l’application du droit commun à toutes les victimes, sachant que ceci n’interdit pas en parallèle les démarches coutumières de pardon entre les groupes en milieu kanak.

- En Nouvelle-Calédonie, au titre des règles de hiérarchie et d’alliance, les groupes sociaux dont étaient issus les futurs époux s’imposaient jadis et les mariages pouvaient ainsi être décidés dès l’enfance sans consultation des intéressés. Si la pratique du mariage arrangé semble officiellement avoir quasiment disparu, l’alliance des clans se fait toujours par l’échange de femmes. En effet les femmes constituent le pilier des alliances. Il en résulte alors des difficultés particulières pour les femmes de quitter un conjoint violent car « seuls les clans ont autorité à défaire ce qu’ils ont fait », et cela au travers de procédures coutumières longues et relativement peu favorables au sort des femmes.
- En Nouvelle-Calédonie, l’éviction du conjoint violent est rendue difficile par les réalités sociologiques et géographiques citées ci-dessus. Mais à cela s’ajoute une

réalité coutumière tribale représentée par un lien indéfectible entre l'homme et le foncier. La gestion du foncier appartient aux hommes ce qui rend l'accès au droit au logement des femmes subordonné à ces derniers.

3- LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES ET SOINS PRIMAIRES

Les résultats des dernières études épidémiologiques sur les femmes victimes de violences conjugales ont confirmé sans ambiguïté la réalité du problème et la place prépondérante qu'occupent les médecins dans la chaîne de prise en charge.

Reconnaître les signes d'alerte, apprécier l'imminence du danger, accompagner la démarche des victimes, recueillir les informations, assurer les soins, donner à la femme le certificat nécessaire pour faire valoir ses droits en connaissant les aspects médico-légaux, l'orienter vers les partenaires du réseau local compétent sont autant d'enjeux déterminants pour permettre aux femmes de sortir de leur souffrance, de se libérer de l'emprise de leur partenaire violent et d'envisager des perspectives nouvelles.

Face à ces situations, le médecin se sent très isolé, mal formé pour assurer cette prise en charge qui s'étend bien au-delà de la thérapie somatique, mal à l'aise devant ce phénomène qui peut émerger de tout milieu social, réticent à s'immiscer dans une affaire de famille, pris entre des impératifs déontologiques apparemment contradictoires, non formé aux spécificités de la médecine légale d'accueil des victimes.

Une sensibilisation des médecins paraît nécessaire pour améliorer la prise en charge des femmes victimes. Elle doit passer par une formation, axée non seulement sur l'acquisition de connaissances théoriques et pratiques, mais aussi sur le développement d'un savoir-être devant les violences conjugales. En consultation, les médecins généralistes sont déstabilisés face aux patientes victimes de violences. (13,14,15,16)

Quotidiennement, à Lifou, des femmes se présentent au dispensaire pour un motif de consultation en lien avec les violences qu'elles subissent. Ce motif est parfois clairement exprimé mais il est souvent caché derrière un autre motif de consultation factice (douleurs abdominales, angoisse...). Les femmes sorties de cet environnement violent font encore figures d'exception. Ce constat nous a conduits à plusieurs interrogations.

Quelle place ces nombreuses femmes donnent-elles au dispensaire dans leur parcours fait de violences ? Considèrent-elles le dispensaire comme un lieu ressource ? Quels sont les obstacles à l'expression de leur souffrance ? Lorsque celles-ci sont exprimées et prises en considération par l'équipe soignante, qu'est-ce qui fait que ces femmes restent prisonnières de ce cycle infernal des violences, durant des décennies parfois ?

Maryse Jaspard, rédactrice de l'enquête ENVEFF, réalisée en métropole, souligne que « la nature et la perception des violences sont liées à des éléments culturels qui, au-delà des rapports sociaux de sexe ou de classe, renvoient à des normes intégrées par les individus, telles que le rapport à la parole, au corps, à la sexualité ». (17)

Le contexte socioculturel influe donc sur la perception, la fréquence, le seuil de tolérance et le fait de parler ou pas des violences subies. Ce décalage culturel, présent dans l'exercice de la médecine générale à Lifou, majore la distance entre le patient et le médecin, distance déjà décrite dans toute consultation médicale classique. En effet, de cette distance découlent des incompréhensions. Beaucoup de détails perçus comme anodins ou parfois même passant inaperçus aux yeux des médecins sont en réalité d'une importance capitale pour les patients.

Ce fait doit interroger le soignant, exerçant dans cet environnement professionnel nouveau, sur son rôle d'accueil et de traitement global de la violence. En effet, la prise en compte de ces questionnements devrait participer au savoir-être des soignants, autant dans une démarche de dépistage que de prise en charge adaptée. Le dispensaire de Wé pourrait alors devenir un maillon central dans la chaîne d'aide aux femmes victimes de violences conjugales en partenariat avec les associations, la gendarmerie, et les autorités coutumières.

Ainsi entendre et écouter ces femmes, premières concernées, qui n'ont habituellement pas la parole dans l'environnement coutumier kanak, de par leur position de femme, nous a semblé être la manière la plus adaptée de répondre à ces questions.

4- QUESTION DE RECHERCHE / OBJECTIF DE L'ÉTUDE

L'objectif de cette étude est de comprendre l'expérience vécue des femmes kanakes de Lifou victimes de violences afin d'appréhender leurs besoins et leur attentes dans leur parcours de soins primaires.

Mieux comprendre les besoins et les attentes des femmes kanakes victimes de violences permettraient de rendre la chaîne d'aide plus efficiente et de faire du dispensaire un maillon central dans la prise en charge de ces femmes.

II / MATÉRIELS ET MÉTHODE

1. CHOIX DE LA MÉTHODE

Notre question de recherche concerne le ressenti et les attentes des femmes kanakes victimes de violences, à travers leur expérience vécue, dans leur parcours de soins primaires. Il a donc été pertinent de se tourner vers une méthode de recherche qualitative phénoménologique sémio-pragmatique, centrée sur l'expérience vécue.

2. RECRUTEMENT DES PARTICIPANTES

Nous avons recruté des femmes étant ou ayant été confrontées à la violence quelle qu'elle soit.

Les critères d'éligibilité étaient les suivants :

- Majeure
- D'origine mélanésienne/kanake
- Résidant sur Lifou

Cette faible discrimination permet d'avoir un recueil varié d'expériences vécues. La représentativité de la population féminine kanake de Lifou n'a pas été recherchée.

Le recrutement des participantes s'est effectué via :

- Le dispensaire de Wé
- L'association AAVIL
- Des contacts personnels de l'investigatrice (bouche à oreille)

3. RECUEIL DE DONNÉES : ENTRETIEN INDIVIDUEL EN PROFONDEUR

Des entretiens individuels semi-dirigés ont été réalisés à partir d'un guide d'entretien préalablement établi utilisant un questionnement phénoménologique, centré sur le vécu. (Annexe 2).

Contrairement à l'entretien collectif (focus groupe), cette méthode peut permettre à l'interviewé de se recentrer sur son expérience et d'explicitier des expériences intimes telles que les situations de violences.

Les entretiens ont été enregistrés par dictaphone et intégralement retranscrits. Les caractéristiques des patients, ont été recueillies anonymement. (Annexe 3). Chacune des participantes devait signer un consentement éclairé. (Annexe 5). Leur verbatim avait un numéro anonyme. Les différentes conditions de réalisation de l'entretien ont toutes été précisément relevées afin d'en tenir compte dans l'analyse : le contexte spatio-temporel (horaire, lieu, cabinet médical ou domicile du parent), le positionnement des acteurs en lien avec leurs caractéristiques socio-professionnelles, et l'implication du chercheur.

Un entretien test a été réalisé afin de modifier le guide si nécessaire.

Nous avons réalisé des entretiens jusqu'à saturation des données. La taille de l'échantillon n'a pas été définie à l'avance.

Concernant le déroulement des entretiens, les participantes ont été contactées par téléphone et ont été informées des modalités de l'étude. (Annexe 4). Ces dernières décidaient alors de la date et du lieu du déroulement de l'entretien :

- Lieu neutre (espace public).
- Domicile de la participante.
- Domicile de l'investigatrice (au sein du dispensaire).

Avant chaque entretien, une coutume d'échange a été faite par l'investigatrice avec un gâteau fait maison (afin d'éviter l'instauration d'un rapport marchand avec l'échange du traditionnel billet de 1000 francs CFP). Une présentation des raisons et des objectifs de ce travail de recherche était à nouveau donnée aux participantes. Ce geste coutumier,

incontournable dans la culture kanake, a permis d'instaurer une relation de confiance et de respect avec la participante et a tenté de réduire la violence symbolique de l'entretien, décrite par P. Bourdieu. Cette violence symbolique, qui s'exerce toujours à travers la relation d'entretien, est d'autant plus forte dans cette étude réalisée en Nouvelle-Calédonie compte tenu : (18)

- de l'origine métropolitaine de l'investigatrice
- du niveau d'étude de l'investigatrice (médecin au dispensaire)
- du choix de ce sujet d'étude délicat et intime

La présence d'une personne de confiance de leur choix ou de la psychologue de l'association AAVIL, lors de l'entretien, était systématiquement proposée aux participantes, également dans le but de réduire cette violence symbolique de l'entretien.

4. MÉTHODE D'ANALYSE

Nous avons réalisé une analyse phénoménologique sémio-pragmatique. (19)

Cette méthode est adaptée du modèle d'analyse qualitative phénoménologique en psychologie, en intégrant la pragmatique de Peirce. (20)

Cette approche est justifiée par l'objectif d'explorer l'expérience vécue de femmes kanakes et de comprendre leurs besoins par rapport aux situations de violences. L'analyse de contenu permet l'émergence de thèmes puis de catégories par comparaison constante avec les données de terrain (les verbatims). Toutefois le choix des indices et leur caractérisation dans le texte y sont laissés à l'interprétation du chercheur. Peirce, fondateur de la sémio-pragmatique, a démontré que seulement 3 « modes d'être » étaient suffisants pour décrire un quelconque phénomène (la Qualité [1], le Fait [2], la Loi [3]) avec des rapports de présupposition logique entre eux (3 présuppose 2, qui présuppose 1).

L'analyse sémio-pragmatique permet donc deux opérations fondamentales: une caractérisation sémiotique des éléments textuels selon leur mode d'être et une mise en ordre logique de ces données pour restituer le sens.

Les catégories émergentes (dites catégories de sens) sont exposées sous forme d'énoncés phénoménologiques.

Les différentes étapes de l'analyse ont été les suivantes :

- Transcription intégrale des enregistrements ; rédaction du verbatim.
- Prise en compte des différents éléments de contextualité préexistants.
- Lecture flottante de type intuitif.
- Lecture focalisée.
- Découpage en unité de sens et thématisation.
- Repérage des éléments signifiants textuels et contextuels et mise en lien pour une catégorisation par comparaison constante.
- Caractérisation des catégories obtenues à l'aide de catégories de Peirce.
- Organisation du sens à partir d'un ordonnancement logique.
- Production d'une proposition générale synthétique en tenant compte des liens entre chaque catégorie selon une hiérarchie des signes, en sachant que la catégorie de loi gouverne le sens. Les autres catégorisations s'emboîtent comme des poupées russes.

5. CRITÈRES DE FIABILITÉ

Ce travail propose une cohérence méthodologique interne entre l'objet de recherche, à savoir l'expérience vécue, et les méthodes de recueil et d'analyse privilégiant une logique d'émergence.

L'investigatrice avait eu une formation préalable à la reformulation phénoménologique pour mener les entretiens en profondeur. Elle a rendu compte de son implication après chaque entretien.

La triangulation des chercheurs a été obtenue entre deux experts en recherche qualitative et l'investigatrice formée qui ont mis en commun leurs analyses. Le recueil de données a été arrêté à saturation des données sans nécessité de rajouter d'autres participantes, tenues en réserve.

L'analyse sémio-pragmatique est la seule méthode en recherche qualitative qui propose un moment formel par une caractérisation sémiotique et une mise en ordre des données empiriques permettant de réduire les biais d'interprétation du chercheur sans nuire à l'émergence de résultats nouveaux. (19)

Les résultats n'ont pas pu être soumis aux participantes afin d'améliorer la validité interne. Dans ce type de recherche la validité externe est remplacée par le principe de transférabilité des résultats : faire émerger des catégories conceptuelles significatives ayant des implications pratiques dans d'autres contextes (autre pays, autre action de prévention).

III/ RÉSULTATS

- CARACTÉRISTIQUES DES PARTICIPANTES ET DES ENTRETIENS :

Le recueil des données a été effectué du 31/01/2017 au 16/05/2017.

La durée totale des enregistrements est de 12 heures et 24 minutes.

La durée moyenne d'un enregistrement est de 1 heure et 22 minutes (minimum de 1 heure et 7 minutes pour l'entretien n°5 et maximum de 1 heure et 38 minutes pour l'entretien n°6).

Les 9 entretiens réalisés ont été inclus dans l'analyse. La saturation des données a été atteinte au neuvième entretien.

Une seule participante a demandé la présence d'une personne de confiance lors de l'entretien. La psychologue de l'association d'aide aux victimes de Lifou n'a assisté qu'au début de l'entretien, compte tenu de la satisfaction exprimée de la participante.

Toutes les femmes se sont exprimées en français et non en drehu, langue de Lifou. Il n'y a donc pas eu de nécessité de traduction.

Aucune modification du guide d'entretien n'a été opérée au cours du recueil des données.

- CATÉGORIES DE SENS :

L'analyse sémio-pragmatique a permis de faire émerger 3 catégories de sens :

- La violence a un sens, celui d'une violence globale, tout au long de la vie, aux conséquences physiques et psychologiques irréparables qui détruit la personne et retentit sur les enfants.
- La coutume toute puissante légitime les violences faites aux femmes.
- Un affranchissement vis-à-vis de l'homme et de la coutume est une condition nécessaire à l'émancipation des femmes victimes de violences. Le soutien des proches et des professionnels aide à une prise de conscience qui permet d'entrer dans une démarche d'affranchissement puis de reconstruction.

1. LA VIOLENCE A UN SENS, CELUI D'UNE VIOLENCE GLOBALE, TOUT AU LONG DE LA VIE, AUX CONSEQUENCES PHYSIQUES ET PSYCHOLOGIQUES IRREPARABLES QUI DETRUIT LA PERSONNE ET RETENTIT SUR LES ENFANTS.

A / LA DESTRUCTION DE LA FEMME

La violence aboutit à une destruction de la victime.

P6 : « *Alors moi, pour moi, la violence, c'est ça : c'est la destruction* ».

P1 : « *Ça continue toujours les phrases qui... détruisent quoi... qui brisent le cœur* ».

B / DE LA VIOLENCE TOUT AU LONG DE LA VIE

Les violences commencent dès l'enfance et s'inscrivent dans un continuum au quotidien, jusqu'à l'âge adulte.

P4 : « *Parce que ce que j'ai vécu pendant mon enfance. J'ai galéré toute mon enfance. Parce qu'il me battait aussi* ».

P6 : « *J'ai vécu dans la violence parce que mon père il est violent* ».

P5 : « *J'ai vécu que ça. (La violence). Mais j'ai vécu ça toute ma vie, depuis que je me suis mariée avec lui, coutumièrement* ».

P8 : « *C'est depuis avant que je reste avec mon problème là ! L'année elle passe et il arrive l'autre année et moi je suis toujours là. (Dans la violence)* ».

P2 : « *Bin oui voilà ça dure depuis longtemps. Ça dure depuis que mon fils il est bébé. Depuis que mon grand il est bébé. Il va avoir vingt-deux ans* ».

C / UNE VIOLENCE GLOBALE

La violence crée une ambiance, une atmosphère, un climat de guerre au quotidien.

P9 : « *La violence c'est en parole, c'est moral, c'est physique, c'est tout* ».

P6 : « *La violence c'est un combat de la femme, de tous les jours, pour s'en sortir* ».

P1 : « *Parce que moralement tu es toujours à la guerre. (...) C'est à peu près pareil, cette violence intime, et puis violence mentale, et puis violence physique. Ça se relie à un seul objectif, tu vois (Fait un geste de sphère), comme un seul noyau... Tout le monde fait partie de ce même noyau, ces trois choses-là* ».

P5 : « *Tout de suite en sortant des cours, au lycée, à chaque sortie du lycée, il y a des engueulades sur engueulades. Tous mes enfants, ils sont passés par là. On n'a pas eu vraiment de bonheur. C'est plutôt qu'on a passé notre temps à subir les violences de mon mari* ».

P2 : « *Parce que moi quand je reste avec mes enfants c'est pareil que quand on reste ensemble avec le père. C'est pas pareil. Quand ils restent avec moi, on est bien ensemble. On est soulagé. Et lui quand il est avec nous, il faut toujours qu'il crie, qu'il nous insulte. Il fait des trucs pour que nous on soit pas bien. Tu vois c'est ça* ».

P1 : « *Tu te réveilles le matin et tu te fais déjà agresser quoi. Ce n'est même pas une vie* ».

D / DESCRIPTION DE LA VIOLENCE :

Les participantes décrivent la violence en individualisant plusieurs catégories :

- PHYSIQUE

P3 : « *Il m'a frappée en balançant les marmites et parlant de coup de fusil, je suis partie* ».

P8 : « *Il était avec les chaussures... Tu vois les chaussures de sécurité ? Et bien quand il m'a shootée, j'étais comme ça là, je dors. Et il a tapé là !* ».

P5 : « *Il m'a lancé un bout de bois là, sur la tête. Et puis j'ai eu mal... J'ai eu deux côtes cassées, l'épaule qui était un peu fêlée* ».

- PSYCHOLOGIQUE

Du harcèlement

P2 : « *On dirait que lui, il me pousse encore plus. Il me pousse encore plus. (...) On dirait qu'il cherche à me faire tomber. Ou à... Il me pousse. Et quand je lui dis d'arrêter, eh ben il continue. Il me pousse encore, tu as vu. C'est ça que je ne supporte plus* ».

P5 : « *Il passe devant moi comme ça, comme toujours pour me faire peur* ».

Des Insultes : utilisation d'un vocabulaire animalier :

P2 : « *Tu sais quand il dit des insultes, il dit « bâtaarde, conasse, sale pute, sale chienne... ». Et des fois je dis « Ah non mais attends je ne suis pas une chienne là. Quand tu es venu me chercher dans une famille, tu n'es pas venu me chercher chez des chiens ! ». Ah non, moi je suis fatiguée* ».

P8 : « *Et puis, il arrive, il m'insulte. « Mais pourquoi tu arrives toujours et tu me parles comme ça ? Je suis quoi moi ? Je suis ta femme ou je suis quoi ? Je ne suis pas un chien moi ! »* ».

P1 : « *Et voilà, tu as ramassé tous les mots, tous les mots de la route* ».

Des menaces :

P3 : « *Il parlait de me jeter par la fenêtre devant ma mère et le docteur* ».

Une dévalorisation

P1 : « *Et puis de ses comportements, où il te traite, il te traite pas comme tu penses. On te traite comme si tu étais une esclave à la maison* ».

Relation de domination

P6 : « *Tout ce qu'il me dit, il faut que je fasse* ».

Privation de la parole :

P6 : « *Je ne peux rien placer. (...) Parce que nous la communication ça ne passe pas. C'est les hommes qui parlent. Et ça, ce n'est pas bien* ».

P1 : « *Moi j'ai mes manières, lui il a ses manières. Quand je ne suis pas d'accord, je lui dis. Sauf que lui il n'accepte pas quand je lui dis* ».

P4 : « *Après tout c'est ses enfants, je n'ai pas à... Je n'ai pas à dire quoi que ce soit. Ça je n'ai pas le droit* ».

Privation de biens

P6 : « *Lui ses comptes en banque, ses petits trucs, c'est à lui tout seul. Son entreprise à lui, c'est à lui tout seul. Il ne faut pas que je pose des questions, il ne faut pas que je fouille dans ses... Je n'ai pas de carte bancaire, je n'ai pas de son compte à lui. J'ai rien ! J'ai rien. Moi tout ce que j'ai c'est les mains pour planter les patates et faire descendre à Wé pour vendre, et puis avoir un petit peu de sous* ».

P9 : « *Je ne sortais que pour travailler et quand je sortais du travail, j'allais directement à la maison. Je n'avais pas le droit à ma carte bancaire !* ».

Privation de liberté

P6 : « *Moi, ils m'ont dit qu'il ne fallait pas que je travaille. (...) Faut pas que je travaille* ».

P9 : « *Il fallait qu'il m'emmène au travail. Il fallait même pas que je prenne le car ou quoi que ce soit. Il faut que ce soit lui qui m'emmenait au travail et qui me ramenait du travail* ».

Manque d'affection, absence de partage

P6 : *« Et ça il ne faut pas l'oublier que la femme battue, la femme seule, elle aussi elle a besoin d'affection. (...) Pour la vie de couple, il faut qu'on discute de notre vie. (...) Pas de discussion, eh bien, ça détruit ».*

Jalousie, infidélité, adultère

P7 : *« Pour d'autres, c'est l'infidélité aussi. Ça aussi c'est une violence conjugale ».*

P5 : *« Ça a recommencé encore ses violences. Parce qu'en même temps, il fréquente d'autres filles. Des fois quand il rentre à la maison rendre visite à moi et à mon fils handicapé, il est en train de parler à ses copines devant moi quoi ».*

P6 : *« Parce que lui, il a fréquenté des femmes. J'ai vu des trucs pas possibles. A la maison, des préservatifs, des films pornos... Tout ! ».*

P4 : *« Avec le papa de mes enfants, tout le temps lui il surveillait ce que je faisais. Il m'avait toujours trompée et j'ai toujours laissé parce que j'ai aimé le papa de mes enfants ».*

Peur

P5 : *« Moindre bruit par ci par là, et mon mari il rentre, ça y est je suis déjà morte. Il m'a tellement terrorisée depuis qu'on s'est marié en 1984 ».*

P6 : *« Il est trop autoritaire, et moi, comme je vis avec la peur, j'ai eu peur après de vivre avec lui. Parce que je dis « Il est trop autoritaire ». Je ne peux rien placer. Il est au-dessus, c'est l'homme quoi ».*

P3 : *« J'avais peur. Je restais dans la chambre mais j'avais peur. J'avais peur que mon mari, il rentre encore dans la chambre ».*

Non répartition des travaux, vécue comme de l'exploitation, de l'esclavage

P1 : *« On te traite comme si tu étais une esclave à la maison. Déjà ici ce sont les femmes qui font tous les travaux, ce n'est pas l'homme ».*

P6 : *« Parce que c'est bon si c'est vice-versa. Mais si c'est toujours moi, ah non, ce n'est plus une vie, ça. Pour moi, ça, c'est esclave ! ».*

P2 : *« Il ne fait rien (Insiste sur le mot rien). Il fait rien. C'est moi qui m'occupe des enfants. C'est moi qui fais tout. Tout pour les enfants, pour l'école, pour tout. Je me débrouille parce que je ne travaille pas ».*

- SEXUELLE : viol conjugal

P1 : « Des fois il veut des trucs, dormir avec moi, coucher avec moi et je lui dis « Mais j'ai pas envie ». Ce n'est plus comme avant où on a tout le temps envie de l'un l'autre. Mais la non j'ai pas envie. Le truc c'est qu'il me force mais j'arrive à me défendre. Des fois, on rigole et je lui dis « ça ne sert à rien. Je veux pas. Je veux pas ». Au début j'avais eu des... Comment on appelle ça là? Des déchirures là ? A cause de ça. A cause de... J'ai pas forcé, j'ai donné mais j'ai pas cette envie. Maintenant on fait... Bon allez une ou deux fois par semaine mais ce n'est plus comme avant quoi. C'est comme si « Allez vivement que tu termines et puis c'est bon quoi ! ». (...) Tu es obligée de donner parce que c'est sa volonté ».

P8 : « Mais moi avec mon mari, si j'ai pas envie de faire l'amour avec et bien voilà il est en colère. Il me force ou alors il me parle mal. (...) Quand on n'a pas envie de donner, et bien ils sont en colère hein ! Bin pour faire l'amour, des fois, il fait quand même. Et nous, on est là, allez on donne ».

P2 : « Après il me dit (Son mari) : « Tu aurais dû porter plainte parce que je t'astique mais tu n'aurais pas dû dire pour les rapports sexuels. Tu n'aurais pas dû dire ça. Ça ne les concerne pas. C'est le problème à nous deux. ». Et comme lui il est déjà allé en tôle, avant que je reste avec lui, pour viol aussi ».

E / DES STRATÉGIES DE MISE EN APPLICATION DE LA VIOLENCE :

Il existe une démarcation entre la violence spontanée, impulsive, réactionnelle à un comportement jugé répréhensible par l'homme et la violence mise en scène, réfléchie, pratiquée à froid. Cette pratique symbolise la domination de l'homme sur la femme.

P6 : « A chaque fois qu'il me tape, il me fait agenouiller pour me taper avec la trique ».

P5 : « Des fois il m'enferme dans ma chambre. Au moins une semaine. Il prend la clef. Je reste dedans, et après il donne les clefs à ma belle-mère pour me donner à manger ou si j'ai envie d'aller aux toilettes. (...) Il m'a poussée contre le mur. Après il m'a... Il m'a demandé de s'asseoir. J'ai dit « Mais laisse moi je vais aller leur faire la cuisine ». « Non assis-toi ! ». Alors je m'assois. Et là il m'a encore donné des coups partout ».

F / CONSEQUENCES IRREPARABLES DE LA VIOLENCE :

- DES CONSÉQUENCES SUR L'ÉTAT DE SANTÉ SOMATIQUE DES FEMMES :
conséquences réelles et supposées

P1 : « Mais angoissée déjà, et puis stress. (...) On voudrait avoir des enfants mais on ne peut pas. Peut-être que c'est à cause de l'angoisse ».

P2 : « Et du coup j'ai été malade à cause de tout ça là. J'ai été malade. J'avais même un cancer de l'utérus. J'avais le début du cancer de l'utérus. (...) Eh bien voilà ma grande-sœur, elle dit que c'est à cause de tous les soucis que j'ai. Je suis toujours malade. Je garde avec moi. Ça me fait mal ».

P9 : « C'était quand il était violent, il m'avait shootée là ici, dans le bas du ventre. Et du coup maintenant, ça a créé des fibromes ».

P5 : « Je suis obligée de prendre des cachets. Je ne dors pas. Je n'arrive pas à trouver le sommeil tellement que j'ai peur ».

- DÉPRESSION, SUICIDE, ADDICTION (Alcool, cannabis, kava)

P6 : « Il y a des mamans maintenant qui ne savent plus quoi faire après. Elles vont aller se pendre... Ou voilà quoi. Ou sinon, il y a des mamans maintenant qui boivent ou voilà parce que voilà quoi. Elles se laissent un peu aller dans l'alcool quoi ».

P2 : « Oui la première fois que je suis venue, c'est parce que je voulais me suicider (Rire moqueur). Avec des cachets, je voulais me suicider parce que j'en avais marre. J'étais tellement... Fatiguée tu sais ? ».

P3 : « Parce qu'il y a même des femmes qui sont mariées coutumièrement. Elles se sont suicidées. (...) Bin moi aussi ! Des fois, ça m'est arrivé de dire que je vais me suicider. (...) Des fois je disais « Vaut mieux mourir que de toujours se faire taper ! ». ».

P8 : « Il était pas là et puis j'étais fatiguée, j'en ai marre ! J'étais toute seule et puis je sais que lui, il est saoul. Il y a personne à la maison avec moi. Il y a que moi. Je suis rentrée dans la chambre, j'ai pris tous les cachets. Direct, tout dans un verre. Tout ! J'en ai marre et puis je pleure aussi. « J'en ai marre, je pars d'ici ! ». (...) « J'en ai marre de vivre comme ça. Je pars, je veux partir ! ». ».

P1 : « Houuuu... Oui moralement, oui ça te détruit. Tu deviens faible. C'est comme si tu n'as plus envie de vivre, tu n'as plus le goût de vivre. Tu te caches derrière quelqu'un qui est heureuse mais en fin de compte derrière ça tu es triste quoi. (...) Des fois, tu pleures toute seule dans ton coin tu ne sais même pas pourquoi tu pleures. Peut-être parce que tu mènes cette vie-là ».

P6 : « Parce que moi, il y a quelques mois de ça, j'ai commencé à aller dans le petit... Dans le petit... Petit truc d'alcool. J'ai commencé à boire, à sortir en voiture ».

P8 : « *Et puis après au début, je ne fumais pas cannabis. Comme tous les soirs, c'est toujours comme ça. J'ai dit « Ah non, j'en ai marre ! ». (En chuchotant). Et puis il y a un cousin qui passe. « Tu fais quoi là ? ». Et je lui ai demandé « Tu ne veux pas donner un petit peu de... ? Pour moi, pour dormir la nuit. Pour la nuit ». ».*

- LA PEUR DES HOMMES, des relations amoureuses :

P6 : « *Parce que la femme mélanésienne, quand elle quitte la famille ou le mari, des fois elle a peur de fréquenter, d'avoir un petit compagnon ».*

P8 : « *Ca fait que maintenant quand je fréquente des mecs, ça fait que maintenant, j'ai peur. Je ne suis pas tranquille. J'ai peur des hommes. Parce que si jamais je vais tomber encore sur un mec qui va me taper. (...) Et mais s'il faut toujours que je fréquente les garçons, ils tapent toujours. Alors je vais faire quoi ? Faut aller chez les femmes. (Rire) ».*

P4 : « *Ce que j'ai peur c'est que quelqu'un va me... Enfin que je vais rencontrer quelqu'un et que ça, ça va recommencer ».*

P2 : « *Je crois pas que je veux rester avec un autre mec encore. Je préfère rester toute seule. Et puis je suis libre. Je vais travailler pour mes enfants. Ah oui je n'ai pas envie d'avoir une deuxième horreur comme ça là ».*

- CONSÉQUENCES SUR LES ENFANTS :

La violence active faite aux enfants est également une source de violence pour les femmes. Elles constatent également que de la violence faite aux enfants, qu'elle soit passive ou active est à la source d'un comportement de mimétisme et donc d'une reproduction de la violence par les enfants eux-mêmes.

P3 : « *Et quand j'ai entendu le coup de fusil et bien là j'ai pensé à mes enfants. Parce que je sais que quand il y a des couples qui se disputent comme ça, ce sont les enfants qu'ils tuent les papas ».*

P6 : « *Mes enfants ont vécu. Ils ont vu. Mais heureusement que j'ai été vite un peu détachée. Comme ça ils ne vont pas... Parce que si jamais on vit ça un peu trop longtemps, on va toujours être dans cette vie-là, et les enfants... ».*

P2 : « *Il s'en rappelle. Même si il était bébé et petit il se rappelle de tout. Et maintenant quand je le regarde et bien il est un peu perdu. Et du coup quand je parle à mon mari « Et bien le grand si il est comme ça c'est à cause de toi, si il est malade, si il est comme ça ». Mon mari il dit « Non, c'est pas à cause de moi. (...) Il parle aux enfants comme il me parle aussi. Les insultes qu'il dit à moi, il les dit aux enfants. (...) Tous mes enfants ils ramassent aussi les*

insultes. J'ai remarqué un truc sur lui (Son fils de 8-9 ans). Lui aussi il est un peu violent, aussi. Oui. Il est violent avec sa petite sœur. Des fois, elle pleure et je demande pourquoi. Et bien lui il fait quoi, il shoote sa sœur. Il la tape, il shoote. Il shoote sa petite-sœur. Des fois, il shoote sa tête. Tu as vu ? Voilà, mon fils il est comme ça ».

P5 : « D'ailleurs, mon fils, mon premier fils, en ce moment, il est très... Il vit avec une fille mais ça... La fille avec qui il vit, elle me dit souvent « Tu sais Mam et bien Jean-Paul, il me frappe souvent, il me fait souffrir ». ».

P3 : « Mes enfants, c'est mon fils qui a été touché aussi. Mais on a suivi des... On a suivi des... Un pédopsychiatre, un psycho parce que ça été dur aussi pour les enfants. Surtout pour mon fils, le premier, l'aîné. Comme lui était grand, il a vu toute la scène. Il a tout vu. C'est lui qui a été touché aussi. (...) C'est pour ça, ils ont dit de faire attention pour mon fils. Vite le soigner parce qu'il va... Ce qu'il a vu peut être qu'il va refaire la même chose ».

- DES CONSÉQUENCES IRREPARABLES qui laissent des traces :

P1 : « Des insultes qui détruisent ; qui brisent le cœur. C'était trop tard. Je n'ai plus cet amour que j'avais avant... C'est une sacrée différence, quoi. (...) Mais la violence, ça ne se pardonne pas, parce que c'est une cicatrice qui reste au cœur jusqu'à tout jamais ».

P5 : « Tellement que j'ai subi ça, bin je suis marquée. Je n'arrive pas encore à penser que ça y est, c'est passé ».

2. LA COUTUME TOUTE PUISSANTE LÉGITIME LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES

A / LA COUTUME PLUS FORTE QUE TOUT rend la femme objet de monnayage par le mariage, la déracine et l'isole

- LA COUTUME RESSENTIE COMME TOUTE PUISSANTE

P5 : « Mais avec la coutume aussi, on sent qu'on est impuissant ».

P3 : « Après je revenais et la famille elle venait me chercher. Je repartais, on me tapait, je revenais chez ma mère. Après la famille, mais ce n'est pas lui. A chaque fois, c'est la famille qui venait me chercher... C'est la coutume ».

P6 : « Ils veulent vivre sans la violence mais on dirait qu'il y a un truc qui... ».

P1 : « Mais après quand tu veux aller c'est comme si il y avait une barrière qui te bloquait à partir plus loin quoi. (...) C'est comme si on me bloquait, j'étais bloquée « Ah non, non faut pas que je parte ». ».

P6 : « Mais ça, c'est dans votre tête que ça bloque ».

P4 : « J'essaie de m'en sortir mais je n'y arrive pas. Il y a un blocage en moi. (...) Oui il y a un blocage. J'avance pas ».

P5 : « Je suis partie chercher une maison ici sur Wé, avec mon fils. Mais comme on est mariés coutumièrement, donc, du coup le grand chef il est revenu me chercher. Pour retourner à la maison, à la tribu. J'ai dû laisser ma maison et je suis retournée la haut ».

P5 : « « Va demander le divorce. Fais quelque chose. Arrête de... ». Nous, dans notre coutume, ce n'est pas que c'est interdit mais... Bin moi c'est le grand chef (son mari) donc c'est... On n'a pas le droit de... (...) Mais je lui ai dit « Vous savez moi, je me suis mariée par le seul Grand Chef. Je me suis mariée avec lui. Donc pour nous dans la coutume, c'est vraiment interdit de... De partir ».

- LA FEMME OBJET DE MONNAYAGE : source de déracinement et isolement social

Le mariage forcé est une pratique toujours courante.

P3 : « Oui moi c'était les coups. Je ramassais des coups. A chaque c'était la même chose. C'était pas son choix. Moi, je suis le choix de ses parents ».

P5 : « On m'a forcée à me marier avec mon mari, celui-là, là ».

Les femmes ont été l'objet d'une coutume de mariage et/ou d'adoption. Ce statut « d'objet de monnayage » est la source d'un déracinement et d'un isolement social. Elles décrivent des situations dans lesquelles elles se retrouvent prises en étau entre leur famille d'origine et la famille de leur conjoint qui les accueille.

P9 : « *Dans la culture kanake, les filles sont censées partir de la maison. Pour pouvoir donner des fruits ailleurs. Mais bon* ».

P2 : « *Si ma famille me dit de partir, de retourner à Canala, c'est là que je partirai. Parce que comme eux ils ont fait une coutume pour pas que je... Ils ont fait une coutume. Il faut que eux... Si eux, ils me donnent le feu pour repartir chez moi. Là oui je repartirai. Je peux divorcer et puis je retourne* ».

P6 : « *C'est un mariage coutumier, et ça, c'est aussi une violence de la part des... Moi j'ai dit à mes frères « Ça c'est une violence, il ne faut pas faire ça ». Et ça c'est mon histoire. (...) (A propos de son père) Et c'est lui-même qui m'a dit : « Il faut que tu partes de la maison. Il faut que tu te maries. » Ça fait aussi partie de la violence. Quand on dit à une fille « Ben voilà, il faut que tu te maries. Tu pars de la maison. » Et alors on n'a pas à choisir ? (...) Et puis quand ils m'ont dit, il faut retourner faire la coutume pour que tu puisses retourner et tout (Retourner chez son mari). J'ai dit « Non c'est bon, j'ai eu ma dose, c'est bon ».* ».

P4 : « *Je suis revenue à Kedeign et à Hnasse chez mes parents biologiques. Ils m'ont dit « Si tu pars tu ne reviens plus ici, tu ne remets plus les pieds ici ».* ».

Investigatrice : Si tu pars de chez ton mari ?

P4 : « *Si tu pars de chez tes parents adoptifs. Alors si tu veux retrouver le papa de ton fils, tu vas, mais tu ne remets plus les pieds ici. S'il y a des problèmes, tu vas ailleurs mais plus ici* ». *Alors c'est la même chose qu'à Wé. C'est pour ça, j'essaie de changer. (Pleure). Je n'ai plus de famille* ».

L'isolement social est donc plus marqué pour les femmes non originaires de Lifou car elles ne maîtrisent pas la langue Drehu et sont éloignées géographiquement de leur famille d'origine (insularité).

P5 : « *Ma famille, elle n'est pas d'ici, elle est de l'autre île, à Tiga. Moi, je ne suis pas d'ici. Donc du coup, j'avais juste ma sœur avec qui je partageais tout ce qui se passait mais pas la famille d'ici, de la tribu (La famille de son mari). A Lifou, je ne disais rien parce que je sais qu'ils vont tout raconter à tout le monde. (...) Je ne parlais pas Drehu. Il fallait apprendre la langue drehu. C'était très difficile parce que la maman de mon mari, elle ne parlait pas le français* ».

P2 : « Non, jamais. Je n'ai jamais parlé (aux autres femmes de la tribu). Si j'avais parlé à ma belle-sœur, parce que ma belle-sœur, elle est de Poindimié. (...) Je suis toute seule, voilà. Je suis toute seule, c'est pour ça qu'il profite sur moi ».

B / UN AVANT ET UN APRES MARIAGE : Le mariage aggrave la situation et empêche l'expression de la féminité

L'institution du mariage coutumier, renforce cette soumission de la femme, et légitime d'autant plus les violences.

P6 : « Et quand on est marié, ben c'est encore plus pire ».

P1 : « Avant le mariage c'était bien. On avait la vie paisible. (...) C'était mieux avant qu'aujourd'hui. Maintenant c'est total ennui ».

Les femmes décrivent une expression impossible de leur féminité après le mariage.

P6 : « La femme mélanésienne, elle a peur de se dévoiler, dévoiler son identité de femme. Parce que voilà, chez nous, c'est ça. Il faut que la femme respecte l'homme ».

P1 : « Ce n'est plus comme avant. Avant il me laissait m'habiller. Je mettais des petits collants, des petits shorts qui arrivaient là. Et après mon mariage, ce n'était plus ça. « Va t'habiller. Arrête de t'habiller comme une pute, une salope, une pétasse ». (...) Moi quand je pars quelque part avec les Kamadrass, je m'habille comme les Kamadrass. J'aime bien me sentir libre. Sauf que là, mon mari il m'a reproché cette tenue. Il dit : « Mais on dirait une pute quand tu t'habilles comme ça ». (...) Si tu regardes mes photos d'avant, j'étais plus belle. En tant que fille. En tant que femme. Femme, on est tellement rabaissée par notre tenue, par notre coutume ».

P8 : « Le truc aussi qu'il faut que je revois sur lui c'est qu'il ne faut pas que je m'habille. M'habiller pour sortir, tu vois ? Même il m'a dit de me couper les cheveux. De couper court comme vous ici ».

C / UN SENTIMENT DE SOUMISSION, DE HONTE ET DE PEUR DU REGARD DES AUTRES, DE CULPABILITE QUI OBLIGE A GARDER LE SILENCE ET QUI PROTEGE LE CONJOINT

Un sentiment de soumission et de honte d'être confrontée à la violence demande aux femmes d'assumer les violences et leurs conséquences, en silence et en cachette. De plus un

sentiment de culpabilité accompagne la honte. Tout cela génère beaucoup de questionnements pour ces femmes. La violence est-elle structurelle ou est-elle liée à des individualités ?

- UN RESENTI DE FAIBLESSE ET DE SOUMISSION

P6 : « *Il est au-dessus. C'est l'homme, quoi* ».

P1 : « *Comme nous, la femme on va jamais dire oui. [...] Parce que la femme elle est tellement possédée, soumise. (...) Jamais elles (Les femmes) font toutes seules* ».

P6 : « *Nous, on est toujours en bas* ».

P2 : (A propos de son fils de 9 ans) « *Il ne faut pas faire ça à ta sœur parce que ta sœur c'est une fille. Toi tu es un homme toi. Toi et ton père il ne faut pas faire ça à moi et à elle. Nous on est deux femmes. Vous vous êtes deux hommes, vous êtes forts. Nous, on n'est pas fortes* ».

P6 : « *L'homme, il a tous les droits de faire. Sauf la femme. Un enclos* ».

P5 : « *Il faut toujours être soumise* ».

- LA HONTE ET LA PEUR DU REGARD DES AUTRES impose le silence :

P1 : « *Je me cachais. J'avais honte. J'avais honte comme si que ma famille me voit comme ça. (...) J'avais honte quand je suis rentrée car c'était des gens que je connaissais. Et puis ils m'ont toujours vue d'un air joyeuse que... C'est comme si j'avais honte qu'ils trouvent cette face que j'ai jamais pu montrer. (...) Et après ça quand je suis partie sur Nouméa tout le monde me regardait d'un air. Même la famille que j'ai trouvée à Wanaham. (...) Et après quand je suis arrivée à Nouméa, c'était encore plus pire avec toutes les races, les ethnies. Ils te regardent d'un air bizarre aussi* ».

P6 : « *Le truc que j'ai toujours dit aux femmes, c'est qu'il ne faut pas montrer qu'on est une femme battue. (...) Mais voilà, la femme mélanésienne, c'est ça. Elle a peur de... Parce qu'après ça va passer sur les oreilles de... Radio cocotier* ».

P8 : « *Mais il ne faut pas montrer. Elles sont là, à rester dans leur petit coin* ».

P3 : « *Et puis ils m'ont envoyée le lendemain à Nouméa. J'ai pris l'avion. Je suis passée derrière. On m'a cachée pour que personne ne me voie. Je ne suis pas montée avec tous les passagers* ».

P5 : « *Tout le temps, on voit des femmes qui... Mais il y en a d'autres qui à cause de la coutume n'osent pas, n'osent pas aller dénoncer leur mari. Comme moi. (...) Et encore, il faudrait quelqu'un pour s'occuper justement de ces mamans-là qui n'osent pas parfois aussi aller se confier. Pourquoi ? Parce qu'il y a les... Il y a les... Il y a de la famille. Quand on voit déjà de loin* ».

la famille, ça veut dire qu'il ne faut pas trop dire les choses sinon... Ça va se savoir à la tribu et ça va être encore pire ».

P2 : « Non moi je ne parle pas de ça. Mais oui ils ont vu les gendarmes arriver... Et après Thierry, il me dit « Eh tu as fait quoi à notre frère ? Pourquoi il y avait les gendarmes ? ».

P3 : « Elles vont avoir peur de tout ce que les autres ils vont dire. (...) Même si il y a un foyer, le regard des gens et le bouche à oreille ça fait déjà décourager les femmes à aller en parler. Aller parler de son vécu. (...) En fait ce qui est dur pour les femmes, c'est le regard des autres personnes qui empêchent... De faire les démarches contre notre mari ».

- CULPABILITÉ ET CULPABILISATION : les femmes sont rendues responsables des dysfonctionnements au sein du couple. La coutume leur fait porter les stigmates du dysfonctionnement conjugal.

P8 : « Parce qu'ici quand une femme se fait taper, c'est la faute des mamans. Toujours des mamans. Jamais le mari. Ah oui ! C'est bon pour les papas. (...) C'était dur parce qu'ici quand on a des problèmes dans le couple et bien c'est toujours la maman qui a tort ! Ce n'est jamais les papas ».

P6 : « Quand c'est la femme qui fait, c'est encore pire. C'est pire, il faut que la femme elle parte de la maison, parce que c'est elle qui a fait la faute. C'est ça aussi le truc ».

P2 : « Et il va toujours mettre tout sur mon dos. Il dit que c'est à cause de moi. Pour lui, c'est moi qui suis tout responsable ».

- SENTIMENT D'UN DEVOIR DE PROTECTION DE LA FAMILLE, DES ENFANTS, ET DU CONJOINT :

Il existe, de la part des femmes, une rationalisation, une justification de l'acte violent ayant pour objectif la protection du conjoint (histoire personnelle, addiction...).

P1 : « On protège toujours, nous les femmes on aime bien faire ça, le protéger ».

P4 : « Non, non c'est de ma faute. (...) C'est le fait que j'ai parlé de ses enfants qu'il a levé la main sur moi et qu'il m'a donné un coup de pied au bras. (Blanc). C'est comme si que le vase il a débordé parce que ça fait un bon moment qu'il aime pas mes manières. Je suis tout le temps après ses enfants ».

P1 : « Ça fait que des fois, mon mari je me dis que peut-être il se trouve dans... Il se trouve au milieu quoi. Il veut bien faire pour sa femme, il veut bien faire pour ses parents, sa famille mais il se retrouve toujours au milieu. (...) C'est juste le truc qu'il a tellement encaissé, qu'il a pas l'habitude de partager, il lâche à un moment ou l'autre. Si il n'est pas d'accord avec moi, et

il se retient, il se retient. Et puis le jour où il lâche tout, pas de garde... (...) C'était juste parce que je lui ai mal parlé pendant le mariage ».

P3 : « Parce que ce que mon ex belle-mère a vécu c'est ce que j'ai vécu. C'est... Si tu veux tout ce que mon ex-mari me faisait c'est ce que lui il avait vu. C'est pour ça ils ont dit de faire attention pour mon fils ».

P8 : « C'est toujours à cause de l'alcool. L'alcool et puis le cannabis ».

P7 : « La violence conjugale, la plupart du temps, le plus gros c'est à partir de tout ça : l'alcool, le cannabis et le kava et tout ça. (...) La plupart des personnes qui passent au tribunal par rapport à la violence conjugale et bien c'est des gens qui ont vraiment eu une enfance difficile. C'est des personnes qui ont vraiment des enfances difficiles. Tout au long de leur vie, bin ils ont fait que ça : souffrir à cause de, soit à cause de la maman, soit à cause du Papa. Ils ont vécu la même chose ».

P2 : « C'est à cause de boire, fumer. (...) Je lui ai dit « Faut pas dire ça ! » Parce que si ma famille elle s'embrouille ou ses tontons qui vont entendre ça et bin c'est lui qui va ramasser. Il va ramasser avec ça. Mais moi je ne sais pas si je vais le dire. (...) Mais je crois que c'est une bonne idée pour voir si... Parce que je crois que c'est sa tête qui ramasse. C'est pour ça qu'il est comme ça, oui. Et à cause de fréquenter les gens à la tribu aussi ».

Les femmes ont le sentiment d'être responsables de la protection de leur famille et de leur belle-famille. Elles ne doivent pas causer de soucis.

P6 : « Je suis partie en disant que bon pour ne pas avoir de... Pour que Maman elle ait un peu de tranquillité, il vaut mieux que je quitte le foyer et marier. A dix-sept ans je suis partie de la maison ».

P1 : « Après si on fait la plainte on va rester chez notre famille encore. Ça va dégénérer entre famille ».

P6 : « Parce que voilà, c'est la famille, c'est la coutume. Il faut rester tout près des enfants ».

P2 : (A propos de ses enfants) « Ne rentre pas dans le truc à nous deux, c'est le problème à nous deux, il ne faut pas rentrer dedans ».

- QUAND LA PAROLE DES GRAND-MERES ENFERME LES FEMMES :

La coutume transmise et véhiculée par la parole des grand-mères contribue à une reproduction des schémas traditionnels et est donc un frein à l'expression de plainte pour les femmes victimes de violences.

P3 : « Il me frappait, je restais... Je restais parce que les paroles, les paroles des grands-mères

ça me revenait « Il faut rester là-bas, jusqu'à la mort ». Tu vois à chaque fois que j'ai envie de partir « Faut rester avec son mari ». Chaque fois que je voulais partir et bien ça revient direct les paroles de quand on faisait les coutumes d'au revoir. Quand on faisait les coutumes d'au revoir pour une fille d'ici qui se marie et bien c'est surtout ça, les mamans, les grand-mères elles donnent des paroles comme ça là. Pour nous dire que quand on dit oui c'est jusqu'à la mort. (...) Elles ne veulent pas se montrer, donner du courage aux autres femmes qui ont subi la même chose. Ou donner du courage aux femmes qui vont peut-être subir ça demain ou un jour ou l'autre. (Blanc). Ça fait que... ».

P8 : « Ici c'est comme ça, c'est toujours la parole des grands-mères. « Si notre mari il nous tape, il faut toujours rester ! Il ne faut pas partir parce que vous êtes mariés ». (...) Mais on début de ma vie moi, elles me disaient « Même si ton mari il te tape, il faut rester. Vous êtes mariés ». ».

P6 : « Elle a peur et elle préfère rester même si c'est difficile. Elle a peur de relever la tête. Elles sont enfermées. Des fois parce qu'elles disent : « Ben voilà, la grand-mère, elle dit qu'il faut rester comme ça ! ». Mais elles souffrent ».

- DU SILENCE DÉCOULE DES QUESTIONNEMENTS :

La violence est-elle structurelle ou est-elle liée à des individualités ?

P2 : (A propos des violences sexuelles) « Parce que des fois quand il fait ça et bin moi je me demande si... Peut-être que... Je sais pas si les autres mecs, ils font ça ? Ils font ça aussi à leur femme ou je ne sais pas ? Moi je suis en train de me le dire « Ou il y a que lui qui fait ça ? » (En s'interrogeant). Je sais pas. Des fois je me demande... ».

P3 : « Je ne sais pas si vous, vous connaissez des femmes qui ont vécu la même chose que moi, si elles sont toujours ici sur Lifou ou si elles sont sur Nouméa ».

P8 : « Il y a des jours, ou si il y a pas de... Enfin je sais pas comment c'est pour les autres. Mais moi avec mon mari, si j'ai pas envie de faire l'amour avec et bien voilà il est en colère ».

P1 : « Mais je sais pas si c'est les gens d'ici qui font ça. Ou si c'est partout.

Investigatrice: Dans le monde entier ?

P1 : Mais plus ici non ? Plus qu'en France ? ».

3. UN AFFRANCHISSEMENT VIS-A-VIS DE L'HOMME ET DE LA COUTUME EST UNE CONDITION NÉCESSAIRE À L'ÉMANCIPATION DES FEMMES VICTIMES DE VIOLENCES. LE SOUTIEN DES PROCHES ET DES PROFESSIONNELS AIDE A UNE PRISE DE CONSCIENCE QUI PERMET D'ENTRER DANS UNE DEMARCHE D'AFFRANCHISSEMENT PUIS DE RECONSTRUCTION.

A / PRISE DE CONSCIENCE DE LA VIOLENCE

La confrontation à un risque vital ou le soutien de la famille et des institutions (dispensaire, gendarmerie, justice, associations) favorisent cette prise de conscience. Celle-ci permet alors le deuil d'un idéal conjugal ou familial dans une démarche d'affranchissement.

- PRISE DE CONSCIENCE DEVANT LE RISQUE VITAL ENCOURRU :

C'est face à la répétition ou à l'intensité de la violence que les femmes décident de prendre leur destin en main pour que cessent les violences.

P3 : « *Et quand j'ai vu ça j'ai dit non. Les paroles des grand-mères, des parents. J'ai dit si je continue à insister à rester et bien je vais mourir. (...) Parce que j'ai dit « Non c'est vrai, il y a les paroles des grand-mères, la coutume mais si je continue à... A rester, c'est la mort. (...) J'avais envie de partir mais... Mais à chaque fois que j'y allais je me disais tout à l'heure. Et ça revient « Quand on se marie c'est jusqu'à la mort ». Jusqu'au jour où j'ai vu le couteau et le fusil. Si je continue, ça va être le cimetière... ».*

P8 : « *« Si notre mari il nous tape, il faut toujours rester ! Il ne faut pas partir parce que vous êtes mariés ». J'ai dit « Attend ! C'est bon une fois mais pas quand même tout le temps ! Toujours nous taper ! Mais on n'est pas marié pour être shootée tout le temps comme un ballon ! ». ».*

P5 : « *Depuis 1984, et je viens juste de dénoncer l'année dernière en 2015 ».*

P6 : « *Et quand il m'a tapée un jour, je lui ai laissé la première euh... Bin je lui ai dit « Il ne faut pas que ça aille un peu plus loin ». Et puis après quand il m'a, là, là quand il m'a bien frappée. Quand il m'a cassé la dent, et là je suis partie. (...) Et puis, un jour, il m'a bien frappée. Et là, quand je suis partie, j'ai pris juste mon sac et je suis partie. Je l'ai foutu au tribunal ».*

- SOUTIEN DE LA FAMILLE :

La famille, notamment les enfants, joue un rôle primordial dans le parcours d'affranchissement.

P5 : *« Et je n'ai jamais osé porter plainte parce que j'ai peur après une fois qu'on sort de chez le gendarme. (...) Là c'est ma fille qui a porté plainte. Et puis voilà. Et puis voilà, ça s'est arrêté pour le moment. (...) Elle a dit « Non Maman, il faut que ça s'arrête. Allez ! Je vais t'emmener à l'hôpital et puis après je vais chez les gendarmes. (...) Elle est quand même partie, elle m'a laissée à l'hôpital. Retour de l'hôpital, elle est allée chez les gendarmes ».*

P2 : (A propos de sa sœur) *« « Non mais tu as quoi au bras ? ». Et ça y elle a compris. Du coup c'est elle qui a dit « Ah non mais faut pas laisser faire ! Tu as été où ? (...) Maintenant tu pars d'ici et tu vas direct à la gendarmerie ». Du coup je suis partie. (...) Et puis en fait je suis partie à la gendarmerie pour déposer une plainte, comme ça, ça sera régler ».*

P2 : (A propos de sa famille après le dépôt de plainte) *« Tout le monde est content. (...) Ils ont compris et ils m'ont soutenue aussi. Ils ont dit : « Ah, eh bien tu as bien fait ! Tu as bien fait de faire ça, parce que c'est pas un truc à faire ». (...) Du coup, je suis soulagée, parce que eux ils m'ont donné l'autorisation, pour que... Voilà. Ils sont au courant et ils m'ont soutenue pour la violence sexuelle, là, hein. Je suis contente qu'ils m'aient soutenue ».*

P3 : (A propos de ses enfants) *« Ça m'a fait plaisir de les entendre parler de ça. Au moins, ils savent que je ne suis pas partie pour rien. Je ne suis pas partie parce que c'était de ma faute. Quand ils ont sorti ça, et bien j'étais bien ».*

P2 : *« Moi j'ai fait ça pour mon bien. Et les enfants (...) C'est mes enfants qui me soutiennent. (...) Elle (Sa fille) a dit que si elle trouvait son père, elle va le bombarder. (...) Ah si, si ils vont être en face de leur père, je sais pas ce qu'ils vont faire les deux, les deux grands à moi. (...) J'espère que vous êtes derrière moi parce que la plainte que j'ai faite, je veux pas rester toute seule hein ? (...) Ils ont dit « Oh, mais ne t'inquiète pas, on sera là tout le temps ». « Ah mais ok alors ». C'est bon je suis rassurée. Je rassurée hein. C'est bon ».*

- SOUTIEN DES PROFESSIONNELS

La prise en charge et les encouragements des professionnels représentant les institutions (dispensaire, gendarmerie, justice, associations) sont d'une importance capitale dans le parcours d'affranchissement.

P3 : *« Oui, bin moi, je remercie beaucoup les médecins, les gendarmes. Bin, ils ont fait leur travail mais ça m'a beaucoup, ça m'a beaucoup aidée pour partir. Pour me libérer de tout ça. (...) Après quand tu as des gens, des psychologues ou des médecins, des infirmiers, qui nous*

disent ce qu'il faut faire, qu'il faut pas avoir peur, on va être là, on va t'aider... Et bien moi... Ça m'a beaucoup encouragée puis fait avancer ».

P5 : *« Mais j'ai été très bien accueillie, en bas, à l'hôpital. Surtout Docteur Sandrine, elle est tout le temps-là, à m'accompagner, à me parler ».*

P6 : *« Moi, au dispensaire ils m'ont beaucoup soutenue ».*

P7 : (A propos de la médiatrice) *« Comme c'est une dame qui travaille au niveau pénal, du coup avec elle je n'avais pas peur de parler. Je sais que si un jour mon affaire, elle va au tribunal, et bien je sais qu'elle est là pour me défendre. Voilà pour me soutenir ».*

P5 : *« Bin là, ça va mieux avec la décision de la justice et tout. Mais il y a toujours cette petite crainte là. Moi, pour moi, je suis... C'est vrai que j'ai toujours la peur de... Mais avec la justice maintenant qui est à mes côtés, j'essaie de ne plus penser ».*

P6 : (A propos des gendarmes) *« Ils ont dit : « Mais oui, vous avez bien fait ». ».*

P2 : (A propos des gendarmes) *« Et j'ai dit à eux que je n'avais jamais parlé à personne. Et ils ont dit « Ah bin c'est bon, c'est que tu nous fais confiance ». « Si non moi je vous le dis c'est juste pour qu'il arrête de me faire ça ». ».*

P2 : (A propos de l'association) *« Je sais que Drelane, elle est là. Elle va m'aider parce que là j'ai dit à Drelane que comme c'est la première fois que je fais des... Je fais une plainte comme ça là, des fois j'ai peur... Ou ça me... Tu as vu ? Elle m'a dit « Mais non, mais c'est bon nous, on est là ». Du coup je suis rassurée, c'est bon ».*

- UN DEUIL D'UN IDÉAL CONJUGAL ET FAMILIAL QUI REND ACCEPTABLE LA VIOLENCE

L'affranchissement vis-à-vis des violences est vécu comme un échec de la vie conjugale et familiale.

P5 : *« J'ai toujours gardé en moi cette partie de ma vie que j'aurais aimé que ça se passe autrement ».*

P4 : *« Je voulais construire une maison, une petite famille, comme tous les couples ils font. Avoir une famille. Et de mon côté, on est tous comme ça. Moi et mes enfants on est comme ça. Il n'y a pas de repère du tout ».*

P6 : *« C'est vrai que moi, il y a eu un moment de ma vie où... Parce que comme c'est l'homme que j'ai choisi moi-même et bien ça m'a transpercé un peu le cœur. Là, j'ai senti un truc dans le cœur tu vois ? Je ne pensais qu'il allait me faire ça. (...) Je me suis sentie trahie, trahie, trahie. Là, j'ai senti comment dire? Le poignard enfoncé parce que je n'ai pas pensé que... Parce que lui, on s'est connu, et il est parti en France, et j'étais enceinte de ma fille ».*

P1 : « *« Si il te tape comme ça, il peut te tuer un jour ! Reste avec nous ! ».* Mais c'était moi qui voulais... Comme si l'amour et puis la haine, elles étaient... Pfff... On dirait qu'elles sont amies les deux. Je suis restée avec lui, je suis retournée avec lui. (...) Ouais de marier. (Blanc). Des fois c'est un regret. Des fois c'est pas un regret. C'est quand je suis triste que j'ai des regrets mais quand je suis bien avec mon mari, ça va. Mais tu as beaucoup de regrets quand même. Tu regardes ta vie quoi ? ».

B / LA SORTIE DU SILENCE PERMET AUX FEMMES DE RENFORCER LEUR AFFRANCHISSEMENT

La coutume freine l'émancipation de la femme, vécue comme passéiste comparée au modèle occidental. Le mode de vie occidental est perçu comme une ouverture vers l'amélioration des conditions de vie. Tout comme la vie à Nouméa devient, pour nombre de femmes, émancipatrice.

P1 : « *Tu en as marre d'être la femme qui est toujours soumise. (...) Je suis carrément en dehors de la coutume puisque j'ai grandi à Nouméa. Dehors, carrément, en dehors de la coutume. J'ai dit « Je fais à ma manière. Vous ne m'obligez pas à faire ce que je n'ai pas envie de faire ».* (...) Les Kamadras (Les blancs de Lifou), ils sont mûrs, ils sont développés. Ce n'est pas comme nous, là. Nous c'est toujours l'ancienne mode. Parce que les Kanaks, eux, ils sont tellement... (Blanc). Quand je regarde : attardés. Ils sont tellement en arrière. Ils arrivent pas à avancer, quoi, avec leur mentalité de cons. (...) Ils vont toujours vivre dans le temps ancien. Je me sens libre avec les Kamadras ».

P6 : « *Il ne faut pas toujours se cacher derrière la coutume. Parce que nous, derrière, ce sont les femmes qui subissons, et les enfants. (...) Moi j'ai envie de vivre, je n'ai pas envie d'être esclave. (...) Il ne faut pas que quelqu'un me détruise. Maintenant, on ne vit plus avec les lampes à pétrole. Ouh là là... Il faut... On est en 2017 ! Maintenant il faut complètement changer. Le monde a changé maintenant. (...) L'esclavage, ça y est, c'est fini. Moi, c'est mon combat, ça. (...) Moi, tout ça, c'est derrière. Même le truc de la coutume ».*

P8 : « *Mais on début de ma vie moi, elles me disaient « Même si ton mari il te tape, il faut rester. Vous êtes mariées. ». Un moment, c'est bon. Après j'ai dit « Mémé, écoute hein, je démarre c'est bon hein. Ça c'est vous avant ! C'est votre génération avant. Mais nous maintenant c'est fini ». ».*

P5 : « *Il faut toujours être soumise. Il faut toujours, là maintenant, au jour d'aujourd'hui ! Mais là je me sens libre, j'ai envie de rentrer à l'heure que je veux ».*

Pour les femmes affranchies de ces violences, il est important de communiquer, de partager leur expérience. Sortir du silence. Elles se donnent un rôle de porte-parole, d'exemple à montrer.

P8 : « Ça quand il y a des mamans ici qui se font taper, je vais donner le numéro de téléphone. (...) Comme ça je vais aider parce que moi j'ai envie d'aider aussi les femmes ».

P5 : « C'est pour ça qu'après je suis rentrée dans l'association à Drelane. Je ne suis pas rentrée mais j'ai dit à Drelane (Psychologue de l'association d'aide aux victimes AAVIL). « Je peux aller avec toi partout où tu veux. Si tu veux aller voir le grand chef, je t'accompagne. On a fait que ça l'année dernière. On a été voir le Grand Chef des trois districts. C'est un peu pour l'association. Après, on m'a demandé de témoigner parce qu'ils avaient une réunion à Ouvéa, l'année dernière. J'ai témoigné. Oh mais moi, si il faut témoigner, je suis... Je veux. Il faut que ça s'arrête. Trop de femmes ».

P3 : « Mais j'aimerais bien. Je voudrais bien montrer à toutes les femmes de Lifou que quand on subit de la violence et bien faut pas toujours rester enfermée. Mais ici. J'ai envie de montrer aussi qu'on n'a pas besoin de partir loin, on peut rester ici sur Lifou ».

C / AFFRANCHISSEMENT ET RECONSTRUCTION. LES FEMMES RECLAMENT DES MESURES CONCRETES : PAROLE, ECOUTE, MOYENS ET SOUTIEN POUR ELLES ET POUR LES HOMMES

Les femmes ont listé des propositions concrètes qui formeraient un socle pour un dépistage et un accompagnement adaptés.

- DAVANTAGE DE COMMUNICATION ET DE PRÉVENTION SUR LE PHÉNOMÈNE DES VIOLENCES :

P5 : « Groupes de parole ! Partager ».

P7 : « Sinon, bin voilà mes souhaits : qu'il y ait plus d'informations dans les tribus ».

P9 : « Et c'est vrai qu'il manque peut-être un peu plus de communication de ce côté-là. Parce que pour la sexualité, on parlait beaucoup de la sexualité. Ça au collège et tout ça. Et ça serait très bien aussi de parler de violences conjugales parce que ce n'est pas uniquement quand on est adulte. Non c'est à partir de très jeune. (...) Alors moi, je dis que la communication il faut la commencer à partir du collège. (...) Déjà d'être informé. Peut-être que les enfants seront moins naïfs. Quand ils feront face à la situation, peut-être qu'ils auront beaucoup de

communications, beaucoup d'idées, beaucoup d'informations qui font qu'ils vont vite reculer, vite ressortir de cette situation. Ou s'il n'arrive pas à vite sortir, peut-être qu'ils savent comment à qui communiquer ? Quel service ? Comment atteindre ce service ? Comment pouvoir communiquer ? (...) Il faut élargir la communication. Elargir la communication mais que ce soit vraiment centré. Enfin vraiment la communication de masse. Comment accéder ? Comment pourvoir ? ».

- BESOIN D'UNE ÉCOUTE EMPATHIQUE EN TOUTE DISCRÉTION :

Les femmes attendent de la part des professionnels de santé un accompagnement adapté et une attitude empathique et franche

P5 : *« Je pense que c'est une bonne chose d'avoir tous les médecins là. Et encore, il faudrait quelqu'un pour s'occuper justement de ces mamans-là qui n'osent pas parfois aussi aller se confier. (...) Moi je trouve, il faudrait vraiment quelqu'un qui s'occupe de ces mamans-là. (Insiste sur le mot Maman). De ces femmes battues qui ont été maltraitées par leur mari. Il faut vraiment une personne qui s'occupe vraiment que de ça. (...) Un médecin pour ça. Après ça ne va plus être pareil. (...) Mais c'est ça, c'est ce genre de personne là que j'ai envie que ici, à Lifou, il y a justement un médecin référent que pour les femmes battues. (...) Parce qu'en fait, on a vraiment besoin de quelqu'un qui comprend les femmes battues, qui soit là à leur écoute, pour mieux les orienter ».*

P1 : *« Bin tu vois certains médecins, ils sont très rusés. Ils arrivent à... Comment dire ? Ils arrivent à trouver le point faible quoi. Déjà un médecin il doit, il doit voire sur les yeux non ? Il doit voir sur une femme battue qu'elle est battue non ? On voit ça non ? (...) Je sais pas non ?*

Investigatrice : *Tu penses que le médecin devrait le voir ?*

P1 : *Oui voilà. Peut-être qu'il voit ça non ? Je sais pas. Parce que un des médecins il m'a consulté, il m'a vue. (Blanc). C'était ça là quand j'ai fait le coup de mon tir-là sauf qu'il m'a tout de suite répondu « Tu t'es cognée ou ? Ou tu t'es fait taper par ton mari ? (...) Il savait très, très bien reconnaître les femmes battues quoi. (...) (A propos des violences) Oui en parler directement. Directement. Ne pas attendre que la femme parle ».*

P8 : *« Il faut les accompagner. Parce que nous, ici, quand nos maris nous tapent. J'ai vu ça aussi avec ma petite sœur. Et bien nous, on part toute seule. Personne avec nous ! Toute seule, oui. (...) Moi, je veux que quand elles arrivent à l'hôpital, il faut que les gendarmes, ils les accompagnent aussi. Parce que moi, des fois, je vous regarde. Et quand on arrive là-bas à l'hôpital, et bien on est un peu... On reste dans un coin. Et puis on regarde. (...) Moi c'est juste*

pour quand on est... Quand les mamans elles sont à l'hôpital et tout ça, il faut les accompagner. Il ne faut pas la laisser toute seule ».

- UN LIEU RETIRÉ, DISCRET :

Les femmes ressentent la nécessité d'avoir un lieu ressource discret, à l'abri des regards.

P1 : *« Un coin intime où tout le monde vient, discute, rigole ensemble et puis partager. (...) Oui voilà un lieu anonyme. (...) Ça c'est bien ça. Sauf que ce sera privé, intime. Personne ne saura que c'est AAVIL quoi. C'est anonyme. Ça sera bien ça. Tu pars direct au rendez-vous mais personne ne sait que tu es au rendez-vous. C'est caché derrière la secrétaire de l'hôpital, tu vois ».*

P2 : *« Moi je pense que peut-être il vaut mieux faire une autre salle, un bureau, ou une autre salle pour ça. Pour la violence. Tu sais il vaut mieux faire un autre bureau en bas comme ça quand les mamans qui ont des violences comme ça, elles vont. (...) Ce bureau pour parler de tout ça. Voilà pour parler. (...) Il vaut mieux avoir un bureau que de ça là, juste pour voilà. (...) Oui un foyer d'accueil. Et bin, moi je pense que c'est bien aussi. Je pense que c'est bien ».*

P3 : *« Si il faudrait faire un foyer, mais loin du centre. Loin du centre. (...) Plus discret ».*

- BESOIN DE RECONSTRUIRE UN TOIT POUR LEUR FAMILLE :

Toutes les femmes écoutées, insistent sur l'importance d'un toit pour elle et leur famille qui semble être le préalable à une vie possible.

P5 : *« Parce que moi, j'ai tellement envie d'avoir une maison pour moi avec mon fils, à Nouméa. Une chose que je n'arrive toujours pas à avoir. (...) Mais je veux me battre pour rester avec mes enfants dans ma maison. Là, où j'ai eu mes enfants. Moi je veux me battre pour rester. Même si pfff... (...) Il va récupérer les enfants. Alors que c'est moi qui ai fait la maison. Je serais obligée de chercher encore une maison, de refaire. Je veux rester à Hmelek. J'ai mon petit jardin, je fais un peu de tout ».*

P3 : *« Je crois plutôt... Moi je dis qu'un foyer ici à Lifou... Il faudrait plutôt des aides à construire pour les mamans. Pour qu'elles vivent sur un terrain, qu'elles demandent un terrain dans sa tribu, et bien dans sa tribu. Et puis une aide à construire pour qu'elle reste dans sa maison avec ses enfants. Là, je crois qu'il y aura beaucoup de femmes qui auront le courage de partir de ce qu'elles vivent, et bien de leurs souffrances. Je connais plein de femmes qui ont quitté leur mari parce que voilà il est méchant. Elles ont pas fait de certificat mais voilà elles sont parties sur Nouméa, aller chercher du travail. Elles sont parties toutes seules parce que c'est vrai qu'ici à Lifou... C'est un gros problème pour les mamans. (...) Si je n'arrive*

pas à construire ici et bien j'irais à Nouméa. (...) J'ai vraiment besoin. J'ai envie d'être indépendante. Et surtout je pense à quand ils ne seront plus là (Ses parents). Mes frères, ils peuvent me dire de partir ».

P4 : « Parce que là je suis fatiguée d'aller à Nouméa, chercher du travail. J'ai fait ça une fois mais j'ai pas envie de le faire encore une deuxième fois parce qu'il va se passer la même chose encore. Je frappe de porte en porte. (...) Alors du coup, je suis partie avec Daniel. Et même rester dans les squats, d'abord. C'était dur. (Blanc). C'était dur quand même d'être hébergés de maison en maison. C'était trop... TROP dur pour moi, surtout avec mon enfant ».

P2 : « Ah oui ça. Hein ! J'aimerais bien avoir ma maison ».

P6 : « Des fois, il y a des femmes qui ont été battues qui se retrouvent dehors des maisons. Elles restent chez des gens mais elles ne sont pas chez elles. Pas de voiture, pas de... ».

P7 : « J'aimerais bien qu'un jour j'ai ma maison avec mon mari. Avoir plus de temps pour communiquer avec lui. Au moins avoir une autre maison. A tous les deux ».

- NÉCESSITÉ D'UNE AIDE POUR LES HOMMES :

Les femmes dénoncent les souffrances entraînées par les violences que leurs conjoints ont également subies. Compréhensives, elles évoquent aussi la nécessité de prendre ces hommes en charge, dans une démarche de reconstruction et d'unité familiale.

P1 : « Et puis je voudrais qu'il y a des aides pour les hommes aussi. Tu vois ? Parce qu'ils font pour les femmes mais nous les femmes ont se fait taper. Mais eux aussi ils ont besoin moralement, ils ont besoin. (...) Parce que nous on est victimes, mais eux, ils sont quoi ? Eux ils ne se mettent pas dans la tête, ils n'acceptent pas d'être coupables. Pour eux, ils sont toujours innocents. Et c'est eux les victimes ».

P7 : « Voilà, lui aussi il a besoin d'aide. Mais des fois je lui dis « Mais va voir un psy. Essaye de... ». Il ne veut pas. Pfff... Lui aussi, il a besoin d'aide de son côté ».

IV / DISCUSSION

1. DISCUSSION DES RÉSULTATS

L'étude du vécu des femmes victimes de violences a permis l'exploration de la représentation des violences par ces dernières et a permis en partie de comprendre quels sont les freins, les obstacles et leurs besoins quant au processus d'arrêt de ces violences.

Cette étude nous montre qu'on ne peut limiter les violences faites aux femmes aux seuls actes de violences physiques sexuelles et psychologiques. Au contraire ces violences s'inscrivent dans une violence sociale plus globale. Cette violence sociale, portée par la coutume légitime, non seulement ces actes violents, mais pose aussi des obstacles idéologiques et matériels sur le chemin de la sortie des violences. Cette dernière passe donc par un affranchissement des femmes vis-à-vis de l'homme mais aussi vis-à-vis de la coutume. Cet affranchissement s'opère en deux étapes : dans un premier temps par une prise de conscience du statut de victime, puis par la mise en action de moyens. Le soignant a alors une fonction d'accompagnement tout au long de ce long parcours qui reste avant tout une démarche personnelle de la patiente.

A / DES REPRÉSENTATIONS DE LA VIOLENCE EN ACCORD AVEC LES DÉFINITIONS INTERNATIONALES :

Les femmes mélanésiennes subissent des violences au quotidien qu'elles vivent comme une destruction de leur personne en tant qu'individu. Ces violences ont des conséquences irréparables.

Les femmes participant à l'étude nous donnent une description des violences dont elles sont victimes en parfait accord avec les définitions officielles données par l'ONU et l'OMS, en distinguant trois grandes catégories : les violences physiques, psychologiques et sexuelles.

Nous soulignons tout de même le fait que les violences décrites s'inscrivent toutes dans la sphère familiale voire conjugale et jamais dans la sphère publique. Aucune des femmes ne décrit des violences au travail ou dans l'espace public.

Nous insistons également sur la part prépondérante donnée aux violences psychologiques (harcèlement, dévalorisation...). Cette forme de violence est la plus pernicieuse car les victimes n'ont quasiment pas de séquelles physiques. Elles sont donc moins visibles, et plus difficiles à dépister pour le médecin. Ces résultats nous rappellent que les femmes peuvent être victimes de toutes sortes de violences et qu'il ne faut pas se cantonner aux seules violences physiques, celles qui sautent aux yeux.

Pour ce qui est des violences sexuelles, seul le viol conjugal est décrit. Le viol incestueux est évoqué, sous-entendu, sans être clairement exprimé par une des participantes. Celles-ci décrivent cette forme de violence sans employer le terme « viol » mais plutôt celui de « violence sexuelle ». Elles invoquent « le devoir de donner » et le « devoir de soulager son mari », devoir qui incombe aux femmes.

Le viol extra-conjugal et incestueux n'est pas évoqué par les participantes, à l'exception de l'une d'entre elles. Ces résultats paraissent étonnants au regard des résultats statistiques des enquêtes publiques menée en Nouvelle-Calédonie.

B / UNE VIOLENCE PLUS GLOBALE : UNE VIOLENCE SOCIALE

- UN RAPPORT DE GENRE INTÉRIORISÉ :

La condition de faiblesse et de soumission des femmes est intériorisée, même par celles qui ont réussi à dénoncer ces violences. Ce statut d'infériorité peut rester intériorisé malgré une prise de conscience du statut de victime. La citation de l'anthropologue C. Salomon confirme ce constat « Les femmes ne remettent pas en cause l'idéologie de la domination masculine ni celle de la maternité dans la construction de la féminité ». (11). Pour C. Salomon, la société lifou apparaît comme une société kanake où règne un fort, et souvent violent, antagonisme entre les sexes, à l'instar de nombreuses populations de Mélanésie. Cet « antagonisme » entre les deux sexes s'accompagne au sein de la relation conjugale de violences physiques, lesquelles sont considérées comme un moyen légitime de faire obéir et l'expression courante du mécontentement masculin.

Nous avons décrit dans nos résultats une institution du mariage qui aggrave le processus des violences, en terme de fréquence et d'intensité. Cela fait appel aux résultats des travaux d'H. Nicolas sur la conjugalité à Lifou et sur la « fabrique des époux ». (12). L'auteure y démontre que l'institution du mariage renforce ce rapport de genre à travers un rôle d'organisation et d'acceptation des rapports sociaux de sexe.

La parole des grands-mères et « la parole des anciens » ont un rôle important dans la transmission de la coutume. De ce fait les femmes abdiquent devant ces violences et leurs conséquences, et intériorisent ces normes sociales, ce qui explique l'absence de communauté de destin entre femmes.

Leur représentation des violences faites aux femmes ne dépasse le cadre de leur propre expérience et n'aboutit pas à une prise de conscience plus globale du caractère structurel et collectif du phénomène.

Ainsi comme dans tout phénomène de violence, les femmes se questionnent sur leur statut de victime et se sentent coupables. Est-ce normal de vivre dans un climat fait de violences? Est-ce lié aux individualités qui composent le couple? A qui est la faute?

Puis, lorsque les femmes se considèrent victimes, la notion de fatalité de la violence vient alors s'opposer à la prise de conscience que ces violences ne sont pas uniquement liées à des individualités mais qu'elles s'intègrent dans l'expression d'un rapport social. Ceci explique que les femmes se cantonnent dans une idée d'échec de leur mariage, dans une désillusion de la vie conjugale.

- DES OBSTACLES CONCRETS À L'ÉMANCIPATION DE LA FEMME :

Une fois le statut de victime intégré, les règles sociales restent des obstacles pour agir en vue de la sortie des violences.

- Les enfants : la protection des enfants est souvent évoquée comme un frein à quitter l'homme violent et par conséquent le foyer. Les enfants appartiennent au clan du père, et si une femme souhaite quitter son mari, elle doit laisser ses enfants à la famille de ce dernier. Elle quitte également ses enfants.
- Le foncier : de nombreuses femmes interrogées insistent sur l'importance d'avoir un toit, un foyer à offrir à leurs enfants. Les épouses habitent dans le clan de leur mari à qui appartiennent les terres et les biens. La gestion du foncier appartient aux hommes. Une femme est dépendante de son père, de ses frères, et de son mari pour obtenir un logement. C'est pour cette raison qu'à la suite d'une séparation, beaucoup

de femmes souhaitent rejoindre Nouméa où les possibilités de logement sont plus nombreuses.

Ces freins s'ajoutent à d'autres plus généraux d'ordre géographique et économique, décrits en introduction, à savoir l'insularité et la précarité. L'éviction de la personne violente devient alors une tâche quasi impossible.

- IMPACT DES POLITIQUES COLONIALES ET MISSIONAIRES SUR LE SYSTÈME DES GENRE DES SOCIÉTÉS COLONISÉES :

C. Salomon signale fort pertinemment que les formes que prennent aujourd'hui l'idéologie et la pratique du pouvoir des hommes sur les femmes en pays kanak sont loin d'être « traditionnelles ». La colonisation ainsi que la christianisation ont contribué à imposer des modèles de genre encore plus prégnants.

H. Nicolas, dans son travail sur la conjugalité à Lifou (12), souligne également que le système de genre, le mariage et la conjugalité à Lifou ont été profondément modifiés par l'histoire coloniale de la Nouvelle-Calédonie et participe en partie au phénomène des violences. S'il est vrai que dès les débuts de la christianisation, le système de genre était déjà marqué par un fort antagonisme entre les sexes, les Églises et les lois coloniales ont contribué à rendre les épouses prisonnières de la conjugalité, supprimant leur recours face à la violence de leur mari. À Lifou, actuellement, le poids combiné de la religion et de la « coutume » rend difficiles les dénonciations, et celles qui refusent d'accepter leur sort s'en vont, bien souvent, vivre à Nouméa.

Afin de prendre garde à ne pas stigmatiser la culture kanake et la coutume, il semble important de garder à l'esprit la critique que L. Volpp formule à propos du regard posé sur les peuples colonisés dans les études scientifiques.

L'auteure souligne qu'il existe dans le discours occidental des sciences humaines, comme dans le discours médiatique, politique et juridique, des biais récurrents. Quand il s'agit de l'analyse des rapports sociaux de sexe, la culture des groupes dominants est considérée comme complexe, contradictoire, historique, alors que celle des groupes « racisés » est perçue comme figée.

« Cela influence nos perceptions des actes individuels. Lorsqu'il s'agit de communautés de couleur, tout acte individuel est perçu comme le produit d'une identité de groupe et sert ensuite à définir le groupe. (...) Or, cette idée que les gens de couleurs sont gouvernés par

des impératifs culturels n'est pas seulement déshumanisante, elle est aussi dépolitisante ».

(21)
Selon L. Vollp, ce biais entraîne par ailleurs une mauvaise analyse des inégalités mondiales et des inégalités internes aux groupes étudiés, des formes diverses de patriarcat en Occident et hors Occident, ainsi que de l'héritage colonial.

Cette mise en garde nous a particulièrement guidés dans l'appréhension du phénomène et dans le travail de recherche ici mené, et il nous semble qu'elle est indispensable pour permettre un accueil pertinent des femmes victimes.

Percevoir la violence masculine à Lifou comme une caractéristique essentialisée de la culture kanake conduit à refuser l'effort intellectuel d'élucidation de ce phénomène social, et empêche d'envisager toute perspective de réponses et de changements.

C / RÔLE D'ACCOMPAGNEMENT DU SOIGNANT

Ce soutien apporté par le médecin mais plus largement par l'équipe soignante du dispensaire s'intègre dans une aide offerte par les institutions à savoir le dispensaire, la gendarmerie, et l'association d'aide aux victimes.

Les femmes souhaiteraient de la part des médecins une attitude empathique et franche : ces derniers peuvent poser directement la question, sans tabou. « Êtes-vous victime de violences ? ».

Dans la recherche d'une solution, les femmes proposent que ce soient les médecins qui entament les démarches en appelant la gendarmerie pour porter plainte.

Elles souhaitent également disposer d'un échange calme et apaisé dans un lieu discret, à l'abri des regards.

La différence culturelle entre la patiente et le médecin semble, de manière générale, être vécue comme un atout dans l'établissement de cette relation. En effet, pour la quasi-totalité des femmes interrogées, le statut de « kamadra » (Blanc en drehu) du médecin lui confère une neutralité et une qualité d'écoute appréciée.

Néanmoins la différence culturelle entre les médecins européens et les femmes kanakes victimes de violences ne doit pas avoir pour effet une limite dans la prise en charge médicale efficiente de ces patientes.

Des connaissances scientifiques médicales isolées ne peuvent suffire à l'exercice d'une médecine de qualité dans le territoire ultramarin étudié. Ceci est vraisemblablement extensible auprès de populations de cultures ou de religions différentes, où que ce soit dans le monde.

C'est pour cela qu'il est pertinent de développer trois points :

- La formation de victimologie en médecine générale paraît être nécessaire comme cela a déjà été prouvé dans de nombreux travaux. (13,16)
- Mettre en place une formation d'approche anthropologique du monde kanak ou un livret d'accueil à destination des nouveaux membres du personnel médical pourrait être une réponse concrète. Il faudrait cependant tâcher de s'éloigner d'une représentation théorique et donc figée du monde kanak afin de proposer un accompagnement du praticien métropolitain dans son expérience, et lui fournir des outils conceptuels pour contextualiser les relations interculturelles dans lesquelles s'insère sa pratique.
- Encourager les médecins généralistes à adopter une approche phénoménologique dans leur exercice. Une disposition d'ouverture empathique à l'autre et son monde, sans jugement, permet au patient d'explicitier son vécu et d'en prendre conscience pour le changer.

2. FORCES ET LIMITES MÉTHODOLOGIQUES DU TRAVAIL

A / LE CHOIX DU SUJET

Le choix de s'intéresser aux violences faites aux femmes en général et non de se restreindre aux seules violences conjugales est pertinent car nous avons montré que les violences conjugales, bien qu'elles soient les plus fréquentes, ne sont qu'une déclinaison des violences en général.

Le choix n'est pas de s'intéresser aux seules violences conjugales mais aux violences faites aux femmes en général, reflet des violences sociales.

B / LE RECUEIL DES DONNÉES

La méthodologie qualitative par entretiens semi-dirigés était la plus adaptée à la question de recherche. Elle permet l'exploration du vécu des patients en profondeur, c'est à dire le plus centré possible sur l'expérience de ces derniers.

Les entretiens semi-directifs nécessitent une technique particulière d'interview, d'écoute et d'analyse « en direct » afin de pouvoir saisir les relances et reformulations opportunes à partir des éléments pertinents du discours. Ce fut pour l'investigatrice un apprentissage *in vivo* au cours des différents entretiens qui ont été menés. Il est donc probable que des données plus complètes auraient pu être recueillies par un investigateur expérimenté.

L'enregistrement des entretiens et sa retranscription mot à mot est une garantie d'exhaustivité en ce qui concerne le recueil de données.

L'expérience de la vie en milieu mélanésien depuis plus d'une année, les quelques notions en langue drehu et la connaissance des expressions linguistiques particulières à l'île de Lifou, ont permis à l'investigatrice de s'adapter au discours des participantes pour qui le français n'est pas la langue maternelle.

C / L'ÉCHANTILLON

La saturation des données semble avoir été atteinte, mais reste une notion théorique. Un ou deux entretiens complémentaires auraient pu nous permettre de renforcer la saturation.

Les caractéristiques socio-démographiques des participantes étaient variées en âge (23 à 52 ans). Cependant il aurait pu être intéressant d'avoir le témoignage de femmes plus âgées, désignées dans les entretiens par le terme de « Grand-mère » afin de confronter l'expérience vécue de plusieurs générations de femmes.

Une des forces de cette étude est d'avoir recueilli l'expérience vécue de femmes actuellement victimes de violences, et de femmes ayant réussi à s'extraire de ce cercle des violences et cela de manière équilibré (4 victimes et 5 anciennes victimes). Ceci est en accord avec l'équilibre constaté entre le nombre de participantes ayant eu ou non recours à la justice et le nombre de participantes aidées ou non par l'association d'aide aux victimes. Les caractéristiques professionnelles, maritales, et sociales (rang clanique) étaient également variées.

Rappelons que cette variété sert l'exploration de différents vécus et permet de faire émerger des catégories générales à partir de la diversité.

L'implication personnelle et l'intérêt portés à cette étude de la part des participantes ont contribué à une certaine qualité des données des entretiens. Cela s'est traduit par de multiples remerciements pour l'investigatrice à la fin de chaque entretien. Cette implication s'explique par un réel « besoin de parler » clairement exprimé par les participantes et pour certaines par une envie forte de servir la cause féminine kanake.

D / LA MÉTHODE D'ANALYSE

L'approche phénoménologique sémio-pragmatique permet de faire émerger le sens de ce qui est dit, et comment c'est dit en tenant compte du contexte et en analysant les éléments textuels, linguistiques (mots, sémantique, rhétorique, figures de style) et extralinguistiques (éléments des différents contextes).

Cette méthode montre l'écart entre l'information déclarative et celle émergente de la réalité vécue.

La qualité de cette analyse est subordonnée à l'expertise du chercheur. Cependant, la triangulation des données permet d'assurer une cohérence interne.

V / CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES

Ce travail a permis de comprendre l'expérience vécue des femmes kanakes de Lifou face aux violences qui leur sont faites et de mieux identifier leurs attentes et leurs besoins en terme d'aide dans le processus d'arrêt des violences.

Le parcours de soins de ces femmes doit être repensé de manière à être centré sur la patiente en prenant en considération les spécificités culturelles kanakes.

Laisser de la place à l'expérience vécue dans la consultation de médecine générale favorise-t-il la prise de conscience et fait-il partie du processus d'arrêt des violences ? Il serait intéressant de connaître le devenir de ces femmes ayant participé à l'étude et de savoir quelle place a eu l'entretien dans leur parcours de sortie des violences.

Aussi, nous avons souligné le fait que les violences faites aux femmes émergent d'un rapport social de domination de l'homme sur la femme. Cette idée de supériorité masculine semble malheureusement bien ancrée dans toutes les sociétés, kanake ou européenne. Si les représentations changeaient réellement, la violence faite aux femmes arriverait à disparaître. Faut-il donc s'interroger sur les résistances qui entravent un changement de ces représentations ?

VI / BIBLIOGRAPHIE

1. Nations Unies. Déclaration sur l'élimination de la violence faite aux femmes du 20 décembre 1993. [Internet] Disponible sur : http://www.un.org/fr/documents/view_doc.asp?symbol=%20A/RES/48/1
2. MIPROF. La lettre de l'Observatoire national des violences faites aux femmes - n°6 - mai 2015 [Internet]. Disponible sur : http://stop-violencesfemmes.gouv.fr/IMG/pdf/lettre_ONVF_-_no_6_-_mai_2015_-_violences_et_sante.pdf
3. Saurel-Cubizolles M-J. Bulletin épidémiologique hebdomadaire - Institut national de la santé et de la recherche médicale, U149/IFR 69, Villejuif - Violences envers les femmes et état de santé mentale : résultats de l'enquête Enveff 2000. oct 2005;(N° 9).
4. Institut National d'Etudes démographiques. Enquête nationale sur les violences subies et les rapports de genre. 2015. [Internet]. Disponible sur : <https://www.ined.fr/fr/tout-savoir-population/memos-demo/focus/enquete-virage/>
5. Organisation mondiale de la Santé. Rapport mondial sur la violence et la santé [Internet]. 2002. Disponible Organisation mondiale de la Santé. Rapport mondial sur la violence et la santé [Internet]. 2002. Disponible sur : http://www.who.int/violence_injury_prevention/violence/world_report/fr/full_fr.pdf
6. Conseil de l'Europe. Convention d'Istanbul. 2011. [Internet]. Disponible sur : <http://stop-violences-femmes.gouv.fr/Convention-d-Istanbul-ratifiee-par.html>
7. Héritier F. Masculin/Féminin I - La pensée de la différence. 1ère édition. Odile Jacob. 1996.
8. Héritier F. Masculin/Féminin II - Dissoudre la hiérarchie. Odile Jacob. 2002.
9. Conseil économique social et environnemental, Vion P. Rapport Combattre toutes les violences faites aux femmes des plus visibles aux plus insidieuses. 2014.
10. Conseil économique social et environnemental. Combattre les violences faites aux femmes dans les outre-mer. 2017.
11. Hamelin C, Salomon C. Parenté et violences faites aux femmes en Nouvelle-Calédonie. Un éclairage sur l'ethnicité différenciée des violences subies au sein de la famille. Espace, populations, sociétés. 2004/2.

12. Nicolas H. La Fabrique des époux. Approche anthropologique du mariage, de la conjugalité et des genres (Lifou, Nouvelle-Calédonie). Université de Provence. 2012.
13. Canuet H, Belin I, Henry G. Prise en charge de la femme victime de violences conjugales par les médecins généralistes : une étude qualitative. *Exercer*, vol. 21, n° 92, 2010, p. 75-81.
14. Buchaillet C, Jousset N, Rouge Maillart C. Violences conjugales. *La Revue du praticien. Médecine générale*, n° 922, 2014, p. 417-422.
15. Gilot H. Les femmes victimes de violences conjugales. Université de Montpellier UFR Médecine. Diplôme d'Etat-Médecine. 2016.
16. Goubert M. Quand les femmes victimes de violences conjugales se mettent à parler. Université Lyon-I, thèse d'exercice de médecine générale. 2012.
17. Jaspard M. Les violences contre les femmes. *La Découverte. (REPERES)*.
18. Bourdieu P. *La misère du monde*, Seuil. 1993. p 906.
19. Oude-Engberink A, Lognos B, Clary B, David M, Bourrel G. La méthode phénoméno-pragmatique : une méthode pertinente pour l'analyse qualitative en santé. *Exercer*. 2013;(105):4-11.
20. Paille P, Muchielli A. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris (France). Armand Colin, 2^eed, 2012, p. 139-155.
21. Vollp L. Quand on rend la culture responsable de la mauvaise conduite. *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 25, n° 3, 2006, pp. 14-31.

VII / ANNEXES :

ANNEXE 1 : LA NOUVELLE-CALÉDONIE ET LIFOU

- SITUATION GÉOGRAPHIQUE :

La Nouvelle-Calédonie est un archipel d'Océanie, situé dans le Pacifique occidental à 1 500 km à l'Est de l'Australie, 1 700 km au Nord de la Nouvelle Zélande, et à près de 17 000 km de la France métropolitaine. Nouméa en est le chef-lieu.

Sa superficie d'environ 18 575,5 km² en fait l'un des plus grands territoires du Pacifique Sud et le second de la France d'Outre-Mer, après la Guyane.

L'archipel comprend l'île principale « la Grande-Terre » en son centre, à l'Ouest les quatre îles Loyauté (Lifou, Maré, Ouvéa et Tiga), au Nord l'archipel des îles Belep, au Sud l'île des Pins, auxquels s'ajoutent plusieurs groupes d'îlots et de récifs affleurant non habités. L'ensemble est divisé en trois sections administratives : Province Sud, Province Nord, Province des Îles.

La Nouvelle-Calédonie jouit d'un climat subtropical, tempéré par l'océan qui la baigne et par les vents alizés soufflant du sud-est. Deux saisons s'identifient : l'été et l'hiver austral.

- HISTOIRE :

En 1774 le capitaine britannique James Cook découvre la Nouvelle-Calédonie, celle-ci lui rappelant son Écosse natale (« Calédonia » en latin), il baptise cette nouvelle terre « New Caledonia ». Elle devient française en 1853 sur ordre de Napoléon III qui organise les premières missions françaises afin d'étudier la possibilité d'une colonisation et l'installation d'un bagne. En 1863 débute la période de colonisation par deux types de colons : les « libres » qui ont choisi de s'installer sur le territoire, et les « pénaux », largement majoritaires, venus purger une peine d'emprisonnement dans les bagnes, celle-ci étant le plus souvent accompagnée d'une obligation de résidence à vie sur le territoire.

En 1864, une loi permet d'attribuer une concession de terrain aux bagnards « rendus dignes d'indulgence » au détriment des populations autochtones, qui se retrouvent progressivement enfermées dans des « réserves ». Cette politique entraînera en 1878 de nombreuses révoltes de la population kanake.

En 1887 est mis en place le régime de l'indigénat, ensemble de règles s'appliquant uniquement aux populations autochtones, qui leur ôte tous droits civiques et qui va jusqu'à

contrôler leurs déplacements (Ils ne pouvaient pénétrer dans Nouméa qu'avec une autorisation).

Ce n'est qu'après la deuxième guerre mondiale que la France abandonne le statut de colonie pour celui de territoire d'outre-mer (TOM) et abolit le code de l'indigénat. Durant la période d'après-guerre, la Calédonie connaît une rapide croissance économique liée au « boom du nickel ».

Les années 80 sont marquées par la montée du mouvement indépendantiste kanak et l'apparition de violents affrontements appelés les « événements » (Apogée de la violence en avril 1988 lors du massacre de la grotte d'Ouvéa).

Le 26 juin 1988 sont signés les accords de Matignon, mettant un terme aux violences entre les pros et les anti-indépendantistes : ces accords octroient une plus grande autonomie de la Nouvelle-Calédonie par rapport à la France et permettent une reconnaissance de l'identité culturelle kanake et d'un droit coutumier lié au foncier.

La signature de l'accord de Nouméa le 5 mai 1998 donne à la Nouvelle-Calédonie un statut unique et original de collectivité territoriale française d'outre-mer, dotée d'une large autonomie (avec notamment un système de protection sociale distinct du système métropolitain). Cet accord réaffirme le lien du peuple autochtone à la Terre. Il prévoit également un transfert progressif des compétences de l'État vers la Nouvelle-Calédonie, ainsi qu'un référendum en novembre 2018 visant à statuer sur le maintien de la Nouvelle-Calédonie au sein de la République Française ou son indépendance. Ce n'est donc qu'avec la signature des accords de Nouméa en 1998 que le processus de décolonisation est officiellement entamé en prévoyant l'accession possible à l'indépendance par référendums successifs.

- POPULATION ET DÉMOGRAPHIE DE LA NOUVELLE CALÉDONIE :

Les Kanaks, habitants originels de la Nouvelle-Calédonie, ont été colonisés par la France à partir de 1853 mais la citoyenneté française ne leur a été accordée qu'en 1946. Aujourd'hui la Nouvelle-Calédonie est toujours un territoire français où le peuple mélanésien autochtone et les populations immigrées (européennes, asiatiques, wallisiennes et futuniennes, polynésiennes) se côtoient.

Le dernier recensement effectué en 2014 estime la population totale à 268 767 habitants. 63% de la population habite le grand Nouméa.

- SITUATION SANITAIRE EN NOUVELLE CALÉDONIE :

La Nouvelle-Calédonie a un système de santé performant géré par la DASS (Direction des Affaires Sanitaires et Sociales), équivalent au système français. Elle possède son propre système de protection sociale : la CAFAT (Caisse de compensation des prestations familiales, des accidents du travail et de prévoyance des travailleurs de Nouvelle-Calédonie). Celle-ci gère la couverture de base obligatoire des salariés et assimilés, des fonctionnaires et des travailleurs indépendants qui comprend les risques maladie, invalidité, maternité, vieillesse, chômage et famille.

L'activité médicale se réalise en centres hospitaliers (publics ou privés), en libéral, ou en centres médicaux-sociaux, appelés plus communément : dispensaires. La neurochirurgie, la chirurgie cardiaque, la radiothérapie, les greffes d'organes ou de moelle osseuse nécessitent une évacuation sanitaire en Métropole ou en Australie.

Les autres spécialités sont présentes sur le territoire. Les pathologies tumorales sont les principales causes de décès (31,8 % des décès en 2011) suivies par les pathologies cardiovasculaires (20 % des décès en 2011).

- ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ KANAKE :

L'identité kanake est fondée sur différents éléments : en premier lieu, la terre dont l'homme est le produit, puis le mythe qui raconte l'origine du clan, les généalogies qui inscrivent son histoire, et la parole qui la transmet et l'enrichit.

La société kanake est organisée en « tribus ». Ce terme de « tribu », toujours utilisé de nos jours, est un terme juridique inventé par l'administration coloniale pour désigner les réserves kanakes.

Chaque tribu est dirigée par « un grand chef coutumier » et regroupe des clans. Le clan correspond à une entité familiale de base de la société kanake formée par plusieurs familles ayant un ancêtre commun. Chaque tribu, chaque clan, chaque individu est défini par rapport à la terre dont il est issu. En effet les Kanaks entretiennent un lien très fort avec la terre dont il se considère être le produit.

Régis Lafargue, auteur de nombreux travaux sur l'interculturalité, souligne que « Comme de nombreuses sociétés non occidentales, la société kanake ne conçoit son existence que dans sa perpétuation au travers des générations futures, des clans et des lignages. Elle valorise le groupe et ne dissocie pas l'homme de son environnement. Elle raisonne dans une optique de généalogie où l'individu compte moins que la continuité et la survie du groupe social. Contrairement à l'Occident où l'immortalité est inscrite dans la pierre de ses

monuments, l'immortalité kanake se trouve dans la façon d'être et de se considérer soi-même, c'est à dire dans la Coutume ».

C'est une société de l'oralité qui fonctionne au rythme de la « Coutume ». Véritable code de conduite, la coutume est une pratique vivante, transmise par la parole. Elle structure la société kanake en régissant les droits et les devoirs traditionnels à l'intérieur du clan mais également entre les clans. Elle se retrouve dans les grandes étapes de la vie, l'organisation sociale, le lien fondamental à la terre, les relations parentales et sociales, l'organisation spatiale. Elle maintient le lien avec les ancêtres.

Les éléments essentiels de la coutume sont :

- La terre : « au commencement était la Terre, c'est par elle que tout commence », Jean-Marie Tjibaou écrit « nos terres ne sont pas à vendre, elles sont l'unité de notre peuple, elles sont l'univers que nous partageons avec nos dieux ».
- Le mythe : la vie du clan est fondée sur un récit à caractère légendaire qui explique l'origine du clan. Il régit les rapports entre les hommes et entre les clans.
- Les symboles des mythes : les totems qui sont la représentation vivante des ancêtres du clan (animaux, plantes...)
- La généalogie : elle permet aux Kanaks de se situer au sein de la société.
- La grande case : elle est le symbole du clan, un lieu de réunion.
- L'igname : la culture du tubercule rythme la vie du clan ; il représente la puissance du clan paternel et détermine la date des grands événements (date des mariages, intronisation d'un nouveau chef...). Il est au centre de tous les échanges liés à la coutume.
- La « monnaie kanake » : c'est un objet symbolique réalisé à base de perles (coquillages, os de roussette), il scelle les échanges. Aujourd'hui, un billet de 1000 francs CFP est utilisé.

L'expression « faire la coutume » est largement utilisée sur le territoire. C'est un acte qui consiste en un échange de parole et de biens (igname, monnaie kanake, argent, pièce de tissu...) au cours d'une rencontre, d'un événement particulier, de l'établissement d'un contact, d'un contrat. Elle est souvent le témoin d'un grand respect entre les partis.

- LA SOCIÉTÉ LIFOU :

Lifou est depuis 1853 une colonie française, au même titre que la Grande Terre de la Nouvelle-Calédonie. Les habitants de Lifou ont, comme tous les Kanaks, été considérés comme des « indigènes de la République », de 1887 à 1946. Cette première période de colonisation a laissé la place à un monde colonial fortement ségrégué, bien que les Kanaks soient devenus dès 1946 des citoyens français.

La société kanake de Lifou rappelle par bien des aspects les sociétés kanakes de la Grande Terre de la Nouvelle-Calédonie. Elle est organisée en clans regroupés en chefferies. Les clans se divisent en clans « terriens », premiers occupants du sol, et en des clans « chefs », guerriers placés à la tête des chefferies. Chaque lignage de chaque clan a des droits sur des terrains, soit qu'ils soient eux-mêmes « terriens », soit qu'ils soient accueillis par ces derniers. Les lignages pouvant habiter et cultiver sur ces terres, les chefs n'ont que peu de pouvoir économique sur leurs sujets. De plus, chaque lignage peut migrer et être accueilli par d'autres chefferies en cas de conflit.

Cependant, la société lifou diffère des sociétés kanakes de la Grande Terre par de nombreux aspects. Ayant subi l'influence de nombreuses migrations, en particulier polynésiennes, à partir des îles voisines (Vanuatu, Tonga, Wallis et Futuna, etc.), la chefferie de Lifou est plus hiérarchisée qu'en Grande Terre.

Par ailleurs, l'histoire coloniale de Lifou, et des Îles Loyauté en général, diffère singulièrement de celle connue par la majorité des peuples kanaks : Lifou, Maré et Ouvéa ont été christianisées avant d'être proclamées colonies françaises et n'ont pas connu de colonisation de peuplement. Les principales évolutions des sociétés des Îles Loyauté au XIX^{ème} siècle, telles la réorganisation de l'espace en villages, appelés « tribus », ont été en grande partie impulsées par les missionnaires, alors qu'en Grande Terre, elles ont été imposées par la colonisation.

ANNEXE 2 : GUIDE D'ENTRETIEN

1 / Représentations :

Qu'évoque pour vous la violence faite aux femmes ?

Que pouvez-vous me dire sur ce sujet-là ?

Qu'est-ce que représente pour vous la violence faite aux femmes ?

2 / Expérience vécue :

Souvenez-vous d'une expérience, d'une situation dans laquelle vous avez été confrontée à la violence ?

Pouvez-vous me raconter ? Comment cela s'est-il passé ?

3 / Aujourd'hui :

Les violences se sont-elles arrêtées ? Comment ?

Comment avez-vous été aidée ?

Quelle place a eu le dispensaire dans votre parcours ?

Quelle difficulté, obstacle avez-vous rencontré ?

Quelle crainte ou hésitation avez-vous eue ?

4 / Avenir :

Selon vous, a-t-on besoin d'améliorer la prise en charge des femmes victimes de violences ?

Si oui, comment ? Avez-vous des suggestions ?

ANNEXE 3 : CARACTERISTIQUES DES PARTICIPANTES

	Age (ans)	situation maritale	enfant(s)	origine	profession	place dans le clan	aidée par l'association	démarches judiciaires
Participante 1	23	mariage coutumier depuis 2014	0	Lifou	aide à domicile	femme de futur petit chef	non	non
Participante 2	52	mariage coutumier depuis 2004	4	Grande Terre	sans emploi	sujet	oui	oui
Participante 3	36	mariage coutumier en 2000 divorcée en 2011	5	Lifou	chauffeur de bus	propriétaire terrien	non	oui
Participante 4	32	non mariée	6	Lifou	sans emploi	sujet	non	non
Participante 5	50	mariage coutumier en 1984	3	Ile de Tiga	femme de ménage	femme de petit chef	oui	oui
Participante 6	52	1er mariage coutumièrement 2eme mariage civil en 2000	6	Lifou	aide maternelle	sujet	oui	oui
Participante 7	47	mariage coutumier	0	Lifou	aide à domicile	sujet	non	oui
Participante 8	44	mariage coutumier en 1997 divorce en 2009	3	Lifou	sans emploi	sujet	oui	oui
Participante 9	26	non mariée	0	Lifou	secrétaire médicale	sujet	non	non

ANNEXE 4 : DOCUMENT DE PRESENTATION

Bonjour,

Je m'appelle Clothilde SENTILHES, je fais un travail de recherche pour comprendre ce que vivent les femmes de Lifou par rapport à la violence et pour savoir comment nous pourrions améliorer leur quotidien.

J'ai choisi de faire un travail de thèse sur les violences faites aux femmes et c'est pour cette raison que je me suis présentée à l'association AAVIL il y a quelques mois. Et c'est aussi pourquoi je vous sollicite aujourd'hui pour que vous m'aidiez en participant à mon travail.

Je pense que les femmes sont les mieux placées pour nous aider à comprendre comment nous pourrions améliorer leur vie familiale.

J'ai donc besoin de vous pour travailler.

Les modalités de l'entretien :

Cet entretien aura lieu dans un lieu calme où vous vous sentez en confiance. (A votre domicile, à mon domicile, ou ailleurs).

Nous ferons un enregistrement audio, sans vidéo, de l'entretien afin que je puisse retranscrire l'intégralité de vos réponses.

L'enregistrement sera détruit après l'étude. Il sera confidentiel et anonyme. Une personne de votre choix pourra assister à l'entretien si vous le souhaitez.

Il n'y pas de mauvaise réponse possible. Vous pouvez me répondre en utilisant tous les termes, le vocabulaire que vous souhaitez, en français ou en drehu. Nous souhaitons des réponses sincères pour mieux vous comprendre et prendre en charge les femmes de Lifou.

Si vous le souhaitez, les résultats de cette étude seront disponibles au dispensaire lorsqu'elle sera terminée.

ANNEXE 5 : FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Je soussignée Madame

Prénom : Nom :

Accepte de participer à l'étude qualitative dont les modalités m'ont été expliquées par une fiche d'information, et précisées oralement par Clothilde Sentilhes ce jour.

J'ai compris qu'il y aura un enregistrement audio de l'entretien et l'autorise, ainsi que l'utilisation anonyme des données enregistrées et des données personnelles concernant mes antécédents médicaux par le biais du logiciel médical du CMS.

J'ai compris que ces données me concernant resteront strictement anonymes et que leur utilisation sera associée uniquement à la recherche médicale liée à cette étude

Fait à Lifou

Le :

Signature :

ANNEXE 6 : VERBATIMS

Entretien n°1 :

Lieu : Au domicile de la participante, assises sur une natte sous le manguier

Atmosphère / ambiance : détendue. La participante semblait heureuse de me recevoir chez elle. Nous nous connaissions depuis quelques mois, et avons passé quelques après-midi ensemble car nous avons des amis en commun. Elle semblait très ouverte à la discussion.

I : Pour toi qu'est-ce que c'est la violence faite aux femmes?

P : La violence c'est quand tu n'écoutes pas ton mari déjà. Battue. Et puis insultée moralement tu vois ? Ça pour moi c'est la violence faite aux femmes. C'est beaucoup ça là ! C'est insulter la femme comme si c'était du... (Hésitation). Comme si elle était pas importante dans ta vie, dans la vie d'un homme. Pour moi c'est ça. Pour moi c'est ça parce que moi je vis ça. Quand je me fais insulter comme si j'étais une conne, on te traite comme un gosse quoi. (Ton d'exaspération). Pour moi c'est vivre ça. Après si tu veux pas écouter ce qu'il te dit « Faut pas faire ça » tu te fais tabasser déjà. Et quand tu parles mal tu te fais tabasser. Tu n'as même pas le droit de bien t'exprimer. Quand tu veux t'exprimer on t'insulte déjà, on te rabaisse comme si tu étais un gosse. Tu es une fille de la poubelle que... Tu vois ? C'est dégueulasse ce qu'ils font. Et le truc c'est qu'ils ne réagissent pas quand ils font ça que moralement la femme aussi elle est faible, sensible. (Voix douce).

I : Tu veux dire qu'ils ne se rendent pas compte... (Interrompue).

P : Voilà ! (Insistant). Oui ils ne se rendent pas compte. Et déjà quand les femmes elles arrivent en bas. Déjà moi quand je suis arrivée en bas, à l'hôpital, ils sont pires. Quand je suis arrivée à l'hôpital, première impression : ils veulent m'aider mais c'est moi qui veux pas... Qu'ils m'aident. J'ai trouvé ça bizarre que j'aie de l'aide. Même mes parents, ils m'ont encouragée à faire la plainte mais j'y arrive pas ! Sauf qu'après tout en restant comme ça là, depuis là, on s'est réconciliés c'est comme si je regrettais la décision que j'ai donné à mes parents, à mes parents, à l'hôpital.

I : Quelle décision tu as donnée ?

P : J'ai dit non pour la plainte. Après ils disent « Mais non ce n'est pas toi c'est le médecin. Tu vas te cacher derrière le... ». C'est comme si tu as peur de cette relation. Le truc c'est flou chez nous. Après si on fait la plainte on va rester chez notre famille encore. Ça va dégénérer entre famille. C'est entre couple mais c'est la famille qui va s'emmêler. Et c'est ce que je voulais pas moi, que ma famille se mêle de mon... De mes problèmes de couple. Mais d'un

côté c'est mieux que c'est comme ça, pour que l'homme il réagisse mais... Il fait tout le contraire. (Blanc).

I : Et tu le regrettes ?

P : Ahhh maintenant oui ! Oui je le regrette de ne pas le faire. Parce que moralement tu es toujours à la guerre (Insistance posée sur le mot guerre) avec cette parole, cette phrase qui t'insultait, te prend pour une conne, te déshonore devant sa famille, toujours le même... Après je sais pas si pour celles qui ont porté plainte ça fait la différence entre porter plainte et puis après. Mais moi je n'ai pas fait la plainte mais ça continue toujours les phrases qui... détruisent quoi (En baissant la voix)... qui brisent le cœur (Reprise de voix).

I : Tu sens que ça te détruit ?

P : Houuuu oui moralement, oui ça te détruit. Tu deviens faible. C'est comme si tu n'as plus envie de vivre, tu n'as plus le goût de vivre. Tu te caches derrière quelqu'un qui est heureuse mais en fin de compte derrière ça tu es triste quoi.

I : Tu fais semblant.

P : Tu fais semblant d'être bien mais on sent qu'on est plus bien, on est mal. (Racler de gorge). (Blanc) C'est... (Blanc) Pfff... (Soupir). Je sais pas comment décrire ce sentiment-là. Tu te réveilles le matin et celui qui casse ta routine c'est le travail. Tu pars au travail et c'est ça qui te permet d'évacuer quelques soucis... familiaux. (Blanc).

I : Ça te donne de l'énergie ?

P : Voilà ! C'est ça qui te donne le courage d'avancer. Parce que je crois que si je n'avais pas mon travail, je crois que je me serais déjà pendue (Sourire gêné) ou déjà partie d'ici quoi. Et c'est le travail qui me retient ici. C'est juste ça qui me retient ici, si il n'y avait pas ça j'aurais déjà barré. Et puis là, là bientôt je vais commencer à donner ma démission au mois de... Après la convention normalement.

I : Ah bon ?

P : Ouais je commence à faire ma démission et puis je vais aller vivre à Nouméa. Je sais qu'à Nouméa il y a beaucoup de tentations mais je préfère vivre là-bas. Au moins la bas je serais heureuse, plus qu'ici.

I : Et tu vas y aller seule à Nouméa?

P : Je crois qu'on part ensemble ? Ou je sais pas? (Blanc).

I : Et est-ce que tu peux me raconter comment ça s'est passé la fois où tu es allée à l'hôpital ?

P : C'est parce que c'était pendant un mariage. On avait bu ensemble. Le truc, c'est que quand on boit normalement on boit toujours ensemble. Mais sauf que là comme c'était un

mariage, il est parti boire avec ses beaux-frères et tous mes cousins, mes neveux, mes tontons... Et puis moi j'étais du côté chez les femmes. Et quand on est parti boire et tout... C'était bien au début mais après quand on est parti du mariage, c'est le moment où on était tous saoulés. Et puis je lui ai juste demandé où il était parti... Mais avec un air agressif. « Mais je suis parti, je suis parti à la cuisine ». Après je lui ai mal parlé, juste mal parlé. « Mais tu es parti foutre quoi à la cuisine alors que tes beaux-frères ils sont juste là en train de t'attendre ». Et c'est là qu'il a commencé à... (Blanc). A être découragé après moi. Il était calme, plutôt calme. Il était pas agressif et tout. Il me disait « Monte dans la voiture, on va rentrer ». Je lui disais « Non j'ai pas encore terminé ma bouteille, je vais aller voir avec les filles, avec les femmes ». « Non, monte dans la voiture on y va ». Et puis on est parti de là-bas, arrivés ici c'était bien, c'était calme. On est rentré dans la chambre, on a fermé à clef la chambre, comme tous les jours quoi. Arrivés comme ça dedans, il me dit d'allumer l'anti-moustique, j'allume. Et là il a commencé à m'agresser. « Toi tu vas arrêter de faire ta maligne, de me parler bêtement comme ça devant tout le monde ». C'est vrai que quand on est saoul certains mots sortent plus facilement. C'est le moment là où j'allais exploser ma colère, je sais pas cette haine qui était restée en moi. Ça y est j'ai tout donné. Et après c'est là où il a commencé à me taper. Il a juste shooté les fesses là, du côté-là (En montrant le côté gauche) et la tête. Et après c'est là où je suis tombée sur l'autre bras, et puis c'est là où il a commencé à taper, shooter, donner des coups... A ma tête. Il a pris une bouteille, il l'a lancée sur mon œil, c'était bien gonflé mon œil. (Blanc). Et puis le docteur qui s'était occupée de moi c'était Camille. (Rire). C'était elle qui m'avait captée. C'est elle qui s'est occupée de moi. Après ça, même pas cinq minutes après j'avais attrapé une crise. Une crise d'enfance, tu vois ? Il m'arrive tout le temps ça quand je pleure ou quand je suis en colère, je n'arrive plus à respirer (Blanc). J'ai attrapé la petite crise là et là il fait que de me pardonner mais c'était trop tard car il m'avait bien... Il m'avait bien... J'avais beau dire « pardon, pardon ! », à genoux mais il me tirait les cheveux et il me battait encore, il me cognait encore. Et puis il a pris son pied, il l'a mis autour de mon cou là, pour casser ma tête, je crois. Il voulait faire ça, je sais pas. Il m'attrapait avec son pied comme ça, il tirait et il faisait le tour, il suivait ma tête. Je pleurais, je disais « pardon » mais ça ne passait pas le pardon. Il continuait jusqu'au moment où il a lancé la bouteille, lancé sur mes yeux. Et puis j'ai mis mon bras pour bloquer, c'est le bras qui a ramassé, tout ça qui a ramassé (En montrant son avant-bras). Et puis après ça j'en pouvais plus de me défendre, je me suis laissée faire. Et puis il a frappé, frappé jusqu'à... Ça y est j'étais fatiguée de lui dire pardon et j'ai laissé, je me suis laissée faire jusqu'à qu'il s'arrête tout seul. Il s'est arrêté tout seul, je me suis

relevée, je suis juste partie mouiller mon visage. Et quand je suis partie le nez, le sang il coulait déjà. (Klaxon de voiture). Et puis même pas cinq minutes, l'œil gauche là il était bien gonflé. C'était trop comment il était gonflé car il prenait l'œil et puis le coin sensible ici (En montrant la tempe). J'avais peur si je faisais euh hémorragie interne. Déjà mon nez il coulait du sang. Je me disais non il faut que je parte en bas pour voir si il n'y a pas une hémorragie.

I : En bas, au dispensaire ?

P : En bas, au dispensaire. J'ai appelé la sœur à ma mère, il m'a amenée en bas. Et puis le comportement qu'il a eu après, quand j'ai attrapé ma crise et tout là, et bin (Klaxon de voiture) c'est un comportement de regret. Tu ressens cette... Cette émotion-là. Il te regarde et il fait comme si de rien n'était. Il faisait en sorte qu'on le pardonne quoi. (Blanc).

I : Il est venu avec vous en bas ?

P : Non. Je suis partie avec ma tante. Ma tante, elle l'a agressé déjà ici, elle l'a insulté ici parce que quand je suis rentrée dans la voiture elle a vu que c'était... Parce que les phares ils étaient comme ça et moi je sortais de la chambre. Je me cachais. J'avais honte. J'avais honte comme si que ma famille me voit comme ça. (Blanc). « Ah il faut m'amener à l'hôpital ». J'ai juste tiré la couverture et on a juste vu ça tout rouge (En montrant son œil). « Monte dans la voiture ! Putain ! Saleté de pine ! Tu crois que tu vas taper comme ça ma fille ! ». (Imitation colère de sa tante). Elle l'a insulté de tous les noms. Je suis rentrée dans la voiture, c'est elle qui m'a emmenée. Je suis partie avec elle et elle me disait toujours dans la voiture « Tu dors pas P1 ! Tu dors pas ! Tu discutes avec moi mais tu ne pars pas, tu dors pas ! ». « D'accord ». Elle discute avec moi, et arrivées à l'hôpital comme ça... Tout de suite à l'urgence. Et c'était la première fois que ça m'arrivait ça. Arrivée à l'urgence, il y a avait deux infirmiers. La femme Kaé là ? Kaé ?

I : Kaé oui.

P : Il y avait Kaé et l'autre c'était Thomas ou je ne sais plus. Il est grand, c'est un mec, Thierry ou Etienne ? Je ne sais plus.

I : Etienne oui ? C'était un médecin.

P : Non c'était pas un médecin c'était un infirmier homme. C'était ça c'était Thomas. Ils étaient ensemble. J'avais honte quand je suis rentrée car c'était des gens que je connaissais. Et puis ils m'ont toujours vue d'un air joyeuse que... C'est comme si j'avais honte qu'ils trouvent cette face que j'ai jamais pu montrer. (Blanc).

I : Une autre P1 ?

P : Voilà une autre P1 qui se fait damner tout le temps et puis un de ces jours et puis voilà elle atterrit à l'hôpital, mais vraiment à l'hôpital quoi ! Et oui là... J'avais honte. C'était le

truc que j'avais mis dans ma tête, j'avais honte et puis je me sentais pas bien. C'est comme si je regrettais aussi cette phrase que j'ai dite peut-être. Mais tout le monde dit, tout le monde parle mal. Certaines fois, on dépasse les bornes, c'est pour juste s'exprimer quoi. Tu en as marre d'être la femme qui reste toujours soumise quoi. Je n'aime pas être possédée. Et puis après ça Camille elle est arrivée. Elle voulait m'envoyer le plus vite possible. (Evacuation sanitaire sur Nouméa). Je suis arrivée en bas vers minuit. Elle voulait vite m'envoyer à Nouméa. Evasanée. Elle a dit « Non c'est bon tu vas attendre demain matin pour partir ». Parce qu'elle m'a examinée et tout, ils m'ont mis plein de glaçons et tout. J'étais pas bien. Et puis ils m'ont fait rentrer dans une chambre et j'ai dit à Kaé « Tous les gens qui vont venir me voir. Je veux voir personne (En insistant sur le mot personne). Je veux pas ». « Ok ». Et elle a écrit un mot sur ma porte et tout. Le matin elle me réveille « Tu vas partir ». « J'ai pas de linge, j'ai rien ». « Tu vas te doucher et tu pars ». Pour moi c'est... Pour moi c'était pas normal que je parte. J'avais honte. Et puis je suis partie dans le premier vol. Et pour c'est toujours ça, j'ai honte toujours. J'ai pas l'habitude d'être comme ça moi, j'ai toujours l'habitude de sourire, rigoler... Jamais... (Blanc).

I : Tu avais honte vis-à-vis de... ? (Blanc). Des gens du dispensaire ?

P : Même vis-à-vis des gens du dispensaire j'avais honte de partir là-bas et qu'ils me voient comme ça. Comme c'était la première fois, j'ai pas l'habitude de ça quoi. De partir, qu'on me tabasse ici pour partir là-bas à l'hôpital. Et après ça quand je suis partie sur Nouméa tout le monde me regardait d'un air. Même la famille que j'ai trouvée à Wanaham (Aérodrome de Lifou) comme c'est le nord et que je suis du nord.

I : Tu connaissais du monde à Wanaham ?

P : Oui bin c'est tous mes tontons et mes cousins qui sont derrière (Le comptoir d'enregistrement). Je restais assise mais je n'étais pas bien, j'étais toujours en train de... J'avais honte ! C'est comme si j'avais honte de tout le monde, de ce regard, de... Et après quand je suis arrivée à Nouméa c'était encore plus pire avec toutes les races, les ethnies. Ils te regardent d'un air bizarre aussi. Et puis j'ai vu le beau-frère, le frère à Leonin (Son mari). Il ne m'a même pas remarquée aussi avec cet...

I : Il ne t'a pas reconnue ?

P : Il ne m'a pas reconnue. Il me regardait et puis je lui ai souri. Quand je lui ai souri là il m'a captée que c'était moi. « Eh mais qu'est-ce qui t'a fait ça là ? ». (Imitation surprise) « Ah non mais c'était juste une petite bagarre de rien du tout ». On le protège toujours, nous les femmes on aime bien faire ça, le protéger. Mais sauf ce qu'il a fait c'est pas bon! C'est pas bon pour la santé. On le protège quand même. Il me disait toujours « Mais va faire la

plainte, vas faire ! ». Je disais toujours non. Peut-être que c'est l'amour que l'on ressent. Même les médecins de Nouméa : « Faut faire une plainte ». « Nooon je veux pas faire une plainte ». Ils me disent de dormir là-bas, je veux même pas dormir là-bas. Je veux rentrer chez moi le soir. J'arrive le matin là-bas et le soir même je sors. J'avais le bracelet mais je disais au médecin « non faut que je rentre chez moi parce ce que si je reste ici, à l'hôpital, tout le monde va venir me voir. Et moi je ne veux pas ça. » Je voulais partir, rester chez ma famille. Quand je suis arrivée chez ma mère, mon père est venu me récupérer. Il me regardait d'un air bizarre parce que... Déjà lui il ne m'a jamais tapée. Ma mère elle ne m'a jamais tapée. Mes frères ils ne m'ont jamais tapée.

I : Tu n'as jamais été astiquée enfant ?

P : Nooon ! Même pas une petite savate ou... ? C'est toujours la parole qui blesse. Et puis mon père il disait toujours « C'est toujours la parole qui va blesser la personne. Ce n'est jamais cette violence qu'on donne ».

I : Jamais les coups ?

P : Voilà jamais les coups. Mais avec ces paroles on est devenus doux, toujours fofolle, rigolote, olé. Mais on sait les limites quoi. Et lui il m'a vue avec cet œil au beurre noir, les yeux gonflés là. Il me disait... La parole qu'il m'a dite à la première impression qu'il m'a vue « Ah... Il sait taper une femme mais il ne sait pas taper un mec (D'une voix lente et calme). On va voir s'il sait taper un mec ». Il voulait taper avec léonin mais c'est mon frère qui parlait à lui « Mais Papa ça ne sert à rien, la violence et tout... Tu nous a appris ça et pourquoi encore montrer... ». Ça fait que l'éducation de papa qu'il nous a donnée, ça fait qu'on l'éduque encore car il voulait taper mon mari. Ils me disaient toujours, mes frères me disaient : « Ne retourne pas vers lui ! Si il te tape comme ça, il peut te tuer un jour ! Reste avec nous ! ». Mais c'était moi qui voulais... Comme si l'amour et puis la haine, elles étaient... Pfff... On dirait qu'elles sont amies les deux. Je suis restée avec lui, je suis retournée avec lui. Parce que je n'arrive pas à rester loin de lui déjà. Et puis avec les mots doux « Pardon je regrette ». Ça monte à la tête. Et puis pour nous c'est « Ah bin il ne va plus faire ça ». Sauf que je sais que le lendemain je vais toujours ramasser. Pour moi je vais toujours ramasser. Mais sauf que j'ai dit oui mais je ne sais même pas pourquoi. Peut-être que c'est l'amour qui me dit d'aller dire oui et de continuer la route avec lui. Je sais que demain il va me retaper. Mais moi je sais pas. (Blanc). Après pour finir là, maintenant, mes frères et puis mon père ils ne regardent pas Léonin. Ils le regardent d'un air. Et ça du coup, il ne veut jamais partir chez moi car il sait qu'il a sa réputation. (Blanc). Pour en finir maintenant, partir à Tingeting (Sa tribu d'origine), non c'est fini, on reste ici. C'est comme si

tu es bannie aussi. Tu ne peux plus aller voir ta famille. Tu ne peux plus aller à Wé toute seule (Chef-lieu de Lifou). On doit partir à deux. Vu que mon mari c'est un mec jaloux. La jalousie. Les pensées négatives en te voyant avec un mec. Ça y est, c'est tout de suite : « Il t'a dit quoi, il t'a dit quoi ? ». C'est comme si ça ne va pas quoi.

I : Comme si tu faisais quelque chose de mal ?

P : Voilà quoi. Même juste rigoler avec les garçons ça le fait péter déjà. Du coup ça fait que je ne sors plus de chez moi. Je reste à la maison. Lui bin il part, il sort, il part pour aller au travail de la tribu. Je lui dis « Et bin vas-y, moi je reste là, moi j'y vais pas ». Après il dit « Non je pars pas ». Et on fait l'inverse, un qui reste l'autre qui part. On ne peut plus partir ensemble si c'est pour s'énerver. Et puis là, le jour où je me suis faite évasanée, c'était le jour où j'ai bien fait de montrer. Car il me tapait tout le temps dans la chambre, et moi je cachais. (Blanc).

I : Ce n'était pas la première fois ?

P : Non ce n'était pas la première fois. J'ai même déjà ramassé une bouteille de magy (Sauce de la marque magy). Sauf que ce n'était pas parti sur ma tête mais sur mon épaule. Je l'ai évitée. C'était juste à cause qu'il était jaloux après moi car j'avais rigolé avec des filles et des garçons. Pour finir maintenant, je préserve. Je préserve ma vie. Pourtant je lui ai dit, après cette petite bagarre là, je lui ai dit : « Maintenant tu fais ce que tu veux. Tu ne t'occupes plus de moi, je ne m'occupe plus de toi ». Avant il était toujours dos à moi, je lui disais (voix douce) « Viens t'habiller, faut te raser pour que tu sois toujours beau ». Pour lui, je le traite mal, je sais pas ce qu'il a au fond mais il ne veut jamais. Je lui ai dit « Maintenant si tu veux, tu n'as qu'à faire ce que tu veux et puis moi je te suis derrière. Mais tant qu'on ne décide pas à ma place ! Je préfère décider à ma place. Je préfère te prévenir. Tu ne décides pas à ma place moi je ne veux pas ça ». Et puis après, maintenant, chacun fait son délire. Ce n'est plus comme avant. On sortait ensemble, on rigolait ensemble, on mangeait à la plage. Maintenant il n'y a plus rien. (Blanc).

I : Vous ne partagez plus grand-chose ?

P : Oui. Même le dégoût de dormir avec lui. Des fois, tu dors à côté de lui, il te caresse et tout, il veut t'attraper, il veut te... Faire des câlins. Mais moi ça ne me plaît plus. Comme si depuis ce qu'il m'a fait... C'est comme si je n'ai plus cet amour que j'avais avant... Et puis après... C'est une sacrée différence quoi. (Blanc).

I : Il y a eu un avant et un après avec la bagarre ?

P : Oui... Ouais... La bagarre et puis tous les coups d'avant. Quand ça a commencé les coups, c'est là que ça a commencé la différence entre avant et après. Pendant c'était la souffrance

totale. Tu avais peur mais tu étais obligée de donner, de te laisser faire quoi. Mais après la bagarre qu'on a eu, c'est là que j'ai bien vu la différence que j'ai même plus envie de dormir à côté de lui quoi. Là, là je fais des efforts, je lui dis toujours « Mais je fais des efforts pour dormir avec toi parce que c'est comme si maintenant je m'en fous si tu n'es plus à côté de moi. Si je me réveille au milieu de la nuit et que tu n'es plus là, j'en rien à foutre ». C'est comme si tu vois tu n'avais plus besoin de cette présence, pour dormir à côté. (Blanc). Ça fait que depuis, des fois, il ne dort pas dans la chambre. Il dort dans la case. Ça m'est égal. Des fois il veut des trucs, dormir avec moi, coucher avec moi et je lui dis « Mais j'ai pas envie ». Ce n'est plus comme avant où on a tout le temps envie de l'un l'autre. Mais là, non j'ai pas envie. Le truc c'est qu'il me force mais j'arrive à me défendre. Des fois, on rigole et je lui dis « Ça ne sert à rien. Je veux pas. Je veux pas ». Au début j'avais eu des... Comment on appelle ça là? Des déchirures là? À cause de ça. A cause de... J'ai pas forcé, j'ai donné mais j'ai pas cette envie. Maintenant on fait... Bon allez une ou deux fois par semaine mais ce n'est plus comme avant quoi. C'est comme si « Allez vivement que tu termines et puis c'est bon quoi ! ».

I : Est-ce que ça, tu le considères comme de la violence aussi ?

P : De ?

I : Le fait que tu n'aies pas envie. De faire même si tu n'as pas envie.

P : Non ! Euh... (Blanc). Euh... La violence ? Euh oui des fois oui. Il y a des fois où tu es obligée de donner parce que c'est sa volonté. Tu es obligée mais je sais pas si c'est une obligation ou... ? (Blanc).

I : Pour toi c'est une obligation ?

P : Pour moi, bin oui ! Juste pour le soulager et je m'en fous après. (Blanc).

I : C'est une obligation d'épouse ?

P : Bin c'est ça oui ! Des fois on te force, des fois tu n'es pas bien qu'on te force ! Je n'ai jamais vu ça quoi.

I : Est-ce pour toi c'est comme recevoir des coups ?

P : Euh... Ouais ! C'est vrai. Oui ! (Blanc).

I : Ou c'est différent ?

P : Non c'est à peu près pareil. C'est à peu près pareil, cette violence intime et puis violence mentale et puis violence physique. Ça se relie à un seul objectif ? Tu vois ? (Fait un geste de sphère, d'englobement). Pour moi ça se relie à un seul truc, tu vois ?

I : Oui, un tout ? (En reprenant le même geste).

P : Oui voilà comme un seul noyau. Ça fait partie, tout le monde fait partie de ce même noyau. Ces trois choses-là ! Quand ton mari il est jaloux et tout et bin tu sais déjà que quand tu dors il va te forcer... Ou il... Tu n'as pas envie mais tu es obligée de donner. Et puis tu n'as pas assez de chaleur là (Montre son entre jambe avec rire gêné) pour... C'est nul ! Et maintenant je regrette de m'être mariée.

I : Tu regrettes de t'être mariée ?

P : Ouais de marier. (Blanc). Des fois c'est un regret. Des fois c'est pas un regret. C'est quand je suis triste que j'ai des regrets mais quand je suis bien avec mon mari, ça va. Mais tu as beaucoup de regrets quand même. Tu regardes ta vie quoi ?

I : Tu es souvent triste alors ?

P : Voilà ! Des fois tu pleures toute seule dans ton coin tu ne sais même pas pourquoi tu pleures. Peut-être parce que tu mènes cette vie-là. Et puis de ses comportements, où il te traite, il te traite pas comme tu penses. On te traite comme si tu étais une esclave à la maison. Déjà ici, eux, ils ont les femmes qui font tous les travaux, ce n'est pas l'homme.

I : Ceux sont les femmes qui s'occupent de la maison ?

P : Bin oui c'est pas difficile ça. (Blanc). C'est pas difficile quand c'est la femme qui s'occupe de tout et que le mari il est juste là pour attendre son café (ton agacé) attendre son... Bin sa bouffe quoi ! Des fois, je parle à Leonin, je lui dis que les choses on doit les faire à deux. Faut laisser la coutume de côté. « Non, non, non ! ». Il me répond toujours. « Non, non ça c'est les kamadras qui font ça mais ce n'est pas nous les kanaks ! ».

I : Il te parle de la coutume ?

P : Oui. Oui... il me dit aussi « Des trucs, des câlins, des bisous ça c'est pas nous qui font, ceux sont les kamadras qui font. Mais nous on ne fait pas ça ». Tu sais des fois tu as besoin de câlin, tu as besoin de tendresse (Rire gêné). Je suis une femme...

I : Toutes les femmes en ont besoin.

P : Oui !

I : Kanak ou kamadra.

P : Biin oui ! Bin oui voilà ! C'est sûr. (Rire).

I : On est toutes les mêmes.

P : Bin oui mais lui il ne veut pas. Il ne veut pas. Il ne veut pas le faire ça. Il ne m'a jamais fait ça. Il peut le faire quand il a vraiment envie de baiser quoi ! Il a pas envie et bin il fait pas. Des fois ça me manque cette tendresse, cet amour. Je me sens si seule dans mon coin que je ne sais même pas faire comment pour avoir cette tendresse. De parler comment à lui ? De réagir quoi ? Ça ne marche pas... (Blanc).

I : Est-ce que quand tu vas au dispensaire tu arrives à parler de tout ça ?

P : Pfff c'est flou... Pas vraiment. (Blanc). Des fois je mens au médecin si j'ai mal à la tête. « Est-ce que tu as eu ramassé un coup ? ». « Non mais je suis tombée ! » ou « Je me suis cogné la tête ». Je cache toujours cet... C'est comme si je protégeais l'homme que j'aime mais je sais que ce n'est pas ça qui va truc... C'est pas ça qui va... (Blanc).

I : Tu mens pour le protéger ?

P : Voilà ! Je sais qu'il m'a fait mal mais c'est comme si je...j'ai pitié ou je sais pas c'est quoi ce sentiment où je le protège. (Blanc). (Bruit de travaux, coup de marteau).

I : Pourquoi tu veux le protéger ?

P : Je sais pas... (Blanc).

I : Et donc tu mens au médecin ? Aux infirmières aussi ?

P : Oui. Mais normalement je fais ça par protection mais je sais que les trucs que je fais, je regrette beaucoup de mentir et tout mais c'est cet... Je sais pas c'est ce truc-là qui est plus fort que moi, que je protège tellement, que je n'arrive même pas à partager. Parce que ici la plupart des gens de Lifou, ils se font damnés. Les femmes elles se font toujours damner. Soit l'homme il est colère après quelque chose... Sauf que les disputes à nous deux c'est pas à cause de « J'ai fait ça » ou « Il a fait ça ». C'est juste le truc qu'il a tellement encaissé, qu'il a pas l'habitude de partager, il lâche à un moment ou l'autre. Si tu n'es pas d'accord avec moi, et il se retient, il se retient. Et puis le jour où il lâche tout, pas de garde... (Blanc).

I : Et quand tu es arrivée au dispensaire tu étais gênée de connaître les gens qui y travaillaient ?

P : Euh... Comment ça ?

I : Est-ce que tu aurais préférerais que ce soit des inconnus ?

P : Ouais ! Plutôt des inconnus que des gens que je connaissais. (Blanc).

I : Tu étais gênée de connaître Camille ?

P : Noon, j'étais ravie ! Mais le truc c'est que je n'étais pas contente parce qu'on s'est rencontrées bien avant. C'était pour mon anniversaire.

I : Oui.

P : Et puis un mois après c'était le coup qui est arrivé. Mais après ça le truc que je n'aimais pas c'est que quand tu connais les gens qui travaillent en bas, c'est comme si tu as honte de... Tu as... Tu as... Tu as bien quand on était ensemble. Et puis ils te retrouvent un mois après dans cette situation-là. Elle était bien avec son mari et maintenant regarde elle est là ! C'est ça qui me dérange. Ils ne savaient pas que c'était Léonin et tout là. Mais là ils ont

compris c'était quoi là. Mais je crois que elle, elle m'a pas captée, elle m'a pas remarquée elle ?

I : Camille ?

P : Ouais ?

I : Ah je ne sais pas.

P : Elle ne m'a pas remarquée ou je ne sais pas elle m'a remarquée ?

I : Ah je pense qu'elle t'a reconnue. On s'était vu plusieurs fois avant.

P : Parce que comme j'étais bien amochée là (En montrant son visage). Bin gonflée de partout, des bleus de partout. Voilà j'avais honte de ça là. Quand tous mes amis ils me regardent là comme ça là. (Blanc).

I : Mais quand tu vas au dispensaire, tu hésites à parler de tout ça ?

P : Oui. Moi j'avais dit ma version à eux là, en bas-là. « Il m'a tapée dans la chambre ». C'est juste ça que j'ai raconté. « C'est à cause de quoi ? ». « C'est juste parce que je lui ai mal parlé pendant le mariage ».

I : Tu avais dit la vérité.

P : Ah oui là j'ai dit la vérité car j'étais bien saoule. Après arrivée dans la chambre, je n'ai fait que pleurer. C'est comme si... Comme si ça y est toute la terre... Toute la terre qui est écrasée ou un truc comme ça quoi. J'étais bien blessée quoi. C'était bizarre de sortir cette émotion, ce sentiment... (Blanc).

I : Quelle émotion ? Arrives-tu à la décrire cette émotion ?

P : C'est déboussolée ! Tu penses à rien ! Moi je pensais à rien (Insiste sur le mot rien). Je n'arrivais pas à partager, c'est comme si je restais comme ça et j'attendais les ordres. Et quand je suis partie à Nouméa, c'était pareil. Je ne trouvais pas les mots à dire à mon père. Je faisais que de pleurer et de le regarder. C'est... C'est une émotion où tu es mué, tu es déboussolé... Tu es... Tu n'arrives pas décrire. Bon certains ils ont besoin de partager, certains ils ont besoin de rester dans leur coin, de penser aux choses suivantes. Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Qu'est-ce que je vais faire pour la suite ? Moi tout le monde m'appelait mais moi je ne répondais pas au téléphone. C'était toujours ma mère qui répondait au téléphone. Je ne voulais parler à personne, je voulais être en paix comme on dit. Parce que quand ils sont sur toi : « Eh comment ça va ? Eh putain ce connard ! ». C'est comme si la tête ça ne va pas. Tu n'arrives pas à dormir la nuit. Tu es toujours en train de travailler dans ta tête. C'est comme si tu devenais folle en fin de compte. Tu penses beaucoup, tu as tous les trucs qui viennent sur toi. Tu sais pas faut faire comment ? (Blanc).

I : Tu avais l'impression de devenir folle ?

P : Voilà ! Et puis maintenant, des fois, je me retrouve toute seule dans mon coin, je rêve. Et puis Léonin, il me parle et puis je ne suis pas avec lui. « P1 mais tu entends quand je te parle ?! Vas chercher... ». « Eh pardon, j'étais dans mon... ». C'est comme si tu étais dans les rêves. Je sais pas mais j'aime bien. Des fois je pars au champ, et je reste au champ, je réfléchis, je débrousse, je m'occupe et je cherche une solution. Mais je n'ai pas de solution. Rester un bon moment au champ pour voir comment je peux... J'ai trouvé ma solution. C'était de discuter, de beaucoup discuter, moins de violence. J'ai beau lui dire mais il fait toujours la même chose.

I : Et ça recommence ?

P : Non mais ça va maintenant. Ça va mieux. Je n'ai pas ramassé de coups depuis le mois d'août là. Ça va mieux. Maintenant je fais ma tête, je fais à ma tête. « Si tu me tapes, je pars chez moi ! ».

I : Ça c'est ta solution ?

P : Ça c'est ma solution. (Blanc).

I : Et est-ce que le dispensaire il t'a aidé à trouver cette solution ? En quoi le fait de descendre en bas, ça t'a aidée ?

P : Descendre... Ouhiii.... Un peu, on va dire mais... C'est de parler avec le médecin. J'ai parlé avec Camille mais j'avais pas cette envie de discuter. Je n'avais même pas envie de cette plainte qu'ils me disaient. (Blanc). Je... J'étais bien entourée. Tout le monde me faisait bien en bas mais ce n'était pas ça que je voulais. C'était quelqu'un qui restait avec moi dans la chambre, tu vois ? Pour rester avec quelqu'un qui est battu, tu vois ? Ah bin tiens voilà Lila (Lila infirmière libérale passe en voiture et fais signe de la main).

I : Tu voulais quelqu'un avec toi dans la chambre ? Une présence ?

P : Voilà ! Une présence forte. De ta famille, de tes amis proches qui discute avec toi, qui reste avec toi mais toujours avec amour, qui ne te donne pas cette sensation de colère (Insiste sur le mot colère). Qui reste calme.

I : Et pour toi la solution elle pouvait venir de quelqu'un d'extérieur ou du dispensaire ?

P : D'extérieur. Bon la famille ou... ? A l'hôpital c'est pareil mais tu sens la différence entre... (Ricanement)... Tu voyais la différence entre famille et la bande du dispensaire. Mais j'avais fait la différence entre le dispensaire et puis ma famille.

I : Tu ne faisais pas la différence ?

P : Non.

I : Pour toi la solution pouvait venir du dispensaire ?

P : Oui. Voilà. C'est ce que je voulais même. Mais le truc c'est qu'ils me demandaient « On va te... Tu vas passer une plainte, on va faire une plainte ». Le truc, c'est comme nous la femme on ne va jamais dire « Oui ». Parce que la femme elle est tellement possédée, soumise. Ce que l'hôpital peut faire c'est prendre la décision à la place de la femme. Une femme rentre, plainte ! Par le médecin.

I : Tu penses que ça peut se faire comme ça.

P : Oui ! Parce que tout le monde se cache derrière un médecin. Tout le monde dit « Ah mais c'est le médecin qui s'est occupée d'elle qui a porté plainte ». Le truc, c'est que c'est mieux d'être obligée de faire ça là, que le médecin prenne lui cette décision. (Blanc).

I ! Tu aurais aimé que Camille prenne cette décision ?

P : Voilà oui. Pas moi. Parce que je sais que je suis faible à cette décision-là. Moi si Camille m'avait dit « Voilà les gendarmes, tu vas signer là, tu vas signer là. C'est pour la plainte. Et c'est moi qui l'autorise ». Etre franc avec les femmes battues quoi.

I : Donc ça ne t'aurait pas dérangé que Camille appelle les gendarmes ?

P : Non.

I : Pour qu'ils viennent au dispensaire ? T'aident à porter plainte au dispensaire ?

P : Non. Moi j'aurais aimé. Par contre si c'est eux qui me donnent cette autorité en bas, cette autorisation-là oui. C'est comme si, quand j'étais en bas, je n'arrivais pas à... J'avais d'un côté peur. Comment je vais faire ? Je sais même pas faut faire comment ? Qu'est-ce qui va arriver plus tard ? Vis-à-vis des gens, des familles qui me regardent.

I : Tu aurais aimé que ce soit le dispensaire qui prenne la décision à ta place ?

P : Ouais. Pour moi c'était mieux que ceux qui m'ont vue, déchiquetée, déformée, et bien je préférerais que eux ils prennent la décision (En insistant sur le mot ils) avant que ce soit trop tard. Parce que nous les femmes on a tellement dit « Noon, je veux pas faire ça ! C'est ma faute ! ». (Blanc). Camille elle m'a bien dit : « C'est la faute. Une Femme elle met toujours la faute sur elle. Ce n'est jamais les mecs ». « Oui mais non mais c'est ma faute je lui ai mal parlé ». Mais tu n'as pas besoin de taper quelqu'un parce qu'elle t'a mal parlé. Elle est partie discuter avec moi pour que je fasse la plainte. Mais je n'arrivais pas à faire la plainte. Elle me disait : « Mais personne ne va savoir que c'est la plainte ». « Non non, je veux pas faire la plainte ». « Si tu changes d'avis tu reviens vers nous, et puis on va faire la plainte ensemble ». Mais j'avais peur de faire cette plainte. Mais si la décision était remise à eux là... Et bin je préférerais.

I : Tu aurais préféré.

P : J'aurais préféré que ça soit eux qui prennent la décision que moi parce que moi après je serais mal vue. Parce que c'est moi qui aurais porté plainte. Parce qu'une femme kanake elle se cache toujours derrière un médecin. Jamais elles font toutes seules. (Blanc). C'est trop quoi. (Blanc).

I : Tu aurais aimé te cacher derrière Camille.

P : Voilà. Derrière Camille. Si c'était Camille qui me disait : « On va faire la plainte. Tu parles pas. Tu le fais ». Bin là j'aurais été derrière Camille, et puis j'écoute. Ou à côté de Camille en train de faire les papiers.

I : Pour le faire toutes les deux ensemble.

P : Voilà. Et puis j'aurais un soutien moral. C'est vrai qu'une femme qui est battue et puis qui porte plainte direct (Insiste sur le mot direct) elle va réfléchir à l'entourage. Ça va pas être facile, tout le monde va t'agresser « Pourquoi tu as fait cette plainte ? Et tout... ». (Blanc).

I : Il se passait beaucoup de choses dans ta tête ?

P : C'était surtout ma tête qui parlait beaucoup. Comme c'est une autre culture. Pas de porter plainte mais de rester à la maison et de se faire damner dessus. Et là, là... Parce que ici le temps d'avant quand tu te fais taper et bien pour eux c'est normal. Tu te caches derrière l'arbre, derrière là-bas. (Montre le jardin). Et puis tu reviens à la maison, fini de pleurer. Après c'est fini. Il a toujours cette mentalité-là. Mais nous aujourd'hui on n'a plus cette mentalité d'aller pleurer derrière. Nous notre mentalité c'est quand tu pleures tu démarres de chez toi. Tu veux partir et bin on t'attrape pas derrière quoi. Ton mari ou sa mère ne t'attrape pas derrière. Ce n'est plus comme avant quoi. (Blanc).

I : Maintenant on cherche un soutien.

P : Ou une psychologue ? Je sais pas moi. Parce que des fois je me retrouve à parler toute seule maintenant. Des fois, je me dis d'arrêter (Ricanement). Mais des fois, je pars toute seule dans mon coin. Et qu'est-ce que je vais dire ?

I : Tu penses à une psychologue ?

P : Ouais. A une psy. Une psy qui t'aide dans ta vie quotidienne. Comment tu peux faire comme ça ? Comment tu peux faire à la maison ? Comment de croire que tu es l'esclave ? Comment faire ensemble des choses. Tu vois il faut beaucoup parler entre couple mais des fois ton mari il ne t'écoute pas. Ta femme ne t'écoute pas ou... Je ne sais pas (En chuchotant). Il y a toujours quelque chose qui dérange quoi. Le soir quand on dort normalement c'est le moyen de se... De partager des trucs. Tu n'as pas ça. Boire le café le matin et rigoler un peu. Le matin ça s'énerve tout de suite déjà.

I : Ça s'énerve tout de suite ?

P : Ça s'énerve tout de suite ! Moi, chez moi, je me réveille le matin j'ai toujours un sourire. Je suis arrivée ici pour me faire gueuler dessus. Il y a cette mentalité qui est bizarre quoi. Tu te réveilles le matin et tu te fais déjà agresser quoi. Ce n'est même pas une vie. (Blanc).

I : C'est tous les matins ?

P : Bon on va dire tous les matins mais c'est presque tous les matins. Tu te réveilles et « Allez réveilles toi faut aller faire chauffer l'eau ». (Ton agressif). C'est comme si c'était une obligation dans la coutume d'aller faire chauffer l'eau pour les parents. Sauf que moi je suis pas dedans la coutume à eux. Je suis carrément en dehors de la coutume puisque j'ai grandi à Nouméa.

I : Tu te sens en dehors de la coutume ?

P : Oh oui ! Dehors, carrément en dehors de la coutume. J'ai dit je fais à ma manière. Vous ne m'obligez pas à faire ce que je n'ai pas envie de faire. Même aller travailler dans le travail de la tribu, des fois je n'ai pas envie et bin je n'ai pas envie. Sauf que moi j'ai grandi à Nouméa, pour moi c'est la banlieue, la cité, la ville. C'est pour ça que j'ai cette mentalité d'être toujours souriante. C'est une habitude chez moi... D'avoir des amis, cools, qui ont le même caractère que moi... Fofolle ou...

I : Avec la joie de vivre.

P : La joie de vivre oui. C'est ça que j'ai besoin. La joie de vivre. Et c'est ça que tout le monde a besoin. Et ici, quand je suis arrivée ici, toutes les cinq minutes on s'engueule quoi. Je n'ai jamais vu ça quoi. Maintenant, j'ai toujours des petits tics, des habitudes, maintenant. Je crie toutes les cinq minutes maintenant. C'est comme si je me mets vite en colère et après je me calme. Vite en colère et après je me calme. C'est... Je sais pas si c'est un... Si c'est une habitude à force de... (Blanc).

I : Tu te sens agacée ?

P : Voilà. Mais angoissée déjà. Et puis stress. (Blanc).

I :angoissée.

P : Hum. Oui. (Long blanc).

I : Tu parlais de soutien moral tout à l'heure. En quoi tu penses que le dispensaire pourrait t'apporter un soutien moral ?

P : Je sais pas. Je sais pas. (Blanc). Un soutien moral... Ça serait bien aussi. Te mener vers l'avant plutôt que de toujours rester cloîtrée... Sur ta vie là... (Blanc).

I : Et comment tu penses faire pour trouver ce soutien ? Tu as des idées ?

P : Bin pour moi, ça serait bien de réunir toutes les femmes battues, discuter ensemble, et puis s'entraider (En insistant sur le mot s'entraider).

I : Vous en parlez entre vous ? Avec tes cousines, tes tantines ?

P : Ah oui surtout avec ma sœur. Je parle à elle sauf qu'elle c'est le contraire de moi. Elle a un bon mari par rapport à moi. Elle a déjà un enfant sauf que moi avec mon mari, on voudrait avoir des enfants mais on ne peut pas. Peut-être que c'est à cause de l'angoisse.

I : Ça ne marche pas ?

P : Hum. On a beau faire des médicaments kanaks et tout. Mais peut-être que le problème, ça vient de chez les deux. Si tu es toujours en colère, si tu n'es jamais heureux, toujours en train de se disputer pour un truc de rien du tout. Des fois, un truc de gosse. Mais ça s'énerve pour un truc de rien du tout. Des fois, je lui ai dit « Mais tu es pire qu'un gosse quoi... Tu es pire qu'un gosse ». Oulalala c'est comme si tu t'énerves après des petits trucs de rien du tout mais ça te prend tellement la tête que tu as envie de tout lâcher d'un coup et puis de repartir à zéro quoi. (Long blanc).

I : Et tu connais Drelane de l'association.

P : ADVIL là ? (En coupant la parole).

I : AAVIL ouais ?

P : Non je connais pas.

I : Au dispensaire on ne t'a pas donné le numéro ?

P : Si. Ils m'ont donné le numéro et tout pour me préparer à la plainte. Un soutien moral qui t'encourage. Sauf que je n'ai pas eu la chance de voir... Mais je l'ai le numéro...

I : Parce que ce n'est pas que pour la plainte.

P : Pour le divorce (En coupant la parole).

I : C'est pour tout. C'est pour aider les victimes de Lifou. Alors souvent c'est les femmes mais c'est juste pour aider, si c'est juste pour parler, pour apaiser la famille, pour plus qu'il y ait de violence dans la famille. C'est pour essayer de trouver des solutions et ce n'est pas forcément pour porter plainte ou divorcer. Ça peut être juste pour parler.

P : Ahhh ok.

I : Drelane elle aide beaucoup de femmes.

P : Ah mais c'est pas elle qui s'habille bien coquette là. Je l'ai vu à la BCI (Banque) une fois mais j'avais pas cet...

I : Tu peux l'appeler si tu veux. Elles voient beaucoup de femmes. Le but ce n'est pas de séparer les familles, c'est au contraire de retrouver une cohésion familiale, essayer d'arranger...

P : Les choses. (En coupant la parole).

I : Et puis de parler. Elle est psychologue Drelane.

P : Ahhhh.

I : Ce n'est pas que pour porter plainte ou divorcer. C'est pour aider c'est l'association d'aide aux victimes de Lifou. Ça veut dire à AAVIL.

P : AAVIL.

I : Et est- ce que tu crois qu'au dispensaire, on peut améliorer l'accueil de ces victimes ? Est- ce que ton histoire, elle aurait pu mieux se passer ?

P : Bin... (Blanc). Pour moi l'hôpital, c'est si tu es blessée tu pars là et puis basta quoi.

I : Tu y vas juste si tu es blessée ?

P : Oui, ou si tu es malade. Mais après oui plus loin oui ce sera bien aussi pour les victimes d'avoir cette occasion de rester avec les autres en bas. (Blanc).

I : Un coin... (Interrompue).

P : (En coupant la parole). Un coin intime où tout le monde vient, discute, rigole ensemble et puis partager. Parce que certaines c'est des victimes morales, certaines c'est des battues. Ce serait bien de discuter un peu avec eux pour savoir comment ils font déjà pour affronter leur mari quoi.

I : Toi tu aimerais qu'il y ait un lieu, que le dispensaire soit un lieu pour rencontrer d'autres femmes... ?

P : Oui voilà un lieu anonyme, le soir ou même pas le soir car le soir c'est encore pire car les maris, ils disent « Eh vous partez où ? ». Mais c'est bien une matinée.

I : Comme le mercredi matin quand il y a marché ?

P : Voilà. Aller là-bas, discuter, et puis de voir des psy qui tu vois qui nous aident à s'entraider. Comment faire ? Avoir l'opinion de tout le monde quoi. Comment tu peux faire pour... Je sais qu'elle ne va jamais aller en bas. Elles sont tellement réservées. Elles cachent tellement leur jeu qu'elles disent toujours qu'elles sont bien mais en fin de compte elles sont mal. Moi je dis que ce serait bien un lieu mais le truc, c'est que les femmes ici elles sont tellement...

I : Tu n'es pas sûre que ça marcherait ce lieu ?

P : Hum... Ou avoir des rendez-vous juste pour discuter avec le psy... Faire comme Drelane c'est bien. C'est bien ce que Drelane elle fait. (Blanc).

I : Mais au dispensaire ? Si Drelane avait des consultations au dispensaire... (Interrompue).

P : Ah ouiii. (En coupant la parole).

I : Tu irais la voir ? Elle ? Plus qu'un médecin ?

P : Voilà. C'est parce que elle, elle est plutôt dans le terrain avec toutes les femmes battues. Avec les expériences qu'elle a fait avec les autres femmes peut être qu'elle va donner quelques issues aux autres. Ça c'est bien ça. Sauf que ce sera privé, intime. Personne ne saura que c'est ADVIL quoi. C'est anonyme. Ça sera bien ça. Tu pars direct au rendez-vous mais personne ne sait que tu es au rendez-vous ADVIL. C'est caché derrière la secrétaire de l'hôpital, tu vois.

I : C'est une consultation comme une autre.

P : Voilà. Mais discrètement. Ça sera bien par rapport à aller le dire à sa sœur, dire à le frère, à la cousine. C'est comme si...

I : Ce n'est pas anonyme.

P : Parce que tout le monde sait. Moi la bagarre que j'ai eu avec Léonin, c'était la première et tout Lifou il savait quoi que je me suis fait évasanée. Et puis toi tu voulais rester discrète et voilà, c'est radio cocotier ! (Rire).

I : (Rire). Radio cocotier, on ne peut pas avoir de vie privée.

P : (Rire). Voilà c'est tout le monde connaît tout le monde. Tu sais même pas ça s'est passé comment. Ça c'est le truc que j'aime pas ici, ça fait radio cocotier !

I : Et au dispensaire tu aurais cette intimité, ça serait plus confidentiel ?

P : Oui ! C'est bien à l'hôpital, ils me disaient : « Mais personne ne saura que tu portes plainte ». Mais la nouvelle elle va vite ici. Ici tu ne peux pas rester comme ça. (Rire). Tu fais un moindre faux pas mais eux ils savent tous que tu as fait un faux pas. Tu as beau faire anonyme mais tu es toujours en train de tu vois ? Ça va vite les nouvelles ici. C'est radiiii Cocotier la bande-là !

I : Et le fait de connaître les gens au dispensaire est-ce que ça t'a gênée ? Est-ce que tu as eu peur que ça fasse radio cocotier ?

P : Hum. Oui. C'est ça que j'ai eu peur mais sauf que ça n'a pas fait radio cocotier à partir de moi mais radio cocotier à partir d'ici là (La tribu). J'ai appelé mon mari. Non ? Si ? Non j'ai appelé mon beau-frère. « Dis à Léonin que je vais me faire évasaner et qu'il prépare ma valise, mon sac et tout, je pars à Nouméa ». Et puis c'était le moment où il y avait que lui qui savait. Le premier jour. Le deuxième jour c'est tout le monde qui a suivi. Je sais même pas c'est parti comment la nouvelle. C'est parti de partout la nouvelle. J'étais gênée quand « eh mais j'ai entendu que P1 elle s'était faite... ». « Oui elle est là ». « Ça va ? Rien de blessé ? ». « Mais oui ça va. ». Mais pourquoi il s'emmêle c'est mon problème avec mon mari. De quoi je me mêle ? Même mes frères ils me disent « On va partir à Wedrumel, on va le taper à Wedrumel ! ». « Non. Non ça c'est entre moi et mon mari. Ce n'est pas vous ». C'est moi et

mon mari et c'est comme si ils se mettent entre nous deux tu vois ? Ils prennent part et puis c'est ce que je n'aime chez la famille. Chez les deux familles, je ne veux pas qu'ils rentrent dans notre vie de couple. C'est comme si te voir avec un bizarre quoi ? C'est... Pfff... Même plus une vie. C'est comme si c'est ta vie avec tout le monde. C'est comme télé Novela quoi.

I : Pardon ?

P : C'est comme la série télé Novela. Série Novela là. Tout le monde se mêle « Eh mais non ne fais pas ça » (En ricanant). Des fois tu as envie qu'on filme ta vie de couple pour la faire passer à la télé aussi. C'est pour plaisanter mais d'un côté, c'est vrai hein ? Parce que tout le monde ici ils sont accros à télé Novela « Nanannanin... ». Mais de quoi je me mêle ? Après quand c'est tous les couples qui se disputent à la tribu là « L'autre il a fait ça, l'autre il a fait ci, l'autre a fait ça... ». Et après à force de faire radio cocotier, le petit sujet de rien du tout il va s'agrandir, s'agrandir et puis s'agrandir et puis ça devient énorme. Et puis c'est bon. (Blanc).

I : Ouais...

P : Pfff... C'est nul. Je trouve que c'est nul.

I : Tu aimerais que ça soit plus confidentiel.

P ! Hum. Et puis je voudrais qu'il y a des aides pour les hommes aussi. Tu vois ? Parce qu'ils font pour les femmes mais nous les femmes ont se fait taper. Mais eux aussi ils ont besoin moralement, ils ont besoin. C'est pour le physique tu vois, parce que eux ils tapent, la violence quoi.

I : C'est qu'il y a aussi quelque chose qui ne va pas pour eux ?

P : Bin oui ! Parce que nous on est victime, mais eux, ils sont quoi ? Eux ils ne se mettent pas dans la tête, ils n'acceptent pas d'être coupables. Pour eux, ils sont toujours innocents. Et c'est eux les victimes. Ils disent toujours « Non mais c'est nous les victimes, c'est pas vous les femmes ». Après des fois, je me pose la question de pourquoi il me dit ça. Et puis il vient me taper comme un chien là. Et puis il me dit qu'il est une victime. (Blanc).

I : En quoi il est victime ?

P : Parce que je lui ai mal parlé. (Blanc).

I : Ah ouais, il inverse ?

P : Voilà. Après tu sais c'est tellement mélangé dans ma tête que je sais même plus. Moi aussi je cherche de mon côté comment je peux faire pour sauver mon couple. Si lui il est victime et que moi aussi je suis victime. Tout le monde dit que je suis victime parce qu'on m'a tapée dessus mais lui il se dit victime parce que je lui ai mal parlé. Mais après ça se

pardonne quoi. Mais la violence ça ne se pardonne pas parce que c'est une cicatrice qui reste au cœur jusqu'à tout jamais quoi. Mais... Pfff... J'ai dit non quoi. (Blanc).

I : Donc il faudrait aider les hommes aussi ?

P : Ouais eux ils ont besoin moralement, psychologiquement. Ils ont besoin parce que quand je regarde ici, les gens de Lifou on a tu vois, les chefs de clans. Tu Vois, tu as les chefs de clan, les petits frères. Par exemple moi et mon mari. Mon mari c'est un chef de clan.

I : Ah oui. Donc tu es femme de chef ?

P : Ouais. Chef de clan. Et puis le truc c'est que ici, là, la maison c'est à son père. Normalement la maison c'est à son père. Et l'aîné de la famille doit reprendre l'héritage. Bin l'aîné c'est mon mari. Il doit rester ici et les deux vieux ils doivent se déplacer pour aller à côté ou derrière. Mais le truc c'est que eux ils ne comprennent pas ça, que un couple a besoin d'être tout seul de s'apprendre. Ils ne comprennent pas. Ça fait que des fois mon mari je me dis que peut-être il se trouve dans... Il se trouve au milieu quoi. Il veut bien faire pour sa femme, il veut bien faire pour ses parents, sa famille mais il se retrouve toujours au milieu. Des fois je remarque ça. Je lui ai dit, après la bagarre aussi « Quand tu es en colère après tes parents, c'est moi qui ramasse dans la chambre. Et puis quand tu es en colère après moi et bien c'est toujours moi qui ramasse dans la chambre. Alors je ne comprends plus rien à ce que tu veux là ». Normalement un couple, ils ont besoin de rester dans leur coin, d'avoir leur intimité, de liberté pour faire ce qu'ils veulent. « Comme on est toujours en bas, tu es toujours en colère et je ne sais même pas de quoi. Et quand je te parle seulement de travers, tu me baffes déjà, tu me tapes comme un petit toutou dans la chambre. Comment ça se fait ça ? ». Après au fur et à mesure, il mettait dans sa tête mais c'était pas encore... Tu vois ? Mais après la petite bagarre, et bin là il a bien fait. Il commence à faire la différence entre colère après ses parents et colère après moi. Et bin quand il est en colère après ses parents, il vient me partager ça. Quand il est en colère après moi, il me dit vite « Arrête de faire ça ! » ou « Ça me déplaît que tu sois comme ça ».

I : Vous arrivez à parler.

P : Voilà. C'est pas comme avant. Avant c'était pas de communication. Rien. Mais maintenant ça va mieux quoi. (Blanc).

I : Il y a du positif ?

P : Bin je lui dis toujours d'être positif pour continuer d'avancer, de sourire, de se sourire et puis pas être colère et tout. Mais des fois il se met en colère dès que... Et maintenant c'est moi qui ment. C'est moi qui me prends la tête juste pour « Fais comme ça ! Faut que tu arrêtes de faire ça ! ». Des fois, on s'engueule dans la chambre mais ça ne va pas... pas plus

loin. (Coq qui chante). C'est comme si ça va mieux quand on parle, quand on n'a plus de discussion. Et après je sais pas il a fait comment pour changer du jour au lendemain. Mais il a bien changé quoi. Ce n'est plus le même Léonin qu'avant.

I : Ce n'est plus le même.

P : Là quand je lui ai dit, tout à l'heure : « Va remplir l'eau à la thermos ». Il va mais parce qu'il sait qu'il y a quelqu'un. Mais s'il y a personne « Va faire ça ». Ça va pas. Comme tu es là quoi ça va quoi. Si on était tout seul jamais il aurait fait. (Chant du coq). (Blanc).

I : Pour en revenir au dispensaire, comment tu trouves ça avec les sages-femmes ? C'est comment ?

P : « Hé ! Hé ! ». (Chasse des enfants). Putain. Ah les gosses de la tribu ils se retrouvent tous ici. C'est les vacances. Avec leur bibine ils chassent les oiseaux.

I : Hé oui c'est les vacances. Et avec les sages-femmes...

P : Les sages-femmes... Non je n'ai jamais partagé avec une sage-femme. Non, eux c'est plutôt le bilan de tes fesses mais après à part ça... Avoir des gosses et tout... Après ça basta quoi.

I : Tu ne parles pas de ta vie de femme avec les sages-femmes.

P : Non. Je ne sais pas c'est quoi qui me gêne. Il y a certains avec qui j'ai confiance. Si avec certains j'ai confiance. Si il me dit « Comment ça va la vie de couple ? ». Là je vais dire franchement, je vais bien raconter quoi. Mais si on ne me dit rien jamais je vais dire, jamais je vais raconter ma vie.

I : Tu ne le feras pas spontanément ? Tu attends qu'on te pose la question ?

P : Voilà.

I : Et avec le médecin ? Tu attends qu'il te pose la question ?

P : Avec Lila comme c'est une amie je préfère partager avec elle, avec Jennifer et tout. C'est moyen de se vider. C'est pas comme avec notre ethnie là, kanake. Quand on dit à quelqu'un après il va dire à l'autre qui va dire à l'autre. C'est bouche à oreille. Mais quand tu dis à un Kamadra, elle t'aide moralement et puis elle est toujours là avec toi. « Ça va mieux le problème d'hier ? ». Mais par rapport à ça les gens d'ici « Ahlalala elle a dit ça et ça... ». Tu n'as pas ce soutien familial.

I : Tu trouves qu'il y a plus de soutien avec les kamadras ?

P : Ouais ! Moi je trouve ça mieux avec les kamadras parce qu'ils sont tellement... Pour moi les kamadras ils sont mûrs, ils sont développés. Ce n'est pas comme nous là. Nous c'est toujours l'ancienne mode. C'est bouche à oreille. Mais quand tu parles à un kamadra, un kamadra ce n'est pas comme un kanak. Le kamadra il est... Le kamadra, il s'intéresse à toi et

puis elle... Et bin par exemple, Camille quand elle est rentrée dans la chambre, elle était sérieuse, elle était là prête à l'écoute. Mais personne ne fait ça à toi avec un kanak. Personne ne vient te voir pour te dire « Est-ce que ça va ? Mais raconte-moi qu'est-ce qui s'est passé ? ». Mais personne jamais ne vient te dire ça. C'est toujours les kamadras qui viennent te voir et qui te disent « Qu'est-ce qui se passe ? ». C'est comme si tu ressens cet amour que tu n'as pas eu quoi. Cet amour ou je ne sais pas ce sentiment que... Je sais pas c'est un sentiment que je trouve agréable que quelqu'un veuille bien me reconforter et poser tellement de questions, que... (Blanc).

I : Que quelqu'un fasse attention à toi ?

P : Ouiiii...

I : Ça tu l'as senti quand tu es venue au dispensaire ?

P : Oui là oui j'ai senti ça là. J'étais traumatisée et puis j'avais peur. (En insistant sur le mot peur). C'est comme si il y avait quelqu'un qui marche derrière moi et que je me retourne vite. C'est comme si le crochet que j'avais eu ma tête et bin j'avais peur de le revivre tu vois ? Je n'avais plus cet... Tu vois ? (Blanc).

I : Avec les kamadras, tu te sens plus libre ?

P : Voilààà.

I : La différence culturelle ? (Blanc). C'est pas grave ?

P : Pour moi c'est plutôt de l'aide pour les kanaks ? Parce que les kanaks, eux, ils sont tellement... (Blanc). Quand je regarde : attardés. Ils sont tellement en arrière. Ils arrivent pas à avancer quoi avec leur mentalité de con. Moi j'appelle ça con parce que c'est con carrément de ne pas accepter cette vie-là. Ils vont toujours vivre dans le temps ancien.

I : Avec la coutume ?

P : Voilà. Moi je me sens libre avec les kamadras. Tu ne vois pas comment je me suis habillée ? Moi quand je pars quelque part avec les kamadras, je m'habille comme les kamadras. J'aime bien me sentir libre. Sauf que là, là mon mari il m'a reproché cette tenue. « Mais on dirait une pute quand tu t'habilles comme ça ! ». « Mais non quand je me fais belle comme ça et bien c'est pour toi, il ne faut pas reprocher que je me fais belle pour les autres. Non je me fais belle pour toi et déjà pour moi-même ».

I : Pour toi avant tout.

P : Attends depuis un moment je ne m'habille plus comme je veux m'habiller. C'est comme si je m'habillais simple. Je n'ai plus cette envie de vivre. C'est banal pour moi maintenant. C'est nul, c'est ennuyeux tu vois ? Ce n'est plus comme avant. Avant il me laissait m'habiller, je mettais des petits collants, des petits shorts qui arrivaient là et après mon mariage ce

n'était plus ça. (Rire). « Va t'habiller ! Arrête de t'habiller comme une pute, une salope, pétasse... ». Et voilà là tu as ramassé tous les mots, tous les mots de la route...

I : Tous les mots qui font mal.

P : Hum... (Blanc). Tu as vu maintenant comment je... Avant quand je sortais de ma chambre, de la sieste, j'avais toujours l'habitude de me débarbouiller le visage, de bien me faire belle. Maintenant si tu me regardes bien, ce n'est plus pareil, plus comme moi avant. (Blanc).

I : Tu n'as plus envie ?

P : Hum. Si tu regardes mes photos d'avant déjà j'étais plus belle. En tant que fille. En tant que femme. Femme on est tellement rabaissée par notre tenue, par notre coutume...

I : Qu'est-ce que tu penses du mariage ? (Blanc). Ça change quelque chose ?

P : Oui. Mais moi déjà c'est un mariage coutumier. On s'est connus quatre, cinq mois avant de se marier. Mais avant le mariage c'était bien. On avait la vie paisible. Chacun chez soi, mais on se voyait en bas, chez moi, ici... Mais c'était paisible la vie. Elle était cool, elle était pas... Elle était pas comme aujourd'hui quoi.

I : Tu étais heureuse de le voir ?

P : Voilà j'étais heureuse de le voir. On ne se voyait pas de deux jours puis on se voyait le soir. C'était l'envie de vivre. (Chant du coq). Tu souriais tout le temps. C'était mieux avant qu'aujourd'hui. Maintenant c'est total ennui. On va dire c'est un ennui total. Des fois on cherche une solution pour donner du peps à notre vie mais on n'a plus ça. On n'a plus cet... On ne pense plus à aller par ci aller par là... Comme on faisait avec Jenyfer.

I : Aller jouer au volley...

P : Bien avant on faisait ça. On partait au volley, on partait au foot, aux fêtes, aux mariages, on partait ensemble pour balader... Mais maintenant, tu n'as plus envie là. Comme tu connais bien ton mari tu n'as plus envie de partir. On dirait que tu as laissé une croix sur tout. (Blanc). Ce n'est plus pareil. Il est tellement bon le gâteau là. (En se servant une nouvelle part de gâteau). (Blanc). Et on va se voir ce week-end avec Lila ?

I : Oui, ça va être sympa !

P : Je sais pas si il va bien boire là ?

I : Et l'alcool c'est un problème pour toi ?

P : Non, j'ai toujours bu avec lui. Mais on a tellement bu, on ne s'est jamais disputé. Mais nous deux quand on boit, on fait plus de câlins, plus de regards, on fait plus de... De caresses que... A jeun quoi. Après ça dépend des humeurs. Si tu bois avec colère et bien tu as le résultat après. Si tu bois avec amour et bien... (Blanc).

I : L'alcool n'est pas un problème.

P : Dans notre couple non.

I : Dans la violence ?

P : Au début si. Oh si, si, si. C'est un sacré problème. C'est le moyen de se lâcher. L'alcool il permet de se lâcher oui. (Long blanc).

I : Ça autorise ?

P : De faire ce qu'on n'a pas l'habitude de faire. (En coupant la parole). (Blanc). Il est bon le gâteau. (En se servant une nouvelle part).

I : Je te donnerai la recette.

P : Ne met pas ça sur ta thèse. (Rire partagé).

I : En tous les cas merci P1 de me parler aussi librement parce que...

P : Ce n'est pas facile. (En coupant la parole la bouche pleine).

I : Non ce n'est pas facile.

P : Des fois tu as envie de pleurer quand tu racontes mais tu te retiens. (Blanc).

I : Mais tu peux pleurer.

P : Sauf que moi j'ai toujours honte de pleurer devant tout le monde. (Rire).

I : Ce n'est pas tout le monde-là. On est que toutes les deux. (Rire).

P : C'est ça oui ! Mais même devant Léonin j'ai honte de pleurer.

I : Mais tu pourrais contacter AAVIL peut-être ?

P : ADVIL oui. Peut-être que je pourrais y partir avec Léonin ?

I : Oui vous pouvez y aller tous les deux. Drelane elle peut venir aussi.

P : Dans les tribus ?

I : Oui. (Blanc). Ouais. (Blanc).

P : Moi j'ai mes manières, lui il a ses manières. Quand je ne suis pas d'accord, je lui dis. Sauf que lui il n'accepte pas quand je lui dis. Mais tu vois je préfère voir un médecin, ou un psy, ou un truc tu vois ? Pour nous aider à avoir la même pensée quoi. Parce que là, lui il est côté timide, et puis moi côté fofolle. Tu vois chacun ses manières et chacun ses comportements. Mais lui il a besoin d'aller chez le médecin. (Blanc).

I : Mais tu penses qu'au dispensaire ça pourrait être mieux ?

P : Ils sont malins les médecins tu vois ? Ils sont malins.

I : Ils sont malins.

P : Bin tu vois certains médecins, ils sont très rusés. Ils arrivent à... Comment dire ? Ils arrivent à trouver le point faible quoi. Déjà un médecin il doit, il doit voire sur les yeux

non ? Il doit voir sur une femme battue qu'elle est battue non ? On voit ça non ? Je sais pas non ?

I : Tu penses que le médecin devrait le voir ?

P : Oui voilà. Peut-être qu'il voit ça non ? Je sais pas. Parce que un des médecins il m'a consulté, il m'a vu. (Blanc). C'était ça là quand j'ai fait le coup de mon tir-là sauf qu'il m'a tout de suite répondu « Tu t'es cognée ou ? Ou tu t'es fait tapée par ton mari ? ». C'est un médecin homme aux yeux bleus, ils avaient des lunettes.

I : Yves sûrement.

P : Yves il savait très, très bien reconnaître les femmes battues quoi. (Blanc).

I : Le médecin devrait toujours en parler.

P : Oui, en parler directement.

I : Directement. Ne pas attendre que la femme parle.

P : Yves il avait fait ça oui. « Tu sais je connais une association qui pourrait t'aider ». J'ai toujours le numéro mais je n'ai même pas le courage d'affronter cette situation que j'ai eue. C'est comme si... (Blanc).

I : Et ça, ça t'a plu que Yves il te parle comme ça ?

P : Oh oui. Oui ça m'a fait plaisir que quelqu'un il s'ouvre à moi et qu'il veule m'aider quoi. Car certains médecins c'est : allez tu fais ton ordonnance et puis basta quoi. Tu te barres. Lui, il m'a étonné quoi. Il m'a dit « Je sais que les femmes de Lifou elles sont battues. Et je voudrais te demander si tu es une femme battue ? Est-ce que ton mari te tape ? ». Et tu vois je lui ai dit « Oui, mon mari il me tape ». J'ai fait mon certificat avec lui dans l'ordi et puis il m'a donné un certificat imprimé, certificat pour la plainte. Tout il m'a dit. « Faut pas te laisser faire comme ça. Faut faire la plainte. ADVIL va t'aider pour voir comment tu peux... ». « Ok. Ok ». Mais j'étais pas prête de voir ADVIL. J'avais peur.

I : Tu n'étais prête. Mais contente qu'il te le propose ?

P : Oui voilà ! Mais après quand tu veux aller c'est comme si il avait une barrière qui te bloquait à partir plus loin quoi. Plusieurs fois, j'ai vu Drelane, la femme mélanésienne mais elle s'habille bien et tout. Je crois qu'elle travaille avec ADVIL. Elle est tellement douce quand elle parle que j'ai jamais... J'ai jamais... C'est comme si on me bloquait, j'étais bloquée « Ah non, non faut pas que je parte ».

I : Et si à chaque fois que tu allais au dispensaire les médecins ils te parlaient de ça...

P : Oh hum, oui. Plus.

I : Il faudrait en parler plus ?

P : Oui plus pour que les femmes elles se sentent soutenues moralement en bas, déjà à l'hôpital. Ce serait bien pour elles. Bon pour les gens qui veulent ça tu vois ? Mais certaines elles cherchent une issue, mais elles arrivent pas à chercher, à trouver. Je suis sûre que certaines ne connaissent pas ADVIL. Moi j'ai connu quand Yves m'a fait mon certificat. Ça fait un an ou je sais plus ? Ou deux ans maintenant ?

I : C'était avant la bagarre ?

P : Oui, c'était bien avant la bagarre quand il me tapait tout le temps dans la chambre. « ADVIL ? Une association à Luecila ? Ah bon ? Mais j'ai jamais entendu parler d'ADVIL ». Après au fur et à mesure, au fil des années, j'entends beaucoup parler. Et là ça intéresse. S'entraider... (Blanc). Et au carrefour là, à la fête des jeux du Gaica à Dreulu, où il y a tous les stands...

I : A la foire des îles ?

P : La foire des îles. Et bin ADVIL était là. J'étais avec Jenyfer, elle tirait une feuille et puis elle me donnait la feuille comme ça. (Rire). « Tu vas aller voir, tu as compris ? ». (Rire). Mais j'étais pas prête. Je faisais comme si...

I : Il faut du temps.

P : Hum... (Long blanc).

I : Il y a des solutions P1.

P : Bin c'est ça oui. Des fois j'ai envie de me barrer. Alors je barre à Wé, je traîne à Wé. J'ai rien à faire mais je pars balader. On n'a plus de voiture mais je pars quand même. (Long blanc).

Mais je sais pas si c'est les gens d'ici qui font ça. Ou si c'est partout.

I : Dans le monde entier.

P : Mais plus ici non ? Plus qu'en France ?

I : Je sais pas.

P : Ouais... (Blanc).

I : Merci P1. Oleti.

P : Oleti à toi.

Entretien n°2

Lieu : au domicile de l'investigatrice, dans l'enceinte du dispensaire.

Personnes présentes : la participante, l'investigatrice, Drelane (psychologue de l'association AAVIL) présente durant la première moitié de l'entretien.

Atmosphère / ambiance : discussion autour d'une part de gâteau et d'une citronnade, sur la terrasse. Au début de l'entretien, la participante semblait inquiète car ne semblait ne pas comprendre les raisons exactes de sa présence. Elle s'est très vite détendue et semblait se sentir à l'aise dès le premier quart d'heure. Elle n'a pas semblé être gênée par le départ de Drelane. Elle semblait au contraire être en confiance et la suite de l'entretien s'est bien déroulé.

I : Qu'est-ce qu'évoque pour vous la violence faites aux femmes ? Qu'est-ce que ça représente ?

P : Bin pour moi les violences c'est comme moi avec mon mari. Voilà c'est ça la violence. On est trop dans la violence nous deux. Mon mari il est trop violent et puis... Quand on est à la maison il me tape toujours. Surtout quand il boit.

I : Quand il boit...

P : Oui quand il boit il me tape et il m'insulte. Et du coup comme moi j'ai une maladie de tension et bien je n'arrive pas à gérer tout ce que lui il me dit. Après quand il m'astique j'attrape des crises comme ça. Je tombe par terre, je... Parce que tous les mots que lui il me dit et bien ça monte jusqu'à la tête et puis je suis perdue. Tout mon cœur il tremble. Et du coup je tombe par terre, je peux tomber. Je ne tiens plus mes pieds aussi.

I : Tu ne tiens plus debout.

P : Voilà je ne tiens plus debout. Il est trop violent mon mari quand il boit. Même si je lui parle comme ça là et bin voilà... Si je lui parle comme ça là (Parle normalement), il monte le ton et après c'est terminé, il est violent. Il me tape ou il prend un truc et il fait ça.

I : Donc c'est la violence avec les mots et avec les coups ?

P : Oui voilà c'est les mots et les coups !

Drelane : P2 me racontait, dans la voiture, et ça m'a fait quelque chose. Elle me racontait tout ce qui était des mots et des insultes, des insultes qui sont dures à entendre.

P : Ouais (Acquiesce).

Drelane : Voilà par exemple ta fille...

P : Oui ma fille que j'ai adoptée petite fille. C'est la fille à ma sœur. Je l'ai pris bébé quand elle est sortie de l'hôpital, elle m'a donné la petite. J'ai dit « Bon bin je vais la prendre ». Comme sa mère ne travaillait pas et que moi je restais à Nouméa. Et maintenant que la

petite elle a six ans, elle est grande, et bien mon mari il la prend comme une petite bâtarde. Des fois quand il me dit « Ah mais c'est une petite bâtarde ». Bin moi ça me touche. Ça me touche. Parce que la petite c'est mon sang. On a le même sang nous deux. Et puis...

I : C'est ta fille.

P : C'est ma fille, je l'ai élevée depuis petite, depuis une semaine quoi. Mais c'est ça que j'aime pas sur lui. Si il prend la petite pour une bâtarde, une bâtarde et bin ses gosses ils sont là à côté et la petite comme une bâtarde (En chuchotant, marmonnant, paroles peu compréhensibles). (Blanc).

I : Et c'est tous les jours ?

P : Des fois il dit juste comme ça. Quand il s'énerve après la petite il dit « petite bâtarde ! ». Mais non faut dire ça ! Parce que moi je ne suis pas bien quand il dit ça. (Blanc).

I : Et il continue à le dire.

P : Oui et bien il continue à dire. Ça fait pas longtemps il l'a dit. Je lui ai dit « faut pas dire ça ! ». Parce que si ma famille elle s'embrouille ou ses tontons qui vont entendre ça et bin c'est lui qui va ramasser. Il va ramasser avec ça. Mais moi je ne sais pas si je vais le dire. Je n'ai pas envie de dire ça. Ça me fait un truc pour dire à ma famille que lui aussi il traite la petite comme un bâtarde. Non ?! (Blanc). Je ne veux pas dire ça. Non je ne veux pas dire à eux parce que après ils vont penser que lui là il est... Voilà il est comme ça là... (Blanc).

I : Tu préfères le cacher ?

P : Voilà je préfère le garder pour moi. Mais quand je garde pour moi ça me fait du mal aussi.

I : Ouais.

P : C'est mieux aussi quand je parle. C'est mieux. Bin du coup oui voilà, les violences à lui. Du coup il y a aussi les violences sexuelles. Voilà. Ça je ne supporte pas. (Blanc).

I : Hum.

Drelane : Après l'alcool ?

P : Ouais voilà. Mais même quand il boit pas, même sans alcool c'est toujours comme ça... C'est toujours ça la violence sexuelle. Moi, pour moi, j'aime pas. J'aime pas ! Ça me touche. Ça me blesse. (Insiste sur le mot blesse). Parce que des fois quand il fait ça et bin moi je me demande si... Peut-être que... Je sais pas si les autres mecs ils font ça ? Ils font ça aussi à leur femme ou je ne sais pas ? Moi je suis en train de me le dire « Ou il y a que lui qui fait ça ? ». Je sais pas. Des fois je me demande... (Blanc).

I : Si tu es la seule dans cette situation ?

P : Oui voilà si je suis la seule à vivre ça. (Blanc).

Drelane : Il y en a d'autres qui le font. Mais c'est du viol. C'est une violence sexuelle comme tu l'as bien dit. Si tu ne désires pas et que lui il va au-delà, il ne respecte pas ton désir. Mais c'est vrai que chez nous il y en a qui respecte mais il y en a qui le font. Mais lui il est dans la violence.

P : Voilà oui. C'est pas bien.

Drelane : C'est une forme de violence.

P : Et bin voilà. C'est à cause de boire, fumer. Il a fumé du cannabis après il a arrêté. Maintenant il boit seulement. Mais mes enfants ils ont grandi dedans ça là. Ils ont grandi dans l'alcool avec lui. (Blanc).

I : Dans la violence et l'alcool.

P : Oui. Mon grand il a déjà vingt et un ans et il a vécu dedans depuis qu'il est petit jusqu'à maintenant. (Blanc). Et du coup bin il ne fait rien (Insiste sur le mot rien). Il fait rien. C'est moi qui m'occupe des enfants. C'est moi qui fais tout. Tout pour les enfants, pour l'école, pour tout. Je me débrouille parce que je ne travaille pas. Mais je cherche quelque chose pour mes enfants, pour l'école. Et lui il ne fait rien. Il va rester comme ça là. Il fait rien et il attend que moi je fais tout pour... Et c'est ça qui est chiant sur lui, tu as vu ?

I : Tu gères la maison ?

P : Voilà. Il fait rien et il va rester devant la télé ou il reste assis à fumer...

Drelane : Il y en a pas mal des hommes comme ça chez nous qui laissent toute la responsabilité à la maman, à la femme pour s'occuper de tout... De tout !

I : Tout, la maison, les enfants...

Drelane : Et comme ils ne font rien, ils pensent à quoi, à l'alcool et à fumer.

P : Et comme moi je ne suis pas d'ici. Je viens de voir ça, les hommes qui vivent comme ça. Moi chez moi, ce n'est pas pareil !

I : Et tu viens d'où ?

P : Moi je viens de Canala (Sur la grande terre). Et là-bas, les hommes ils travaillent, ils aident leur femme, ils aident leur copine. Ils font tout. Mais ici, il n'y a rien. Ils font rien (Insiste sur le mot rien). Ils restent assis, à fumer, à regarder la télé. Moi si je viens à Wé le matin, je retourne chez moi il y a encore le ménage à faire, il y a la vaisselle... Il y a tout ! Alors moi ça me dépasse. Le linge ! Même si je tourne le linge dans la machine il est pas capable de prendre pour le faire sécher. Ils vont attendre que moi j'arrive pour faire tout. Voilà. Et moi c'est dur pour moi hein. C'est dur pour moi. C'est fatigant aussi ! Ouais...

I : C'est fatigant.

P : C'est fatigant !

Drelane : Et c'est usant à la longue. Il y a un constat ici à Lifou et aussi à Maré. Les hommes n'ont aucune responsabilité et ne font rien. Parce qu'ils sont mariés c'est quelque chose qui est acquis. La femme elle est là pour ça.

P : Voilà...

Drelane : Et ça dure depuis combien de temps histoire-là P2 ? Cette violence ?

P : Bin oui voilà ça dure depuis longtemps. Ça dure depuis que mon fils il est bébé. Depuis que mon grand il est bébé. Il va avoir vingt-deux ans. Bin mon fils il a eu que ça dans sa tête. Des fois, il fait ça et moi je prends mon fils, et je pars, je me sauve, et je reste dehors jusqu'à 11h du soir, minuit. Je reste dehors avec mon fils et après je vais rentrer. Il dort et moi je rentre je dors avec mon fils. Mais je vais pas chez les gens, je ne vais pas aller chez quelqu'un pour rester. Non. Non, je ne veux pas. J'attends que lui il dort. Et après je rentre avec mon fils. Mon fils, il a vécu que ça. Mon fils des fois il n'a que ça dans son cerveau. Parce que quand on le regarde, il est un peu perdu aussi. Il est un peu perdu mon fils ouais. Après il a commencé à prendre du cannabis. Il a fumé et c'est à cause de tout ça-là qui lui travaille la tête. Et un jour, je l'ai trouvé en train de pleurer. Il pleure tout seul. Et j'ai demandé « Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi tu pleures ? ». Il m'a dit que voilà il a parlé de son père. Il a dit qu'un jour il va tuer son père. Et je sais que c'est à cause de ça. Il est comme ça et c'est à cause de son père. Après il me dit « Mais Maman, je sais ce qu'il faisait avant, il te tape et après on ne dormait pas, on restait dehors sur la route, on se cachait ». Et il lui maintenant... (Blanc).

I : Il s'en rappelle.

P : Oui il s'en rappelle. Même si il était bébé et petit il se rappelle de tout. Et maintenant quand je le regarde et bien il est un peu perdu. Et du coup quand je parle à mon mari : « Et bien le grand si il est comme ça c'est à cause de toi, si il est malade si il est comme ça ». Mon mari il dit « Non, c'est pas à cause de moi ». Et il va toujours mettre tout sur mon dos. Il dit que c'est à cause de moi. Pour lui, c'est moi qui suis tout responsable. Voilà. Je sais pas comment il voit ça mais moi je vois que tout ça c'est sa faute. Mais lui il me rejette la faute dessus encore. Et je ne peux pas lui parler car si je lui parle, il monte le ton tu as vu ?

I : Il se met en colère.

P : Oui voilà il a toujours raison. Il a toujours raison. (Blanc) (Se sert une part de gâteau).

I : Et est-ce que tu te rappelles d'une fois ou tu as été confrontée à beaucoup de violence et que tu sois venue au dispensaire ?

P : Oui la première fois que je suis venue, c'est parce que je voulais me suicider (Rire moqueur). Avec des cachets, je voulais me suicider parce que j'en avais marre. J'étais

tellement... fatiguée, tu sais ? Et bin du coup c'est Sandrine (Un des médecins du dispensaire) qui est venue me voir. C'est Sandrine qui m'a... J'étais au dispensaire, je suis restée en bas une nuit, le samedi. Et après Sandrine m'a parlé de l'association AAVIL là. Et puis après, lui il est arrivé dimanche pour venir me faire sortir. Et du coup je n'ai pas voulu parler à Sandrine pour lui dire « Oui je veux bien ». Mais comme lui il était là ; je n'ai pas voulu, j'ai laissé. J'ai laissé et lui il m'a dit « Allez on rentre ». Et après on est parti, il m'a fait sortir.

I : Qu'est-ce que tu aurais aimé ? Rester au dispensaire ou...

P : (En coupant la parole) Bin non, moi je voulais rentrer. Pour mes deux petits je voulais rentrer. Pour aller les voir parce que je sais que lui jamais il ne va s'occuper d'eux. Pour la cuisine et ça et ça...

Drelane : Tu pensais à tes deux enfants ?

P : C'est pour ça, j'ai pensé à mes deux enfants. Parce que Sandrine elle m'a proposé de rester et j'ai dit « Non Sandrine, je vais rentrer car il y a mes deux petits ». Et parce que moi je connais comment il est. Parce qu'il va laisser les deux petits. Il va aller boire et il va les laisser, les deux petits. C'est pour ça que je ne voulais pas rester. J'ai dit « Non je vais rentrer ». Voilà. (Blanc).

I : Et comment ça s'est passé au dispensaire quand tu es arrivée ?

P : Bin je suis arrivée... Et bon j'étais bien quoi. Car j'étais un peu... Soulagée de sortir de là-bas, de ne pas le voir. Je suis partie et du coup je suis restée là-bas et puis voilà. Ils m'ont fait faire sortir les cachets que j'avais avalés pour récupérer encore. Pour faire vomir. Et puis après le lendemain voilà j'étais bien. (Blanc). Mais là-bas des fois à la maison, je perds là... Je... Je perds la tête des fois et puis j'ai envie de me suicider parce que je n'arrive plus. Je n'arrive plus. Je ne supporte plus...

I : Oui. Tu penses encore au suicide ?

P : Ouiiii, des fois, ça m'arrive. Des fois, ça m'arrive et après je pense à mes deux petits.

Drelane : Tu t'accroches.

P : (En coupant la parole). C'est mes enfants que j'accroche tu as vu ? Voilà ça m'arrive mais c'est à mes enfants que je pense.

I : Hum. (Long blanc).

P : Bin du coup pour lui, et bin c'est comme si c'est rien. C'est rien. Il va me dire « Ah bin tu veux te suicider, et bin allez vas ! Avant que tu te suicides, tu viens là pour qu'on parle. Et après tu peux aller te suicider ». Tout ça tu sais ? Du coup ça... Ça monte la tête quand il parle comme ça. J'ai dit « Ah bin c'est bon ». Parce qu'on dirait que lui il me pousse encore

plus. Il me pousse encore plus. C'est... Du coup j'ai dit « Peut-être qu'il vaut mieux que je reste toute seule avec mes deux enfants ? ». Je vais sortir un peu et le laisser lui un peu, et puis je pars.

I : Tu as pensé à partir ?

P : Ah bin je sais pas. (Soupir). Je sais pas. Je sais plus. (Marmonne). Oui Voilà... Parce que j'ai déjà fait mon petit projet à la tribu et puis tout ça là je n'ai pas envie de laisser. J'ai envie de continuer. Donc je me suis dit « Bin je ne vais plus m'occuper de lui. Je vais le laisser lui. Et puis je vais m'occuper de moi, faire mes petits projets ». (Une voiture se gare devant la maison). Bin du coup après je suis venue ici. (En montrant le dispensaire). Après c'est la deuxième fois revenue encore pour passer au dispensaire. Bin quand vous m'avez accueillie là.

I : Oui peut-être que c'était la deuxième fois.

P : Bin oui c'était ça. La deuxième fois.

I : Et c'était pour quoi ?

P : Bin c'était quand je suis venue pour mon bras. Il m'avait tapé sur mon bras. Je suis partie pour voir le médecin, et puis j'ai passé une radio après. Mais c'était bon, ce n'était pas trop... Voilà c'était là (Me montre son bras). Et du coup il m'a donné un certificat. Et après j'ai gardé le certificat car il m'a dit de passer chez les gendarmes. Mais j'ai gardé, je n'y ai pas été tout de suite. J'ai dit « Ah bin je verrai ça demain ». Et quand je suis partie à la poste, c'est là que j'ai trouvé ma grande sœur, parce que ma grande sœur elle habite là. Je me suis cachée pour pas qu'elle me voit. Parce que comme c'était gonflé, je ne voulais pas qu'elle me voit. Et du coup voilà, il y a une tantine à mon mari qui a dit « Eh voilà ta sœur ! ». J'ai dit « Non faut pas l'appeler, faut la laisser. ». Comme ça elle ne va pas me voir. Moi je veux pas car je la connais bien. Du coup elle est venue « Ah bin il y a P2 là ». Elle est venue me dire bonjour et puis elle a regardé. « Qu'est-ce que tu as ? ». Et j'ai dit « Non mais... » Et j'ai voulu mentir tu vois ? Elle a dit « Non mais tu as quoi au bras ? ». Et ça y elle a compris. Du coup c'est qui a dit « Ah non mais faut pas laisser faire ! Tu as été où ? ». « J'ai été au dispensaire et après ils m'ont dit... ». « Ils t'ont donné un certificat ? ». J'ai dit « Oui ». « Maintenant tu pars d'ici et tu vas direct à la gendarmerie ». Du coup je suis partie. Je n'ai pas voulu rester car elle va me demander encore si j'y étais. Parce que elle, elle est, oulala... (Eclat de rire)... C'est ma grande sœur, grande sœur. Elle est trop... Elle, c'est strict... Elle est...

I : Elle a du caractère ?

P : Oui voilà elle est comme ça. Du coup je suis partie, je suis sortie et puis j'ai dit « Je vais à Corail ». (L'épicerie). Et puis en fait je suis partie à la gendarmerie pour déposer une plainte, comme ça, ça sera réglé. (Blanc).

I : Tu as déposé la plainte ?

P : J'ai déposé la plainte et ça m'a permis de sortir aussi... Euh... Bin là, le... Le rapport sexuel (En marmonnant). La violence là. La violence. Du coup j'ai sorti ça aussi, j'ai été. (En reprenant une voix plus forte). Parce que je n'ai jamais dit à personne. (Blanc).

I : Tu n'as jamais dit.

P : Non j'ai jamais dit. Je gardais ça pour moi. Mais il a commencé à faire ça quand on est arrivé ici (à Lifou). A Nouméa, il ne faisait jamais ça là. Mais depuis qu'on est là, là et bien... (Blanc). Du coup j'ai dit « Ah non mais vaut mieux pas que je garde, vaut mieux que je dise ». (Blanc).

I : Et tout ça tu l'as dit à la gendarmerie ?

P : Oui à la gendarmerie. Et j'ai dit à eux que je n'avais jamais parlé à personne. Et ils ont dit « Ah bin c'est bon c'est que tu nous fais confiance ». « Si non moi je vous le dis c'est juste pour qu'il arrête de me faire ça ». Voilà...

I : Pour que ça s'arrête.

P : Bin maintenant il ne fait plus... Bin il est calme. Il tient son... (Eclat de rire).

I : Il se tient à carreaux ?

P : Ah bin oui. (Rire). Oui.

I : Depuis la plainte ?

P : Oui la plainte elle est en cours là. Elle est en cours encore. Moi j'ai laissé et non, non ça suffit ! Il ne va pas nous prendre pour des... (Long blanc).

I : Tu disais que tu n'en avais jamais parlé à personne. Tu avais des hésitations ? Tu avais des craintes pour parler quand tu es au dispensaire ?

P : Non, mais j'ai pas dit aux infirmières. J'ai pas dit à eux. Non. Mais je n'avais pas parlé parce que je ne voulais pas aller à la gendarmerie. J'ai dit « Je vais attendre un peu ». C'est pour ça que je n'ai pas sorti tout ça. Mais du coup, quand j'ai vu ma sœur le même jour, là ça a empiré encore. Hum. Et après je l'ai trouvé. Elle m'a demandé si j'ai été. J'ai dit « Oui, ça y est j'y étais ! ». Et après j'ai demandé à elle « Eh mais je suis pas en train de faire une erreur là ? ». Et elle m'a dit « Mais non ! Tu n'es pas en train ! Faut arrêter ça ! C'est pour toi ! ». Et puis elle aussi elle a remarqué que là-bas lui il ne fait rien, il ne bouge pas. Elle a remarqué ça tu as vu ? (Blanc).

Drelane : Et les gens de la tribu ? Est-ce qu'il y a eu des remarques ? Ils ont vu qu'il y avait quelque chose du côté de chez toi ?

P : Non moi je ne parle pas de ça. Mais oui ils ont vu les gendarmes arriver... Et après Thierry, il me dit « Eh tu as fait quoi à notre frère ? Pourquoi il y avait les gendarmes ? ».

Drelane : « Tu as fait quoi toi ? ».

P : Oui ! « Qu'est-ce que tu as fait parce qu'il y avait les gendarmes ? ». Et moi j'ai dit « Ça ne vous regarde pas ! ». Moi je disais comme ça « Ça ne vous regarde pas ! ». Et après, un jour, ils sont encore venus. J'ai juste dit « Ah mais non c'était pour des papiers ». Voilà j'ai dit ça parce qu'on avait parlé avec les gendarmes. « Si vous venez on dit que c'est pour des papiers, pour signer ».

Drelane : Est-ce que tu penses qu'il y aurait eu une personne de confiance, là à la tribu ? Où ? Tu vois comme tu habites à côté de chez le pasteur.

P : Bin là-bas comme il y a son frère à qui je fais confiance je suis partie le voir à lui. Et je lui ai dit. C'est comme son petit frère à mon mari. Je suis partie le voir pour lui dire que si jamais demain ou un jour tu vas entendre que j'ai fait une plainte contre lui, et bin tu le sais. Il m'a demandé « C'est quoi ? ». Et bien je lui ai dit. Et bien j'ai tout dit hein ?! Et après il m'a dit « Tu as bien fait. Tu as bien fait de faire ça. Comme ça il va arrêter, et il va aller un peu de l'autre côté pour réfléchir un peu ». Moi j'ai dit « Ok c'est bon ». Je n'ai pas de... Et du coup les gendarmes, ils ont appelé ma fille, à Nouméa, pour aller témoigner à la gendarmerie de Païta. Comme elle habite à Païta avec le frère à son père, le plus grand frère. Et comme elle, elle est mineure, elle est partie avec la femme à mon beau-frère. Ils sont partis là-bas, et comme ils ont tout entendu le rapport que ma fille a fait, ils m'ont rappelée pour demander « Qu'est-ce qu'il y a ? ». Et bien j'ai dit... mais ils arrivent pas à croire que lui il fait ça. Ma belle-sœur elle m'a dit qu'elle allait parler avec son mari, mon beau-frère, le plus grand. Bin du coup tout le monde est content que je...

Drelane : Finalement, ils ont compris.

P : Finalement ils ont compris. Bin ils ont compris et ils m'ont soutenue aussi. Ils ont dit « Ah et bien tu as bien fait ! Tu as bien fait de faire ça car ce n'est pas un truc à faire. Et puis il faut dire à lui, d'arrêter de boire et de fumer cannabis ». Et lui il ne sait pas que son frère il sait.

Drelane : Après c'est entre les frères quoi. L'aîné, il est venu le voir ou pas?

P : L'aîné, il est pas venu. Il devait arriver mais il est arrivé comme il travaille lui aussi. Il est pas venu, mais l'aîné, il sait. Mais lui il ne sait pas que son grand-frère il le sait. Je ne lui ai

pas dit. Du coup, je suis soulagée parce que eux ils ont donné l'autorisation pour que...
Voilà...

I : Et ils sont au courant.

P : Voilà ! Ils sont au courant et ils m'ont soutenue pour ça, pour la violence sexuelle là hein ! Et moi je suis contente qu'ils m'aient soutenue. (Blanc).

I : Et depuis les violences, elles se sont arrêtées ?

P : Bin il me fait toujours mais il ne me tape pas. Il ne me touche plus. Il sait que si il me touche et bien voilà... Quoi.

Drelane : Ce n'est que les mots ?

P : Voilà ce n'est que les mots qu'il me balance. Des mots pas bons. Des insultes il n'y a que ça. Et puis, il ne me touche plus hein ! Parce que les gendarmes ils m'ont dit que si jamais il me touche et bien voilà, ils vont revenir le chercher pour le... C'est pour ça que maintenant il ne fait plus ça. Hum. (Blanc). Voilà c'est tout-là qui me... Et du coup j'ai été malade à cause de tout ça là. J'ai été malade. J'avais même un cancer de l'utérus. J'avais le début du cancer de l'utérus. J'allais toujours à Nouméa voir le Docteur Bessenay (Gynécologue). Oui je faisais aller/retour tout le temps. Mais là je ne sais plus. J'ai fait un dernier frottis mais je n'ai pas eu la réponse. Ils ne m'ont jamais appelée. Je n'ai pas été voir encore. Eh bien voilà ma grande-sœur, elle dit que c'est à cause de tous les soucis que j'ai. Je suis toujours malade. Je garde avec moi. Ça me fait mal. (Blanc).

I : Et avec les sages-femmes tu pouvais parler de tout ça ?

P : Les sages-femmes ? Non jamais.

I : Quand elles faisaient le frottis tout ça...

P : Non. Non moi je faisais le frottis c'est juste pour ma maladie là et puis c'est tout. Voilà. J'appelle pour avoir les résultats mais sinon je ne parlais pas...

I : Tu ne parlais pas de ce qui se passait à la maison ?

P : Non. Je ne suis pas... (Blanc). Non c'était juste avec les gendarmes que j'ai parlé. Même avec ma sœur, je n'ai jamais dit tout ça. Je ne parle pas avec elle aussi, jamais. Des fois j'ai envie de dire à elle, mais je peux pas parce que je la connais bien. Je connais comment elle est. Parce qu'elle est capable de me dire de retourner...

I et Drelane : A Canala ?

P : Ouiiii. (Long blanc). Parce que si jamais elle dit ça là-haut (A Canala), ma famille ils vont dire quoi ? (Marmonne). Et je n'ai pas envie de mettre ma famille dedans aussi. Je préfère régler tout ça toute seule. Je préfère régler toute seule.

I : Avec ton mari ? Sans que les deux familles se...

P : (En coupant la parole). Oui voilà, je ne veux pas que les deux familles rentrent dedans. Et puis quand ma belle-sœur m'a appelée et m'a demandé tout ça et je lui ai dit qu'ils gardent ça pour eux. Elle avec ma fille, faut garder pour les deux. Faut pas dire pour ne pas faire rentrer ma belle-famille dedans. (Blanc). Je dis ça parce qu'il y avait un frère à lui qui vient juste de divorcer au mois de juillet. Et du coup c'est ça. Les belles-familles elles sont rentrées dedans pour arriver à divorcer. Ils ont demandé à leur frère de divorcer. C'est pour ça que j'ai dit qu'il faut les laisser de côté. C'est moi qui vais régler les problèmes toute seule. (Blanc).

I : Hum. D'accord. (Long blanc). Et est-ce que pour toi le dispensaire a été une aide ?

P : Ah oui mais là j'avais pas d'aide. Ils m'ont juste donné un certificat et ils m'ont demandé d'aller... (Blanc). Mais le jour où j'ai parlé avec Sandrine, bin... Bin elle devait me parler mais du coup comme lui il est arrivé bin j'ai pas fait hein. Et après elle m'a donné un rendez-vous pour revenir mais je ne suis pas venue. A cause de lui aussi. Parce qu'il voulait venir aussi et du coup j'ai laissé et j'ai pas dit à Sandrine que c'était à cause de lui. Et du coup quand je suis arrivée en bas elle m'a dit « Pourquoi tu n'es pas venue ? ». Et j'ai pas voulu parler parce qu'il y avait du monde. Je lui ai juste dit que j'avais oublié mais non c'était à cause de mon mari qui voulait venir aussi. Comme je voulais pas qu'il écoute tout ça aussi. (Rire). Je voulais parler qu'avec Sandrine parce que si il est là, je ne vais pas pouvoir... Tu vois ?

I : Parler librement.

P : C'est comme tout à l'heure, je voulais venir à Wé et elle (Drelane) m'a appelée. Et comme lui il est parti, j'ai dit « C'est bon, j'attends Drelane pour... ». Il est parti au deuil donc j'ai dit « C'est bon je peux aller... ». Parce que l'autre fois quand vous m'avez appelée, j'étais avec lui. J'étais avec lui. Et puis quand il était là j'ai dit je vais venir (Pour l'entretien) car j'étais à la poste. J'étais juste à côté mais comme il était là et bin j'ai pas voulu. Voilà c'est pour ça que j'ai dit « Non je ne peux pas. J'ai des trucs à faire ». (Rire).

I : Il était là. (Rire).

P : Oui parce que lui c'est un mec qui est curieux. Il est curieux il veut tout savoir... Ce qu'on dit, ce qu'on fait... Et c'est pour ça j'ai dit « Non je peux pas j'ai quelque chose à faire ». Et tout à l'heure c'est bien tombé parce qu'il est parti. (Rire). Quand on est parti il est était pas là.

Drelane : « Allez P2 on y va ! ».

P : Voilà il ne sait pas. Et puis quand il est saoul il va toujours me sortir ça là : « Ah mais tu fais ça pour les gendarmes reviennent me chercher » ou « Tu vas aller porter plainte et tu

vas dire ça et ça... ». Mais moi ce que j'ai dit c'est que c'est vrai. C'est vrai ! En plus il a reconnu quand les gendarmes sont venus ici. Il a reconnu tous les faits. (Blanc).

Drelane : Hum.

I : Il a dit que tout était vrai.

P : Voilà. Il a reconnu. Après quand il est saoul, il sort encore. Je lui dis « Mais pourquoi tu sors tout ça ? C'est pas la peine de sortir parce que tu as reconnu ton erreur. ». « Ah mais je parle comme ça parce que je suis saoul. ». Je le laisse parce que je sais qu'il ne va pas me toucher. (Blanc). Eh ouais...

I : Et l'alcool ?

P : Hein ?

I : L'alcool ? C'est un problème ?

P : Même si il est pas saoul c'est pareil oui. Il s'énerve tout seul. Oui tu as vu ? Il s'énerve. C'est pour ça que j'ai dit à eux-là que comme avant il avait eu une crise d'épilepsie. C'est moi qui l'avais soigné. Ça y est, il n'a pas plus de crise. Il a plus. Mais du coup, quand il s'énerve on dirait que la crise elle ressort. Elle ressort, il s'énerve et après il prend des trucs pour taper dessus. Du coup ils lui ont dit de passer une visite médicale à Nouville (Hôpital psychiatrique de Nouméa) pour voir si... Mais je crois que c'est une bonne idée pour voir si... Parce que je crois que c'est sa tête qui ramasse. C'est pour ça qu'il est comme ça, oui. Et à cause de fréquenter les gens à la tribu aussi. Parce que quand on était à Nouméa, il buvait trop de kava. Il buvait du kava du cannabis... Tout ça là... Ça... (Blanc). Et pendant que lui il fait tout ça, et bien moi je travaille. Voilà. Il emmène la petite à l'école et après il passe son temps au nakamal (Bar à kava) jusqu'à 11h. Après il rentre à la maison. A 3h il repart encore. Et puis moi je suis là pour travailler, travailler, travailler... Et du coup je lui ai dit je vais arrêter de travailler et il vaut mieux qu'on parte à Lifou. On va revenir ici (Lifou) car au moins ici, on peut faire le champ et rester se reposer un peu parce que... Ça fait combien d'années que je travaille ? J'ai dit on rentre pour faire notre maison... Et puis quand on est arrivé ici, ça a empiré encore plus. Je ne sais comment... ? Je n'ai pas voulu avoir cette vie-là. Et depuis on n'a jamais eu notre maison parce qu'il n'a pas monté la maison.

I : Et vous restez où ?

P : Nous on reste chez la famille. La famille. Il y a une maison pour la famille et bien on reste là. Et nous deux, on a notre près là derrière pour construire. Ça fait deux ans qu'on est là, on n'a jamais construit. Du coup je lui ai dit « Heureusement que je suis une femme, car si j'étais un mec, ça y est la maison elle serait montée ! ». (Éclat de rire). « Je suis une femme,

mais si je savais construire une maison, ça ferait longtemps que je l'aurais construite ma maison ». Oui.

I : Tu aimerais avoir ta maison.

P : Ah oui ça. Hein ! J'aimerais bien avoir ma maison. (Blanc). Et non la maison, elle était toujours là, mais pas montée. J'ai déjà acheté du ciment et tout ça mais... Il ne fait pas. Il veut toujours rester en bas dans la maison de la famille. Parce que lui, pour lui c'est les allocations qui comptent. Pour lui c'est les allocations des enfants qui comptent, pour lui. Parce que déjà que là, je touche les allocations pour mes enfants, et je ne peux même pas acheter du linge pour mes enfants. Je ne peux même prendre des sous pour aller acheter du linge. Je suis toujours en train d'acheter à manger, le courant, l'eau... Il n'y a pas assez pour le linge des enfants. Il n'y a pas assez. A chaque fois que je vais à Nouméa, et bien c'est les autres qui me donnent des sacs de linge. Mais moi je n'achète jamais de linge pour mes enfants... A cause de ça. Et du coup quand je lui dis à lui d'aller chercher du travail pour les enfants. Comme ma grande elle est au lycée et les deux petites aussi. Et quand il part pour chercher du travail, quand il retourne il est saoul ! Il vient pas chercher du travail, il va venir, tourner juste là et il repart. Après il rentre à la maison et il est saoul. Ah ouais hein. Et là je lui ai dit « A partir de maintenant je ne m'occupe plus de toi, tu fais ce que tu veux, maintenant je ne m'occupe que de moi. Moi je vais m'occuper de mes enfants. Je vais me débrouiller toute seule ». Après il m'a dit « Ah mais tu fais ce que tu veux mais moi je suis en train de t'aider ». « Tu m'aides comment là ? Tu ne m'aides pas, je ne vois pas ce que tu dis ». « Mais si je t'aide avec les gosses ». « Non il y a rien. Je vois pas. Quand je te dis d'aller chercher du travail, tu rentres ici et tu es saoul. Faut pas dire que tu m'aides. Tu ne m'aides pas ». Du coup qu'est-ce que je fais ? Je fais mon petit marché devant la route. Je vends un peu mes petits produits. Il y a des gens qui s'arrêtent et qui achètent pour 2000 francs, 3000 francs. Je fais mes courses avec et puis voilà quoi.

I : Tu te débrouilles.

P : Voilà je me débrouille toute seule. Je ramasse des cocos secs, je mets en tas, et bien tous les jours les gens, ils passent et ils prennent un tas pour les cochons. Eh bien voilà, c'est ça. (Blanc).

Drelane part. Discussion.

I : Et tu restes où ?

P : A Hnaeu.

I : Et vous êtes mariés ?

P : On est marié depuis 2004. Ça fait plus de dix ans.

I : Et est-ce qu'il y a eu un changement avant et après le mariage ? Est-ce qu'il y a avait déjà de la violence avant le mariage ?

P : Non. Non il n'y avait pas de... Avant c'était un peu mieux. C'était mieux. Mais là, là maintenant, il est trop violent. J'ai dit à Drelane que c'est peut-être qu'il est chez lui ? Parce que les hommes, ils sont comme ça. Quand ils restent chez eux, bin voilà ils font ce qu'ils veulent. Et après je lui ai dit que peut-être moi et mes enfant faut qu'on retourne à Nouméa. On retourne s'installer là-bas et puis moi je cherche du travail. (Long blanc).

I : Et est-ce que tu crois qu'au dispensaire on pourrait améliorer...

P : (En coupant la parole). Au dispensaire ? Moi, au dispensaire, ce que je remarque c'est... C'est surtout que quand tu arrives, le matin, tu n'es pas bien accueillie au secrétariat. Au secrétariat, tu n'es pas bien accueillie. Et puis quand tu arrives, elle te dit qu'il n'y a plus de place. Et puis quand c'est urgent pour prendre un cachet... Un jour je suis arrivée et il était quoi ? 8h ? 9h ? Et il n'y avait plus de ticket. Normalement ils devaient encore prendre des gens mais moi là j'étais obligée de venir chercher les cachets. C'est important les cachets, c'est pour la tension. Ils m'ont fait retourner en disant « Il n'y a plus de place ». Du coup je suis partie aux urgences. En bas (Aux urgences), ils m'ont dit qu'ils ne prennent pas pour faire des ordonnances. Du coup j'ai laissé, et j'ai fait quoi ? Je suis partie à la pharmacie pour demander si il pouvait dépanner. Ils ont fait quoi ? Et bien ils ont coupé les plaquettes comme ça. Ils ont coupé juste pour dépanner. Du coup, je n'en avais plus et quand je suis revenue (Au dispensaire), c'était encore toujours pareil. Il faut arriver de bonne heure pour avoir un ticket. Et non, c'est pas possible ça. Du coup je suis partie à Nouméa sans prendre mes cachets. J'ai fait un mois à ne pas prendre mes cachets. Eh oui. Et puis je sentais que ça n'allait plus et puis je grossis. Je grossis et je n'étais pas bien. Je suis partie, à Païta, au dispensaire de Païta, ils m'ont donné mon ordonnance. Et puis après je suis partie à la pharmacie, pour prendre mes cachets. Arrivée là-bas, ils me disent qu'ils ne prennent pas la carte des îles. La pharmacie ils m'ont rappelés pour me dire « Faut ramener l'ordonnance ». « Ok j'arrive ». J'amène l'ordonnance de Nouméa. Du coup j'ai pris mes cachets et là j'en ai. (Blanc).

I : Qu'est-ce qui a fait qu'avec certains médecins, comme Sandrine par exemple, tu arrives à parler plus facilement ?

P : Euh... Je crois que c'est Sandrine qui fait parler à eux... Sandrine. Bin les autres je n'ai jamais parlé avec eux. Je n'ai jamais parlé avec. Et puis voilà, pour moi, c'est juste le secrétariat et puis... Des fois quand je viens pour faire mes ordonnances ils doivent nous examiner aussi hein ? Il y a des médecins qui ne font pas ça. Ils ne nous examinent pas et ils

nous donnent l'ordonnance comme ça hein. Moi j'ai dit « C'est drôle ». Parce que moi quand je vais à Nouméa faire mes ordonnances, on nous examine d'abord. Tu vois ? C'est comment la thyroïde ? C'est comment la tension ? Et bin là il n'y a pas ça. Il n'y a pas tout ça. Certains médecins ils font ça et il y en a non.

I : Et avec Sandrine tu arrivais mieux à parler ?

P : Hum. Oui ! C'est bon je parle.

I : Comment ça se fait ?

P : Bin parce que elle parle. Elle s'exprime... Comme avec tout le monde. Parce que elle, elle me parle. Parce que les autres ils n'ont jamais... J'ai jamais parlé avec eux... (Blanc).

I : Elle, elle te parle des violences ?

P : Oui voilà. Et moi du coup je parle avec elle.

I : Elle te pose la question directement.

P : Hum. Hum. Oui. Elle m'a expliquée tout le truc, l'association, et tout-ça là. Voilà. (Blanc).

I : C'est Sandrine qui t'a fait connaître l'association.

P : Oui. Oui c'est elle. Mais le docteur de l'urgence il m'a donné un certificat et petit un petit papier tu vois. Il m'a donné aussi...

I : Le certificat.

P : Oui. Et puis comme les gendarmes ils connaissent déjà Drelane, ils m'en ont parlé aussi. Bin du coup, je sais qui avait appelé elle (Drelane). Je sais pas. Je crois que c'est les gendarmes qui l'ont appelée.

I : C'est les gendarmes qui ont appelé Drelane ?

P : Hum. Oui je crois hein. Je sais plus. Non, non, c'est Sandrine.

I : C'est Sandrine qui a appelé pour toi ?

P : Oui. C'est Sandrine.

I : Et tu penses que tu aurais appelé toi toute seule ?

P : Non, j'avais pas pensé. J'avais le numéro pour appeler mais j'avais pas pensé. Du coup, quand je suis revenue, Sandrine elle a appelé. Mais c'est docteur aussi qui a appelé Drelane. Mais comme elle est tombée sur le répondeur. Elle avait dit à Drelane de rappeler. Et du coup, elle m'a rappelée. Elle m'a rappelée après. C'est Drelane qui a rappelé 3 ou 4 jours après. (Blanc).

I : Tu t'es sentie soutenue ?

P : Oui voilà. Je sais que Drelane elle est là. Elle va m'aider parce que là j'ai dit à Drelane que comme c'est la première fois que je fais des... Je fais une plainte comme ça là, des fois j'ai

peur... Ou ça me... Tu as vu ? Elle m'a dit « Mais non mais c'est bon nous on est là ». Du coup je suis rassurée, c'est bon.

I : Ouais, tu sais que tu as du soutien.

P : Voilà. Comme mes beaux-frères je sais qu'ils sont là. Comme mes enfants. Mais il ne sait pas que voilà... Je ne lui ai pas dit. J'ai gardé comme ça quand il va se retrouver nez à nez avec son frère, il va... C'est son frère qui va lui parler. Et du coup quand il est venu, sa convocation c'était mercredi, mercredi dernier. Il est venu ici pour faire sa déposition. Voilà, il a tout reconnu ce qu'il a fait. Et après quand il est arrivé à la maison il m'a dit que les gendarmes ils allaient arriver le chercher pour partir à Nouméa parce qu'il va faire dix ans de prison. Il a dit ça. Et il nous a baratines hein. Du coup, nous on a dit « Ah bin c'est bon si tu pars, nous on est là, on va vivre là à la maison. Moi je vais aller chercher les autres pour monter la maison et après on va s'installer ». Nous c'est comme si on s'en fout. (Rire). Moi, pour moi, dedans j'ai dit (En rigolant) « Ah bon débarras ! ». C'est mieux comme ça... (Rire).

I : Tranquille.

P : Ah oui ! Parce que moi avec les enfants, toute seule, je suis bien hein. Ah oui, les enfants ils sont bien, moi je suis bien. Mais quand il est là, là j'ai dit « Ah bin c'est rien, toi tu vas partir. » « Et vous allez faire quoi pendant dix ans ? ». « Et bin on va rester là... ». Le lendemain, on se réveille, et là lui il dort. Je ne parle pas, je suis sortie. Du coup il a dit « Ah bin les gendarmes ils m'ont oubliée ». Du coup j'ai dit « Ah c'est sur lui il est train de me baratiner. C'est pas normal que les gendarmes ils ne soient pas arrivés ». Du coup, j'ai laissé. Après je suis partie. Il m'a dit d'aller chercher un truc dans son sac. Quand j'ai ouvert son sac j'ai vu le petit papier de son rendez-vous à Nouville. Pour passer la visite. Quand j'ai regardé, c'était le 21 février. 21 février. Du coup je ne parle plus. Après on a fait du pouce pour venir. Il y avait un neveu qui était dans la voiture. Le mois de juillet c'est le mariage à ma petite sœur. Du coup il disait « Ah tu sais quoi ? On part au mariage de la belle-sœur... ». Je regardais lui et j'ai pas parlé, j'ai laissé. Et après quand on est arrivé ici, je lui ai dit « Eh d'où tu parlais du mariage là ? Tu ne vas pas en prison ? ». (Rire). « Tu ne vas pas en prison ? Faire dix ans ? ». « Bin non ». Et il a rigolé. « Pourquoi tu m'as menti ». « Bin non, je voulais voir ta réaction ». Mais moi tu sais je n'en avais rien à foutre, moi ça ne me faisait rien. Moi je pensais, et bien voilà j'étais fin contente. (Rire). Et lui il croyait que j'avais pitié de lui. Au contraire, j'étais soulagée de rester toute seule. (Rire). Et du coup il a dit « Ben non, j'ai menti ». J'étais découragée encore plus. Ahlala, hier quand il était saoul, hier, il m'a

insulté. Il m'a insulté de tous les mots. Du coup j'ai dit à moi « Purée ! Tu aurais du direct crevé toi. Ahlala... Purée... Je ne peux plus supporter tes insultes. Ohhh... ».

I : Il continue avec les insultes.

P : Ah non, c'est pas possible, je ne supporte pas. (Blanc).

I : C'est dur.

P : Ah oui, c'est dur pour moi, hein ? Surtout quand il fait les insultes là. Il faut que j'aille loin pour ne pas... Parce que quand il fait ça là... C'est toute ma tête, tu sais, qui ne va plus. Oui voilà... Ça... Je ne peux plus. On dirait qu'il cherche à me faire tomber ou à... Il me pousse. Et quand je lui dit d'arrêter et bien lui il continue. Il me pousse encore, tu as vu. C'est ça que je supporte plus. (Renifle). Hum. (Blanc). Tu sais quand il dit des insultes, il dit « Bâtaarde, conasse, sale pute, sale chienne... ». Et des fois je dis « Ah non mais attends je ne suis pas une chienne là. Quand tu es venu me chercher dans une famille, tu n'es pas venu me chercher chez des chiens ! ». Ah non, moi je suis fatiguée. Même il y a des autres mots... Bin hier, il m'a fait ça hier. J'ai dû me boucher les oreilles. J'ai bouché mes oreilles, bien bouché. C'est trop ! Et tout à l'heure quand Drelane, elle m'a appelée, j'ai dit « Bon bin c'est bien, je pars. Je vais aller vider mon cerveau un peu ». (Rire). Comme ça je suis bien soulagée.

I : Tu aurais envie de plus parler de tout ça ?

P : Non c'est bon. Mais surtout quand il me fait ça là, oulalala, ça me touche. Ça me blesse ! Hein ? C'est blessant. Du coup je me dis, je sais pas si c'est que lui qui fait ça, ou si il y a d'autres personnes. Je sais pas si il y en a qui insultent leur femme comme ça. Je sais pas...

I : Vous n'en parlez pas avec les autres femmes? A La tribu ?

P : Non. Jamais. Je n'ai jamais parlé. Si j'avais parlé à ma belle-sœur, parce que ma belle-sœur elle est de Poindimié (Sur la grande terre). Elle reste avec son cousin, enfin son frère. On est de la même famille. Je lui ai demandé à ma belle-sœur si lui aussi il fait comme ça, si il l'insultait, tout ça. Elle m'a dit « Non, lui il ne fait pas ça. Il ne m'insulte pas ». Mais lui c'est pas la peine. Mais il fait ça quand on est tout seul. Quand on est avec des gens, jamais, il ne va faire ça parce qu'il sait qu'il y a quelqu'un qui va le taper. (Marmonne quelque chose d'incompréhensible).

I : Tu as l'impression d'être toute seule à vivre ça.

P : Hum ! Oui ! Hum, je suis toute seule, voilà. Je suis toute seule, c'est pour ça qu'il profite sur moi. Il fait tout son possible. Et quand moi je dis « Ah mais je vais divorcer... ». Il dit « Ah c'est bon tu vas aller chercher un autre mec ». Mais j'en ai rien à foutre, il y en a plein des mecs ou sinon je reste toute seule. Je crois pas que je veux rester avec un autre mec

encore. Je préfère rester toute seule. Et puis je suis libre. Je vais travailler pour mes enfants. Ah oui je n'ai pas envie d'avoir une deuxième horreur comme ça là. (Rire). J'ai envie de...

I : C'est fini.

P : Oui voilà c'est fini. J'ai envie de... Voilà. Et du coup il dit toujours ça. Moi j'attends. Si ma famille me dit de partir, de retourner à Canala, c'est là que je partirai. Parce que comme eux ils ont fait une coutume pour pas que je... Ils ont fait une coutume. Il faut qu'eux... Si eux, ils me donnent le feu pour repartir chez moi. Là oui je repartirai. Je peux divorcer et puis je retourne. Mon frère il m'avait déjà dit de partir avec les gosses. Là, ils ne savent pas le problème mais si il va savoir, il va me dire de retourner. Hum.

I : Et dans ce cas-là tu rentreras ?

P : Ah oui moi je veux rentrer hein. Moi, je rentre ou je reste à Nouméa pour travailler. Ah oui.

I : Mais il faut qu'ils demandent avec une coutume ?

P : Euh... Non pas forcé si eux ils demandent. Si ils demandent eux, ils vont encore payer eux... (Long blanc).

I : Pour revenir au dispensaire, est-ce que tu penses que tu aurais des suggestions pour améliorer...

P : Au dispensaire ? Euh... (Blanc, hésitation). Euh peut être ? Moi je pense que peut-être il vaut mieux faire une autre salle, un bureau, ou une autre salle pour ça. Pour la violence. Tu sais il vaut mieux faire un autre bureau en bas comme ça quand les mamans qui ont des violences comme ça, elles vont à...

I : Elles vont à se bureau là.

P : Ce bureau pour parler de tout ça. Voilà pour parler.

I : Par exemple si un jour un médecin dit qu'il consulte pour les violences. Si il y avait eu un bureau toi tu serais venue ?

P : Moi si j'avais eu des coups ou des machins, moi j'y serais allé là. (Blanc). Parce que quand tu vas là-bas, il faut que tu vas là, tu vas là... Tu vois ? Ce n'est pas trop... C'est compliqué. Il vaut mieux avoir un bureau que de ça là, juste pour voilà. Mais je sais pas moi, je pense juste à ça là. Et puis ils m'ont parlé de... Ils vont construire un hébergement ?

I : Peut-être oui.

P : Oui j'ai entendu. Pour les femmes qui sont battues.

I : Un foyer d'accueil.

P : Oui un foyer d'accueil. Et bin moi je pense que c'est bien aussi. Je pense que c'est bien. Comme ça des fois quand on se retrouve dans des problèmes comme ça, et bien on part

pour rester là-bas. Pour éloigner un peu tu vois ? Je crois hein. C'est Sandrine qui m'a parlé de ça. En plus Sandrine elle m'a même dit qu'on pourrait emmener les enfants. C'est bon alors.

I : Et oui, au dispensaire tu ne peux pas avoir les enfants avec toi.

P : Eh oui au dispensaire, tu ne peux pas faire ça. Peut-être que ça va faire travailler la tête à eux, les hommes. Que nous on part et eux ils restent. Et eux, ils vont réfléchir et rester tout seul. Ils vont voir que nous quand on est plus là, et bien ça y est c'est... (Blanc). Parce qu'à la maison, moi c'est ça là. Quand je ne suis pas là, avec mes enfants, et bien mon mari il s'ennuie. Il S'ennuie et il va rester tout seul. Il s'ennuie. Il veut qu'on revienne. Et puis quand on est là avec lui, et bien il fait quoi ? Il fait ça. Il cherche la violence. Il fait des trucs pas bons. Même quand il parle avec les enfants, il parle mal (Insiste sur le mot mal). Il parle aux enfants comme il me parle aussi. Les insultes qui dit à moi, il dit aussi aux enfants. Ah oui. J'ai entendu lui dire à mon fils, l'autre fois « Petit chien ! ». Alors moi quand j'entends tout ça là. Ah l'engin ! Moi je l'ai regardé et je lui ai dit « Non mais attends là ! Mon fils c'est pas un petit chien ! (Blanc). Ce n'est pas une chienne qui a donné ton fils ! ». Tous mes enfants, ils ramassent aussi les insultes.

I : Ça, c'est dur aussi.

P : Bin du coup-là, j'ai remarqué un truc sur mon fils. Mon petit-fils. Il a 8 ans ou 9 ans ? J'ai remarqué un truc sur lui. Lui aussi il est un peu violent, aussi. Oui. Il est violent avec sa petite sœur. Des fois elle pleure et je demande pourquoi. Et bien lui il fait quoi, Il shoote sa sœur. Il la tape, il shoote. Il shoote sa petite-sœur. Des fois, il shoote sa tête. Tu as vu ? Voilà, mon fils il est comme ça. Des fois, je lui dis « Il ne faut pas faire ça ». Et un jour, il a fait ça encore. J'ai dit à mon mari « Ça c'est à cause de toi. Parce que toi tu me shootes. Tu shootes ma tête et bien maintenant ton fils il fait pareil. Il est violent ton fils avec sa sœur ». Moi j'ai vu ça. Et là c'est trop. Je sais pas quand il va grandir, il va faire comment ?

I : Ça t'inquiète ?

P : Ouiii. Ça m'inquiète comment il est. Et puis là, je ne sais pas. Quand je lui parle à lui, je ne sais comment faut faire pour... Pour qu'il arrête de faire ça. Je dis qu'il a trop... Bin voilà quand il était petit il a vécu avec son père et ses violences.

I : Il a tout vu et tout entendu.

P : Il rentre dedans hein. J'ai dit « Ah non hein, il va devenir comme son père aussi ». Et du coup je lui dis « Il ne faut pas faire ça à ta sœur parce que ta sœur c'est une fille. Toi tu es un homme toi. Toi et ton père il ne faut pas faire ça à moi et à elle. Nous on est deux femmes. Vous vous êtes deux hommes, vous êtes forts. Nous, on est pas fortes ». Mais on ne peut pas

parler, c'est des gosses, ils ne comprennent rien. Du coup, dans ma tête je me dis que si il va grandir il va devenir comme son père. Hum. (Blanc). Les pauvres ils ont vécu tout ça. C'est pour ça que mon fils, le grand, l'aîné, il ne reste pas avec nous. Parce que voilà il ne veut pas voir.

I : Il en marre de voir ça.

P : Oui. Il préfère partir. Je l'ai laissé à Nouméa comme ça il est tranquille. Et là je l'ai appelé pour qu'il fasse sa carte, comme ça je vais aller le chercher pour m'aider ici. Parce que avec tous les problèmes avec son père, et bien il vaut mieux qu'il soit là pour m'aider. Au moins, il peut me donner un peu de courage envers les violences de son père. Il peut me soulager un peu, tu as vu, si il est là à côté.

I : Ce sont tes enfants qui te... (Interrompue).

P : (En coupant la parole). Hum... C'est mes enfants qui me soutiennent parce que voilà... Ma fille qui va avoir dix-sept ans. Elle a dix-sept ans et elle aussi elle a entendu les violences que son père il a dit, qu'il a fait. Et elle a vu le rapport que j'ai fait, là-bas à la gendarmerie à Païta. Les gendarmes ils ont lu, elle a tout entendu. Du coup, elle m'a appelée pour demander « Il y a quoi ? Maman c'est vrai ce que Papa il a fait à toi ? ». J'ai dit « Oui ». « Mais pourquoi il est comme ça ? ». « Je sais pas ». Du coup elle était colère. Elle a dit que si elle trouvait son père elle va le bombarder ». Je ne parle plus. Ah si ils vont être en face de leur père, je sais pas ce qu'ils vont faire les deux, les deux grands à moi.

I : Ça te fait peur ?

P : Ah oui ! Je sais pas ce qu'ils vont faire. J'ai dit « Non, il ne faut pas faire ça parce que c'est votre père. Faut pas faire ça. Ne rentre pas dans le truc à nous deux. C'est le problème à nous deux, il ne faut pas rentrer dedans .Vous avez juste à dire ce que les gendarmes ils veulent, par contre après, vous laissez. Faut pas s'occuper ».

I : Vous laissez les affaires aux parents.

P : Voilà. « Vous laissez ça ! ». Je l'ai dit au grand aussi. « Faut pas rentrer dedans. Ça c'est nous deux. On va régler ça ». Je crois que quand ils vont entendre que leur père il est de l'autre côté, je crois qu'ils vont être soulagés les enfants.

I : De l'autre côté ?

P : Là-bas, au camp Est. (Prison de Nouméa). Si jamais il rentre là-bas je crois que mes enfants ils vont être soulagés. (Rire). Surtout les deux grands. (Blanc). Parce que moi quand je reste avec mes enfants c'est pareil que quand on reste ensemble avec le père. C'est pas pareil. Quand ils restent avec moi, on est bien ensemble. On est soulagés. Et lui quand il est avec nous, il faut toujours qu'il crie, qu'il nous insulte. Il fait des trucs pour que nous, on

soit pas bien. Tu vois c'est ça. Et bien les gendarmes ils ont dit « Ah P2 si jamais il a quelque chose encore, et bien tu nous appelles ». J'ai dit « Eh bin j'espère que vous êtes derrière moi parce que avec la plainte que j'ai faite, je veux pas rester toute seule hein ? Faut que vous soyez toujours derrière moi ». Ils ont dit « Oh mais ne t'inquiète pas, on sera là tout le temps ». « Ah ! Ok alors ». C'est bon je suis rassurée. Je suis rassurée hein. C'est bon. Du coup, j'étais en bas, après je suis partie à la maison. Arrivée à la maison, je ne lui ai même pas dit que j'étais à la gendarmerie. J'ai déposé mes courses pour les enfants. Je suis restée là. Il est arrivé saoul. J'étais assise, il a commencé à parler de truc. Et après ça y est ça a commencé à monter dans ma tête. Toutes les insultes qui sortent... Du coup j'ai commencé à crier après lui. Il a attrapé un lance-pierre et puis il a lancé sur moi hein. Moi je cours, je me suis sauvée car l'engin ! En plus c'était la nuit. C'était la nuit. Moi je ne voyais pas les pierres, les cailloux. Je suis partie, je suis restée derrière. J'entendais les cailloux qu'il lançait. J'ai dit « L'engin ! Toi tu crois que je suis un animal pour me faire ça. Pour me lancer une lance pierre comme ça ». Du coup j'ai fait quoi ? J'avais trop peur. Et bien j'ai appelé les gendarmes. Parce qu'un jour, ils avaient dit « Si jamais tu rentres à la maison et qu'il y a quelque chose, tu nous appelles ». Et bien le jour où il y avait ça là et bien je les ai appelés. (Blanc). Juste pour quoi ? Pour des cigarettes. Parce que j'étais dans la case avec les enfants. Parce que je ne veux pas dormir avec lui là-bas. Je suis partie dormir, on était tranquille. Lui, il rentre. Il fait quoi ? Il shoote ma tête juste pour des cigarettes (Insiste sur le mot cigarettes). L'engin ! Il est malade. Il vient et il shoote ma tête pour des cigarettes. Je suis sortie parce que tout à l'heure il va me shooter plus. Parce qu'il est malin, il fait exprès de rester devant et après il va me shooter. Moi je savais déjà son petit plan. Alors je me suis levée, je suis rentrée dans la cuisine. Lui il est rentré, il a attrapé le lance-pierre. Oulalala j'ai eu peur ! Et bin du coup il a été étonné quand les gendarmes sont arrivés. Il ne savait même pas que j'avais porté plainte le même jour. Les gendarmes arrivent, ils lui parlent, ils lui disent « Alors qu'est-ce qu'il y a Monsieur ? Il y a quoi ? ». Et lui il dit « Non rien je n'ai rien fait ». Il a dit ça. Oh l'engin, j'avais envie de le claquer quand il a dit ça. Les gendarmes ils ont bien parlé avec lui, ils lui ont dit « Tu restes dans l'autre maison et eux ils restent dans la case. Tu ne vas pas les emmerder là-bas. Si jamais tu les emmerdes, P2 elle va nous rappeler ». Du coup il est resté jusqu'au matin sans nous toucher, sans rien. (Blanc). Et après quand les gendarmes ils viennent toujours le chercher, il sait que j'ai fait quelque chose. Ça y est, il s'est calmé. Quand ils sont venus chercher les enfants aussi pour témoigner, il m'a dit « Ah mais tu fais rentrer les enfants là-dedans et les enfants ils n'ont rien à voir ». Moi j'ai dit « Les enfants ils sont partis juste pour raconter ce que eux ils ont

vu. Les deux ils ont vécu tout ce que tu as fait, ils sont au courant de tout ce que tu fais. Même les deux grands à Nouméa, ils ont vécu depuis tout petit tous les trucs que toi tu fais. Eux ils peuvent aller témoigner. Ils ont témoigné et ils ont pas menti. Toutes les tapes, toutes les insultes que tu fais. Pourquoi on va aller mentir. Moi je fais ça, c'est pour mon bien. Et les enfants ».

I : Et les enfants.

P : Voilà moi je lui ai dit « Moi je fais ça pour mon bien et puis les enfants. Pour être tranquille ». « Ah mais tu veux me foutre en tôle ». « Moi j'en ai rien à foutre c'est ton problème. Il fallait réfléchir avant de faire des trucs comme ça ». (Blanc). Alors maintenant quand il boit, il fait quoi ? Il réclame. Il réclame, il sort les gendarmes, il sort l'association... Il réclame. Mais moi je m'en fous. J'ai déjà fait le truc. Je m'en fous. Après il me dit « Tu aurais dû porter plainte parce que je t'astique mais tu n'aurais pas dû dire pour les rapports sexuels. Tu n'aurais pas dû dire ça. Ça ne les concerne pas eux. C'est le problème à nous deux ». Et comme lui il est déjà allé en tôle, avant que je reste avec lui, pour viol aussi. Ils vont voir son dossier et il y a un problème de viol là-dedans. J'ai dit « Ça, ça va sortir encore. Je peux pas laisser ça. Je peux pas te laisser me faire ça tout le temps. Je suis obligée de dire pour me soulager. Je vais pas laisser faire. Tu ne vas pas continuer. Si jamais je n'avais pas porté plainte et que toi tu continuais à me faire ça et bien moi je vais partir. Alors je préfère ne pas partir et je préfère porter plainte pour que tu t'arrêtes de me faire ça. Au lieu que je parte et bien je fais ça pour que tu comprennes qu'il ne faut pas faire ça ». Lui il dit « Pourquoi tu as fait ça toi ? Tu aurais dû divorcer carrément ». Mais moi je n'ai pas envie. Je n'ai pas envie de divorcer. Je n'ai pas pensé à faire ça, de divorcer. Non je n'ai pas pensé parce qu'il y a mes enfants. (Long blanc). C'est dur. C'est dur pour les gosses. Non mais à Nouméa on était bien. Tu as vu, la vie à Nouméa c'était bien. Je m'occupais dans mon travail, le week-end j'étais à la maison.

I : Tu faisais quoi comme travail ?

P : Je travaillais aux fraisiers de Païta et comme on travaillait jusqu'au dimanche. Et bien tous les jours, juste les jours fériés on arrête, le dimanche on fait juste le matin jusqu'à 10h et après on arrête. Tous les jours donc ça fait que je ne suis pas à la maison, tu vois ? je vois mes enfants quand je rentre à 11h parce que l'après-midi je suis libre. Lui il travaillait à une entreprise à Ducos, dans la cave des vins, à la cave. Et puis un jour, il a fait quoi ? Et bien il a bu. Il a bu, dans la cave. Et du coup, il a été viré. Et c'était un bon travail hein. Je sais pas il a fait trois ans, ou quatre ans dans la boîte. Et il trouve le moyen de boire... Dans la cave. Et puis, ils l'ont viré et puis terminé il a jamais plus travaillé. Il est resté deux ans à la maison

sans travailler. Parce que c'est là qu'il a commencé à boire, tu as vu ? Il a commencé à boire le kava et puis le cannabis... Il a commencé à faire tout ça. Du coup quand il est parti au travail, à la cave, il a aussi commencé à boire le vin. Parce que le matin, il se réveille il est pas dessaoulé. Et il est obligé de prendre du vin dans la cave et de boire. Et puis il s'est bien comment c'est ce travail, il connaît. C'était un bon travail. Du coup j'ai dit, ça fait deux ans, trois ans, qu'il reste à la maison sans travailler. Il y a que moi qui travaille toute seule. Je travaillais aux fraisiers après j'ai fait des ménages dans les hôtels à l'anse Vata, après j'ai fait des petits travaux comme ça, jusqu'à ce qu'on arrive ici. Après quand on arrive ici, c'est pire encore. (Blanc).

I : C'est pire à Lifou.

P : Hum. (Blanc). Ah bin oui. Et nous quand on est chez nous en brousse (En grande terre)... Ici on croit que c'est... Que les gens sont sympas. On entend chez nous « Ah les gens des îles ils sont sympas, les gens ils respectent beaucoup parce qu'il y a la coutume qui est forte. Les gens vont à l'église, ils prient beaucoup. C'est fort ». Ah l'engin quand j'arrive ici ! C'est pire que chez nous ! (Rire). C'est pire que chez moi hein. C'est vrai hein. Je crois que chez moi c'est plus meilleur. (Sirène entraînant alerte tsunami 30 secondes). Même les jeunes, les gens quand ils ont pas de travail, il sont tous des petits travaux pour s'occuper. Le champ, aller à la chasse, aller à la mer... Mais ici... Il y a rien. Ici il y a rien. Tous les jeunes ils font que boire, du lundi jusqu'au week-end. Ils ne font même pas le champ ils ne font rien. Mais moi je dis ça pour la tribu à nous, mais je sais pour les autres. Je sais pas. Nous on a trois tribu côte à côte tu as vu ? C'est collé... Alors les jeunes là... L'alcool sur l'alcool de la semaine jusqu'au week-end. Les vacances ou l'école c'est pareil. (Blanc).

I : Est-ce que tu veux rajouter quelque chose P2 ?

P : Non ça va. Voilà non c'est ça. (Blanc). Non j'ai juste une question que j'ai dite à Drelane. Mais je sais si vous ça vous concerne. Si nous on porte plainte et puis que le mari il s'en va en prison pour faire 10 ans ou 20ans et nous on est toute seule avec les enfants. Est-ce que eux ils peuvent nous aider dans les situations comme ça là ?

I : Qui peut vous aider ?

P : Bin l'association ?

I : Oui, bien sûr.

P : Pour nous aider dans les situations comme ça là. Quand je serai toute seule avec les enfants parce que je crois que mon mari il va aller de l'autre côté à cause des viols. Les gendarmes, ils l'ont déjà averti lui mais bon on verra. Moi je suis en train de me dire que

voilà... C'est ça que je voulais demander. Et tout à l'heure je voulais demander à Drelane mais je n'ai pas fait.

I : Faut pas hésiter...

P : Bin oui parce que nous les mamans on a des problèmes. Ils peuvent nous aider à trouver du travail. Faut voir avec Drelane, Elle connaît bien. (Blanc). C'est bon.

I : Oleti P2.

Entretien n°3

Lieu : au domicile de la participante

Personnes présentes : la participante, ses 2 filles (18 mois et 6 ans), et l'investigatrice

Atmosphère / ambiance : ambiance détendue, beaucoup d'enfants dans la famille qui vont et viennent pour jouer. La participante propose d'aller dans la case pour être au calme et à l'écart. L'entretien s'est déroulé dans la case, dans le noir (à la nuit tombante). Assise sur des matelas, nous nous voyions très peu. Les deux petites filles jouaient autour de nous mais ne semblaient pas gêner la participante pour parler.

I : Pour toi, qu'est-ce que représentent les violences faites aux femmes ? Qu'est-ce que c'est pour toi ? Qu'est-ce que ça évoque en toi ?

P : Bin, je repense à ce que j'ai vécu. (Blanc).

I : Avec ton ex-mari ?

P : Oui. (Blanc). Avec mon ex-mari. (Long blanc). Mais il y a aussi beaucoup d'autres femmes mais... Elles restent en retrait... Elles arrivent pas à... Mais quand elles me voient, j'ai des cousines qui sont mariées et qui ont subi la même chose. Elles me disent que j'ai de la chance parce que comme j'ai mon père et ma mère... Et puis, bin, comment ça s'est passé. Comment le dispensaire il m'a pris pour aller sur Nouméa. Comment ça s'est passé la prise en charge de l'hôpital ? Parce que moi j'en parle aux femmes.

I : Tu parles avec les autres femmes. Tu leur racontes.

P : Oui. Je leur raconte mon histoire. (Blanc).

I : Et à moi est-ce que tu veux bien la raconter ton histoire.

P : Oui. (Rire). Bin moi je me suis mariée coutumièrement. Et quand je suis arrivée là-bas et que je me suis mariée, quelques jours après c'était toujours la bagarre, et puis dispute. Et je savais pas que mon mari, mon ex-mari, il voulait se marier avec quelqu'un d'autre. Parce que d'habitude quand c'est un mariage coutumier, il recherche une femme. Mais des fois, il y en a qui forcent leur fils à se marier avec une autre femme. C'est eux qu'ils vont chercher... Tu vois ? Tu vois ce que je veux dire ?

I : Ce n'est pas vous qui vous rencontrez ? Tu ne l'as pas choisi ton mari ?

P : Non, c'est eux et puis lui il avait choisi une autre que eux ils n'ont pas voulu. La famille n'a pas voulu. Et moi c'est sans savoir que j'ai dit oui. Je pensais que ça allait marcher quoi... Mais voilà. Il me frappait, je restais... Je restais parce que les paroles, les paroles des grands-mères ça me revenait « Il faut rester là-bas jusqu'à la mort ». Tu vois à chaque fois que j'ai envie de partir « Faut rester avec son mari ». Chaque fois que je voulais partir et bien ça revient direct les paroles de quand on faisait les coutumes d'au revoir. Quand on

faisait les coutumes d'au revoir pour une fille d'ici qui se marie et bien c'est surtout ça, les mamans, les grand-mères elles donnent des paroles comme ça là. Pour nous dire que quand on dit oui c'est jusqu'à la mort. Moi je me suis mariée en 2001, et c'est en 2007 que je suis partie. Mais les violences, elles ont commencé en 2000, pardon. Je me suis mariée en octobre de l'an 2000.

I : Et des que tu t'es mariée ça a commencé.

P : Ça a commencé oui. Après je revenais et la famille elle venait me chercher. Je repartais, on me tapait, je revenais chez ma mère. Après la famille, mais ce n'est pas lui. A chaque fois, c'est la famille qui venait me chercher... C'est la coutume.

I : C'est sa famille à lui qui venait te chercher dans ta famille.

P : Ouiii, dans ma famille je retournais. (Blanc). Et puis, bin voilà, en 2007, quand il a sorti le... Quand il m'a frappée en balançant les marmites et parlant de coup de fusil, je suis partie. Et quand j'ai entendu le coup de fusil, et bien, j'étais déjà dans la brousse. (Blanc).

I : Ah oui.

P : Oui. Et quand j'ai vu ça j'ai dit non. Les paroles des grand-mères, des parents. J'ai dit si je continue à insister à rester et bien je vais mourir. Parce qu'il y avait déjà eu le couteau ici (En montrant son cou). Le cou ici, les marmites... Avant il me frappait, mais le dernier où il m'a frappée, c'était en 2007, il y avait le couteau, le fusil, les marmites... Ça fait que quand je suis partie ce jour-là, et bien... C'était pour de bon.

I : Tu savais que c'était pour de bon.

P : Oui. Parce que j'ai dit « Non c'est vrai il y a les paroles des grand-mères, la coutume mais si je continue à... A rester, c'est la mort ». (Blanc).

I : Si tu écoutes la coutume tu vas mourir.

P : Oui. (Long blanc).

I : Et du coup, tu es partie dans la brousse.

P : Oui. Je me suis sauvée, pour fuir. Parce que lui il me frappait et j'ai réussi à me sauver le temps que lui il parte chercher le fusil. Le temps qu'il est allé chercher le fusil et bien moi j'avais le temps de... De... Et bien de courir. Et quand j'ai entendu le coup de fusil et bien là j'ai pensé à mes enfants. Parce que je sais que quand il y a des couples qui se disputent comme ça, ce sont les enfants qu'ils tuent les papas. Ça fait que je me suis dit non avant de partir, de partir me sauver à l'hôpital, je vais d'abord vérifier que mes enfants ils sont en vie, parce que j'ai entendu un coup de fusil. De la brousse, je suis revenue chez le voisin. (Tousse) Et j'ai regardé tout en me cachant hein. J'ai regardé, il y avait mon fils, mes deux fils et ma fille. (Tousse). J'ai vu qu'ils étaient en vie. Je suis partie. Le voisin, c'était un

pasteur. Le pasteur, en plus c'est un pasteur, le pasteur il a dit « Qu'est-ce qui s'est passé ? ». Même eux, ils ont entendu car ils sont voisins, ils ont entendu la bagarre. Le pasteur, il a dit « Et bin, je t'emmène à l'hôpital ». C'est le pasteur qui m'a emmenée à l'hôpital. De l'hôpital, ils ont appelé les gendarmes. Ils ont fait des photos et tout. Et puis, ils m'ont envoyée le lendemain à Nouméa. J'ai pris l'avion. Je suis passée derrière. On m'a cachée pour que personne ne me voie. Je ne suis pas montée avec tous les passagers.

I : Tu es montée en dernière.

P : Non, en première. Et quand je suis partie, j'étais déjà rassurée, quand j'étais aux mains des médecins, des gendarmes... Et bien je me suis dit ça y est je ne reviendrai plus vivre chez mon ex-mari. Ça y est c'est fini. J'ai dit c'est la toute dernière, je ne retournerai plus en arrière. (Blanc). Et arrivée à Nouméa, l'ambulance est venue me chercher et je suis allée au foyer.

I : Tu es directement allée au foyer.

P : Hum. Oui.

I : Au foyer Bethany.

P : Oui. (Blanc). Et je suis restée quelques mois là-bas, jusqu'à ce que mon père il vienne me chercher. Et le directeur, il a dit « On vous fait confiance, si elle... Si on vous la laisse, vous la prenez en charge, vous la protégez bien, vous l'aidez bien, parce que... ». Parce que j'étais au foyer, et le foyer c'est fait pour ça. Pour nous aider. Nous encourager. Et puis surtout pour nous aider à avancer, car quand on subit tout ça et bien... (Blanc). C'était un vrai cauchemar. J'étais toujours traumatisée. Traumatisée. Quand je vois juste une petite bagarre, juste comme ça, je suis déjà... Je suis traumatisée parce que ça revient dans ma tête. Mes enfants, c'est mon fils qui a été touché aussi. Mais on a suivi des... On a suivi des... Un pédopsychiatre. Un psycho parce que ça été dur aussi pour les enfants. Surtout pour mon fils, le premier, l'aîné. Comme lui était grand, il a vu toute la scène. Il a tout vu. C'est lui qui a été touché aussi. En revenant ici en 2007, chez mes parents, je les ai mis à l'école, dans ma tribu. Et puis mon fils, à l'école, il était trop violent. Il était violent. Les couleurs qu'il utilisait c'était le rouge. Que du rouge. A chaque fois que la maîtresse elle dit de choisir une couleur il choisissait toujours le rouge. Et quand on est allé voir le psychologue et bin il a dit « Il a un problème. Il faut qu'il fasse tout dégager de sa tête, la scène ». Du coup le pédopsychiatre lui a demandé de dessiner ce qu'il a vu. Et puis ça m'a choquée (Insiste sur le mot choquée) quand j'ai vu le dessin parce qu'il a dessiné toute la scène. Il m'a dessinée moi... Une marmite, le couteau, le fusil. Et puis depuis qu'il a dessiné, à l'école, il y a eu un grand changement. C'est comme si c'était parti de sa tête. Il s'était libéré. (Sa fille lui

chuchote des mots en drehu, elle lui répond et les enfants viennent jouer dans la case avec nous).

I : Donc là ceux sont tes deux enfants.

P : Oui.

I : Tu en as eu trois du premier mariage et après deux.

P : Oui et après deux (Blanc. Les enfants jouent derrière.)

I : Et quand tu es arrivée au dispensaire, à l'hôpital quand le pasteur il t'a descendu, comment ça s'est passé pour toi ? (La petite fille joue autour de nous, rigole).

P : Bin déjà le fait que ça soit le pasteur qui m'a emmenée et bien ça m'a donné encore plus de courage de... de... Parce que quand on me frappait je faisais des certificats médicaux mais je ne donnais pas à la gendarmerie. Tout ça, je le gardais avec moi dans mon dossier. Et le jour où je vous ai dit tout à l'heure avec le coup de couteau, avec le fusil et tout et bien c'est là où j'ai tout donné au docteur et je me suis que... (Les enfants attrapent et jouent avec le dictaphone).

I : Oui, donc tu avais déjà fait des certificats.

P : Oui plusieurs fois. (Blanc). J'en avais au moins sept ou huit certificats... Par le médecin, et un par la sage-femme. On m'a même frappée quand j'attendais ma deuxième.

I : Quand tu étais enceinte.

P : Oui... Oui. (Blanc).

I : Et quand tu es arrivée au dispensaire tu as montré tous les certificats.

P : Oui, ils ont retiré. (Les enfants font du bruit elle leur de demande d'être plus calmes, et nous parlons avec les enfants).

P : Oui bin moi, je remercie beaucoup les médecins, les gendarmes. Bin ils ont fait leur travail mais ça m'a beaucoup, ça m'a beaucoup aidée pour partir. Pour me libérer de tout ça. Et surtout... Ils m'ont aidée à partir mais c'est surtout à Nouméa qu'ils m'ont aidée. Parce que juste au-dessus du foyer il y a la maison des... Comment on appelle ça ? Euh... C'est une maison pour les femmes qui subissent... J'ai oublié le nom.

I : La mission pour les femmes non ?

P : Oui voilà, c'est juste au-dessus du foyer. A chaque fois... Tous les jours j'avais rendez-vous avec le psycho, le juge, le juge des enfants. Ils ont tout mis en place pour que je... Pour que je rencontre tout ça là, toutes ces personnes. C'était bien organisé parce que cet organisme il était juste au-dessus. C'était bien parce que ça m'a beaucoup aidé aussi pour mes enfants. Parce qu'il y en a qui... (Demande à ses enfants qui s'agitent d'aller dehors). Je

sais qu'il y a d'autres femmes qui quand elles font ça, elles sont perdues. (Les enfants jouent avec le dictaphone).

I : Oui, donc à Nouméa, ils t'ont aussi beaucoup aidée.

P : Oui. Tous les mercredis, j'allais téléphoner parce que je n'avais plus le droit d'appeler mes enfants.

I : Ils étaient où tes enfants ?

P : Et bien ils étaient restés chez leur père, leur grand-père et puis leur grand-mère. C'était pendant... Le milieu de l'année. Ils étaient encore à l'école. Ils étaient à l'école. Ils avaient quel âge ? Trois, quatre ans ? Et deux ans et demi. Ça fait que je n'arrivais pas à... A chaque fois c'était ça mon problème, c'était les enfants. Du coup, téléphoner une fois par semaine à mes enfants ça m'a beaucoup donné de courage.

I : Une fois par semaine.

P : Une fois oui. J'appelais tous les mercredis matin, à la récréation, j'avais le droit.

I : Ah tu les appelais à l'école.

P : Oui, à l'école. Et comme c'est la structure, le foyer qui ont organisé tout ça, et bien à l'école ils étaient obligés de me passer les enfants. (Pendant 1 minute demande aux enfants de se calmer et de sortir).

Reprise de la discussion.

Après ils m'ont aidée à faire une lettre par rapport à mes enfants pour que je passe en... On a fait une requête au tribunal pour mes enfants. Du coup au mois de juillet, on était convoqué au tribunal, ici à Lifou, pour les enfants. Je suis restée que deux mois. Je suis partie d'ici au mois de mai, je suis restée deux moi au foyer. Et puis ça y est. Ca y est, je suis passée au tribunal et puis j'ai eu la garde de mes enfants. (Blanc).

I : Après tu es restée à Lifou.

P : Quand je suis venue le jour, je suis juste venue passer au tribunal. Et puis quand j'ai eu la garde je suis restée avec mes enfants à la maison. Chez mon père. (Blanc).

I : Et comment ça s'est passé, ça s'est organisé ton départ à Nouméa ?

P : Euh... Je sais pas si c'est les médecins ou si c'est la gendarmerie mais c'était rapide. On m'a demandé si j'étais d'accord de partir. J'ai dit « Oui je suis d'accord de partir ». Et puis mes parents, ils m'ont cherchée pendant un jour, un jour et demi. Ils sont allés à la gendarmerie parce qu'ils ne me trouvaient pas. Et c'est là que les gendarmes ils ont dit « On vous a rien dit parce que c'est secret professionnel mais votre fille elle est en sécurité. Elle est au foyer ». Du coup mon père il est venu le week-end. Il est venu le week-end d'après pour me voir. Sur Nouméa. (Discussion avec les enfants).

Reprise de la discussion

Là-bas, là où il y a l'association des femmes, la structure... le bureau où toutes les femmes venaient... Bin il y avait plein de femmes de Lifou. Il y avait plein de femmes de Lifou qui venaient aussi à ce... Ce bureau.

I : Il y avait beaucoup de femmes Lifou ?

P : Oui. Oui, parce qu'ici sur Lifou, les Mamans elles ont un peu peur. Ça fait qu'il n'y a que sur Nouméa qu'on peut aller voir... Parce que je crois que si il y avait une structure comme ça ici, il y a des mamans qui vont avoir honte. Elles vont avoir peur de tout ce que les autres ils vont dire. Toutes les familles. Parce qu'ici quand on se fait frapper, la famille du mari défend le mari mais ils ne voient pas ce que la femme elle... Ce qu'elle a vécu, ce qu'elle subit là-bas dans son foyer.

I : Ils ne savent pas tout.

P : Ils ne savent pas tout. Ça fait que la plupart des femmes, c'est à Nouméa qu'elles peuvent... Parce que ici il y a une association mais... Si tu veux c'est juste pour dire le nom de l'association mais il y a pas les femmes concernées. Quand je regarde, il y a pas les femmes concernées dedans parce qu'elles se cachent un peu ou elles ne veulent pas... Elles ne veulent pas se montrer, donner du courage aux autres femmes qui ont subi la même chose. Ou donner du courage aux femmes qui vont peut-être subir ça demain ou un jour ou l'autre. (Blanc). Ça fait que... (Blanc).

I : Pour toi, il vaut mieux partir à Nouméa.

P : Oui. Il y a beaucoup de Mamans qui... Il y a que comme ça qu'elles font. Que comme ça qu'elles font. Là il y a pas longtemps, j'ai vu une maman, mais elle est âgée, ses enfants ils sont déjà âgés. Elles sont mamans. Je ne sais pas son problème avec son mari, mais elle a attendu que sa belle-mère meurt pour quitter son mari. Quand elles quittent c'est partir à Nouméa. Elle est partie d'elle-même sur Nouméa. La plupart des couples comme ça, ils partent tout de suite à Nouméa. (Blanc).

I : D'accord. Si il y avait eu un foyer à Lifou, tu y serais allée ou pas ?

P : Euh... Peut-être pas parce que sur Lifou, on a notre famille. Pour moi, je dis peut-être pas parce que j'ai mon père, j'ai ma mère. J'ai ma famille mais je suis sûre que pour les autres femmes un foyer ça serait bien.

I : Pour celles qui n'ont pas toujours de famille sur Lifou.

P : Oui. Oui car même moi je dis que je suis bien mais le jour où mon père il va fermer les yeux... je sais pas moi... Je suis là avec mes enfants mais peut-être que mes frères et mes belles-sœurs ils vont me dire de partir. Là j'essaie, j'attends, j'essaie de vite construire.

J'essaie de... Là cette année mon projet c'est d'essayer de faire le plus vite possible une maison pour moi.

I : Une maison pour toi et tes enfants.

P : Et mes enfants parce que le jour où mon père, il va fermer les yeux avec ma mère, et bien ça ne va pas être pareil. C'est pour ça que je suis revenue parce que je sais qu'il y a mon père et puis ma mère qui sont là à m'aider. Toujours maintenant, ils sont là à m'aider. Mais le jour où ils ne seront plus là je crois que je vais m'enfoncer, je vais me noyer. Je ne vais pas réussir à... (Blanc).

I : Tu penses à l'avenir.

P : Oui voilà. (Blanc puis joue avec les enfants).

I : Et quand tu allais au dispensaire, tu avais des craintes, des hésitations à parler ?

P : Euh...

I : Tu arrivais à parler librement, facilement de tout ça ?

P : Euh oui. Oui parce que des fois je tombais sur un infirmier qui était un infirmier de Lifou, ou une aide-soignante. Non je n'avais pas du tout peur de parler. Avec les sages-femmes non plus. (Blanc).

I : Et le pasteur ? (Blanc). C'était une personne de confiance pour toi ?

P : Non, le pasteur, il est juste venu pour m'emmener mais il voyait aussi un peu la vie du grand-père, des parents de mon ex-mari. C'était des gens qui ne sortaient pas, qui ne participaient pas aux festivités de la tribu et tout ça. Parce que ce que mon ex belle-mère a vécu c'est ce que j'ai vécu. C'est... Si tu veux tout ce que mon ex-mari me faisait c'est ce que lui il avait vu. C'est pour ça ils ont dit de faire attention pour mon fils. Vite le soigner parce qu'il va... Ce qu'il a vu peut être qu'il va refaire la même chose. (Les enfants jouent autour de nous). Je crois plutôt... Moi je dis qu'un foyer ici à Lifou... Il faudrait plutôt des aides à construire pour les mamans. Pour qu'elles vivent sur un terrain, qu'elles demandent un terrain dans sa tribu, et bien dans tribu. Et puis une aide à construire pour qu'elle reste dans sa maison avec ses enfants. Là je crois qu'il y aura beaucoup de femmes qui auront le courage de partir de ce qu'elles vivent, et bien de leurs souffrances. Je connais plein de femmes qui ont quitté leur mari parce que voilà il est méchant. Elles ont pas fait de certificat mais voilà elles sont parties sur Nouméa, aller chercher du travail. Elles sont parties toutes seules parce que c'est vrai qu'ici à Lifou... C'est un gros problème pour les mamans. Même si il y a un foyer, le regard des gens et le bouche à oreille ça fait déjà décourager les femmes à aller en parler. Aller parler de son vécu.

I : Parce que tout se sait à Lifou.

P : Oui voilà. Moi avant mon nom marital c'était Wenehoua mais ceux qui faisaient la cuisine, le snack de l'hôpital, c'était la famille. Du coup à chaque fois, on me cachait et ils ne disaient pas qu'il y avait quelqu'un dans la chambre. Ils disaient juste de livrer une assiette mais c'était pour le personnel quoi. Ils ne savaient pas que c'était pour moi parce que sinon ils vont dire à la famille que je suis à l'hôpital.

I : Tu étais déjà allée plusieurs fois à l'hôpital. Tu y avais dormi ?

P : Oui. Sept fois mais pas dormi. C'était juste pour faire montrer les coups quand on me frappait. Quand j'étais enceinte aussi. Après à chaque fois je revenais. Je revenais parce que je me disais que... J'avais envie de partir mais... Mais à chaque fois que j'y allais je me disais tout à l'heure. Et ça revient « Quand on se marie c'est jusqu'à la mort ». Jusqu'au jour où j'ai vu le couteau et le fusil. Si je continue ça va être le cimetière...

I : Il faut que je parte.

P : Il faut que je parte. (Long blanc).

I : Et tu en parles avec les autres femmes.

P : Avec les autres femmes, oui. Je discute avec elles (Les enfants prennent le dictaphone, jouent autour de nous).

Reprise de la discussion.

I : Et à l'hôpital c'est le médecin qui appelé la gendarmerie.

P : Oui directement. Déjà quand ils ont tapé mon nom dans l'ordinateur, il y avait plein de certificats. Du coup ils ont vite appelé. Ils sont venus au dispensaire, dans ma chambre. Ils ont pris des photos pour montrer... Mais je ne sais plus si c'est le médecin ou le gendarme qui ont appelé pour me faire partir sur Nouméa ?

I : Pour organiser ton départ pour le foyer. Ils l'ont peut être faite ensemble.

P : Oui. Et puis quand j'étais à Nouméa, j'ai su par une copine que sa sœur, elle se faisait toujours embêter par des gens. Et du coup la gendarmerie, ils ont fait pareil. Ils l'ont fait partir sur Nouméa, elle a une maison qu'elle ne paie pas beaucoup et elle a un petit travail pas loin de chez elle. Et du coup, elle est à Nouméa, elle est dans sa maison avec ses deux filles, et puis elle est bien... Elle est tranquille.

I : Et ça toi tu aimerais bien ?

P : Oui, ça j'aimerais bien. Être à Nouméa, oui. Non, je veux pas être à Nouméa parce que chez moi, chez nous c'est ici à Lifou. Mais j'aimerais bien. Je voudrais bien montrer à toutes les femmes de Lifou que quand on subit de la violence et bien faut pas toujours rester enfermées. Mais ici. J'ai envie de montrer aussi qu'on n'a pas besoin de partir loin, on peut rester ici sur Lifou.

I : Refaire sa vie ici mais sans mari.

P : Oui, sans mari mais ici, à Lifou. Il y a une assistante qui nous suivait aussi. Elle venait tout le temps nous voir. Je ne me souviens plus de son prénom. Elle habitait sur le voilier à la marina.

I : Sabine ? (Éducatrice spécialisée).

P : Sabine oui ! Jusqu'à ce qu'on soit bien et que j'ai eu un travail. On était bien, les enfants ils étaient bien et ça y est, il y avait plus besoin qu'on soit suivi.

I : Sabine, elle t'a aidée aussi ?

P : Oh oui beaucoup.

I : Elle a été importante.

P : Oui. C'est grâce à Sabine aussi. (Blanc).

I : Et toi donc tu racontes ton histoire aux autres femmes, tu les encourages.

P : Oui voilà, je leur raconte mon histoire parce qu'il y a des mamans qui restent. On pense qu'elles sont bien avec leurs maris mais en elle, on voit sur leur physique qu'elles ne sont pas heureuses. (Interrompue par les enfants).

Reprise de la discussion.

Si il faudrait faire un foyer, mais loin du centre. Loin du centre.

I : Loin du centre de Lifou. Que ça soit isolé.

P : Oui voilà. (Interrompue par les enfants). Là je pense que les femmes elles vont avoir du courage à l'hôpital... Bin de partir et de rester au foyer, si d'ici là il y aura quelque chose pour les femmes.

I : Et au dispensaire, est ce que tu penses qu'on pourrait améliorer l'accueil ? Qu'on pourrait mieux accueillir ces femmes ?

P : Au dispensaire ? Euh... (Réfléchit). Peut-être si c'est placé un peu plus haut vers là où vous restez (Logement de fonction au-dessus du dispensaire). Je pense que oui il y aura des femmes qui vont... Parce que oui si on reste tous en bas là...

I : En bas, aux urgences ?

P : Oui, tout le monde va savoir qu'elle est là parce qu'elle s'est faite taper par son mari. Vous voyez un peu le truc ?

I : Que ce soit un endroit plus calme et plus isolé ?

P : Oui. Plus discret.

I : Plus discret. (Blanc). Si il y avait un endroit plus discret avec des médecins, des psychologues, tu penses que les femmes elles iraient ?

P : Oui. Elles auront pas peur.

I : Tu aurais d'autres suggestions ?

P : Euh... Comment ? (Les enfants jouent autour).

I : Est-ce qu'il y a des choses qui t'ont dérangé quand toi tu es venue ?

P : Non, non, non ça ne m'a pas dérangé... Si ça m'a dérangée parce que j'étais dans une chambre qui n'était pas fermée à clefs. Et puis moi je voulais rester là, mais je me disais qu'un moment ou un autre mon mari il va rentrer. Mais ils ont dit « Il ne faut pas t'inquiéter, personne ne va rentrer ». Mais je connais l'hôpital de Wé, même quand on est hospitalisé, même dépassé les heures d'ouverture, il y a toujours quelqu'un qui rentre, qui essaie de voir. Ils viennent voir quelqu'un mais ils se sont trompés tu vois ? C'était juste ça le petit problème. C'est bon c'était discret. Tout c'est bien passé mais si on m'avait emmenée un peu plus haut et bien je serais mieux, plus rassurée. Parce que en restant en bas, à l'hôpital... (Interrompue par les enfants).

Reprise discussion.

I : Oui donc que la chambre soit plus isolée et qu'elle ferme à clefs.

P : Oui parce que on venait de me taper, de me mettre le couteau... J'avais peur. Je restais dans la chambre mais j'avais peur. J'avais peur que mon mari, il rentre encore dans la chambre. (Blanc). Parce qu'à Nouméa, il m'est arrivé la même chose, j'ai oublié de vous dire. Et après, ils ont appelé un vigile pour rester devant ma porte. Là j'étais bien rassurée, parce que je dormais à Gaston Bourret, à l'hôpital (Hôpital de Nouméa), parce qu'il m'avait tapée encore. Deux jours après la sortie de l'hôpital de mon premier, il m'a frappée mais mal frappée. Je venais de sortir de l'hôpital...

I : Parce que tu avais accouché du premier ?

P : Oui du premier. Du coup, je me suis sauvée chez le frère de mon père, qui m'a emmenée à l'hôpital. Arrivée aux urgences, et j'étais avec ma mère. Quand il est rentré, le papa, j'étais avec ma mère dans la chambre, et même le docteur, il est venu. Il parlait de me jeter par la fenêtre devant ma mère, le docteur. Du coup, ils ont appelé la sécurité. Le temps que je reste dans la chambre, ils ont mis un vigile devant la porte... Pour surveiller qu'il ne revienne plus. Et puis la police, ils sont partis chez lui le voir. (Blanc interrompu par les enfants). Aujourd'hui, je pense que toutes les femmes elles sont parties à Nouméa, je pense non ? Les femmes qui ont vécu presque la même chose que moi. Je sais pas si vous, vous connaissez des femmes qui ont vécu la même chose que moi, si elles sont toujours ici sur Lifou ou si elles sont sur Nouméa.

I : Oui, j'en connais sur Lifou. Et tu es la première que je vois qui est partie à Nouméa.

P : Ah oui. (Blanc).

I : Et aujourd'hui toi, tu aimerais aider ces autres femmes ?

P : Oui pour ne pas avoir peur, ne pas toujours rester enfermées, aller voir les associations, pour qu'on puisse les aider. (Blanc puis les enfants reviennent jouer autour de nous).

I : Toi c'était surtout les coups dont tu étais victime.

P : Oui moi c'était les coups. Je ramassais des coups. A chaque c'était la même chose. C'était pas son choix. Moi je suis le choix de ses parents. (Blanc).

I : C'est ce qu'il te disait.

P : Ou quand ses parents ils venaient avec nous, il le disait à ses parents. Mais nous, on pensait qu'il le disait parce qu'il était ivre mais après il faisait la même chose quand il était à jeun. Il le disait carrément à ses parents. C'est là que ses parents ils ont commencé à... Ils ont commencé à dire c'est mieux que je reparte parce que... Ils n'étaient pas contre mon départ. (Blanc).

I : Parce que quand on veut divorcer il faut que les deux familles soit d'accord.

P : Oui pour le mariage coutumier. Il y a en a qui veulent divorcer mais le mari il ne veut pas. Après il y a la dissolution du mariage qui se fait automatiquement maintenant au tribunal. Quand il y a séparation corps à corps pendant cinq ans, il y a dissolution du mariage.

I : Si c'est un mariage coutumier ?

P : Oui si c'est un mariage coutumier. Si le mari, il ne veut pas signer tout de suite et bien il faudra attendre 5 ans. Moi mon divorce il a été prononcé en 2011, au mois d'août, le 7 août 2011.

I : Oui, donc longtemps après.

P : Cinq ans après que je sois partie de la maison. 2007. 2011.

I : Cinq ans après.

P : En fait ce qui est dur pour les femmes, c'est le regard des autres personnes qui empêchent... De faire les démarches contre notre mari. Après quand tu as des gens, des psychologues ou des médecins, des infirmiers, qui nous disent ce qu'il faut faire, qu'il faut pas avoir peur, on va être là, on va t'aider... Eh bien moi... Ça m'a beaucoup encouragée puis fait avancer. J'avais peur, d'habitude à chaque fois je retournais chez moi. Et c'est en m'envoyant à Nouméa que j'ai tout réussi. On m'a beaucoup aidée, expliqué... Surtout pour mes enfants. Je ne voulais pas quitter mes enfants. Mon père et ma mère, ils m'avaient proposé de partir en France. Pour partir un peu. Parce que c'est que quand on quitte un peu, tu vois ? Quand tu quittes la famille de où tu t'es mariée, tu sais que tout le monde, ils vont parler. La famille, ils vont parler de nous, de mes parents aussi. Ils vont dire qu'ils

nous ont laissé nous marier et puis quand je retourne ils sont toujours là à m'accepter. Parce qu'un mariage coutumier, il ne faut plus retenir. Tu comprends ?

I : Toi tu ne plus rester dans ta famille ?

P : Oui, dans les autres cas. Mais dans mon cas à moi, mon père il ne va pas me dire de partir pour qu'on me tue là-bas.

I : Et donc ça a posé problème entre les deux familles ?

P : Non pas trop, parce qu'on s'est bien arrangé. Comme c'est moi qui a eu la garde des enfants. C'est moi qui a eu la garde. Du coup quand il venait les chercher, je laissais mais je n'avais plus peur comme il était passé au tribunal. Il était en sursis. Malgré que j'aie toujours eu peur de lui, ça y est, depuis la gendarmerie, l'hôpital et puis le tribunal, ça fait que ça y est, il a peur. Il a peur. Il a même peur de s'approcher de moi. Avant j'avais trop, trop peur. J'avais peur. Maintenant c'est lui.

I : Vous vous croisez des fois.

P : Oui. Pour les enfants. (Blanc). Bin dernièrement il est venu chercher les enfants... Et j'ai un fils... Mon fils il s'est fait tapé par son père. Il avait fait une bêtise. Ça l'a traumatisé. Du coup il est resté avec moi pendant les vacances. Mes parents ils sont partis en France et moi je devais aller à Nouméa. Comme les vacances je ne travaille pas, j'ai dit j'ai envie d'aller à Nouméa. Peut-être que... Parce que quand on travaille à Nouméa... J'ai dit que peut être après je vais facilement trouver une maison. Ils vont peut-être m'aider, parce qu'ici il faut... (Blanc). J'ai demandé à mes parents de partir à Nouméa mais avec mon fils qui voulait rester avec moi... Bin du coup je ne suis pas partie.

I : Donc quand ils vont là-bas les enfants, ils se font astiquer.

P : Oui. Quand ils font une bêtise ils se font astiquer. Mais il a été traumatisé. Du coup quand il fait une bêtise il le sait que son père va le taper et du coup il a peur. Il est resté avec moi, il est rentré que avant-hier. Comme il va à l'école à Nouméa. (Blanc).

Mon copain, mon copain il voit que l'on a trop été traumatisé par mon ex-mari. (Les enfants jouent autour de nous). (Long blanc).

Mais c'est bien. Ça serait bien un petit foyer juste pour... En attendant que les mamans elles se décident à partir à Nouméa ou si elles trouvent quelque chose. (Blanc).

I : L'association essaie de créer un foyer, c'est en projet.

P : Ah oui ?

I : Oui mais c'est compliqué avec la province (Province des îles Loyauté).

P : Oui parce que coutumièrement, il a des choses qui... Ils vont dire « Toutes les femmes vont se marier, et elles savent déjà que si il a juste un petit problème, il y a de l'aide à côté ».
(Parle aux enfants).

Reprise de la conversation.

I : L'association AAVIL tu la connaissais ?

P : Ici à Lifou ?

I : Oui, ici à Lifou.

P : Non, j'y suis jamais... Jamais allée. Mais c'est l'association des femmes qui veulent un foyer à Lifou ?

I : Oui c'est ça, l'association AAVIL. C'est un projet mais ça prend du temps. Parce que voilà, coutumièrement ça pose problème. Tout le monde n'est pas d'accord.

P : Tout le monde n'est pas d'accord pour la construction ou c'est l'endroit ? Parce que moi si c'est pour l'endroit, comme on est propriétaire terrien ici... Bin je... Je... Je proposerais bien de le faire ici.

I : Ah oui ? Ah mais c'est vraiment gentil ! Je crois qu'ils ont un endroit dans le nord mais je ne sais plus comment ça s'appelle. C'est dans le Wetr, je n'y suis jamais allée. (Blanc).

P : Bin moi, si je n'arrive pas à avancer je crois que je vais retourner au foyer. Si jamais... J'aimerais vite construire pour... Si je n'arrive pas à construire ici, et bien j'irais à Nouméa (En baissant la voix). Parce que quand je demande des aides... C'est mes cousines qui travaillent là (A la mairie)... A chaque fois elles me répondent « Pourquoi tu demandes à avoir une maison ? Ton père il a plein de maisons ». C'est vrai, il a une maison la haut, une maison ici. C'est vrai c'est à mon père, mais il faut penser à demain, à plus tard.

I : Oui ce n'est pas à toi mais à ton père.

P : A mon père. Ils m'ont proposé un terrain déjà, de choisir... Mais voilà après il faut construire...

I : Et ça coûte de l'argent.

P : Oui parce que comme je vis chez mon père, lui est retraité, il a une société. Ma mère, elle travaille au collège d'Etat. Bin voilà pour eux ce n'est pas urgent que... Que j'ai pas besoin. Alors que j'ai vraiment besoin parce que là...

I : Tu as envie d'être indépendante.

P : Oui voilà ! Je reste là-haut mais je ne suis pas chez moi. Je paye le courant, je paye l'eau, je paye à manger pour moi et les enfants. J'ai envie d'être indépendante et surtout... Surtout je pense à quand ils ne seront plus là. Mes frères, ils peuvent me dire de partir. Et j'aurais déjà ma maison et le terrain. Et c'est surtout que j'ai beaucoup d'enfants.

I : Tu veux une sécurité pour l'avenir.

P : Oui. J'ai une tantine, elle m'a fait montrer chez elle. Tu dois la connaître, elle est malade. On lui a donné un container pour vivre dedans. Parce qu'elle faisait souvent des tentatives... A chaque fois, ils lui coupaient le courant. Elle n'avait pas d'argent sur son compte et à chaque fois elle montait sur les poteaux d'électricité.

I : Ah oui ? (Rire).

P : Oui. (Rire). Bin quand j'ai vu ça, j'ai dit « C'est bien parce qu'on s'occupe bien d'elle ». Comme elle n'arrive pas à vivre avec sa mère et son frère, qu'ils se disputent toujours. Comme elle est un peu dérangée, bin du coup ils lui ont donné une maison, un container. Il y a les toilettes, la chambre, la télé... Je lui ai dit « Mais tu as de la chance! Tu as ta maison! Quand tu pars, tu pars. Quand tu veux revenir, tu reviens dans ta maison ». Et elle m'a dit « Bin oui c'est grâce aux femmes qui s'occupent d'elle, à l'association ». Elle a été violée par plusieurs garçons du coup c'est qui fait que.... Mais je sais pas mais peut-être que ça aussi ça fait partie des violences... Euh... Oui ? Non ? Je sais pas.

I : Ah oui, oui le viol ça fait partie des violences.

P : Bah je crois que c'est l'association AAVIL parce qu'elle est suivie. A chaque fois, elle appelle sa tutrice. Elle me demande « Est-ce que je peux appeler la tutrice pour lui demander quand est ce qu'ils vont payer ? ». Parce qu'elle a un compte à Korail (Supermarché).

I : C'est bien tout ça.

P : Oui. Et à Nouméa, pour les femmes, j'ai vu plein de femmes qui ont été aidées dans les foyers.

I : A Nouméa, il y a plus de choses...

P : Plus de choses, oui. (Long blanc). Mon fils, il est parti. C'est sa première année au lycée. Je lui ai dit que cette année je vais commencer à... J'essaie de tout faire pour construire. J'essaie d'économiser, et surtout j'essaie de demander de l'aide pour construire. C'est pour ça, quand ils vont venir demain, et bien ils savent qu'ils sont chez moi, que c'est leur maison.

I : C'est leur maison, c'est important. (Les enfants chuchotent à leur mère).

P : Parce que mon père, il a une soixantaine d'année. Là pour l'instant, c'est bon, il me donne la maison pour vivre là-haut mais après on ne sait pas. (Long blanc et les enfants continuent de parler à leur mère).

I : Je te remercie P3 de tout m'avoir raconté. Oleti. (Blanc).

P : Euh...

I : Est-ce que tu veux rajouter autre chose ? Tu veux dire quelque chose ?

P : Euh... Bin moi je voulais rajouter quelque chose... Euh... Bin moi... si ils ne peuvent pas pour le foyer, si ils peuvent aider les personnes, les mamans chez elles... (Blanc).

I : Chez elles ? Comme toi ici ?

P : Oui voilà chez elles dans leur tribu. (Long blanc).

I : Et c'est important que les femmes comme toi elle donne leur avis.

P : Oui c'est important parce que pour les autres qui disent « Ah non ça sert à rien ». Bin si elles vont voir que nous on est passées par là, que l'on nous a aidées, que l'on est là maintenant. On est bien, on a tout ce que l'on veut maintenant. Et bien je crois que ça va les... Ça va les encourager à faire la même chose que nous. Le même chemin.

I : C'est un exemple. Tu es un exemple.

P : Oui je suis déjà un exemple. (Rire gêné).

I : Un bel exemple.

P : Oui. Parce qu'il y a même des femmes qui sont mariées coutumièrement, elles se sont suicidées. Parce que c'est la même chose le mariage coutumier. Et arrivées là-bas, elles sont maltraitées par leur mari. J'en connais une qui s'est suicidée. Bin moi aussi ! Des fois, ça m'est arrivé de dire que je vais me suicider. Mais après, j'ai dit non je vais... Quand on me dit « Faut faire un certificat ». Les médecins et les infirmiers, ils disaient « Faut faire un certificat et puis tu donnes à la gendarmerie ». Et bin ça m'encourage de... j'enlevais ça de ma tête. Des fois je disais « Vaut mieux mourir que de toujours se faire taper ». Et puis après à la fin, quand je suis partie, j'ai dit « Non il y a pas besoin de mourir ». On peut faire bin ce que j'ai fait, partir de la maison, suivre le chemin... Bin le chemin que j'ai pris.

I : Il y a d'autres solutions que la mort.

P : Voilà.

I : Mais tu y pensais souvent au suicide ?

P : Oui. (Blanc). Parce que tu sais c'est toujours la même chose. Toujours la même chose. On dirait que c'est plus la peine de vivre parce que (Le téléphone vibre)... Parce que dans notre tête, on est mariés et voilà c'est jusqu'à la mort même si... Si... Comment ? Il a des choses qui sont pires mais il faut rester. Mais du coup non. Non, non ! Faut pas croire en tout ça. Si on n'est pas bien, et bien on ne va pas faire semblant. Parce qu'il y a beaucoup de femmes qui... Elles ne le disent pas. Elles ne le montrent pas mais on le voit en elle...

I : Qu'elles font semblant que tout aille bien.

P : Oui. Alors que... (Blanc). (Les enfants demandent si l'entretien est terminé).

I : C'est bon P3 ?

P : Oui mais si tu veux encore poser des questions pour ta thèse.

I : Si toi tu as des choses à me dire. Comment tu vois l'avenir...?

P : Bin pour l'avenir, si on a un propre chez nous. On sait qu'on ne peut pas vivre chez nos parents parce que quand ils vont partir, c'est les frères qui décident et on ne sait pas ce que eux ils vont penser. Il faut avoir un foyer, et son propre toit. Mais après ce n'est pas facile pour les femmes qui reviennent. Parce que déjà quand tu n'es pas propriétaire terrien, on te place. Et puis quand tu as la sœur qui revient avec ses enfants et bien où est-ce qu'ils vont nous placer. Déjà qu'ils cherchent des endroits pour... Je dis ça comme ça parce que nous ça va on est propriétaire. Ça fait qu'on a de la place partout. Mais moi je pense aux autres femmes. Ça fait que du coup elles disent « Non mais c'est mieux à Nouméa parce que déjà nos frères ils ont juste des petites parcelles pour rester. Et puis nous on va rester où ? ». Et oui c'est ça aussi l'autre problème. (Blanc). Et puis il faut laisser les fils choisir leur femme. Parce qu'après ce qui arrive c'est que... (Blanc).

I : Et ça arrive souvent ça, que les fils ne choisissent pas leur femmes.

P : Oui Ça arrive souvent. Des fois c'est des conflits d'avant entre famille. Ils ne veulent pas que la fille soit de la famille avec qui il y a eu un conflit avant. Des fois c'est politique. La femme c'est un parti politique et le garçon c'est un autre parti politique. (Les enfants jouent avec le dictaphone, quelques secondes incompréhensibles).

Ça m'a fait plaisir de les entendre parler de ça. Au moins, ils savent que je ne suis pas partie pour rien. Je ne suis pas partie parce que c'était de ma faute. Quand ils ont sorti ça, et bien j'étais bien. Parce qu'avant quand je suis partie, je suis à Lifou, il y a les belles sœurs qui disent du mal de moi. Il y a la famille... Et puis, les enfants, ils entendent. Et puis là quand ils sont arrivés là pour les vacances et bien ils ont bien dit « Ah mais Maman, on sait maintenant pourquoi tu es partie. Parce que lui il te tapait. Grand-mère, elle a dit que lui te tapait beaucoup parce qu'il voulait se marier avec... ». Et ils disaient le prénom de l'autre dame. D'un côté ça fait... Et bien psychologiquement pour les enfants c'est bien parce que ça les... Ils ont compris. Et mes enfants... Bin je sais pas vous avez pas demandé. Mais mes enfants, ils sont repartis parce que c'est l'école qui m'a demandé.

I : Ils sont repartis où ?

P : Chez leur père. Je les ai laissés parce que c'est par rapport à l'école, par rapport à eux, pour leur bien.

I : D'accord. Donc là tes trois enfants ils vivent...

P : Ils vivent chez leur père. Enfin chez leur grand-père, parce que le papa il travaille sur Nouméa.

I : Et tu les vois un petit peu ?

P : Oui. Tout le temps je les vois, à l'école ou quand ils viennent ici le week-end. C'est bon parce qu'avec les enfants on s'entend bien. C'est à cause de mon fils, à l'école. Quand il est arrivé en CM1, ils ont vu qu'il y avait un problème. Et le maître, il a dit que peut-être que le problème c'est qu'il est à l'école ici, à ma tribu. Ils m'ont demandé d'essayer un trimestre de vivre chez son père et d'aller à l'école à Dreulu (Une autre tribu). Et quand il a essayé un trimestre, c'était lui le premier de la classe. Ils ont fait le conseil de cycle, et le directeur, les directeurs, ils m'ont félicité parce que je l'ai laissé. Et puis je me suis battue pour les croire, et puis j'ai eu le courage de le laisser. Là, à la rentrée des classes, il est en seconde à Nouméa.

I : Donc depuis qu'il est en CM1, ils sont chez leur père.

P : Oui.

I : Tu avais eu la garde et finalement ils sont partis chez leur père.

P : Oui. C'est l'école et le pédopsychiatre il m'avait dit que quand il y en a un qui part il faut les laisser partir. Ils vont vouloir tous partir. Et ça n'a pas loupé. Quand mon fils, il est parti et bien mon deuxième tout de suite il a changé. Il voulait suivre son frère. Du coup j'ai laissé, j'ai écouté le pédopsychiatre.

I : Donc les trois sont partis.

P : Les deux garçons oui. La fille j'ai retenu. Comme c'est une fille, je voulais... Je l'ai retenue jusqu'à la cinquième. J'ai dit ça y est, elle est grande, elle sait... Elle sait s'occuper d'elle. Et après j'ai laissé. Je les ai laissés mais je les ai inscrits à l'internat, à Wé, pour qu'ils ne sortent que le week-end. Pour qu'ils ne restent que le week-end chez le grand-père et la grand-mère. Là j'ai ma fille en troisième, cette année. Elle fait du volley, elle est dans la sélection.

I : Ah c'est une championne de volley ?

P : Oui. Et mon deuxième garçon, il rentre en cinquième, cette année.

Entretien n°4

Lieu : au domicile du père de ses derniers enfants

Personnes présentes : la participante, son fils de 1an et l'investigatrice

Atmosphère / ambiance : il a été très difficile de contacter la participante qui a annulé à plusieurs reprises le rendez-vous. Elle a toujours répondu au téléphone, mais elle ne s'est présentée qu'au quatrième rendez-vous. Son contact a été obtenu via le dispensaire où elle avait consulté, quelques semaines auparavant, pour une fracture du bras gauche suite à un coup de pied donné par son compagnon.

La participante m'a accueillie très chaleureusement, souriante. Elle était seule avec son fils. Tous les autres membres de la famille étant partis faire des courses. Nous nous sommes installées autour de la table de la cuisine. Emmanuel, son fils âgé de 1an, a été très sage et discret et nous a que très peu interrompues dans la conversation. Nous échangeons quelques banalités et parlons de son plâtre. Je lui explique, une nouvelle fois, les raisons de ma visite, et lui demande l'autorisation d'enregistrer l'entretien. Ce qu'elle accepte sans problème. En allumant le dictaphone, je la vois alors regarder, fixement, droit devant elle. Un blanc s'installe. Elle s'est alors mise à parler spontanément, en sanglotant. La participante a pleuré tout au long de l'entretien.

P : C'est dur parce que... (Elle pleure). J'avais besoin de parler. J'avais besoin d'en parler avec quelqu'un. (Blanc, elle pleure). Et là comme je disais à Sabine, c'est pas la première personne. Parce que j'en ai vu des personnes à Nouméa... Mais ça n'a jamais avancé. Et moi je pensais que j'allais vivre toute seule avec mes enfants. Parce que ce que j'ai vécu quand j'étais petite. J'ai galéré toute mon enfance...

I : Avec tes parents ?

P : Avec mes parents adoptifs. Ils sont séparés, je me suis retrouvée avec mon père. Et tout ce qu'il faisait et bien j'ai tout... Il s'est passé plein de choses avec lui. Et moi j'ai peur que mes enfants subissent la même... Ce que j'ai vécu. Parce qu'il me battait aussi. Et tout ça c'est toujours resté dedans. Je levais la main aussi sur mes enfants. Ils disaient que j'étais méchante, et ils voulaient aussi que je reste comme ça, pas que je refasse ma vie... Avec quelqu'un d'autre. Tu sais là je suis perdue, je ne sais pas quoi faire. Là je suis avec lui mais... Comme je vous ai dit hier, au téléphone, je n'ai pas de repère. Je ne sais plus quoi faire. (Blanc).

I : Tu restes où la ?

P : Là je suis de maison en maison. Je vais chez ma famille mais... Ce n'est plus la petite P4 d'avant. C'est... (Renifle). J'étais obligée de revenir parce que comme je devais récupérer le

petit. Ils voulaient que je retourne mais toute seule. Je voyais sur eux... Que je retourne Kedeign (Nom de la tribu de sa famille adoptive) mais toute seule. Je voyais sur eux qu'avec mes enfants c'est... Ils ne sont pas tranquilles. Alors du coup, je suis revenue ici (Chez son compagnon, le père de son dernier fils). Comme je disais à son père, que je vais de maison en maison. Pourtant c'est la famille (Se remet à pleurer. Blanc). Je ne sais pas. On dirait que pour moi c'est... Je suis quelqu'un d'autre. (Blanc).

I : Tu ne te reconnais pas ?

P : Je ne me reconnais pas. (Blanc). Tous les jours, je me réveille, et tous les jours je pleure. C'est mon cœur qui pleure. Je suis revenue ici mais ce n'est pas ça. (Blanc). Déjà j'ai mon fils qui est à Nouville. Je pense trop à lui. Mais on dirait que je n'ai plus de temps à... (Blanc).

I : Tu as un grand qui est à Nouville ?

P : Mon fils qui est handicapé. Pour moi, c'est dur un peu de m'occuper des autres enfants (Les enfants de son compagnon) alors que j'ai mes enfants aussi. (Blanc). Mais là c'est par rapport à ma famille aussi. Ils me regardent comme si j'étais une... Une étrangère pour eux. Pour moi, on dirait qu'ils ont de la haine envers moi. (Elle pleure). Je sais pas. (Blanc). Ils sont tous en train de me regarder de travers. C'est pour ça je ne suis pas tranquille. J'essaie de m'en sortir mais je n'y arrive pas. Il y a un blocage en moi. (Blanc, elle pleure).

I : Un blocage ?

P : Oui, il y a un blocage. J'avance pas. (Blanc). Avec ma famille, ça ne marche pas. Avec mes enfants, je les ai pas avec moi. Ça ne marche pas aussi avec les autres enfants. C'est comme si je faisais semblant de les aimer mais ce n'est pas ça. (Blanc).

I : Parce que là tes enfants, ils sont à Kedeign ?

P : Non, ils sont passés en famille d'accueil. (Blanc, elle pleure et renifle). Je... Je pensais que j'allais... Que j'allais faire ma vie toute seule, que je restais comme ça avec mes enfants, que j'allais trouver du travail, avoir une maison... Mais... (Blanc, elle soupire). Mais moi, c'était toujours mon père qui faisait tout pour moi. Je grandissais et j'avais atteint la majorité. Mais c'était toujours lui qui faisait tout. Il y avait pas de... Comment on appelle ça ? Il était toujours là pour moi. C'est pour ça maintenant je n'arrive pas à avancer toute seule. C'est difficile. Moi je voulais me débrouiller depuis... Mais il fallait toujours que c'est lui qui prenait des décisions. C'est vrai que c'est mon père mais voilà jusqu'à maintenant j'ai plus... C'est comme si je suis bloquée. (Se remet à pleurer). J'ai besoin de quelqu'un pour avancer parce que lui il était toujours là. Pour le travail, c'est lui qui cherchait du travail. C'est lui qui faisait les papiers. Il ne voulait pas que je fasse tout ça toute seule. Je voulais faire une formation, j'étais acceptée à Bourail mais il voulait pas que j'aille en formation, à Bourail.

CAP petite enfance. Ça fait que du coup il m'a cherché du travail mais sur Nouméa. Ça fait qu'après j'ai travaillé dans une école maternelle. En 1999, j'ai du tout larguer parce que j'en avais marre aussi de ce qu'il faisait. Je dis ça mais en même temps il avait plein de... (Blanc, elle pleure). Après, il m'a lâchée. Après, il a trouvé des compagnes et tout. J'ai été larguée et tout. J'ai été... Je me suis retrouvée toute seule. (Blanc). Et là, il y a du blocage. Je n'arrive pas à avancer. (Elle renifle). Mon point faible c'est ça... Quand je suis avec quelqu'un je suis trop sentimentale. Je n'arrive pas à lâcher la personne. Après je... Je reste avec lui jusqu'au bout et après je peux plus. C'est comme si, tu vois, je reste avec une personne et voilà... C'est comme si je ne suis plus toute seule. Je suis avec quelqu'un. Et mes enfants, ils ne savent pas... Pourtant je leur ai expliqué. Et j'ai besoin de refaire ma vie. Mais ce que elles, elles veulent c'est que je reste seule à m'occuper d'eux. (Blanc).

I : Juste toi et les enfants. Mais toi tu sens que tu as besoin de quelqu'un.

P : Oui voilà les deux. C'est vrai qu'il y a d'autres mamans qui s'en sont sorties. Mais avec 2 enfants seulement. Mais celles qui ont beaucoup d'enfant je ne sais pas comment elles font. J'en ai vu à Nouméa. (Long blanc). C'est comme si je n'avais plus ma place. J'ai ma famille mais je n'ai plus ma place. Enfin quand j'ai mes enfants avec moi. C'est pour ça quand on est passés au tribunal avec Sabine, ils m'ont dit qu'il fallait vite trouver quelqu'un pour qu'il puisse accueillir après les enfants, dans la famille. Et puis moi, je n'arrive pas à trouver. Parce que eux ils ont leur petite famille et ils sont nombreux. Je peux pas les placer chez mes frères, surtout chez mes frères. (Elle renifle, puis blanc). Ils ont leur femme, ils ont leurs enfants. Ils m'ont dit de trouver du côté de Kedaign. Pour ma grande déjà, j'ai ma tante, la sœur de mon papa biologique. Quand elle m'a vu à Kedaign, elle m'a dit qu'elle allait prendre la grande, ma fille aînée. Je suis un peu soulagée, un tout petit peu soulagée. Mais il reste les autres enfants maintenant. (Long blanc). Je sais que c'est vrai que... Je crois que pour mes enfants de vivre avec quelqu'un. Ils m'ont vu vivre avec leur papa. J'ai galéré quand même. On se disputait, on se bagarrait. C'est pour ça, ils m'ont qu'il vaut mieux que je reste comme ça. Je ne suis pas faite

pour rester avec un homme. Et moi aussi, je pense la même chose qu'eux (Se met à pleurer). Parce qu'ils voient sur moi que j'ai un comportement de gamine. Je joue trop avec les enfants. Je ne suis pas mère dans ma tête. C'est pour ça ils préfèrent que je reste toute seule avec eux, mes enfants. Moi je pense mais eux ils me disent ça. Et j'en ai entendu parler des grandes personnes. Ça sortait de la bouche des adultes aussi. (Elle pleure). Que j'ai un comportement de gamine. Et ça, je l'ai remarqué aussi. Et moi, je fais ça parce que j'aime bien les enfants. Alors pour les adultes, ils disent que je ne suis pas mère. Je ne suis pas

mûre dans ma tête. Mais moi, je suis une femme qui bouge, qui veut se débrouiller pour ses enfants. Mais quand je reste avec un homme c'est ça qui me bloque, j'avance pas avec mes enfants. C'est ça que j'ai remarqué. Mais quand je suis toute seule avec eux c'est... Je me débrouille, j'avance. Quand j'ai été hébergée à Nouméa, j'ai été hébergée ici, c'est toujours pareil je n'ai pas de repère. Non seulement je me fais rejeter mais mes enfants aussi. Mon fils qui est handicapé, celui qui se trouve à Nouville, lui aussi il s'est fait rejeter par son père. Sois disant qu'il n'y a pas d'handicapé dans la famille. Et moi ça m'a fait mal. C'est tout ça qui est resté dans ma tête. Tout ce que j'ai vécu c'est toujours resté dans ma tête. Je n'ai jamais oublié. Les gens qui m'ont fait du mal... Et là ça continue. Pourtant je suis gentille, je fais tout mon possible pour que ça se passe bien. Je tombe toujours sur des personnes qui sont... Je sais pas... Qui ont pas les mêmes pensées que moi. J'arrive pas. C'est pour ça j'ai essayé de vivre tout ça avec mes enfants mais quelque part. (Elle pleure). Jamais plus je veux voir ma famille. Je veux même plus, je veux même plus les voir. Là, en ce moment, on dirait que plein de gens parlent de moi, que je me comporte comme une gamine. Pourtant, j'essaie de rendre service et d'être gentille. En fait, c'est tout le contraire. C'est des coups de poignard que j'ai derrière le dos. Je ne sais pas comment ça se passe.

I : En quoi tu te comportes comme une gamine ?

P : Bin je sais pas. Parce qu'on me traite de conne, on me traite de petite fille, c'est... Mais moi ça me fait mal quand j'entends des paroles comme ça. (Blanc).

I : Ça c'était aussi avec ton mari ?

P : Je sais pas ce qu'il en pense lui. Avec mon ex, le papa de mes enfants, et dans ma famille, ça a toujours été comme ça. Mais pour là en ce moment, lui aussi il me dit qu'il faut arrêter de me comporter comme une gamine, comme une petite fille. (Blanc). Parce que là je ne sais plus quoi faire. Je vais aller toute seule avec mes enfants ou je ne sais pas. (Long blanc). Je me réveille le matin, avant de dormir le soir je fais que ça. Je pense trop à tout ça. J'ai trop de choses dans la tête. Je n'arrive pas à oublier ce qu'il s'est passé avant. Et à présent c'est... Je voulais construire une maison, une petite famille, comme tous les couples ils font. Avoir une famille. Et de mon côté on est tous comme ça. Moi et mes enfants on est comme ça. Il n'y a pas de repère du tout.

I : Et qu'est ce qui s'est passé avec ton mari ?

P : Parce que moi, ce qu'il y a en moi c'est... Bin je lui ai dit que... Parce qu'il m'avait demandé pourquoi j'étais comme ça. Je lui ai dit qu'il ne faut pas trop chouchouter les enfants. Il ne faut pas non plus les taper tout le temps, ça ne sert à rien. Il faut juste leur crier dessus pour qu'ils comprennent. Mais c'est comme si il y avait du laisser-aller. Ca fait

que je ne suis pas d'accord. Il faut... Les enfants, les enfants, ils grandissent. Moi j'ai fait ça avec mes enfants. Maintenant quand je parle, elles m'écoutent. Mais je leur ai dit que je ne vais pas remplacer leur mère. Toi tu es leur père, c'est à toi de les éduquer, de leur dire de ne pas faire ça... Et voilà c'est à lui de les éduquer, ce n'est pas à moi de le faire. Moi ici je l'aide pour préparer pour l'école, pour faire la cuisine pour tout le monde pour voilà... Le linge et tout. Je fais ça, je rends service.

I : Mais l'éducation c'est pour le papa.

P : Oui c'est bon il est strict mais voilà il y a un petit peu du laisser-aller. C'est pas tes enfants et tu leur parles et après ils répondent. Moi je dis... Je dis ce que je pense de leur comportement envers leur père. C'est pour ça, il prend mal ce que je dis. Pourtant il a dit que je suis plus grande que lui et que c'est à moi de... C'est à moi de lui apprendre les bonnes... Enfin le bon exemple.

I : Tu es plus vieille que lui, que ton mari ?

P : Oui, je suis plus vieille. Mais il faut qu'il sache que je peux pas tout faire en même temps. Bin je suis déjà... Ce que je suis en train de faire, je l'ai déjà fait avec mes enfants. Alors je ne vais pas le refaire avec ses enfants alors c'est à lui de leur montrer que lui aussi il peut le faire. Ce n'est pas à moi de tout faire.

I : Tu ne te sens pas capable de tout faire ?

P : Oui je ne peux pas tout faire en même temps. Je suis revenue à Kedeyn et à Hnasse chez mes parents biologiques. Ils m'ont dit « Si tu pars tu ne reviens plus ici, tu ne remets plus les pieds ici ».

I : Si tu pars de chez ton mari ?

P : « Si tu pars de chez tes parents adoptifs. Alors si tu veux retrouver le papa de ton fils, tu vas, mais tu ne remets plus les pieds ici. S'il y a des problèmes, tu vas ailleurs mais plus ici ». Alors c'est la même chose qu'à Wé. C'est pour ça, j'essaie de changer. (Elle pleure). Je n'ai plus de famille. (Blanc, elle pleure). J'ai toujours été mise à l'écart de la famille. Déjà, mes petites sœurs et mes frères qui me, quand on est petits déjà, qui me rabaisent. Et moi ça me fait mal. Ils me traitent de petite conne, de toute sorte de... En présence de mes enfants. Devant mes enfants. Comme si je me faisais cracher dessus ou insulter. On dirait que pour eux je ne suis rien du tout. Je n'ai jamais été leur sœur, leur frère. Pour moi, je ne suis plus rien pour eux. Je ne suis plus rien. C'est pour ça que si un jour je pars, je pars mais... Ça va être loin.

I : Loin de Lifou ?

P : Loin de tout ! (D'un ton un peu énervé tout en pleurant). (Blanc). Plus de souffrance. Plus rien. Plus de haine. Plus rien. (Long blanc, elle renifle, pleure). Je sais pas. En vivant ici, je ne sais pas.

I : Tu pourrais rester ici ?

P : Je ne sais pas. Je sais pas l'avis des gens.

I : Et de tes parents adoptifs ?

P : Je sais pas ce qu'ils en pensent. Ils n'acceptent pas, ils veulent que... Je sais pas. (Blanc). Voilà peut-être pour eux, je suis grande, je vais me débrouiller. Mais on est vieux maintenant, il ne faut plus compter sur les parents. Faut se débrouiller, faut avancer. De jours en jours, je me réveille, et c'est qu'il y a plus rien du tout. (Blanc). On m'appelle pour des papiers, on m'appelle pour des... Je sais pas mais je fais rien. Je ne fais plus rien. Je m'ennuie, c'est comme si je m'ennuyais, je n'ai plus rien à faire. Je ne fais plus rien. (Long blanc).

I : Et là qu'est-ce qu'il s'est passé avec ton bras ?

P : Non, non c'est de ma faute. Parce que voilà il dit qu'il est tout le temps avec ses enfants. Il est tout le temps avec ses enfants et moi avec notre fils. Et que mes enfants ils ne veulent pas que ma grande ils ne veulent plus la voir ici. Elle vient pour passer la journée mais après elle repart. Mais elle ne dort pas ici. Sinon mes autres enfants je ne sais pas. (Blanc). Pour l'instant là, je ne sais même pas si il y a quelque chose entre nous. Mais moi, je vois qu'il n'y a pas d'avenir. Il n'y plus d'avenir.

I : Il n'y a plus d'avenir avec lui.

P : Oui, il y a plus rien. Ce n'est plus comme avant. Il sort, il dit plus rien, je reste comme ça. Avec le papa de mes enfants, tout le temps lui il surveillait ce que je faisais. Il m'avait toujours trompé et j'ai toujours laissé parce que j'ai aimé le papa de mes enfants, malgré l'âge qu'il avait. Il était plus vieux que moi. Là il a soixante ans. Mais il continue à boire. Et là je suis avec lui mais... (Elle pleure). Je ne sais même pas si il y a un avenir.

I : Vous êtes mariés ?

P : Non. Apparemment il y avait un mariage cette année mais ça était annulé. C'est pour ça, pour moi c'est vide. Il n'y a plus rien. Il n'y a plus d'espoir. Ça va, j'attends. D'habitude, je pars quand il sort. Mais là je ne dis plus rien, c'est vide dans ma tête. Plus rien. Je m'en fiche... Ce qu'il fait... (Long blanc).

I : Et il y avait de la violence entre vous ?

P : Non c'est la première fois. C'est le fait que j'ai parlé de ses enfants qu'il a levé la main sur moi et qu'il m'a donné un coup de pied au bras. (Blanc). C'est comme si que le vase il a

débordé parce que ça fait un bon moment qu'il aime pas mes manières. Je suis tout le temps après ses enfants.

I : Parce qu'il a des enfants qui ne sont pas les tiens.

P : Oui. Il a trois enfants. Non mais ils sont gentils mais voilà.

I : Donc vous vivez avec ses trois enfants et les vôtres ?

P : Que notre fils à nous deux. L'autre petite je l'ai donnée à ma petite sœur, à Hapetra, avec son mari parce qu'ils n'ont pas d'enfant. C'est comme une aussi que j'ai eu avec le papa de mes enfants, celle qui est née en 2007, elle est en France avec Laurent et Corinne. Eux deux aussi ils ne pouvaient pas avoir d'enfant.

I : Donc tes premiers enfants tu les as eu avec un autre homme ?

P : Oui. (Blanc). Parce qu'ils mont chassée. Ils m'ont chassée la famille de... (Elle pleure). Ils ont dit qu'il faut faire un test ADN pour mon fils qui est handicapé. Faire un test ADN. Vous trouvez ça juste vous ? Qu'on vous demande tout ça ? (Elle pleure). Ça fait que tout ça, c'est resté dans ma tête. Je n'arrive pas à oublier. Moi ça me fait mal. Ils demandent un test ADN. (Elle pleure). C'est pour ça je me dis ça c'est dur... C'est dur. Mais j'ai toujours laissé. Et puis toute ma famille, ils ne comprennent pas. Ils ne comprennent pas ce que j'ai vécu parce qu'ils savent... Même si je leur raconte ils ne comprennent rien du tout. (Elle pleure, long blanc).

I : Et qui est-ce qui t'aide en ce moment ?

P : Il y a Sabine mais elle vient pour mes enfants c'est tout. Mais j'ai que ça. Non ma famille, il ne faut plus y compter parce que... Comme je n'ai plus supporté mon père aussi, je crois qu'ils m'en veulent pour ça. Parce que j'ai fugué, de Koutio, de la maison. Ils m'en veulent pour ça. (Blanc).

I : Ton père adoptif ?

P : Oui. Quand j'ai atteint l'âge de dix-huit ans, dix-neuf ans je suis partie de la maison. C'est moi qui a voulu partir parce que je n'aimais pas... Il me laissait toujours toute seule à la maison... Je me retrouvais toute seule. Maintenant qu'ils sont tous mariés, mes frère et sœurs... (Elle pleure). C'est pour ça je ne veux pas les charger avec mes enfants. Parce que pour eux, j'ai fugué. C'est à moi de récolter ce que j'ai semé. Bin voilà, j'ai récolté. (Elle pleure). Pour moi, je pense comme ça parce que ils ont pas oublié. C'était en 1999, après le travail qu'il m'avait trouvée.

I : A l'école maternelle ?

P : « Les pensées » à Magenta. Je voulais venir rester à Lifou. Je travaillais un peu à l'école pilote à Hnasse. J'ai fait trois ans, quatre ans. Je me suis occupée des enfants handicapés,

des cliss... Bin pour nourrir mes enfants. Quand on a une famille, bin à partir de là, ça a tout cassé. C'est pour ça jusqu'à maintenant j'ai... Je n'ai pas d'avenir. (Elle pleure). Il y a plus d'espoir. Plus rien. (Blanc). Je sais pas pourquoi j'ai eu des enfants ? C'est pour quoi ? (Long blanc, elle arrête de pleurer).

I : Quand tu vas au dispensaire, est-ce que tu arrives à parler de tout ça ?

P : Je n'arrive pas. Je marche, j'ai les écouteurs dans les oreilles. Je marche, je ne parle à personne. Parce que je suis fatiguée de les voir me regarder de travers et puis pour moi ça me fait mal. C'est pour ça je n'ai plus envie de leur parler. A part mes neveux et mes nièces « Hé Mamie P4, tante P4... ». Ça, ça fait chaud au cœur d'entendre ça. C'est... On dirait que c'est ça qui m'encourage. Ceux sont les enfants encore à eux qui m'appellent comme ça. Et c'est ça qui me donne la force encore. Peut-être, ils ont parlé de moi à leurs enfants, je sais pas... Mais ça fait chaud au cœur de les entendre m'appeler comme ça. « Tante P4, Mamie P4 ». Parce que voilà, moi je rends service, j'ai toujours... Toujours été de bon cœur. Tout ce que je fais ça vient de mon cœur. (Elle pleure). Même si derrière moi, il y a des gens qui me persécutent mais je suis toujours... Oui, je suis toujours. (Long blanc). Là je me dis que voilà, moi c'est comme ça et puis voilà. (Long blanc). Parce que là je suis fatiguée d'aller à Nouméa, chercher du travail. J'ai fait ça une fois mais j'ai pas envie de le faire encore une deuxième fois parce qu'il va se passer la même chose encore. Je frappe de porte en porte.

I : Chez la famille ?

P : J'ai des amis qui peuvent m'héberger quelques temps en attendant que je trouve un travail et puis voilà. Mais faut que je sois toute seule. Parce que comme moi je n'aime pas charger... Bin j'aime pas charger des personnes. Ça me gêne. (Long blanc).

I : Et tu es déjà allée au foyer Bethany à Nouméa ?

P : Oui. Et après on était allés au centre Raoul Follereau et je l'ai rencontré au centre Raoul Follereau.

I : Qui ?

P : Le papa de lui (En montrant son fils qui joue à côté de nous, son compagnon actuel). Parce que eux aussi, ils étaient hébergés là-bas. Ils étaient là-bas. (Blanc). Parce que c'est la maman des enfants qui est partie. Elle a rencontré des hommes. Ça fait que lui il a pris ses enfants... Jusqu'à maintenant. C'est bon pour certaines personnes, ils ont leurs enfants. Mais pas moi. (Long blanc). Tout ça, ça retombe sur moi parce que comme j'ai fugué aussi. Je crois que c'est à partir de ce moment-là que... Bin jusqu'à maintenant. (Blanc). (Parle à son fils, le prend dans ses bras). Là, je lui ai dit que, là en ce moment, j'ai envie de vivre dans la nature où personne ne pourra venir me déranger, venir me voir. Pas de téléphone, pas

de... Rien du tout. C'est bon si c'est pour des papiers, par rapport à mon fils qui est à Nouville... Mais si c'est pour la famille, je n'ai plus envie de ça. (Long blanc).

I : Et donc là tu vis ici, avec le papa du petit ?

P : Oui. Mais j'essaie de changer. D'éviter de l'énerver par rapport à ses enfants. Vaut mieux laisser. Après tout c'est ses enfants, je n'ai pas à... Je n'ai pas à dire quoi que ce soit. Ça je n'ai pas le droit. (Blanc).

I : Il y a eu la fois du bras cassé. Tu as eu d'autres...

P : Non, c'est la première fois.

I : La première fois.

P : Hum, hum. C'est parce qu'il ne pouvait plus supporter mes manières parce que je suis tout le temps après ses enfants. Oui parce qu'ils sont devant la télé, il n'y a plus rien à faire... Ça fait que pour lui, il a pris mal. Ça fait que le vase, il a bien débordé et du coup voilà ça s'est mal euh... Il était colère. J'ai ramassé et puis voilà. (Blanc).

I : Et après tu es allée au dispensaire ?

P : Hum. (Blanc).

I : Ça s'est passé comment quand tu es arrivée au dispensaire ?

P : C'était... Je leur ai dit mon nom. Je leur ai demandé de faire... Et bien on a passé une radio, on a fait une radio. Et ils ont vu qu'il y a avait une fracture mais que ce n'était pas cassé. Sinon si c'était cassé ils m'auraient évacuée mais c'était juste une fracture. Ils ont dit qu'au mois de mars, ils vont retirer le plâtre mais je sais pas si ça va durer plus que ça parce que là j'ai toujours mal. Normalement il y a un truc pour... Mais ça me gêne aussi. Déjà avec la chaleur qu'il fait je n'arrive pas à rester plus longtemps avec le...

I : Avec l'écharpe ?

P : Oui.

I : Et au dispensaire, tu leur as raconté comment ça s'était passé ?

P : Non, non, non. (Blanc).

I : : Tu ne leur as pas dit que ça n'allait pas ?

P : Oui... Bin ils ont pas à savoir. Ils sont là juste pour nous soigner. Et puis voilà, ce n'est pas leur rôle de nous poser des questions mais j'ai pas... Ils m'ont juste demandé « Qu'est ce qui... ». « Bin, il y a juste eu un petit accrochage et puis c'est tout. C'est tout. Pas plus ». (Long blanc).

I : Pour toi c'est juste pour soigner les blessures ? Mais pas plus ?

P : Oui voilà. (Blanc). Bin c'est vrai que c'est pour nous aider aussi quand ils posent des questions. C'est pas aux bonnes personnes, c'est vrai. Pour moi, c'est pas la bonne personne

à qui s'adresser. Faut en parler avec une personne qui vraiment travaille... Travaille pour l'aide voilà. Bin comme vous par exemple. Mais les docteurs, ils sont là pour soigner et puis voilà quoi. Donner un coup de pouce comme ça mais sinon mais après c'est pas leur devoir de faire ce que vous faites. Il y a des gens exprès pour ... C'est pour ça moi je n'ai pas raconté ma vie. (Blanc).

I : Il y a les psychologues aussi ?

P : Ouais mais j'en ai... C'était comme ça aussi. Pendant mon enfance j'en ai vu des psychologues. Il y avait Christian, Mylène, Eric... Ils étaient très gentils. J'étais en primaire. J'étais en primaire, oui. C'était après la séparation de mes parents adoptifs. (Blanc).

I : Tes parents adoptifs se sont séparés et du coup tu es partie à Koutio avec ton père ?

P : Oui. (Blanc). Ça fait, j'ai fugué deux fois. Première fois, j'avais pas l'âge encore de... Ça fait qu'ils m'ont recherchée. Ils m'ont cherchée, ils m'ont retrouvée. Et après je ne pouvais plus supporter. Il me laissait toute seule le soir à la maison et puis lui il... Quand j'ai atteint l'âge de dix-huit ans, dix-neuf ans je suis partie après. Après il en avait marre de moi. Je voyais qu'il ne s'occupait plus de moi alors j'ai fugué. Et je suis venue ici après. (Long blanc).

Et vous voulez boire de l'eau. Il fait chaud.

I : Oui je veux bien. Il fait chaud aujourd'hui. (Elle me sert un verre d'eau, parle avec son fils).

I : Et est-ce que tu connais l'association AAVIL ?

P : Euh... Je crois que j'en ai entendu parler mais j'ai dû oublier. Je sais plus.

I : Sabine ne t'en avait pas parlé ?

P : Si je crois mais après on avait changé de sujet et on n'a pas trop discuté de ça.

I : Il y avait beaucoup de choses.

P : Oui beaucoup de choses. Bin comme je t'ai dit au téléphone. (Long blanc).

I : L'association AAVIL c'est une association d'aides aux victimes de Lifou. Ce n'est pas que pour les femmes. Alors souvent ce sont les femmes car comme toi elles passent de maison en maison, avec le mari, le papa des enfants ça ne va pas. Et l'association essaie d'ouvrir un foyer sur Lifou, sinon il y a le foyer Bethany à Nouméa.

P : Mais j'ai plus envie de repartir à Nouméa. Non j'ai plus envie de refaire le même trajet qu'avant.

I : C'était quoi ton trajet avant ?

P : Bin ils m'ont placée comme ça. Après ils m'ont placées là-bas au centre Raoul Follereau. J'y suis restée deux ans. On m'a même aidée pour moi et mon fils, pour qu'il reste à la

maison. Il avait sa place après. Et après de-là, j'ai tout laissé tomber parce que j'ai rencontré lui (Son compagnon actuel) et puis voilà.

I : Et avec le papa des autres enfants, il y avait de la violence aussi ?

P : Oui. Oui. (Blanc).

I : Ça se passait comment ?

P : Bin il était tout le temps... Il rentrait tout le temps avec la gueule de bois. C'était dur un peu. C'était dur pour moi.

I : Il était tout le temps saoul. Et du coup il était violent ?

P : Oui. Quand il rentrait... Il me tapait, il me plaquait au mur. J'ai même reçu un sabre d'abattis sur... Bin sur le même bras (Elle montre son plâtre). Mais c'était pas... C'était juste un petit... (Blanc). (Elle appelle son fils).

I : Et c'est pour ça que tu es partie ?

P : Oui. Et puis je suis partie parce qu'ils ne voulaient plus me voir chez eux. (Va chercher son fils qui sort de la pièce).

I : Et c'est là que tu es allée à Nouméa ?

P : Oui je suis partie avec mon fils car personne ne voulait le voir. Il est pas accepté mon fils. Et du coup on a trouvé une place. D'abord il était à l'ACH, à Montravel. Il rentrait tous les après-midi. Il y allait le matin et il rentrait tous les après-midi. Et puis après on a fait une demande pour la maison ? (Nom incompréhensible). C'était en 2011 ou 2012 je sais plus c'était en quelle année. Il est rentré là-bas. Et là plusieurs jours par semaine, il va à l'école, à la vallée du Tir. Ca fait que pour moi, je n'ai pas à m'inquiéter. Parce que là j'ai des nouvelles. Tous les mois, j'ai des nouvelles de lui. (Appelle son fils, retourne le chercher, il s'assoit avec nous).

I : Il a quel âge ?

P : Il vient de faire ses un an.

I : Ah oui, il marche bien dis donc pour un an.

P : Ah oui, il a commencé il y a pas longtemps, quand on était à Kedeign. Mais on dirait que monsieur, il fait ses petits caprices en même temps. (On joue un petit peu avec son fils).

I : Et avec le papa de tes autres enfants comment ça s'est passé ton départ ? C'est toi qui as voulu partir ? À cause des violences ?

P : Non c'est eux parce que comme on se disputait tout le temps. Je sais pas si c'est à cause de ça ou c'est par rapport à mon fils. Parce qu'il m'avait demandé de faire un test ADN par rapport à mon fils, Daniel. Soit disant que dans la famille il n'y a pas d'handicapé. Pour eux ce n'est pas son fils, et tout. (Elle renifle).

I : Et toi tu aurais aimé rester ?

P : Bin parce qu'il avait commencé à construire déjà pour... Mais moi d'un côté je savais qu'avec lui il n'y aurait pas d'avenir. Il n'y avait pas d'avenir aussi. Il buvait trop. Quand je l'avais rencontré, il avait arrêté de... Il voulait changer. Mais voilà quand les mauvaises compagnies revenaient encore, à chaque fois il... C'était tous les jours.

I : Tous les jours qu'il était violent ?

P : Oui. (Blanc).

I : Avec des coups ? Des insultes ?

P : Oui mais je ne me laissais pas faire. Il recevait aussi des...

I : Tu te défendais ?

P : Oui. Il forçait aussi la petite à dormir alors qu'elle ne voulait pas dormir. Elle voulait jouer encore. (Blanc).

I : Avec les enfants aussi c'était compliqué.

P : Non et puis le truc aussi c'est qu'il a monté la tête contre moi. Il disait plein de truc sur moi, que voilà. Quand c'est lui qui sort et c'est moi qui fréquente n'importe qui. Alors c'est lui qui sort et moi je suis à la maison, avec les enfants. Et ça va raconter à n'importe qui que voilà je suis... Mais c'est lui aussi qui me chassait de la maison. A chaque fois qu'il arrivait c'était lui qui déclenchait les petites disputes. « Eh P4 bin si tu veux plus rester avec moi et bin tu pars hein! ». Et puis voilà après il commence à lever le ton et à me taper déjà. Donc pour éviter tout ça, pour mes enfants, bin je sortais. Je dormais dehors avec les moustiques, dans son garage. Mais il réussissait quand même à me retrouver. Des fois, je partais avec mes enfants. Je dormais derrière les tribunes à Hnasse.

I : Derrière le terrain de foot ?

P : Bin oui derrière les tribunes je dormais là. Vous pouvez poser la question à ma fille, celle qui est placée en famille d'accueil. J'allais avec les deux dormir. Avec Daniel. Je dormais derrière la tribune. (Blanc).

I : Et il vous retrouvait ?

P : Oui bin après j'attendais que ça se calme, qu'il redevienne à jeun pour retourner encore à la maison. Et c'est à partir de là qu'il commençait à dire « Ah mais tu es partie voir quelqu'un d'autre ». « Partir voir quelqu'un d'autre alors qu'il y a les enfants. Moi tu me chasse de la maison mais je pars avec les enfants. Je ne vais pas les laisser avec toi parce que tu es tout le temps en train de boire et tout. Tu jettes la faute sur moi ». Après là j'ai trouvé que sa famille, ils m'ont chassée, c'est parce qu'il a dit des bobards, des trucs. Alors moi j'ai laissé. Alors moi je suis partie jusqu'à qu'ils me disent de faire un test ADN pour

mon fils. Alors du coup, je suis partie avec mon fils parce qu'il n'a pas été accepté. (Elle renifle. Blanc).

I : Tu es partie avec tes enfants ?

P : Non, il ne voulait pas que je parte avec Jimama. Il voulait que je la laisse avec lui mais fallait que je parte avec Daniel. Alors du coup je suis partie avec Daniel. Et même rester dans les squats, d'abord. C'était dur. (Blanc). C'était dur quand même d'être hébergés de maison en maison. C'était trop... TROP dur pour moi, surtout avec mon enfant. (Long blanc). Là je suis en train de planer encore. Je fais que ça. Tous les jours, je fais que ça. (Blanc).

I : Tu as du travail ici à Dreulu. Tu vas au champ ?

P : Bin j'aimerais bien aller au champ. Comme c'est la rentrée... Les enfants, ils sont rentrés déjà. Je voulais avec lui mais voilà comme j'ai qu'un bras (Bras dans le plâtre). Mais je peux avec l'autre bras comme je suis droitière. Mais voilà, il faut s'occuper de lui en même temps (Montre son fils). Je peux pas, je peux pas tout faire. (Blanc).

I : Tu aimerais quoi toi ?

P : Là, j'étais en train de penser à partir, au mois de mars, avec mon fils. J'en ai parlé avec son papa.

I : Vous n'arrivez plus à vivre ensemble.

P : Oui, pour moi, c'est comme si c'était vide. Il y a plus rien. Il y a plus de sentiment. On fait des bisous comme ça, mais pour moi, on dirait que j'ai rien. Il n'y a plus rien. C'est vide à l'intérieur. Mon cœur il commence à être fatigué. (Son fils râle, elle lui parle). (Blanc).

I : Et tu partirais où au mois de mars ?

P : Déjà, aller voir mon fils à Nouville. Passer quelques temps avec lui et puis après... Comme c'est son anniversaire fin mars. Ça fait un moment que je ne l'ai plus revu. Mais il grandit bien. Il grandit. Là, aux dernières nouvelles, il mange bien, il grandit bien. Bin je l'ai vu l'année dernière, à la sortie extraordinaire. Il était avec le pouce dans la bouche et dès qu'il m'a vue... C'est vrai qu'il ne m'a pas reconnue tout de suite mais quand je suis partie au magasin pour prendre les gâteaux madeleine, les gâteaux qu'il préfère, avec de l'eau de Mont Dore, je suis arrivée et il était comme ça, il était content.

I : Ca va te faire du bien de le revoir.

P : Oui, c'est lui qui me donne la force à... Mais c'est en allant tout seul, en allant tout seul. C'est ça qui m'encourage. (Blanc). (Me propose un bout de gâteau).

I : Et tu resterais à Nouméa, trouver un travail ?

P : Oui, l'année dernière je faisais ça. J'ai commencé à avoir un travail. Je travaillais à... C'est pas Net et clair mais... Ça s'appelle... Euh ?

I : Pour faire le ménage ?

P : Oui. (Blanc). Je veux sortir, je veux au moins travailler. Et puis rentrer tous en même temps, me retrouver avec les enfants. J'aimerais bien refaire la même chose mais il faut que je sois toute seule. Ce que j'ai peur c'est que quelqu'un va me... Enfin que je vais rencontrer quelqu'un et que ça va recommencer. Parce que moi, c'est ça mon point faible. Mon point faible c'est ça, quand il y a quelqu'un qui commence à me faire des avances, pas des avances mais qui...

I : Te montre que tu lui plais.

P : Voilà ! Bin c'est ça que je veux éviter. C'est pour ça, je n'ai plus envie de refaire comme j'ai fait.

I : Tu as envie d'éviter de te remettre avec un homme.

P : Oui de me remettre avec quelqu'un. C'est pour ça, là, je voudrais repartir mais toute seule. Parce que je vois d'autres mamans qui ont refait leur vie. Les enfants ont grandi mais elles ont refait leur vie avec quelqu'un d'autre. Mais moi, je ne pourrais pas faire la même chose.

I : Tu as déjà essayé d'être seule ?

P : Non, c'est pour ça, là, je voudrais essayer. (Elle stop son fils qui fait des bêtises avec les assiettes).

Parce que j'en ai vu des mamans à la télé. J'aimerais bien être comme elles. Elles se débrouillent pour leurs enfants. (Blanc).

I : Mais pour ça, elles sont aidées. C'est pour ça que l'association existe. Elle peut te guider, t'aider.

P : C'est pour ça là, j'ai pensé, j'ai envie de... Mais il faut que j'en parle d'abord à quelqu'un. C'est pour ça, je t'ai demandé au téléphone « Ça sert à quoi tout ça et tout ? S'il y aura une petite aide pour m'aider à avancer ». Mais voilà, je n'ai pas envie de refaire ce que j'ai vécu. Enfin de ne pas revoir les mêmes... Là où j'ai été hébergée et logée, là où j'étais... (Blanc).

I : Tu n'as pas envie de retourner au foyer Bethany.

P : Oui voilà. (Blanc).

I : Ça peut être juste temporaire.

P : Oui mais sinon, je vais commencer par ça alors. J'y vais avec lui (En montrant son fils). Parce que les autres, ils sont ici, en famille d'accueil. En attendant, parce que eux aussi c'est temporaire. Parce que moi, je voudrais m'en sortir, comme ça eux après ils atteindront l'âge voilà. Mais il faut que j'ai un travail. (Blanc).

I : Tu as encore envie de parler ?

P : Non ça va, j'ai déjà tout dit. Là, ça fait la deuxième ou la troisième fois que j'ai raconté mon histoire. Avec Sabine aussi, j'ai parlé avec elle. A Nouméa aussi.

I : Est-ce que tu sais qu'au dispensaire il y a Sandrine qui est là aussi ? Elle est psychologue.

P : Oui mais je sais pas quand est-ce que je pourrais... Mais dans la tête, c'est trop chargé. Il y a trop de soucis, il y a trop de... Il n'y avait pas que les blessures, je pensais à beaucoup de choses, à mes enfants.

I : Pour toi, le dispensaire c'est pour les blessures ?

P : Oui c'est vrai c'est pour les blessures mais je pensais pas aussi que c'était aussi pour... Pour moi je ne m'adresse pas à la bonne personne. Je raconte pas tout, je raconte juste ce que vraiment eux... Ce qu'il y a à voir avec eux. Voilà parce que eux, c'est pour le bras, pour me soigner et tout mais voilà pour ce qui est de question de soucis, de problème c'est plutôt psychologue avec qui j'en parle.

I : Sauf qu'à Lifou c'est difficile de trouver un psychologue.

P : Ouais c'est pas comme à Nouméa. Hé Clothilde, je voulais de te demander il est quelle heure ? C'est pour faire la cuisine.

I : Il est 9h40. Tu fais la cuisine pour les enfants ?

P : Non ils mangent à la cantine. C'est pour grand-père et grand-mère. Je les aime bien ses parents. C'est comme si c'était mes parents. Parce qu'il y a le papa et la maman. Mais moi, je n'ai pas vécu la même. Je sais pas c'était trop... Papa tout seul et puis maman travaille ... C'était pas clair.

I : Ici, la famille est unie.

P : Oui, c'est pour ça que je les aime bien. Ils sont très gentils.

I : Donc tu es bien ici.

P : Oui quand ils sont là et tout. Mais quand ils me crient dessus c'est comme si c'était mes parents qui... Pour moi, c'est bien fait pour moi. Je comprends comme ça la prochaine fois je... Mais je ne réponds pas. Je laisse. J'ai du respect ici. (Elle boit de l'eau). (Blanc).

I : Est-ce que tu veux que je te donne le numéro de l'association ? De Drelane ?

P : Ouais. Je ne l'ai pas. (Je lui donne le numéro).

I : Et puis quand tu viens au dispensaire pour ton plâtre, il ne faut pas hésiter à parler si tu en as besoin.

P : Ok d'accord.

I : Tu veux rajouter quelque chose ?

P : Non c'est bon. C'est bon. Et puis j'ai ton numéro.

I : Merci P4 de m'avoir accueillie.

Entretien n°5

Lieu : au domicile de l'investigatrice, dans l'enceinte du dispensaire

Atmosphère / ambiance : ambiance très détendue. Souriante, la participante semblait être heureuse d'être là et de pouvoir partager son expérience.

I : Qu'est-ce que représente les violences faites aux femmes pour toi ? Qu'est-ce que ça évoque ?

P : Moi j'ai vécu ça depuis mon mariage en 1984. Et la violence pour moi c'est la peur, constamment. Euh... Au tout début de mon mariage, c'était ça. Je ne savais pas que j'allais vivre ça. Ça a commencé. C'est un mariage coutumier donc je pensais qu'au tout début c'était comme ça parce qu'on venait de se marier et puis qu'on ne se connaissait pas. Après ça devenait répétitif et après ça y est, je... Moindre bruit par ci par là et mon mari il rentre, ça y est je suis déjà morte. La violence pour moi c'est... (Blanc).

I : C'est la peur ?

P : Ça m'a marqué jusqu'à que ça a cessé, l'année dernière. Du coup, on est passé au tribunal avec mon mari. Ça y est, ça a... Il boit toujours mon mari mais il ne me bat plus. Enfin, il vient des fois gueuler mais question de lever la main sur moi, non. Pourtant je... Je... J'ai peur. (Blanc). En tous cas, c'est vrai que de venir comme ça... Mais la violence, non. C'est un truc qu'il faut condamner. Mais... Moi j'ai pensé que mon mari il allait un peu rester en prison, en taule, pendant au moins un mois. Parce qu'il m'a tellement terrorisée depuis qu'on s'est marié en 1984. Toujours jusqu'à maintenant en 2016. (Blanc). Et j'ai vécu que ça. Dans la violence. Des fois je dors dans la voiture avec les enfants parce qu'il ne veut pas entendre pleurer les enfants. Donc on reste dans la voiture.

I : Il ne voulait pas entendre les enfants pleurer quand ils étaient petits.

P : Oui voilà pour manger ou des trucs comme ça quand ils étaient petits. (Blanc). Cette année, c'est une nouvelle année pour moi et puis je... On dirait que je me sens mieux. Calme, apaisée malgré toujours un... Des doutes au cas où il revienne. Quand il est saoul il ne se contrôle pas, c'est toujours ça quoi. Moi, pour moi, je crois qu'il a bien compris qu'il faut qu'il arrête. Et puis, il a les gendarmes aussi qui circulent. Mais la violence, non, je veux que ça s'arrête.

I : C'était de la violence physique ?

P : Oui, physique. Des fois il m'enferme dans ma chambre. Au moins une semaine. Il prend la clef.

I : Sans sortir ?

P : Oui. Je reste dedans, et après il donne les clefs à ma belle-mère pour me donner à manger ou si j'ai envie d'aller aux toilettes. C'est au tout début de mon mariage ça. (Blanc). Après je suis partie aussi parce qu'il m'a tapée et j'avais une minerve là. (Montre ses cervicales). Il m'a lancé une boule de pétanque sur mon... Je suis partie chercher une maison ici sur Wé, avec mon fils. Mais comme on est marié coutumièrement, donc, du coup le grand chef il est revenu me chercher. Pour retourner à la maison, à la tribu. J'ai dû laisser ma maison et je suis retournée la haut. Et puis à partir de là, ça a recommencé encore ses violences. Parce qu'en même temps il fréquente d'autres filles. Des fois, quand il rentre à la maison rendre visite à moi et à mon fils handicapé, il est en train de parler à ses copines devant moi quoi. J'ai appris... Sandrine (Médecin du dispensaire) me disait toujours « Va demander le divorce. Fais quelque chose. Arrête de... ». Nous dans notre coutume, ce n'est pas que c'est interdit mais... Bin moi c'est le grand chef donc c'est... On n'a pas le droit de... (Blanc). Mais la violence, oulala... Faut que ça soit condamné ça, la violence. Je trouve qu'il ne faut plus prendre à la légère. Oui, à chaque fois qu'il y a des violences faites aux femmes tout de suite il faut aller le rapatrier en taule ou je ne sais pas.

I : Et puis c'est fréquent.

P : Oui surtout quand c'est fréquent. Même si aujourd'hui on est passé au tribunal et tout mais bon j'ai toujours un sentiment de... J'ai peur si il veut revenir encore. Mais je crois qu'il a bien compris là. Il me touche seulement ou quelque chose, il part directement en prison. Ne serait-ce que venir me menacer ou quoi que ce soit. Lui, pour lui, faut que je quitte la maison. Comme ça il va être libre de rester et de faire ce qu'il veut. (Blanc).

I : Pour toi, les violences ce sont des violences physiques ?

P : C'est des coups oui. Des fois, il m'enlève mes enfants, au tout début là. C'était en 1991, je crois, il m'a enlevé mes enfants. Il m'a fait seulement garder mon petit handicapé, trisomique. Mais il a gardé ceux qui n'étaient pas malades. Mais quand il m'a tapé dernièrement c'était avec mon fils qui est handicapé. Du coup en ce moment, il se rappelle toujours de ça. Il n'arrive toujours pas à oublier. Mais à la tribu, là chez nous, il y a beaucoup de mamans qui sont comme ça, qui se font frapper par leur mari. Mais comme on est... Il y a la coutume donc... (Blanc). Là, on attend à passer en commission. Le 9 mars, on repasse. Et voilà. Mais j'ai vécu ça toute ma vie, depuis que je me suis mariée avec lui, coutumièrement. Parce que je ne le connaissais pas mon mari.

I : Vous vous êtes rencontrés une fois que vous étiez mariés ?

P : Voilà et c'était violence sur violence. Il me lançait des gros bouts de bois... Des insultes aussi.

I : Il n'y avait que les coups, il y avait aussi les insultes ?

P : Non, il y avait pas que les coups. Des fois, il m'enfermait, et il me tapait dessus tout en maintenant son... ses doigts sur mon cou pour pas que je crie. C'était à chaque fois quand il était saoul et même quand il n'est pas saoul, il faut que je fasse ce qu'il me dit de faire. Si je rentre du travail et que je suis fatiguée et que je n'ai pas fait, il va revenir à 4h30 après son travail bin... Il tape.

I : Donc l'alcool, c'est un problème aussi ?

P : Oh oui. Vraiment un problème. C'est pfff... Je pense que des fois c'est... Enfin je parle de mon mari. Il fait exprès de boire mais il est déjà de nature violent. (Blanc).

I : Et l'alcool fait que c'est accentué ?

P : Oui. Oui voilà. Quand il est saoul sous l'effet de l'alcool, il ne se contrôle plus. Il prend tout ce qu'il attrape sous la main, et il lance. J'ai dû abandonner mon petit trisomique pour me sauver dans la forêt. Parce que je sais qu'il va aller chercher un couteau ou quoi que ce soit pour me faire quelque chose. Oui. Parce qu'il m'a tapé avec un bout de bois mais ça a cassé le bout de bois. Le temps qu'il retourne pour ouvrir le coffre je suis rentrée dans la forêt. (Blanc). Partie. Et puis j'ai laissé mon fils, tout seul, là-bas avec lui. Heureusement qu'il ne lui a rien fait. (Blanc).

I : Il ne touchait pas les enfants ?

P : Si. Si. Si, enfin mes aînés déjà. D'ailleurs, mon fils, mon premier fils, en ce moment, il est très... Il vit avec une fille mais ça... La fille avec qui il vit, elle me dit souvent « Tu sais Mam et bien Jean-Paul, il me frappe souvent, il me fait souffrir ». Je lui dis « Mais qu'est-ce que tu attends ! Vas-y pars ! Cherche-toi. Cherche-toi. Je te dis ça parce que j'ai vécu ça. Alors cherche toi quelqu'un de plus meilleur que lui ». Et là ça y est, elle s'est détachée complètement de mon fils. Je crois, je pense que mon fils, il a dû être... Je sais pas pourquoi il fait comme ça aussi ces genres de violences. (Elle soupire). Parce qu'ils ont grandi dans ça là. Tout le temps des engueulades si les devoirs n'ont pas été faits. Bah ça gueule. Des fois, c'est des gifles. Tout de suite en sortant des cours, au lycée, à chaque sortie du lycée, il y a des engueulades sur engueulades. Tous mes enfants, ils sont passés par là. On n'a pas eu vraiment de bonheur. C'est plutôt qu'on a passé notre temps à subir les violences de mon mari. C'est mauvaise humeur quand il est pas bien. Et puis j'ai dit à Drelane (Psychologue association AAVIL) « Tu sais... Et puis, j'ai regretté ». Parce qu'avant il fallait porter plainte. Et je n'ai jamais osé porter plainte parce que j'ai peur après une fois qu'on sort de chez le gendarme. Et puis retourner à la maison, il va encore faire, encore plus. Là c'est ma fille qui a porté plainte. Et puis voilà. Et puis voilà, ça s'est arrêté pour le moment. Enfin,

heureusement qu'on n'est pas resté pour les fêtes, je sais pas ce qui se serait passé parce que comme il boit beaucoup pendant les fêtes. (Rire). Heureusement, qu'on est partis en France. Ah mais nous a fait du bien. Surtout pour moi avec mon petit là. On oublie même si il faisait très froid.

I : Vous êtes partis que tous les deux ?

P : Ouiii. Que tous les deux. (Rire). J'ai une fille qui est à l'école en France. Enfin, elle avait sa branche ici, mais elle est partie. « J'ai envie de m'éloigner un peu, j'en ai marre de tout le temps écouter papa gueuler, gueuler. J'ai envie de partir d'ici ». Quand elle a eu son bac elle est partie. Mais bon c'est vraiment fréquent la violence ici, dans les îles. Presque tout le temps. Tout le temps, on voit des femmes qui... Mais il y en a d'autres qui à cause de la coutume n'osent pas, n'osent pas aller dénoncer leur mari. Comme moi. Depuis 1984, et je viens juste de dénoncer l'année dernière en 2015.

I : Plus de trente ans après.

P : Oui. Parce que notre coutume, elle est bien mais... C'est difficile aussi.

I : C'est difficile pour les femmes.

P : Ouiiii. (Rire). Il faut toujours être soumise. Il faut toujours, là maintenant, au jour d'aujourd'hui ! Mais là je me sens libre, j'ai envie de rentrer à l'heure que je veux. Je n'ai plus de... D'habitude, je rentre vite dès que j'ai fini le travail, je suis à la maison parce qu'après il va « Ça y est tu es rentrée, et bien fais ça, fais ça! Faut laver ça ! Faut aller au champs ! ». (Rire).

I : Le champs, le linge...

P : Le linge (en rigolant). Ahlalala... Faire à manger, tout, tout, tout... (Blanc). C'est pour ça qu'après je suis rentrée dans l'association à Drelane. Je ne suis pas rentrée, rentrée mais j'ai dit à Drelane « Je peux aller avec toi partout où tu veux. Si tu veux aller voir le grand chef, je t'accompagne ». On a fait que ça l'année dernière. On a été voir le Grand Chef des trois districts. C'est un peu pour l'association. Après, on m'a demandé de témoigner parce qu'ils avaient une réunion à Ouvéa, l'année dernière. J'ai témoigné. Oh mais moi, si il faut témoigner, je suis... Je veux. Il faut que ça s'arrête. Trop de femmes. (Long blanc).

I : Et est-ce que tu te rappelles d'une situation, d'un jour où tu as été confrontée à la violence de ton mari et que tu as dû aller au dispensaire ?

P : Oui.

I : Tu peux me raconter ?

P : Oui. Je rentrais d'où ? Du travail. Je rentrais à la maison. Et arrivée à la maison, il était déjà saoul. Alors « Tu as rien fait. Tu arrives du travail et tu as rien fait ! ». « Mais je rentre,

je viens juste d'arriver ». « Oui mais quand tu arrives tu vas tout de suite faire la cuisine. Mais là tu viens, et tu regardes la télé ». Donc du coup, le temps que... J'allais me retourner et il m'a donné un coup-là. Il m'a poussée contre le mur. Après il m'a... Il m'a demandé de s'asseoir. J'ai dit « Mais laisse moi je vais aller leur faire la cuisine ». « Non assieds-toi ! ». Alors je m'assois. Et là il m'a encore donné des coups partout. Après j'ai réussi à me sauver. C'était vers six heures du soir. J'ai fait du pouce pour venir ici, à Wé. Et puis c'est le docteur après qui m'a dit « Est-ce que tu te fais taper par ton mari ou qu'est-ce qui s'est passé ? ». « Non je me suis cognée ». Je n'ai jamais dit.

I : Tu ne l'as pas dit au médecin. Il t'a posé la question mais...

P : Je n'ai pas dit. Parce qu'il a regardé les coups et il a vu que ce n'était pas normal. J'étais toute bleue, tout le côté-là. Il m'a dit « Ecoutez, il ne faut pas avoir peur de dire » (Avec une voix douce). Ah mais non j'ai trop peur de dire. Bin quoi il fallait attendre dix à quinze minutes. Mais je crois qu'il a dû savoir que j'allais à l'hôpital et il est venu après me rejoindre. Il était tout le temps saoul après. Ils m'ont hospitalisée. J'ai demandé encore à sortir. Et le docteur il m'a dit de rester au moins une semaine. J'ai dit non je vais repartir. Je suis repartie. Arrivée là-haut, il m'a fait la morale comme quoi je suis partie en bas et qu'il fallait se soigner avec les plantes de chez nous. J'ai dit « Ah non, j'avais des taches dans les yeux. Fallait que j'aille voir le docteur. Oui mais c'est la dernière fois ». Et c'est tout le temps répéter, comme ça. A chaque fois, qu'il me bat, j'ai été que deux fois depuis 1984. Que deux ou trois fois seulement.

I : Au dispensaire ?

P : Au dispensaire. A chaque fois qu'il me tape, je faisais les médicaments kanaks. Parce que des fois c'est un peu grave, les blessures. (Blanc).

I : Et lui, il t'a rejoint au dispensaire ?

P : Oui. (Blanc).

I : Et toi tu te sentais comment ?

P : Ah moi je n'étais pas bien. Je n'étais pas bien. A chaque fois que le docteur il sort, il me dit « Tu ne fais rien, tu ne dis rien. Tu fermes ta bouche, sinon quand tu rentres à la maison, tu vas voir ! ». Donc j'ai laissé comme ça depuis... Jusqu'à l'année dernière où c'est ma fille qui a porté plainte. Je n'ai même pas osé porter plainte tellement que j'ai peur. J'avais très peur de lui. Rien que de le voir s'approcher, je tremble déjà des mains.

I : Qu'est-ce qui s'était passé l'année dernière exactement ?

P : On était parti, et puis moi j'arrivais du travail. Je me suis reposée avec mon fils. Après j'ai pris la voiture et on est partis au champ, dans mon jardin où il y a les patates. Je faisais le

jardin mais moi je ne savais pas qu'il était saoul donc... J'étais en train de nettoyer le jardin et je ne savais pas qu'il avait laissé la voiture et puis qu'il a marché un peu. C'est quelqu'un qui lui a dit qu'on est parti au champ. Il a laissé sa voiture, et puis il a marché. Je ne savais pas que voilà, il était juste derrière moi. Rholalala... Il m'a lancé un bout de bois là sur la tête. Et puis j'ai eu mal... J'ai eu deux côtes cassées, l'épaule qui était un peu fêlée. Et puis en fait, quand il m'a tapée... Quand il m'a... Le premier coup, c'est là que j'ai senti que je voulais me sauver mais il a attrapé encore ma robe et il a tapé encore. Le temps que ça se casse, le morceau de bois. Et il est retourné pour chercher quelque chose, et c'est là que je me suis sauvée mais j'avais très mal au genou. C'est docteur Sandrine qui m'a donné des cachets pour calmer ma douleur. Mais moi j'avais trop mal, je n'arrivais pas à courir. Mais j'étais obligée de courir parce que si je me sauve pas, il va me faire quelque chose. Je me suis retournée, et j'avais oublié mon fils. Je me suis sauvée un peu dans la forêt. Et puis une heure, même pas une heure, mais un quart d'heure après, mon fils, mon petit handicapé, il m'appelle « Maman viens, viens ». J'ai entendu sa voix et je me rapprochais toujours. Je l'entends « Maman, papa parti, viens ». Mais j'ai peur si il se cache par-là et qu'il va me faire quelque chose. Je sors tout doucement, je regarde avant si il n'y a pas de voiture. J'ai vu qu'il n'y avait personne. Je suis sortie et ça y est, il était parti. Et du coup, j'ai appelé ma fille « Tu peux venir parce que je me sens pas bien. Il faut que tu viennes conduire la voiture ». « Mais qu'est-ce qu'il y a ? ». « Non mais viens ! ». Elle est arrivée. Elle a dit « Non mais Maman, c'est fini ! Il faut que ça s'arrête ça ! ». Elle, ma grande fille, elle s'est mariée à la chefferie du Wetr. « Non Maman, il faut que ça s'arrête. Allez ! Je vais t'emmener à l'hôpital et puis après je vais chez les gendarmes ». « Oui, oui bin je vais parler ». Elle est quand même partie, elle m'a laissée à l'hôpital. Retour de l'hôpital, elle est allée chez les gendarmes. C'est là après je me réveille, j'ai vu les gendarmes, à l'hôpital, qui sont venus m'interroger. Et j'ai même pas dit vraiment ce qui s'était passé parce que j'ai toujours peur de... Toujours ce sentiment de... Je n'arrive toujours pas à oublier. J'ai peur qu'il me fasse toujours du mal. Non j'ai même pas raconté. J'ai raconté mais pas exactement.

I : Tu avais toujours peur de lui ?

P : Oui toujours. (Blanc). Et puis voilà, je suis restée au moins deux semaines à l'hôpital, le temps de bien reprendre des forces.

I : Et il venait te voir ?

P : Oui il est venu une fois. Mais le docteur il a interdit qu'il s'approche. Mais il a réussi quand même à venir en bas, me voir. Mais il était pas saoul, mais il est venu s'excuser. Je crois que 'en fait les gendarmes, ils ont été le voir, là-haut à la maison. Ça l'a calmé direct.

En fait c'était la chose qu'il fallait que je fasse depuis longtemps. Et j'ai laissé tellement, tellement... Mais c'est à cause de la peur aussi. J'ai peur de le dénoncer. Je sais qu'il va me frapper, qu'il va encore me faire du mal. (Blanc). La dernière chose qu'il m'a faite c'était là, l'année dernière au mois d'avril. C'est là, qu'il m'a bien tapée. Et depuis, il m'a jamais touchée jusqu'à maintenant.

I : C'était la dernière fois ?

P : Oui la dernière fois. Mais sauf quand il arrive à la maison, il parle à ses copines devant moi... C'est comme pour m'atteindre, pour me faire du mal, me dire de partir... Pour m'inciter à partir de la maison. Je m'en fous maintenant de tout ça. Ce que je veux, c'est rester à la maison avec mes enfants. Et comme j'ai fait beaucoup de jardinage. Je reste juste avec mon fils. Mais une fois qu'il ne sera plus là, ça y est, je crois que je vais partir, travailler sur Nouméa. Mais c'est dur. C'est dur d'être mariée coutumièrement. C'est très très dur. (Blanc). Mais bon, il m'a fallu du temps pour être bien. Mais maintenant, à chaque fois qu'on évoque ça, ça me... Ça me met encore, des fois... Je suis obligée de prendre des cachets. Je ne dors pas. Je n'arrive pas à trouver le sommeil tellement que j'ai peur. J'ai des pensées comme ça alors que non il ne va pas venir à la maison mais ça m'arrive.

I : Encore maintenant ça t'arrive ?

P : Oui encore maintenant.

I : Tu n'es pas sereine quand tu es à la maison.

P : Non je ne suis pas sereine. Et comme il boit beaucoup, là en ce moment. Je prie aussi. Je prie beaucoup. (Elle souffle, soupire).

I : Et quand tu étais au dispensaire, tu avais peur, mais est-ce que tu avais d'autres craintes ? Pour parler ?

P : Oui, bin j'ai peur de dire exactement ce qu'il s'est passé parce que c'est surtout par rapport à ça. Par rapport à après quand je vais retourner à la maison. Qu'est-ce qu'il va me faire encore ? On ne sait jamais parce que lui quand il est saoul il ne se contrôle pas. Une fois, quand il est venu et qu'il était saoul, l'année d'avant, en 2015, il a shooté carrément la porte, et il est rentré. C'était fermé à clef. Ça fait que j'ai toujours des pensées comme ça. J'ai toujours peur oui. De l'anxiété. Je suis anxieuse. (Interrompue par la voisine à qui je demande de nous laisser seule un moment).

I : Même si tu savais qu'avec le médecin c'était confidentiel, tu avais quand même cette peur.

P : J'avais quand même peur oui. J'ai quand même peur parce que bon... Euh... Déjà le soir quand je suis ressortie de... Je n'ai pas dit au docteur Sandrine. Quand je suis retournée à la

maison, il m'a questionnée « Qu'est-ce que tu as dit au... ». « Bin ça y est, tout y est, tu as la copie ». « Non, non il faut que tu me dises bien ». Il commence à s'énerver. Je lui ai dit « Ecoute moi bien. A partir d'aujourd'hui, il faut que tu arrêtes de me faire ça. Parce que tu vois, il suffit que j'appelle simplement la gendarmerie et ils viennent te chercher. Tu arrêtes de me menacer ». Il passe devant moi, comme ça, comme toujours pour me faire peur. Mais bon... J'aurais aimé qu'il fasse au moins un mois en taule comme ça, ça va bien lui faire comprendre qu'il faut que ça s'arrête ça, cette violence. Mais bon... (Blanc).

I : Et donc tu étais restée quinze jours au dispensaire.

P : Oui, c'est ça. C'était bien. Surtout avec Sandrine. Ils accueillent bien. Ils me donnaient sans arrêt des cachets parce que pendant une semaine je ne dormais pas. Jusqu'au matin, je regarde. Je n'arrive pas à dormir, pourtant j'ai mon portable. Des fois, j'essaie de dormir mais il y a toujours... Je ressens cette... Même si j'étais à l'hôpital je ne suis pas tranquille. Tellement que j'ai subi ça, bin je suis marquée. Je n'arrive pas encore à penser que ça y est, c'est passé. Ou que ça ne va plus se passer comme ça dorénavant. Non je n'ai toujours pas cette idée. Moi, je sais moi qu'un jour ou l'autre il va revenir. (Blanc).

I : Au dispensaire aussi tu avais peur qu'il revienne.

P : Oui. Oui, la nuit. Mais il a jamais, jamais. Mais c'était moi après. Je n'étais plus bien parce que j'étais tout le temps... Avant de passer au tribunal, je suis passée voir docteur Sandrine pour me donner un comprimé pour me calmer. Déjà, il fallait passer au tribunal, il fallait parler de tout. Et là, déjà, j'étais pas bien. Dès le matin, je me suis réveillée et ça y est je commençais à stresser là. Heureusement que le docteur m'a prescrit un calmant pour... Ça m'a fait du bien ces comprimés. Parce que moi pendant une semaine, je ne dormais pas, j'étais tout le temps stressée. Peur de tout. Quelqu'un qui ouvre la porte et ça y est, je commence à me demander, c'est qui qui va entrer. Mais j'ai été très bien accueillie, en bas, à l'hôpital. Surtout Docteur Sandrine, elle est tout le temps-là à m'accompagner, à me parler. Elle me dit même de changer de vie, qu'il faut envisager... Surtout pour moi et puis pour mon fils. Mais je lui ai dit « Vous savez moi, je me suis mariée par le seul Grand Chef. Je me suis mariée avec lui. Donc pour nous dans la coutume, c'est vraiment interdit de... de partir ».

I : Et ton fils il était où pendant que... (Interrompte).

P : Il était chez ma petite sœur (En coupant la parole). Il ne voulait pas rester avec son papa. Jusqu'à maintenant toujours, il ne veut pas rester avec son papa. Mais même maintenant, il m'en parle toujours maintenant « Maman, fini papa, plus taper maman ». Moi, je bombardais. (Rire). Ahlala... Mais je n'arrive toujours pas à... Si c'est vrai que je... Il y a déjà

quelque chose en moi qui me, tu vois ? Qui me dit que ça y est ça ne va plus se reproduire. Mais malgré ça j'ai toujours...

I : Une crainte ?

P : Une crainte, oui. Sandrine, elle m'a dit « Tu rentres chez toi, tu pars. Essaie de partir chez ta famille. Je te donne un arrêt maladie et tu vas partir, penser à toi ». « Ah non, si je vais m'éloigner de mon problème là, ça va être encore pire au retour. Il vaut mieux que j'affronte mes soucis comme ça ». De toute façon, il est bien au courant qu'il ne va plus me toucher parce qu'il va directement en taule.

I : Donc tu préfères rester... (Interrompue).

P : (En coupant la parole). Oui je préfère rester là, à Hmelek. Mais tout en... Pendant un mois, je ne dormais pas. Tout le temps en train de guetter le moindre bruit quoi.

I : Parce que du coup, vous restez ensemble ?

P : Non, lui ça y est, il est parti. Il a été interdit pendant deux ans de s'approcher de moi et de mon fils.

I : Vous avez une autre maison ?

P : Oui, dans une autre maison, mais pas loin de la maison. (Long blanc).

I : Et l'association avec Drelane t'a beaucoup aidée aussi ?

P : Oui beaucoup aidée. C'est elle qui m'a orientée vers Docteur Sandrine.

I : Tu as d'abord connu l'association.

P : J'ai connu... Euh... Non j'ai fait la connaissance du Docteur Sandrine, le soir où je suis rentrée à l'hôpital. C'est là aussi qu'elle m'a parlé de l'association. Plus les gendarmes qui m'ont questionnée et qui m'ont dit aussi d'aller voir Drelane. Après je suis partie. Et à chaque fois qu'il y a des réunions, bin je les accompagne un peu partout. L'association, elle m'a aidée aussi. Par rapport à mes papiers. Parce que moi, j'ai tellement envie d'avoir une maison pour moi avec mon fils, à Nouméa. Une chose que je n'arrive toujours pas à avoir. Ça fait que je suis obligée de demander à Drelane de m'aider sur les paperasses. Parce qu'il y a tellement de papiers à fournir. Oui sinon je... Je... Euh... Je peux pas dire que ça va à 100%. C'est encore euh... Entre euh... 40%. J'essaie de... Surtout pour mon fils. Parce que à chaque fois qu'il me voit pleurer ou les larmes aux yeux, tout de suite il regarde si il n'y a pas mon mari dans les environs.

I : Il surveille.

P : Oui voilà. On essaye de vivre, de ne plus penser à ces choses-là mais... C'est difficile. Toujours avec la crainte. (Blanc). Mais ce qui est bien c'est que ça existe maintenant l'association et aussi des médecins comme Docteur Sandrine. Ahlala... Ça, ça m'a beaucoup

aidée. Même après j'ai orienté d'autres femmes, de la tribu. Elles se font taper aussi. Mais elles osent pas aussi. Je leur ai dit « Il faut aller voir Docteur Sandrine, ou sinon voilà l'adresse de l'association ». Parfois, Drelane, elle partage avec elle. C'est bien. C'est bien. C'est très bien. Mais avec la coutume aussi, on sent qu'on est impuissant. (Blanc).

I : Vous en parlez donc avec les autres femmes.

P : Oui entre nous. Oui on parle de tout ça. Il y en d'autres qui n'osent pas tellement, qui préfèrent subir à la maison jusqu'à aujourd'hui. Je connais des mamans qui subissent toujours aujourd'hui la violence de leur mari.

I : Et qui ne parlent pas.

P : Qui ne parlent pas.

I : Et toi avant d'en parler au dispensaire et à Drelane, tu en avais parlé à quelqu'un ?

P : Non jamais. Je ne parlais pas. Non je gardais pour moi. (Blanc).

I : Et ta famille.

P : Ma famille, elle n'est pas d'ici, elle est de l'autre île à Tiga. Moi, je ne suis pas d'ici. Donc du coup, j'avais juste ma sœur avec qui je partageais tout ce qui se passait mais pas la famille d'ici, de la tribu (La famille de son mari). A Lifou, je ne disais rien parce que je sais qu'ils vont tout raconter à tout le monde.

I : Donc tu ne parlais pas.

P : Non je ne parlais pas. Les gens, ils me demandent. Pourtant, ils savent que j'ai reçu des coups. « Ça va ? ». « Oui ça va, ça va ! ».

I : Parce que maintenant ça se sait.

P : Oui bien sûr. Oui déjà, en bas, il y a des aides-soignantes, c'est des femmes de la tribu. Je sais pas si c'est Sandrine qui m'a orientée vers le psychologue. Je sais plus c'est qui ? C'est une femme des îles, de Lifou. J'ai pas voulu aller. « Mais vas-y, tu vas voir ça va te faire du bien ». « Ah non. ». C'est bon si c'est une kamadra mais si c'est une femme de Lifou non.

I : Tu préfères parler à une kamadra.

I : Oui (Rire). Avec les femmes de Lifou, ça va se savoir tout de suite. Juste après que je sorte, c'est bon. Je n'ai plus confiance. (Blanc).

I : Ça t'a dérangé qu'il y ait des femmes de la tribu qui travaillent au dispensaire ?

P : Oui. Elles venaient sans cesse. C'était difficile, elle venait sans cesse prendre des nouvelles, demander comment ça s'est passé, demander tout... J'ai pas aimé. Je savais qu'elle va dire ce qui se passe. Raconter. Ahlala... (Rire). (Blanc). Bin là, nous deux, avec mon fils, on n'a pas de voiture. On a deux voitures, une camionnette et puis une clio. Les deux voitures sont en pannes. Du coup, je fais du pouce le matin, à 4h du matin pour aller

au boulot. Mais c'est bon, il y a des gens qui passent. Mon mari, il est un peu... (Elle chuchotte, fin de la phrase incompréhensible).

I : Vous ne vous parlez plus ?

P : Si, si on se parle. Quand on est arrivé de France, il est venu en bas à la maison. Demander si on ne lui a pas pris quelque chose. J'ai dit « Non, on ne t'a rien pris ». (Rire).

I : Et tes autres enfants, ils sont où ?

P : Un, l'aîné, il travaille à Nouméa, à Goro (Usine de nickel). La deuxième, elle est mariée au Grand Chef du Wetr. La troisième, elle travaille aussi à Nouméa. La quatrième, elle est en France. Il ne me reste plus que le petit dernier, là. Toujours tous seuls, nous deux-là. Quinze ans, là il a quinze ans. Il a toujours été avec moi quoi, il n'a jamais voulu rester avec son père. Et lui aussi, il a peur, parce que son papa il lui donne des coups. Il écoute pas et il tape mal. Mais le fait de parler fort ou de donner une gifle, ahlala il est terrorisé mon petit. Il n'aime plus être en compagnie de mon mari. (Blanc). Et puis voilà, Drelane elle me dit « C'est depuis 1984 tu dis ? ». Je dis « Oui ». Et puis « C'est là 2016 que tu te réveilles seulement ». (En rigolant). Bin oui depuis qu'on s'est marié, il m'a toujours traité comme ça. J'ai peur ! J'ai trop peur. Parce que je sais que quand il me tape, il me tape mal. Donc je sais que quand je vais là, et que je vais retourner à la tribu, ça va pire. C'est pour ça, je n'ai jamais dit quoi que ce soit.

I : C'était uniquement la peur de ton mari qui te faisait tout garder...

P : Ouiiii.

I : Oui il y avait autre chose ?

P : Non c'est surtout ça qui me... La peur de la violence quand il me tape. Ça va doubler encore plus après. Parce que j'ai vécu ça. Si je ne disais pas, bon il ne me fait rien. Quand j'en parle, par exemple quand je me confie avec la Tantine à côté, la Tantine après elle va aller lui demander des comptes. Donc quand elle a fini de demander des comptes, il retourne à la maison et c'est encore pire. (En baissant la voix).

I : Tu es restée trente ans à tout garder pour toi.

P : Oui, j'ai tout gardé. Jusqu'à... Bin là ça va mieux avec la décision de la justice et tout. Mais il y a toujours cette petite crainte là. Moi, pour moi, je suis... C'est vrai que j'ai toujours la peur de... Mais avec la justice maintenant qui est à mes côtés, j'essaie de ne plus penser. Des fois je dis « Mais il faut que j'arrête de penser. De voir autre chose ». Et puis voilà j'ai dit à... Je parle beaucoup avec ma fille « Bin si tu es toujours en France, au mois de décembre, je reviens. On ne va plus rester ici pour les vacances. Plus tous seuls ici ». (Blanc).

I : Et pour toi quelle place a eu le dispensaire dans ton parcours ? Comment tu vois le dispensaire ?

P : Euh... Bin le dispensaire, en fait, bin c'était la chose que j'aurais dû faire depuis avant déjà. Dire au médecin ce qu'il me faisait. (Une phrase incompréhensible). Je pense que c'est une bonne chose d'avoir tous les médecins là. Et encore, il faudrait quelqu'un pour s'occuper justement de ces mamans-là qui n'osent pas parfois aussi aller se confier. Pourquoi ? Parce qu'il y a les... Il y a les... Il y a de la famille. Quand on voit déjà de loin la famille, ça veut dire qu'il ne faut pas trop dire les choses sinon... Ça va se savoir à la tribu et ça va être encore pire. Moi je trouve, il faudrait vraiment quelqu'un qui s'occupe de ces mamans-là. (Insiste sur le mot Maman). De ces femmes battues qui ont été maltraitées par leur mari. Il faut vraiment une personne qui s'occupe vraiment que de ça.

I : Une personne attirée ?

P : Voilà.

I : Et quelle genre de personne tu verrais ?

P : Bin un docteur qui serait... Parce que moi des fois, j'ai envie d'aller voir docteur Sandrine mais quand je vois qu'elle est en consultation, je fais demi-tour. Je veux pas trop l'embêter avec ma vie.

I : Tu aimerais la voir mais tu ne sais pas comment ?

P : Non je vais directement demander. Ils disent « Ah elle est en consultation en haut ». J'y vais des fois. Il n'y a plus de ticket. Faut repartir. Et ça serait bien d'avoir un médecin.

I : Un médecin référent.

P : Voilà un médecin pour ça. Après ça ne va plus être pareil.

I : Que tu puisses savoir quand tu peux le voir.

P : Voilà quand je peux le voir, à quel moment. Tel jour, quand on arrive bin voilà. Là quand on arrive on demande à voir ce médecin là et avoir des heures d'écoute avec elle, de parler, de dire ce que l'on a traversé. Les moments où ça ne va pas quoi. Etre accueilli déjà, c'est déjà beaucoup. Moi quand j'ai vu docteur Yves qui m'a accueillie, avec docteur Sandrine... Ça m'a... C'est resté jusqu'à maintenant. Ça fait que moi, pour moi, Docteur Sandrine c'est... Ouh... Plus que... C'est... Je l'apprécie trop parce qu'elle m'a tellement fait pour moi ! Mais c'est ça, c'est ce genre de personne là que j'ai envie que ici, à Lifou, il y a justement un médecin référent que pour les femmes battues. Parce qu'on n'a jamais vu ça. Parce que c'est toujours association. Voilà on est adressé à cette association, faut aller vers cette association. Là-bas c'est la famille, Drelane, elle, j'ai tout à fait confiance en elle. Elle est de ma famille, plus de la famille à mon mari mais elle est très carrée aussi elle. Et ça, ça se

ressent. Donc voilà... Mais Heureusement qu'il y a Docteur Sandrine qui est là avec comme Drelane, tout ça là. S'occuper des femmes comme moi là. Mais sinon, il y a personne là. Balancer de tous les... On nous envoie là, on nous envoie là, faut aller sur Nouméa...

I : Et toi, tu y es allée à Nouméa ?

P : Je suis partie une fois. On m'a conseillé par un... Non c'est un docteur « Faut que tu ailles là, à l'association des femmes battues, puis après ils vont t'envoyer vers un médecin ». Mais il faut encore payer le billet. Moi, j'ai été une fois mais après... En plus il n'y a pas de suite.

I : Tu es allée une fois à Nouméa pour ça.

P : Oui au foyer Bethany. Après j'ai laissé. J'ai dit non. J'aurais aimé qu'il y ait ça ici, comme ça on n'aurait pas à partir. Avec quelqu'un qui s'occupe exprès des cas comme nous là.

I : Tu aurais préféré un foyer à Lifou ?

P : Oui. Plutôt qu'à Nouméa. Mais l'association a demandé une sorte de... d'internat ? Ce qu'elle a fait l'année dernière Drelane, on n'a toujours pas de réponse. On a même été voir le grand chef. Mais on attend. Mais ça serait tellement bien. Surtout pour les autres mamans qui n'osent pas...

I : Tu crois qu'avec ce foyer elles oseraient plus ?

P : Oui moi je trouve. Et puis, en plus de le foyer, il y aura des personnes, des personnes qui vont être là que pour spécialement ces mamans-là. Un vigile surtout. (Rire). (Blanc).

I : Est-ce que tu penses, qu'au dispensaire, on pourrait améliorer ?

P : Ouais. Bin oui. Prendre... Faire un genre de bungalow. Pas bungalow mais une sorte de maison qu'on transporte. Comment on appelle ça ?

I : Ah les algeco ?

P : Algeco oui. Algeco exprès pour ça. Comme ça, il y a une personne qui s'occupe que des femmes battues. Vous allez voir que là, il va vraiment y avoir du monde.

I : Au dispensaire.

P : Au dispensaire. Mais je pense plutôt un peu retiré. Plus retiré vers là (En montrant les maisons au-dessus du dispensaire). Mais ça serait bien. Ça fait longtemps que, ça fait très longtemps. Il n'y a jamais eu ça, ici, à Lifou. Même pas en bas, à l'hôpital. Si on va voir le médecin. Moi des fois, je vais voir Docteur Genin (Médecin libéral). Parce que lui, ça fait longtemps qu'il est là, donc j'en parle un peu. Après il me dit « Bon bin, si tu veux après je vais appeler les gendarmes ». « Non, non, non ». (Rire). « Non faut montrer aux gendarmes tes blessures ». « Non, non mais c'est bon docteur ». Parce qu'en fait on a vraiment besoin de quelqu'un qui comprend les femmes battues, qui soit là à leur écoute, pour mieux les orienter. C'est vrai qu'avec Docteur G., tout ça... Ils sont obligés de vite faire passer parce

qu'il y a d'autres patients dehors qui attendent. Donc euh... Mais moi j'aimerais bien qu'il y en ait un comme ça ici, à Lifou. Quelqu'un qui s'occupe, et si possible dans un endroit retiré. Comme ça les mamans, elles peuvent venir en toute tranquillité. Il n'y pas de problème. Ici, il y a une association qui va bientôt... De la province.

I : Le service de la femme ?

P : Voilà. Mais j'aime pas ! (Blanc). Ils m'ont appelée aussi pour venir, pour parler, pour témoigner. Ce n'est pas que je n'ai pas voulu mais ils ont proposé après d'aller dans les tribus, de parler. Si c'est bon mais... On aurait préféré un endroit à part. Comme ça, on arrive, on dit ce qu'on a à dire. Si il y a des choses qui vont être mise en place après avec les, peut être avec le mari. Parler.

I : Parler avec le mari aussi.

P : Oui voilà. Mais ça ne s'est jamais produit. Il n'y a pas de... Ici ce n'est que des médecins qui arrivent et qui... Si tu t'es fait battre « Bon bin, on va vous donner des comprimés et des trucs pour... ». Mais après non. On ne va pas plus loin.

I : Ça tu l'as senti quelque fois quand tu venais...

P : Ouais, ouais, ouais. « Vous savez nous on n'est pas... Ici, on est, on est venu juste pour les gens qui sont malades. Vous faudrait vous adresser aux femmes battues, faudrait que vous alliez vous adresser à des structures exprès pour ça ».

I : Tu as déjà entendu ça ?

P : Ouiii. Quand je consultais ici.

I : Le médecin n'était pas à l'écoute.

P : Oui bin ça aussi d'un côté, rien qu'à l'entendre dire ça, bin pour moi, il ne s'intéressait pas quoi. Et me dire que voilà, tu te débrouilles. Donner un arrêt maladie et puis voilà. « Si vous pouvez m'arrêtez alors parce que je ne peux pas ». « Oui c'est bon ». Il me mettait au moins une semaine. Après je restais, je récupérais à la maison.

I : Vous ne parliez pas du problème ?

P : Non, non jamais.

I : C'est arrivé plusieurs fois.

P : Oui, c'est répété. (Blanc).

I : Et toi tu aurais aimé en parler ?

P : Oui moi j'aurais aimé en parler. Parce que Docteur Sandrine quand elle m'a vue là, tout de suite elle a... Elle a senti qu'il y avait quelque chose. Et puis, elle m'a pris de côté. On a parlé, on a parlé, on a partagé. Et moi j'ai senti ça ! Voilà, qu'elle voulait m'aider. Elle était à l'écoute et c'est ça qui m'a... Je lui ai tout dit.

I : C'était la première fois.

P : C'était la première fois.

I : Alors que tu venais depuis des années.

P : Ouiii. Je venais... Moi, je venais pour... Mais bon, quand j'entends tout de suite dire « Ecoutez, ici, ce n'est pas pour... ». (Rire). Après des fois, je ne venais plus quand mon mari me battait. Je restais à la maison, me soigner avec les plantes de chez nous.

I : Au dispensaire, tu entendais « Ici ce n'est pas fait pour les femmes battues » ?

P : Oui. Oui, oui. Deux fois. Un docteur qui m'a dit « Ecoutez madame, ici, c'est pas pour les femmes battues sinon... ». « Oui bin Docteur, c'est juste pour m'arrêter. Mais je vais rentrer chez moi ». « D'accord ». Et il me fait un arrêt de travail. Et je repars encore (Rire).

I : Et ça recommence.

P : Et c'est reparti. Mais là, je veux qu'il y ait un truc comme ça. Un médecin qui ne s'occupe que de ça. Comme ça au moins, on n'a pas de... On peut dire tout ce qu'on a...

I : Une femme. Un homme. Peu importe ?

P : Une femme plutôt. On se comprend. (Rire). Un homme ? Non... Je ne sais pas. (Rire). Oui une femme kamadra. Parce que les gens de chez nous, ah non, moi, je ne fais plus confiance dorénavant. Ça s'est fini. Avant, il y avait un... Je sais plus comment ça s'appelle ? Un monsieur, il arrivait de France, il venait de faire ses études. Un monsieur d'ici. Psy ? Oui je crois un psychologue ? Psy ? Après il est venu ici. On se dit bonjour et tout. « Tu viens de quelle tribu déjà ? ». « Je viens de la tribu de Hmelek ». « Ah mais oui je connais ton cousin. Et ton mari c'est mon cousin ». (Rire). Bon quand on entend ça laisse tomber. J'ai dit « Ah ok ». « Eh mais faut pas que tu aies peur de dire ». J'ai dit « Non mais c'est bon. Je reviendrais ». Ahlala... Ahlala jamais je ne vais oublier Docteur Sandrine... C'est... Elle a toujours été là même si elle n'était pas de garde, elle était tout le temps derrière. Elle était là. Elle, avec l'autre Docteur Yves. Docteur Yves quand il entend mon histoire, il a les larmes. Ça coule simplement, les larmes, ses yeux là. « Mais faut pas te laisser faire ». C'est des médecins comme ça qu'on aurait aimé qu'ils restent plus longtemps ici, chez nous. (Long Blanc).

I : Est qu'il y a des choses qui t'ont gênée quand tu étais en bas, hospitalisée ?

P : Non. Euh... Non. Non j'étais bien, à part mon mari. Mais sinon non, il n'y a pas... Ça va. Sauf la famille aussi. Ceux qui travaillent. La famille qui travaille et qui sont tout le temps-là, à regarder. Et après j'ai demandé à Sandrine si je pouvais sortir « Non, non, tu n'es pas encore en état de sortir. Pourquoi tu veux sortir ». « Bin j'ai un peu peur. C'est pas que j'ai peur mais... Il y a tout le temps la famille qui est là ». (Blanc). Si seulement, il y avait un foyer, et puis un médecin à côté. Ça serait... Génial. (Blanc).

I : Comment tu envisages ton avenir ?

P : Ahlala... La question que tu me poses, une autre personne me l'a dit « Est-ce que tu as pensé à toi ? A ton avenir ? A ce que tu vas devenir ? Un jour ou l'autre ton mari il va bientôt faire... ». J'ai répondu. J'ai dit à Docteur Sandrine « Déjà, tout ce que j'ai vécu depuis 1984, depuis 1984 jusqu'à aujourd'hui, c'est vrai que j'ai toujours cette crainte là mais je veux me battre pour rester avec mes enfants dans maison. Là où j'ai eu mes enfants ». Moi je veux me battre pour rester. Même si pfff...

I : Pour rester à la tribu ?

P : Ouiii. (Le téléphone, P5 s'excuse et répond. Puis on se sert un verre d'eau.)

Reprise de la conversation.

I : Donc là vous n'êtes pas divorcés ?

P : Non pas divorcés parce que sinon il aura... Il va gagner.

I : Il va gagner ?

P : Bin il va gagner... Il va emmener ses copines à la maison. Il va récupérer les enfants. Alors que c'est moi qui ai fait la maison. Je serais obligée de chercher encore une maison, de refaire. Je veux rester à Hmelek. J'ai mon petit jardin, je fais un peu de tout.

I : Là, tu es dans la maison.

P : Oui je suis toujours dans la maison, c'est lui qui est parti.

I : Ah c'est lui qui est parti.

P : Ouiii. Je suis bien. Ça fait que ça va. (Rire). J'ai son numéro. Ça fait que si il arrive à l'improviste, j'ai son numéro à Drelane.

I : Et les gendarmes.

P : Voilà et les gendarmes. Donc maintenant, ça va mieux. C'est vrai que l'avenir... Mais moi, j'ai confiance. J'ai confiance en la justice. J'ai confiance en les personnes comme Docteur Sandrine, comme l'association. Malgré toujours cette peur. J'arrive toujours pas à enlever ce sentiment-là parce que je l'ai vécu toute ma vie. Je me suis mariée à 17ans. (Blanc). On m'a forcée à me marier avec mon mari, celui-là, là.

I : Donc à 17ans, tu es venue de Tiga. Tu ne parlais pas Drehu...

P : Oui de Tiga. Je ne parlais pas drehu. Il fallait apprendre la langue Drehu. C'était très difficile parce que la maman de mon mari, elle ne parlait pas le français. Elle ne parlait que le drehu alors des fois, je disais « Elle dit quoi ? ». « Ah bin faut que tu apprennes la langue ! ».

I : Ah oui à 17ans, tu es arrivée toute seule, tu t'es mariée...

P : Je me suis mariée. Après, ça y est mes parents, ils sont repartis sur Tiga et moi je suis restée là. (Long Blanc). Mais là, ma fille, elle s'est mariée comme moi. Coutumièrement. Mais elle, ça va mieux. Elle, ce n'est pas pareil que moi. Elle s'est mariée dans le Wetr (Un des trois districts de Lifou). Elle s'est mariée à 17ans aussi. Mais elle, c'est pas pareil. Il est très bien son mari malgré qu'il boit. Mais il ne l'embête pas. S'il a faim, lui, il va. Il n'embête pas sa femme. (Long blanc).

I : Et ton fils, il...

P : Oui mon aîné. Il... Là il est en colère contre moi depuis dernièrement parce qu'avec ma fille, on a porté plainte. Alors du coup, il me fait des mauvais... Il me fait des remarques comme « Il faut que tu saches que tu n'es pas d'ici. Toi, tu es de Tiga ». Il m'a parlé comme et du coup je ne lui ai pas répondu. Je lui ai juste dit « Je veux que tu saches que tu ne parles pas à ta copine, ni à ta... Là tu es en train de parler à ta Maman, celle qui t'a mise au monde ». « Oui, oui mais il faut que tu saches que... ». En fait c'est avec mon mari aussi... Il le tient quoi. Là, il ne me parle toujours pas. Il est à Nouméa.

I : Il sera petit chef aussi.

P : Oui c'est lui qui va prendre après. Clothilde, tu as quelle heure ?

I : Il est 14h30. Mais je vais te ramener, tu ne vas pas rentrer en pouce.

P : C'est vrai ? Mais c'est loin.

I : Mais c'est pas grave, tu ne vas pas rentrer en pouce. Est-ce que tu veux rajouter quelque chose ?

P : Oui bin merci à toi, de m'écouter, d'entendre tout ce que... Parce que moi, je ne suis pas une personne qui parle comme ça. Je confie tout ce qui se passe dans mon... (Rire). Mais jamais, jamais j'ose dire. Avec Drelane, j'ai confiance mais personne d'autre. Même pas ici, les médecins d'ici. Non jamais. J'ai toujours gardé en moi cette partie de ma vie que j'aurais aimé que ça se passe autrement. Et puis merci de m'avoir appelée. Merci d'être venue me chercher et surtout de bien vouloir me laisser là-bas encore. (Rire).

I : Merci à toi P5 parce que c'est grâce aux dames comme toi qui parlent que les choses pourront changer. C'est important qu'il y ait des femmes comme toi qui libèrent la parole.

P : J'ai appris avec Sandrine. Sinon, j'étais devenue quelqu'un de très renfermée. Je ne disais plus rien. A chaque fois que le médecin me demandait « Ça va ? ». « Oui ça va, ça va. Ça va passer ». Parce que je ne voulais plus. Il a fallu attendre des années et des années ! (Rire). (Blanc).

I : Merci à toi P5, Oleti.

Entretien n°6

Lieu : sur la plage de Luengoni, à l'ombre, sur une natte

Atmosphère / ambiance : ambiance calme et détendue. Etant la voisine de la participante, nous nous parlions de temps en temps, sans jamais évoquer le sujet des violences conjugales.

I : Pour toi qu'est-ce que représentent les violences faites aux femmes ? Qu'est-ce que ça évoque chez toi le mot violence ?

P : Le mot violence. Bin déjà pour moi, le mot violence c'est... C'est déjà quelque chose qui... C'est un truc qui... Il faut comprendre le sens de la violence. Je sais pas c'est comme une insulte ou... Moi je crois que voilà la violence c'est un truc qui nous fait mal. Comme une agression. Voilà comme une agression. C'est un mot qui me fait mal. La violence. Parce qu'on peut vivre sans la violence. Et moi j'aime bien ! J'adore quand je vis sans la violence. Mais quand il y a la violence ah là c'est comme une destruction. Quand j'entends le mot violence c'est comme si détruire... Je sais pas. Moi je prends le sens de détruire.

I : Et quel genre de violence ?

P : Bin, je crois que le genre de violence, le genre de violence c'est dans tous les sens. C'est dans tous les sens. Pour moi, c'est dans tous les sens de violence. Ce n'est pas que les coups. Mais même de parler de quelqu'un c'est déjà une violence. Taper c'est déjà beaucoup. Je ne sais pas pour moi, la violence c'est ça, c'est détruire quelqu'un. Alors que l'on peut bien vivre ensemble. Pour une femme qui vit ça, ça détruit, ça détruit, et ça détruit jusqu'à... (Blanc).

I : Et est-ce que tu peux me raconter un petit peu ton histoire ?

P : Mon histoire à moi. Donc moi mon histoire c'est... Déjà j'ai vécu moi aussi. J'ai vécu dans la violence parce que mon père, il est violent. Il est violent, violent, violent. Et ça j'ai vécu ça depuis l'âge de 6 ans. Quand il boit, voilà il faut que nous on sorte de la maison. Pour nous protéger, il faut partir. Voilà. Ça fait que moi ma vie c'est ça. Ça était toujours perturbé par ce genre de truc jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Et c'est lui-même qui m'a dit « Il faut que tu partes de la maison. Il faut que tu te maries ». C'est ça aussi, ça fait aussi partie de la violence. Quand on dit à une fille « Bin voilà, il faut que tu te maries. Tu pars de la maison ». Et alors on n'a pas à choisir ?

I : Tu n'as pas choisi.

P : Non je ne le connais pas.

I : C'était un mariage coutumier ?

P : C'est un mariage coutumier. Et ça c'est aussi une violence de la part des.... Moi je dis, j'ai déjà dit à mes frères « Ça c'est une violence ! Il ne faut pas faire ça ». Et ça c'est mon

histoire. Je suis partie en disant que bon pour ne pas avoir de... Pour que Maman elle ait un peu de tranquillité, il vaut mieux que je quitte le foyer et marier. A dix-sept ans je suis partie de la maison.

I : C'est jeune.

P : Le mot violence. Bin déjà pour moi, le mot violence c'est... C'est déjà quelque chose qui... C'est un truc qui... Il faut comprendre le sens de la violence. Je sais pas c'est comme une insulte ou... Moi je crois que voilà la violence c'est un truc qui nous fait mal. Comme une agression. Voilà comme une agression. C'est un mot qui me fait mal. La violence. Parce qu'on peut vivre sans la violence. Et moi j'aime bien ! J'adore quand je vis sans la violence. Mais quand il y a la violence ah là c'est comme une destruction. Quand j'entends le mot violence c'est comme si détruire... Je sais pas. Moi je prends le sens de détruire.

I : Et quel genre de violence ?

P : Bin, je crois que le genre de violence, le genre de violence c'est dans tous les sens. C'est dans tous les sens. Pour moi, c'est dans tous les sens de violence. Ce n'est pas que les coups. Mais même de parler de quelqu'un c'est déjà une violence. Taper c'est déjà beaucoup. Je ne sais pas pour moi, la violence c'est ça, c'est détruire quelqu'un. Alors que l'on peut bien vivre ensemble. Pour une femme qui vit ça, ça détruit, ça détruit, et ça détruit jusqu'à... (Blanc).

I : Et est-ce que tu peux me raconter un petit peu ton histoire ?

P : Mon histoire à moi. Donc moi mon histoire c'est... Déjà j'ai vécu moi aussi. J'ai vécu dans la violence parce que mon père, il est violent. Il est violent, violent, violent. Et ça j'ai vécu ça depuis l'âge de 6 ans. Quand il boit, voilà il faut que nous on sorte de la maison. Pour nous protéger, il faut partir. Voilà. Ça fait que moi ma vie c'est ça. Ça était toujours perturbé par ce genre de truc jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Et c'est lui-même qui m'a dit « Il faut que tu partes de la maison. Il faut que tu te maries ». C'est ça aussi, ça fait aussi partie de la violence. Quand on dit à une fille « Bin voilà, il faut que tu te maries. Tu pars de la maison ». Et alors on n'a pas à choisir ?

I : Tu n'as pas choisi.

P : Non je ne le connais pas.

I : C'était un mariage coutumier ?

P : C'est un mariage coutumier. Et ça c'est aussi une violence de la part des.... Moi je dis, j'ai déjà dit à mes frères « Ça c'est une violence ! Il ne faut pas faire ça ». Et ça c'est mon histoire. Je suis partie en disant que bon pour ne pas avoir de... Pour que Maman elle ait un

peu de tranquillité, il vaut mieux que je quitte le foyer et marier. A dix-sept ans je suis partie de la maison.

I : C'est jeune.

P : C'est jeune ! Je suis partie jeune de la maison et puis voilà je suis mariée avec mon mari. Alcoolique aussi. Ça ne marche pas. Parce que dans ma tête c'est toujours... Je pars de la maison et je me retrouve dans l'enclos où je suis toujours prisonnière dedans.

I : Tu te sentais prisonnière ?

P : Oui, oui. Et de là, je suis partie, je suis restée à Nouméa pendant deux années. A Nouméa, je voyais autre chose. C'est pas comme la vie, ici à la tribu. Les voitures, les immeubles... Ça, ça change complètement de la tribu. Mais seulement, avec un mari qui est tout le temps saoule, ça reste toujours dedans. Voilà, ça tape toujours de tous les côtés. Et puis un jour, j'ai dit « Bon écoute, faut que je parte ». Et je suis partie.

I : Un jour comme ça, tu as décidé de partir.

P : Il m'a tapée. J'ai dit de toute façon, dans ma tête, il y a la police (Le téléphone de P6 sonne, elle répond brièvement).

Reprise de la conversation.

Oui voilà, pour moi c'est toujours la violence et puis le fait que mon mari, il est toujours violent, il est pas... Et quand il m'a tapé un jour, je lui ai laissé la première euh... Bin je lui ai dit « Il ne faut pas que ça aille un peu plus loin ». Et puis après quand il m'a, là, là quand il m'a bien frappée. Quand il m'a cassé la dent, et là je suis partie. Quand je suis partie, j'ai pas cherché à comprendre, j'ai appelé les flics. Les flics, ils sont arrivés, ils m'ont fait hospitalisée là-bas à Gaston-Bourret (Hôpital territorial de Nouméa).

I : Ah oui tu étais à Nouméa.

P : J'étais à Nouméa. Et quand ils m'ont dit, il faut retourner faire la coutume pour que tu puisses retourner et tout. J'ai dit « Non c'est bon ! J'ai eu ma dose, c'est bon ». Et jusqu'au divorce. On est passé au tribunal, et je suis partie, et on a divorcé. Et je suis retournée chez Maman.

I : Et avec tes parents, ça n'a pas posé de problème ?

P : Avec mon Papa, quand je suis retournée encore rester avec mes parents ici, ils m'ont appelée. Avec mes trois enfants, ils m'ont appelée pour vivre ici. Et puis j'ai tout pris, les enfants. Arrivés ici, le truc... La seule chose que j'ai dit... Je disais à mon papa. Quand je suis arrivée, je lui ai raconté tout ce qu'il m'a fait. Parce qu'il a arrêté de boire après. Je lui ai dit « Tu sais pourquoi je suis malheureuse comme ça ? C'est à cause de toi. Parce que tu m'as écrit une lettre comme quoi il faut que je parte de la maison. Et maintenant tu te retrouves

handicapé sur le lit. Eh bien, c'est qui qui vient pour te soigner, rester avec toi ? C'est encore moi avec mes enfants. Mais je suis partie, et c'est à cause de toi. Toi, tu nous faisais du mal ». Et c'est pour ça, je n'ai pas regretté parce que je lui ai dit ce qui est, à mon père. « Et avant, tu nous coursais, tu buvais, tu nous coursais en... Même tu as brûlé notre case ! ».

I : Ah oui ?

P : Oui. Tous mes frères, nous tous à la maison. Mais si tu veux, c'est moi qui ai subi un peu le... Je suis la seule fille qui a tout vécu. Sauf mes trois sœurs à Nouméa. Mais moi, je suis la seule ici à subir ce que Papa il fait.

I : Et comment ça s'est passé avec tes enfants quand tu as décidé de partir ?

P : avec mes enfants. Bin je suis partie avec eux ici. Et puis après, leur papa il m'a dit qu'il faut s'arranger à l'amiable. J'ai dit « Bon ok on va s'arranger à l'amiable et puis moi après je veux divorcer ». Et puis on a divorcé. Un coup, ils sont avec leur papa, un coup ils sont avec moi. Jusqu'à que lui, il soit tombé malade et qu'il soit décédé en 2003. Il est décédé, mon ex-mari. Il m'a tapé un fois. Une ou deux fois. Et quand je me suis remise encore avec quelqu'un d'autre, que j'ai fait trois enfants avec lui, on est marié en 2000. Et bien lui, c'est un gars qui est autoritaire si je peux dire ça de lui.

I : Ton deuxième mari.

P : Mon deuxième mari. Il est trop autoritaire et moi comme je vis avec la peur, j'ai eu peur après de vivre avec lui. Parce que je dis il est trop autoritaire. Je ne peux rien placer. Il est au-dessus. C'est l'homme quoi ! Là, je suis mal tombée. Pourtant on s'est connu avant de se marier. C'est pas pareil que l'autre. L'autre c'est la coutume.

I : Oui là, c'est toi qui avais décidé.

P : Là, c'est moi-même qui ai décidé de vivre avec lui. Parce que bon j'ai vécu sept... Non c'est pas sept ans, je ne me rappelle plus. On a vécu (Réfléchi et compte) quinze ans de vie commune avec mon deuxième mari. Et quand on est marié bin c'est encore plus pire. Mais au cours de ces... De la vie commune où on a vécu ensemble, bin à chaque fois qu'il me tape, il me fait agenouiller pour me taper avec la trique. Il ne faut pas que lui pose des questions sur sa vie, à lui.

I : Quand tu lui posais des questions, il n'était pas content.

P : Pas content ! Il me dit « C'est ma vie ! Tu n'as rien à voir avec ». Tout ce qui est à moi, c'est à lui. Sans plus. Alors qu'avec l'autre, tout ce qui est à lui, bin c'est à moi. Tu vois un peu la différence ? Avec mon premier mari, coutumièrement, tout ce qui est à lui : carte bancaire et tout c'est moi qui gère. Mais seulement c'est un buveur. Il boit trop. Tandis que l'autre, c'est moi-même qui ait choisi de vivre avec lui, bion lui ses comptes en banque, ses

petits trucs, c'est à lui tout seul. Son entreprise à lui, c'est à lui tout seul. Il ne faut pas que je pose des questions, il ne faut pas que je fouille dans ses... Je n'ai pas de carte bancaire, je n'ai pas de son compte à lui. J'ai rien ! J'ai rien. Moi tout ce que j'ai c'est les mains pour planter les patates et faire descendre à Wé pour vendre, et puis avoir un petit peu de sous. Mais seulement, il commençait à fréquenter d'autres. Et moi, j'ai toujours la bouche. Parce que je suis en train de vivre la peur. Parce qu'il me tape à chaque fois. Mais seulement voilà, maman, elle m'a bien dit « C'est toi a voulu. Lui, c'est toi qui a voulu ». Après j'ai laissé. A chaque fois, il me tape, il me tape. Une fois, il m'a dit « Si tu ne veux plus vivre avec moi, bin tu vois le fusil qui est dedans ? ». Avec ça, tout ce qu'il me dit, je fais ! Pendant toutes ces années-là, qu'on a vécu ensemble, tout ce qu'il me dit, faut que je fasse ! Des fois, il tue un cochon et il me dit « P6, je pars au travail. Ca y est j'ai tué le cochon, faut que tu nettoies, tu l'opères et puis faut découper en petits morceaux et laisser dans le congélateur ». Tout !

I : Et si tu ne fais pas...

P : Et si je ne fais pas, et bien il ne va pas être content. Moi je suis une femme qui ne fait rien, lui il travaille pour la famille. Voilà. Et puis voilà, quand il m'a tapé une fois je lui ai dit « Tout ce que je t'ai dit. Je t'ai déjà dit mon premier vécu. Mais tu sais, le jour où tu vas me frapper encore, toi aussi je te quitte ». Et puis lui, il m'a dit « Oui, on va voir ça ». Il me menaçait. Et il me dit des choses « De toute façon, si tu as envie de partir, tu pars ! De toute façon, j'ai des copines ». Ça me fait quoi de dire des trucs qui vont me faire... Moi je m'en fous. « Oh tu peux me dire tout ce que tu veux mais le truc c'est qu'il ne faut pas que tu lèves la main! Plus jamais tu vas me frapper! ». Et puis, un jour, il m'a bien frappée. Et là, quand je suis partie, j'ai pris juste mon sac et je suis partie. Je l'ai foutu au tribunal. Il est passé au tribunal et là ça ne lui a pas plu. Il est passé au tribunal et puis... En ce moment ! Je commence à vivre ! C'est une vie. Tu ne peux pas savoir ! Moi quand les gens, ils me demandent « Ca va P6 ? C'est bon maintenant ? ». Je dis « Je vis ! Je viiiiis ! Mais vous ne pouvez pas savoir tellement que je suis... Avant j'étais enfermée dans un petit euh... Euh... Je n'arrive pas à voir. Mais là, je vis ! ».

I : Tu es épanouie.

P : Ahlala, tu ne peux savoir. Tout ce que j'ai traversé, et bien on dirait que... J'ai mes enfants, je suis grand-mère et je vis ma vie ! Je ne sais comme je n'ai jamais vécu ça. Je n'ai jamais vécu. Je n'ai jamais... Comment dire ça ? Je n'ai jamais vécu cette vie-là, que les filles, les femmes elles disent « Ah mais nous avant, on a fait ça. Ah mais nous avant... ». Moi j'écoute. « Ah mais vous avez de la chance. Moi je n'ai jamais vécu ça ». Par contre, maintenant !

I : C'est ta revanche.

P : Voilà ! Moi quand j'entends les jeunes filles, même les... Moi je vis à 53ans, je suis en train de vivre ma vie de jeune fille ! A 53 ans, je vis.

I : Il n'est jamais trop tard !

P : Jamais trop tard comme tu dis. Jamais trop tard ! Là je vis. Et les gens, les femmes, les maris qui disent ça « Ah nous on a vécu ça et ça ». Et maintenant, ils me disent « Tu as de la chance ! Tu as de la chance parce que juste au moment où tu vis ta vie, tu voyages déjà ». Là je vis mais... C'est pour ça quand je suis partie à Melbourne, on dirait que je suis déjà dans les grandes villes ! Mais je sais qu'il y a beaucoup de femmes mélanésiennes, ici à ma tribu, qui m'en veulent un petit peu de ce que je...

I : Un petit peu de jalousie ?

P : De jalousie oui. Parce que si tu veux, euh... Il faut se battre aussi. Il faut que la femme quand elle dit qu'il faut faire ça, il faut qu'elle le fasse ! Elle-même ! La personne même ! C'est pas à moi. Moi, je n'ai pas besoin d'aller demander « Qu'est-ce que je vais faire ? ». Non. D'abord, c'est la personne elle-même qui doit décider pour qu'elle puisse avancer. Et de voir autre chose. Et ne pas écouter tout ce qui... Ah moi, maintenant, ça y est. Moi, tout ça c'est derrière. Même le truc de coutume. Il faut penser à tes enfants. Moi, mes enfants, il n'y a que moi qui pense. Parce qu'il n'y a que moi qui gère tous mes problèmes avec tous mes enfants.

I : tu as es enfants des deux mariages ?

P : Trois du premier mariage. Trois avec mon deuxième mariage. Et c'est ex-aequo. Deux filles, un garçon le premier mariage. Deux filles, un garçon le deuxième mariage. C'est bon.

I : Et quand tu as divorcé avec ton deuxième mari (Interrompue).

P : J'attends. J'attends le divorce. C'est plutôt lui qui a demandé. Et la dernière fois je lui ai demandé « Bin alors ? J'attends toujours ». Il a dit « On a le temps ». J'ai dit « Bin moi, tu sais je n'ai plus le temps. Bin moi j'ai envie de signer vite et puis de faire autre chose ».

I : Tourner la page.

P : Tourner la page. (Blanc).

I : Quand tu dis que les femmes doivent se battre. Est-ce que toi quand tu t'es battue tu as eu de l'aide ? Quelqu'un t'a soutenue ?

P : Mon premier, non. Toute seule. (Blanc). Avec mes enfants. Avec mes enfants, je me suis... Je n'ai pas été chercher des... Comment on appelle ça là ? Des psy ... psychologue et tout ça. Parce que la personne, il faut que ce soit d'abord elle-même. Si l'homme, il fait du mal, ou vice-versa, il faut que cette personne-là, elle prenne aussi sa... Oui ! Mais ce n'est pas parce

qu'ils font du mal, que lui il me fait du mal que après je vais dire à une de mes cousines ou un de mes frères « Tu peux m'aider parce que lui, il me tape ? ». Non, non il faut prendre les choses en main. Prendre les choses en main. Et il faut aussi se mettre les choses dans la tête. Et voilà c'est notre vie. Il faut que nous on vit ! On est là pour bien vivre. Je sais pas mais moi je vois les choses comme ça. Moi j'ai envie de vivre, je n'ai pas envie d'être esclave ! Ou d'être toujours avec la violence derrière. Ah non ! Je vais pas attendre à 77ans pour être... Ah non, moi déjà, je n'ai pas vécu cette vie-là, j'ai tout raté à 17ans. Moi avant, je n'arrive pas à faire pousser mes ongles. Peur de... Et là c'est bon ! Je suis contente parce que je peux bien faire mes ongles. Ma belle-sœur, elle connaît que le dimanche il ne faut pas me déranger. J'efface et je remets, et je fais bien mes cheveux, j'arrange mes cheveux et puis aller au travail le lundi. Et des fois, elle me dit « Je t'aime beaucoup quand tu es comme ça ». Je lui dis « Bin fais comme moi ! Tu vois, tu as un mari. J'ai mon petit frère qui t'aime beaucoup et vous êtes bien mais ne te laisse pas aller. Pour ta santé. Il faut que tu prennes soin de ta santé ». Moi, c'est la chose que je mets aussi dans ma tête. Il ne faut pas que quelqu'un me détruise. Il ne faut pas. Même le mari ou je ne sais pas, la famille... Ah non. Moi, ça y est. Tu sais je suis en train de prendre ma revanche là. Personne qui ne va me détruire.

I : Tu te sens forte.

P : Je suis forte dans ma tête et dans mes pensées. Quand j'ai décidé de partir marcher, je marche comme je fais maintenant. Je suis arrivée d'Australie, et samedi dernier j'ai dit je marche et je vais chez mon père jusqu'à Joj, sur sa tombe. Je lui ai dit bonjour, je lui ai parlé un peu et je suis retournée. J'ai fait la marche. Une heure et demie. Quand je suis décidée de faire un truc, non je fais. Et je crois que c'est ça ! La femme mélanésienne faut qu'elle comprenne. Voilà, le combat c'est ça. Il faut oser. Il ne faut pas attendre que quelqu'un vienne pour te « Il ne faut que tu fasses ça, il ne faut pas que... ». Non, non. (Blanc).

I : Et pour ton deuxième mari, c'est pareil c'est toi toute seule qui a décidé ?

P : C'est la même chose.

I : Tu as dit maintenant stop.

P : Stop. Et puis, ils m'ont dit « Pourquoi tu ne vas pas voir un psy ? ». Non, moi je peux faire moi-même. Et j'ai des personnes, au centre médical à Wé, avec qui je partage. Je partage ce que je ressens. Ce que je vis. C'est gens-là et bien... Je partage un peu. « P6 ça va ? ». « Oui ça va très bien ». « On dirait que tu te sens... ». Je dis « Oui c'est bon ». Et moi, le truc que j'ai toujours dit aux femmes aussi c'est qu'il ne faut pas montrer que l'on est une femme battue.

I : Il en faut pas montrer.

P : Il ne faut pas faire montrer. Il ne faut pas faire la malheureuse, la... Je ne sais pas moi. Parce que plus on fait la malheureuse, plus on coule. On chute. Moi mes deux problèmes, j'ai eu deux mariages qui sont tombés à l'eau, mais j'ai toujours gardé la tête haute. Parce que je vis avec tout le monde. Si tout le monde voyait, ah non moi c'est bon. Il n'y a pas de problème. Et puis, mes enfants, maintenant, ils sont contents.

I : Ils te voient heureuse.

P : Ah ils sont heureux. Ils sont heureux. Quand je suis partie à Melbourne « Maman, mais éclate toi ! A 100% ! ». (Rire).

I : Tu transmets tout ça à tes enfants.

P : Ah oui tout ça je leur ai dit. Je dis aussi à mon fils « Tu sais, tu as voulu rester avec la fille avec qui tu as vécu pendant combien d'années, et bien ne fais pas ! Il ne faut jamais lever la main sur elle ! Ah non ! ». Moi quand je fais des réunions avec mes enfants, c'est toujours ça.

I : Eux aussi, ils ont vécu dans la violence ?

P : Oui ils ont vécu. Ils ont vu. Mais heureusement que j'ai été vite un peu détachée. Comme ça ils ne vont pas... Parce que si jamais on vit ça un peu trop longtemps, on va toujours être dans cette vie-là, et les enfants... Mais pour mon deuxième mari, les enfants ils ont avec lui parce que mon fils il ne veut pas venir ici. Il a peur des tsunamis (La tribu de Luengoni est en zone de risque de tsunami). Mais c'est bon on a une bonne entente. (Blanc). Quand je suis partie en voyage, je suis partie sur le pont de Yarra (Melbourne). (Blanc). Je me suis dit « Tout ce que j'ai vécu en 2016, je vais tout laisser ici. Tout ce que j'ai vécu, tout ce que j'ai traversé, les moments difficiles de ma vie ». Parce que lui, il a fréquenté des femmes. J'ai vu des trucs pas possibles. A la maison, des préservatifs, des films pornos... Tout ! Ça fait que là, là, tout ce que j'ai vécu en 2016, sous le pont de Yarra, je laisse ici ! Tout laisser ici. Et quand je repars, quand je vais prendre l'avion pour repartir en Calédonie, le premier truc... Jamais plus je ne le croiserai en le regardant. Et c'est pour ça, quand je vais à Wé, j'ai toujours la tête baissée. Quand il y a des voitures qui m'appellent en mon nom de lifou, je passe.

I : Tu ne veux pas le voir.

P : Je n'ai pas envie de le voir parce que c'est un truc que j'ai décidé là-bas. Jamais plus je vais le regarder et jamais plus je vais le croiser. Je vais le laisser tranquillement faire tout ce qu'il fait. Comme ça, il n'y a pas de... S'il a voulu faire ça, il le fait. C'est du passé. (Blanc).

I : Et est-ce que tu consultais au dispensaire ?

P : Oui quand j'ai eu des coups, je suis partie au dispensaire. Et puis de là-bas, je suis partie à la gendarmerie.

I : Et au dispensaire comment ça s'est passé ?

P : Bin au dispensaire, ils m'ont fait la consultation et tout. Ils m'ont posé des questions. Et puis après, ils m'ont dit « Bon c'est à toi de... Voilà. Si tu veux porter plainte et bien voilà ton certificat. Faut que tu ailles à la gendarmerie ». Mais tu sais, nous, les mélanésiens, quand on parle de la gendarmerie, c'est catastrophe hein. C'est pour ça que les femmes, beaucoup de femmes quand ils disent « La gendarmerie » après elles disent « Oui, oui la gendarmerie je vais aller porter plainte ». Mais tu vois, il y a toujours un temps mort parce qu'après elles vont réfléchir et elles y vont pas. Et puis après, ça recommence.

I : Et toi tu y es allée ?

P : Ah oui. Moi, le jour même où il m'a tapée, et bien le lendemain je suis partie. Moi je n'ai pas trouvé de temps mort, ni écouté ça, ça et ça. Ah non, il faut penser à soi-même. C'est nous qui recevons les coups ce n'est pas la famille, ce n'est pas le médecin, pas le... Parce qu'après tu peux être sûr que la prochaine fois ça peut être un peu plus grave. Et puis après quand tu es astiquée et que tu vas rester handicapé ou je ne sais pas. « On t'a déjà dit d'aller porter plainte ». Mais c'est trop tard !

I : Donc toi le médecin t'a donné le certificat et... (Interrompue).

P : Le certificat et je suis allée à la gendarmerie.

I : Toute seule.

P : Toute seule. Je suis partie toute seule. Et bien voilà, il m'a posé des questions. Ils m'ont questionné et tout mais ils m'ont laissée un temps d'espace après pour voir si c'est vraiment... J'ai dit « Oui je suis décidée de porter plainte. Je fais ». J'ai tout raconté depuis le début jusqu'à la fin. J'ai tout raconté. Et puis après, ça y est. J'ai eu des coups de fil après disant que ça y est, c'est envoyé. Et puis des coups de téléphone du papa « Il paraît que tu as été... ». J'ai dit « Bin oui ! ». « Il faut que tu retires ». « Jamais plus. Je ne vais pas retirer ». « Est-ce qu'on peut se voir comme ça ? Tu peux retirer ? ». Je ne retire pas. (Son téléphone sonne).

Reprise de la conversation.

Et puis, bin maintenant, voilà quoi. L'histoire s'est arrêtée à 53 ans. Ca y est. (Le téléphone sonne à nouveau, P6 répond).

Reprise de la conversation.

I : Et du coup quelle place a eu le dispensaire dans ton parcours ? Les médecins, les infirmières...

P : Euh... Moi, au dispensaire ils m'ont beaucoup soutenue. Ils ne m'ont pas aidée à aller à... Parce que la plainte et tout c'est moi. Mais sinon ils m'ont encouragée quand ils ont su que

je suis déjà prête pour... Mais je leur ai dit « Mais ça y est, j'ai porté plainte ». C'est moi qui leur ai dit. Et ils ont dit « Mais oui vous avez bien fait ».

I : Ils t'ont soutenue moralement.

P : Voilà. Et si tu as besoin d'être soutenue voilà moralement et bien il faut venir. Et moi après quand il y a des trucs, et bien je leur dis. Je partage un peu avec eux. Je partage un peu mon vécu. Voilà, ce qu'il s'est passé. Et après ils m'ont encouragée. Quand ils ont vu que ça y est, je suis déjà bien, bien, bien lancée dans mon... Ils m'ont soutenue.

I : Donc si tu as besoin de parler... (Interrompue).

P : Moi surtout c'est le soir. C'est le soir quand je dors. Parce que la journée comme je travaille, je discute avec des gens. Moi, je ne raconte pas. Je regarde les gens, là où je peux avoir des discussions. Mais sinon, les docteurs, ils m'ont aussi beaucoup aidée. Ils m'ont beaucoup aidée aussi. Il ne faut pas aussi se laisser aller. Se laisser aller comme ça. Et je vois aussi d'autres personnes qui comme moi, elles ont porté plainte mais elles retournent encore. Et après elles viennent me dire « P6, mais tu as de la chance ». Je dis « Oui mais toi aussi tu as été battue mais tu es retournée. Bin tu aurais dû faire comme moi ». Parce que voilà, c'est la famille, c'est la coutume. Il faut rester tout près des enfants. Je dis « Oui c'est bien beau mais moi, moi personnellement je ne veux pas vivre cette... Cette vie-là ». Je sais pas il y a beaucoup de choses que les gens... Je sais pas peut-être qu'ils ne partagent pas. Ils veulent vivre sans la violence mais on dirait qu'il y a un truc qui... (Blanc).

I : Ils ne se donnent pas les moyens de vivre sans.

P : De vivre. De penser à eux-mêmes. Moi maintenant, j'ai dit que ça y est.

I : Et qu'est-ce qui a fait qu'un jour tu en as eu marre ? Parce que tu dis que ça a duré quinze ans. Qu'est-ce qui a fait qu'un jour tu as dit stop ? Pourquoi pas avant, pourquoi pas après ?

P : Voilà. Je vis toujours dans le même train-train de la tribu. C'est toujours les mêmes... Comme ça là, le bingo, la kermesse et ainsi de suite. Et pourtant, on a autre chose à faire. On a autre chose à faire dans la vie. Ce n'est pas de rester parce qu'on est marié qu'on va être dedans. Alors quand on est dedans et que le mari, il profite ou bien la femme qui profite de s'évader par-là, par-là et que nous on est toujours en bas. Et puis des fois, je me demande « Comment ça se fait qu'il y ait des couples qui voyagent ? ». Moi c'est ça qui me... Je vois des couples qui partent, qui reviennent ensemble. Alors que moi, à la maison, il faut que je lui fasse à manger. Quand il rentre à 8h30, il faut que sa salade d'avocats, elle soit ici, sa salade de carottes, elle est là... Et ça je fais. Et quand il me dit au téléphone « Voilà je rentre à cette heure-ci, j'ai envie de manger ça et ça ». Je fais. Mais après, il y a un moment où j'en ai marre. (Ton agacé). Parce que c'est bon si c'est vice-versa. Mais si c'est toujours moi, ah non

ce n'est plus une vie ça. Moi, pour moi, ça c'est esclave ! Je fais le champ, je fais ça, je fais ça, je fais le travail des hommes... Ce n'est plus une vie ! Ah non je ne veux pas vivre ça pendant toute ma vie de femme. Ah non, on a autres choses à faire. Maintenant, les situations... Maintenant, on ne vit plus avec les lampes à pétrole. Oulala, il faut... On est en 2017 ! Maintenant, il faut complètement changer. Le monde a changé maintenant. Et la femme, il faut que elle, elle pense à la responsabilité. Le combat, il faut y aller ! Il faut faire montrer aux hommes que voilà nous, on n'est pas là pour l'esclavage. L'esclavage ça y est c'est fini. Moi, c'est mon combat ça. C'est fini.

I : Et ce discours tu le tiens avec d'autres femmes de la tribu ? Tu y arrives ?

P : Cette année oui. Quand je suis arrivée de là-bas, de Melbourne, quand ils me demandent « Mais qu'est-ce que tu es bien. Tu as maigri ». « Mais fais comme moi ! ». « Oui mais ton mari ? ». « Mais on s'en fout des maris maintenant ! Si vous vivez toujours avec votre mari qui est bin... ». Elles écoutent mais des fois il fut leur faire comprendre. Moi ça fait des années que je leur fait comprendre. Je lui ai parlé, je donne des... Des fois je dis « Comment veux-tu que je discute avec toi ? Des fois, quand j'ai envie de discuter avec toi, toi tu prends ton mobilis (Téléphone portable) avec internet. Comment veux-tu qu'on ait une discussion. Pour la vie de couple, il faut qu'on discute de notre vie. Mais si moi, je te parle et que toi tu me dis ah non, non je peux parce que... ». Et bien ça, ça détruit aussi le couple. Pas de discussion et bien ça détruit. Mais moi, ça ne m'intéresse pas facebook et tout. J'aime bien discuter et lui non. Alors maintenant, il veut discuter mais bon c'est trop tard. Il me téléphone, il m'envoie des messages... J'ai tout effacé les messages sauf lui. Ses messages je garde car j'ai dit « Je garde car si jamais tu me dis que j'ai fait un faux pas c'est moi qui... ».

I : Et quand tu parles aux autres femmes, comment te considèrent leurs maris ? Est-ce que tu les déranges ?

P : Non. C'est plutôt moi qui donne des idées. Ils veulent faire comme moi. En ce moment, il y a des femmes qui me disent « Ah quelle chance ! ».

I : Les hommes de la tribu ne te.... (Interrompue).

P : Non, non même pas parce que peut-être ils savent comment je suis. J'ai du caractère. Et ils savent aussi que c'est peut-être pas à cause de moi que les deux mariages se cassent. Tu vois ? Et j'ai mal vécu tout ça. Par contre, maintenant je dis aux femmes « Il ne faut faire comme moi, dans le sens où il ne faut plus se marier deux fois ». Tu vois, je dis ça aux femmes et même aux jeune-filles qui partent de la tribu. « Ne faites pas comme moi. Si vous êtes déjà mariées une fois c'est bon. Stop ». A chaque fois je dis ça. Même à mes sœurs. Il faut rester, si on a un premier mari. Mais comme j'ai l'expérience de la coutume, mariage

coutumier, et mariage que j'ai choisi moi-même, et bien pour te dire je préférerais le premier. Parce que le deuxième j'ai mal vécu ! C'était pire avec celui que moi-même j'ai choisi.

I : Il n'y avait pas de la violence physique.

P : Il y avait la violence physique et psychologique. Tout ce qu'il y a dans la tête ! Alors que moi, j'ai presque tout donné. Je l'ai connu à 25 ans. Et si tu veux c'est mon deuxième... Comme je n'ai pas fait ma jeunesse de jeune-fille, je me suis vite mariée à 17ans et juste après la séparation avec mon premier, je l'ai connu lui. Ça fait que dans ma vie, je n'ai qu'eux deux. Je n'ai que deux hommes dans ma vie. Et là, à 53 ans, bin moi je vis. Mais je vis à l'écart maintenant. « Toi tu restes là-bas, moi je reste là, on se voit, on mange ensemble et on se sépare ». Ça c'est une vie. On ne se marrie pas. C'est des bon moments qu'on peut passer ensemble mais après chacun rentre chez soi.

I : Que les bons moments ensemble.

P : Voilà. De bons moments ! Moi, en ce moment, je commence à prendre, si tu veux, la vie un petit peu... européenne ? Et je préfère. Comme ça en premier, toujours, c'est ma santé ! Pour moi, la marche, c'est toujours mon premier... Quand je lève à 4h du matin, mes chaussures sont là. Je vais marcher. Et quand j'arrive de la marche, je suis bien dans ma tête. Après je vais travailler. Et le week-end cool comme ça.

I : Et Manue et olivier ils t'ont aidé dans ta démarche ?

P : Ils m'ont aidée. Mais tu sais, comme eux ils savent comment je suis. Des fois je leur dis mais c'est plutôt... Ce n'est pas dans ce sens-là qu'ils m'ont aidée dans mes problèmes personnels. Avec les deux, c'est autre chose. Ils m'encouragent à faire des...

I : Ils t'ouvrent à autre chose.

P : A une autre vie. Au lieu de parler de ma vie à moi, je sais qu'ils ne vont jamais me demander. Des fois, je parle un petit peu avec Manue « Mais mon mari... ». Peut-être ils ne veulent pas, je sais pas. Mais par contre, les deux eh bien voilà. C'est plutôt les deux qui me donnent quelque chose d'autre. Peut-être que c'est avec les deux et avec vous. Moi, je dis « Vous » parce que c'est mon vécu. De chez Olivier, juste un petit peu avec Fred et Karine ? Thomas avec Lila ? un petit peu les deux... Tous ces gens-là qui m'ont toujours soutenue. Et quand je vous vois c'est votre façon de voir les choses qui me... Je dis « Eh bien oui on peut vivre comme ça. Au lieu de vivre toujours difficile ». Dans notre entourage à nous, on peut faire autre chose, on peut vivre autre chose, autrement. On peut rester dans notre can can (?) à nous mais voir...

I : Oui de ne pas oublier ta culture mais de vivre avec autrement ?

P : Oui Voilà ! Vivre et faire autre chose que de... C'est pour ça que maintenant je ne sors pas, je suis à la maison. Je marche. Je n'oublie pas qu'il y a Maman. S'il y a des trucs à faire, la coutume et bien je participe mais après je rentre à la maison et puis je suis bien. Il n'y a plus d'obligations à aller par-là, ou là... Parce que je connais des femmes qui vont aller parce qu'il faut y aller mais après quand elle retourne elles sont fatiguées ! Mais je leur dis « Mais vous n'avez pas besoin de... Vous allez faire jusqu'à que vous soyez fatiguées ! ». C'est ça aussi le truc que la femme mélanésienne... Je sais pas ? Il faut changer les mentalités, la façon de voir les choses. Il ne faut pas que la femme mélanésienne, elle ait dans sa tête qu'elle soit en bas.

I : Qu'elle soit soumise ?

P : Oui parce qu'après ça ne passe plus. Et ce n'est pas l'homme des fois, c'est aussi la famille.

I : Et aujourd'hui est-ce que tu penses qu'il y a des femmes mélanésiennes qui pensent être inférieure à l'homme ?

P : Ah oui ! Mais des fois les femmes ça y est, quand elles disent non c'est non. Mais ça commence. Ça commence. Elles savent ce qu'elles veulent et peuvent faire mais elles n'osent pas. C'est la peur de se dévoiler. C'est la peur... Ce n'est pas la peur de... Comment je vais dire ça ? C'est la peur des hommes. Elle a peur et elle préfère rester même si c'est difficile. Elle a peur de relever la tête. Elles sont enfermées. Des fois, parce qu'elles disent « Bin voilà la grand-mère elle dit qu'il faut rester comme ça ». Mais elles souffrent !

I : Elle est pas heureuse.

P : Elle est pas heureuse ! Elle est pas heureuse. Et c'est ça la difficulté des femmes mélanésiennes. Elles ont peur d'untel et d'untel. L'homme il a tous les droits de faire. Sauf la femme. Donc quand c'est la femme qui fait c'est encore pire. C'est pire, il faut que la femme, elle parte de la maison parce que c'est elle qui a fait la faute. C'est ça aussi le truc. Mais moi, ma vie c'est ouhlalala. Je suis tranquille et je suis contente. Je ne suis pas passée voir un psychologue.

I : Drelane, tu ne l'as pas vu ?

P : Drelane, je la vois mais bon comme c'est ma cousine et ma copine. Des fois je partage, mais après on parle d'autre chose, on rigole... Des fois il y a des gens qui me disent « Eh mais P6, il faut tu ailles voir Mme Qaeze (Psychologue au CMP) ». Mais l'autre fois elle m'a demandé « L'autre fois ton mari est passé mais il veut que toi aussi tu... ». J'ai dit « ah bon ?! Pourquoi ? Non, tu sais je n'ai pas besoin de vous. Je suis bien dans ma tête. Je prends les choses en main. Et je me défends de ma propre... ».

I : Toi qui t'en aies sorti toute seule grâce à cette force que tu as en toi, qu'est-ce que tu penses de l'association AAVIL, du dispensaire, de la gendarmerie ? De toutes ces aides pour les femmes ?

P : Bien je trouve qu'il faut le faire ! Je n'ai pas eu besoin parce que... Je n'ai pas eu besoin de ça pourquoi ? Parce que je me suis préparée d'avance. Parce que j'avais déjà eu des problèmes dans l'enfance. J'ai vécu dans la violence avec Papa et pour se sorti de là avant il n'y a avait pas tout ça. Il n'y avait pas. Et un jour, en voyant ma tantine, et les européens « Pourquoi pas nous ? ». Mais c'est un important que la société... Que la condition de la femme kanake il faut que... Il faut qu'elle... Il faut qu'elle sorte de cet enclos-là. Bien sur moi j'ai dit que j'ai pas besoin d'être aidée parce que j'ai quand même été aidée par les docteurs qui m'ont fait d'abord visiter et puis par la gendarmerie. Il faut que la femme kanake, si il y a un petit truc de violence, elle aille à la gendarmerie. Voilà ! Bin si elles veulent toujours être la victime bin...

I : Est-ce que tu penses que l'on pourrait améliorer l'aide et l'accueil de ces femmes au dispensaire, à la gendarmerie ? Et comment on pourrait améliorer les choses ? Comment ça pourrait mieux se passer ?

P : Et bien je ne sais pas, il faut créer une association des mamans, il faut être ouverte. Il faut parler. Il faut rentrer dans les associations des femmes déjà, dans les tribus ! Il y a des... Par exemple, dans l'église, il y a déjà des groupes de femmes. Ou dans les... Comment on appelle ça déjà. Il faut rentrer tout doucement dans les assemblées des femmes ou créer nous-même des... Pour parler.

I : Des groupes de paroles ?

P : Groupes de parole ! Partager. Ou des fois, on appelle trois, quatre, cinq femmes sur une natte. Il faut chercher un truc. Au lieu de toujours aller au bingo, ou aller au mariage pour... Non. Parce c'est de là que ça commence. Des fois même le couple, il faut avancer les choses pour que ça freine aussi. Apprendre à la femme mélanésienne à avoir une communication entre... Parce que nous la communication ça ne passe pas. C'est les hommes qui parlent. Et ça, ce n'est pas bien. Et maintenant, avec tout ce qui est mobilis, internet et tout, et bien il n'y a plus de communication. Ca coupe tout. On ne mange plus maintenant. Avant le truc chez les mélanésiens, je vois avec papa, quand on mange c'est tout le monde en même temps. Ah oui Papa, il est... Ce qu'il y a de bien avec lui c'est ça. Il y a juste une qui reste debout pour servir. Amis c'est tout le monde qui mange ensemble. Maintenant ça y est c'est fini tout ça. Moi, je crois que la femme mélanésienne elle a peur de se dévoiler. Dévoiler son identité de femme. Parce que voilà, chez nous, c'est ça. Il faut que la femme respecte

l'homme. Il faut que la femme elle fasse ça, ça et ça. Mais maintenant ? Moi des fois, je discute avec d'autres femmes. Je dis « Purée mais ça, c'est avant ! ». « Oui mais la coutume et tout... ». Je dis « Et les mariages maintenant ? Les mariages corbeilles ? C'est qui ? C'est nous les mélanésiens ou c'est les blancs qui font les mariages corbeille ? Mais nous maintenant, les kanaks ils font ça ».

I : C'est quoi le mariage corbeille ?

P : Le mariage corbeille et bien c'est juste un jour. Allez on va manger au restaurant et ceux qui veulent laisser un enveloppe avec des sous. Comme on fait en France. Et bien maintenant, les mélanésiens, ils vont dedans aussi. Il y a beaucoup de mariage comme ça maintenant. Je dis « Si vous rentrez aussi dans les mariages comme ça et bien c'est pareil que... Que la violence. Il ne faut pas toujours se cacher derrière la coutume. Parce que nous derrière, c'est nous les femmes qui subissons. Et les enfants ! Alors moi, pour moi la violence c'est ça. C'est une destruction ! Alors pour l'arrêter, bin s'il y a des trucs comme les docteurs, la gendarmerie, les associations pour les femmes qui veulent rentrer dedans et bien c'est bien ! Mais il faut que ça parte d'elles. Il faut que ce soit elles ! Parce que comme c'est elle qui reçoit les coups. Il faut qu'elles... (Blanc). A part qu'elle est victime de violence et victime des gens de la famille. Parce que nous, chez nous, c'est plutôt la famille. Il n'y a pas que le mari. Mais si on vit pour la famille et tout mais laisse tomber c'est pas la peine. Moi, ils m'ont dit qu'il ne fallait pas que je travaille.

I : Ta famille ?

P : La famille de mon ex-mari avant. Faut pas que je travaille. Et mon mari aussi, le père de mes enfants, il m'a arrêté l'année dernière « Ah non moi je ne veux plus que tu travailles à Wé. C'est fini, tu arrêtes le travail ». Ah non ! Moi, j'ai besoin de mes sous. Et c'est pour ça, je n'ai pas laissé Sacha (Prénom du petit garçon qu'elle garde).

I : Et Comment tu as rencontré Manue et Olivier ?

P : Comme je travaillais chez Ribleur avant, chez docteur Ribleur. Et il est parti mais je savais que Manue était enceinte. Mais Manue, elle je l'ai connue quand elle était au consulat d'Australie à Nouméa, quand elle était petite fille. Et la dame qui travaillait chez le consulat d'Australie à Ouémo qui m'a dit « P6 tu te rappelles ? Avant il y avait Jane et Manue, les deux filles ? ». « Oui je me rappelle bien de ces deux petites filles ». « Et bien voilà, elle, elle est dentiste maintenant ici, à Wé ». Ça fait que quand je garde Sacha c'est comme un peu mon petit-fils. Je le considère comme mon petit-fils. Et elle c'est un peu ma fille comme Lydie. C'est pour ça que moi qui suis Mamie, tu vois ça me... Ça passe bien. Bin Olivier, je le connais un petit peu comme ça. Je connais plus Manue. Mais Olivier, maintenant tous les

deux c'est bon. Des fois, quand j'étais à Melbourne, je le remercie de me faire voyager. Et de là-bas je me suis bien préparée pour rentrer. Bien préparée. J'ai tout laissé, tout laissé, pour repartir avec un nouveau bagage quoi.

I : Et tu t'es préparée toute seule dans ta tête ?

P : Dans ma tête, dans ma tête. Je n'en parle pas. Je suis en train d'analyser. (Blanc). D'abord, j'ai analysé qu'est-ce que j'ai fait pour être comme ça. Si tu veux, j'ai un peu fait le bilan. Et je fais le bilan de la journée aussi. Qu'est-ce que j'ai fait de bien ? Qu'est-ce que je n'ai pas fait ? Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Tout ça, tous les petits trucs comme ça. Des fois quand je sors ils me disent « P6 tu sais qu'il va faire froid ? ». Je dis « Je vais profiter ! Je profite ! Je profite du beau temps, je profite du mauvais temps, je profite de tout ! De la vie ! ». En Australie je profite de tout, jusqu'au dernier jour. J'ai dit la dernière semaine, je vais m'arrêter là. Je suis partie avec Sacha sur le pont de Yarra. Et je suis restée là et j'ai dit « Là, je vais tout laisser. Et quand je vais reprendre l'avion samedi, dans l'avion, je vais avoir une nouvelle... ». (Blanc). Je fais toujours la marche en premier. La santé. Pour moi, ma santé c'est le plus important. Je prends soin de moi et maintenant je... Ils sont en train de rigoler après moi tout à l'heure, au petit déj. Parce je prends du lait de soja et puis j'ai pris des galettes de riz. Et ils m'ont dit « Eh mais tu manges du plastique ». J'ai dit « Oui, je mange du plastique. (Rire). Vous voulez manger du plastique aussi, et bien allez-y ! C'est des galettes de riz ». « Attention l'australienne ! ». « Oui faites comme moi ! ». Ils rigolent mais ils sont contents. Là quand ils vont manger les pâtes avec la viande hachée et le pesto, ils vont être contents. Et puis moi des fois je fais un petit peu de manger léger. J'ai pris des papayes, comme il y en a des vertes à la maison, en salade. J'ai dit à mes frères « Quand vous m'envoyer de l'huile de Nouméa, ne m'envoyer jamais de l'huile de tournesol. Envoie-moi de l'huile d'olive ». Ça y est, maintenant, à la maison, ça y est. Huile d'olive. Et tous les matins, je dis à mes frères « Si vous voyez des papayes par-là, et bien allez les cueillir. Avec des avocats ». Ici, il y a beaucoup, beaucoup de fruit pour manger. Toute l'année. Et le diabète je suis contente je suis à 6 depuis décembre. Le poids à 63kg.

I : Oui ça se voit, quand je t'ai vue...

P : Mais après les femmes d'ici « Ca y est tu as repris la marche ? ». Quand elles me croisent : « Ca y est l'australienne elle est revenue ». Ils disent toujours l'Australienne, je dis « Eh mais appelle moi P6 ! ». Si tu veux, nous, en tant que femme battue, et bien il ne faut pas oser... Ou faut oser parler plutôt. Faut ouvrir la parole. C'est vrai que moi, il y a eu un moment de ma vie où... Parce que comme c'est l'homme que j'ai choisi moi-même et bien ça

m'a transpercé un peu le cœur. Là, j'ai senti un truc dans le cœur tu vois ? Je ne pensais qu'il allait me faire ça.

I : Tu t'es sentie trahie.

P : Je me suis sentie trahie, trahie, trahie. Là, j'ai senti comment dire? Le poignard enfoncé parce que je n'ai pas pensé que... Parce que lui, on s'est connu, et il est parti en France, et j'étais enceinte de ma fille. Quand il est arrivé, il est revenu me voir et puis on est resté ensemble. Et quand il m'a fait ça là et après je me suis battue. Je me suis battue. J'ai dit malgré... Et aussi beaucoup de prière. J'ai beaucoup prié pour que cette douleur-là qui est restée dedans... C'est pour ça je dis que ce n'est pas pareil cette douleur avec mon premier et le deuxième. C'est plus terrible le deuxième. Je me suis battue. Je ne dors pas. Il faut que je voie le jour. Quand je vois le jour, il faut que je regarde les gens, il faut que je marche. Et comme je suis restée un moment avec ma fille à Wé, j'ai fait de l'aquagym. A Chateaubriand, je fais depuis le temple de Qanono jusqu'à Luecila. Et ça c'est tous les soirs. Je fais de l'aquagym et ça passe, et ça fait du bien. Je fais juste deux, trois mois de ça et puis après ça y est. Maintenant c'est bon. Et puis je suis partie à Melbourne. C'est ça je t'ai dit tout à l'heure. Ça m'a fait du bien de ne pas rester ici sur Lifou.

I : Tu me parlais de l'alcool aussi tout à l'heure ? (Avant l'entretien, P6 m'a évoqué un problème d'alcoolisme auquel elle avait été confrontée après la séparation).

P : De l'alcool oui. Parce que moi, il y a quelques mois de ça, j'ai commencé à aller dans le petit... dans le petit... Petit truc d'alcool. J'ai commencé à boire, à sortir en voiture. (Blanc). Et puis après le soir quand je dors, je réfléchis. Et en marchant sur la route, je réfléchis. Si je continue, je vais être malade et ce n'est pas bien. Il y a mes enfants, mes petits-enfants... Ah non il vaut mieux arrêter. Et quand ils m'ont dit « Et P6, on part » (En Australie). Et là, là-bas, c'est plus qu'une éducation que j'ai eu là-bas. Education personnelle quoi. Je suis en train de m'éduquer moi-même, mes pensées, tout faire dégager les... Ça fait que quand je suis arrivée ici, ça ne me dit plus rien. Quand j'ai envie de prendre un apéro avec mes frères, c'est moi qui gère. Je leur ai dit « Un verre, après c'est bon, on mange, on arrête ».

I : Juste un apéro.

P : Parce que apéro chez les kanaks, et bien tu peux être sûre que c'est un carton, deux cartons... Et puis terminé, à demain. Apéro ce soir pour terminer demain matin ou demain soir encore. (Blanc).

I : Est-ce que tu veux rajouter quelque chose d'autre concernant les violences, ton histoire, la condition de la femme... ?

P : Oui bien, voilà, il faut que la femme mélanésienne, surtout les jeunes mamans mélanésiennes, il faut qu'elles s'en sortent. Si il y a des maris violents et même vice-versa, parce qu'il y a des femmes aussi qui sont violentes, il faut qu'elles sortent de cet enclos-là. Il y a la gendarmerie, il y a les médecins, il y a tout. A Wé, il y en a. Il ne faut attendre le dernier moment, après. Il ne faut pas attendre. Il faut que la femme mélanésienne, elle mette ça dans sa tête. Il faut ne pas attendre le dernier moment parce qu'après c'est trop tard ! C'est trop tard. Il y a des mamans maintenant qui ne savent plus quoi faire après. Elles vont aller se pendre... Ou voilà quoi. Ou sinon, il y a des mamans maintenant qui boivent ou voilà parce que voilà quoi. Elles se laissent un peu aller dans l'alcool quoi. La violence c'est un combat de la femme, de tous les jours, pour s'en sortir.

I : C'est bien qu'il y ait des exemples comme toi pour montrer que c'est possible.

P : Voilà oui. Pour moi, s'il y a un message à donner aux femmes, et bien il faut d'abord que ça vienne de soi-même. Il faut que d'elles-mêmes, qu'elles décident d'elle-même et que quand ça vient il ne faut pas qu'elle écoute. Et ça, ça part tout seul après. Voilà, il faut se motiver. Il faut que quand on se réveille le matin, il faut que déjà dans la tête... Moi je le dis, parce que quand je dors le soir, je sais déjà ce que je vais faire demain. J'ai mon petit planning à moi et il ne faut pas que je loupe ça. Tous les matins je fais vite ça, ça et ça, et après c'est bon. Le soir quand je me couche j'analyse ma journée. Si c'est bon toujours comme ça. Il ne faut pas faire le bilan du mois ou de l'année. Moi, je fais la journée. Est-ce que j'ai bien fait les choses ? Est-ce que moi je me sens bien dans ma peau ? Qu'est-ce que je dois faire pour... ? Mais c'est vrai qu'il y a des moments dans notre vie où on a besoin de la compagnie. Et ça il ne faut pas l'oublier que la femme battue, la femme seule, elle aussi elle a besoin d'affection. Parce que la femme mélanésienne, quand elle quitte la famille ou le mari, des fois elle a peur de fréquenter, d'avoir un petit compagnon. Ah non, non, non, moi je continue de vivre. Je n'ai pas besoin de la famille de je ne sais pas qui pour partager ma vie. Non, moi j'ai besoin d'un compagnon pour bien m'accompagner, bien partager. Et c'est ce que je fais. Donner de l'affection. J'ai besoin de ce quelqu'un là pour moi. Et c'est ce que je fais maintenant. Et c'est ce que je n'ai pas eu avant. Et je suis contente parce que des fois, eux ils rigolent après moi. Je mets une natte dans la voiture, et ma belle-sœur « Tu vas où ? ». (Rire). Je dis « Soirée pizza sur la plage ! Allez ! ». Je pars, je lui dis de prendre du vin, je prends les pizzas. Allez une natte, plage de Qanono. Et des fois, cette personne-là, c'est pas des européens, c'est des gens, des hommes d'ici. « Eh mais on est bien là ». Je dis « Mais pourquoi tu n'as pas vécu ça ? ». Eh bien moi, j'ai envie de vivre cette vie-là. Après ça, si cette personne elle me dit « Tu peux voir... ». Là je dis « Non là c'est bon. Toi tu pars. Moi je

pars et puis voilà c'est tout ». Mais voilà, la femme mélanésienne, c'est ça. Elle a peur de... Parce qu'après ça va passer sur les oreilles de...

I : Radio cocotier.

P : Radio cocotier. Mais moi ça y est, c'est bon. Les hommes c'est bon. Il faut toujours que je garde un avec moi pour partager. Voilà c'est important.

I : On a tous besoin d'affection.

P : Voilà on a tous besoin. Moi je dis aux femmes parce que des fois elles me disent « Mais toi, Toi tu as quelqu'un avec toi ? ». Et je dis « Mais on est une femme, et on a besoin. Même l'homme lui aussi il a besoin de la femme. On ne peut pas rester seul. Mais ça c'est dans votre tête que ça bloque ». Parce qu'il y a des femmes, des fois il y a des femmes comme nous, qui se séparent mais elles sont peur de... C'est ça qui fait la différence de mentalité mélanésienne. Et c'est pour ça qu'elle est pas bien, parce qu'à chaque fois il y a toujours le blocage. Ça débloque d'autres problèmes, mais il y a d'autres problèmes qui arrivent. Parce que déjà, il ne faut pas se laisser aller. Il ne faut pas se laisser faire. Il faut combattre ça. Parce que si l'on ne fait pas attention et qu'on se laisse... Avec la violence en dessous et bien laisse tomber ! Après ça ne guérit pas. Et ça recommence. Tu sais maintenant, il y a des femmes qui même dans la tribu me disent ça. « Nous on voit que toi tu es bien ! ». Même ma cousine qui est dans la même tribu que moi elle m'a dit hier « Tu sais nous, on ne peut pas aller là, on ne peut pas aller là... ». « Mais ça c'est toi qui a voulu ». Moi je lui ai répondu comme ça « C'est toi qui a voulu. Il est parti vendredi, il est retourné dimanche ». Si il faut faire un truc, voilà, il faut construire. Il faut faire une association pour aider. Pour aider. Des fois, il y a des femmes qui ont été battues qui se retrouvent dehors des maisons. Elles restent chez des gens mais elles ne sont pas chez elles. Pas de voiture, pas de... Ça c'est des structures qu'il faut mettre en place parce qu'ici il n'y a rien. (Blanc).

I : Je te remercie P6 de m'avoir tout raconté.

P : De rien car moi je suis contente aussi parce que voilà, c'est aussi une occasion de parler de tout. Et c'est avec toi.

I : Merci beaucoup de m'avoir fait confiance.

P : Je n'ai jamais eu de... Je n'ai pas parlé comme ça à tous mes... Même à ma famille... A l'association. J'ai toujours gardé ça et je sais qu'en moi, en Australie, je savais qu'un jour il y a quelqu'un qui allait me demander. Et c'est pour ça quand je raconte, je raconte exactement ce que j'ai vécu. Et des fois, je partage avec mes frères. On rigole des fois « Tu te rappelles quand papa il nous a coincé avec les marmites ? ». On rigole.

I : Vous en rigolez maintenant.

P : Oui on rigole.

I : C'était très intéressant tout ce que tu m'as raconté P6.

P : Avec tous mes frères, et toutes mes sœurs, on est une petite famille unie. Là, on a créé une petite entreprise de débroussage. Ca y est, ils ont déjà bien nettoyé hier. Moi je fais à manger pour nous. Ils cherchent des petits contrats pour débrousser. (Blanc).

I : Mais oui merci pour tout parce que c'était vraiment très intéressant tout ce que tu m'as raconté. Et bravo ! Oui. Tu m'impressionnes.

P : Moi si j'ai un truc à te dire, ça c'est mon... C'est mon... Je n'ai jamais dit à d'autres. C'est mon... Qui est toujours resté dans mon cœur et que j'ai jamais partagé. J'ai jamais dit ça. Si j'ai un truc à te dire aujourd'hui, c'est que moi ce que j'ai envie de faire c'est de vivre tout simplement. Avoir une vie simple ! Parce qu'on est que des passagers sur la Terre. Il y a un proverbe qui dit « il n'y a que les montagnes qui ne se croisent jamais ». Et nous ? Regarde ! Moi je suis contente ! Et en plus, tu es docteur. Pour moi, c'est déjà grand. Même pour ma famille parce que là ils vont toujours dire « Ah mais P6 elle est venue, et elle a emmené une kamadra ». Ça pour nous, c'est ça. Et moi, maintenant, ce que j'ai envie de faire, j'ai envie de trouver un européen ou un blanc parce que moi les mélanésien ça y est ! C'est ce que je disais à Olivier et puis Manue « Moi, ça y est ma vie avec les mélanésien c'est fini ». Moi si je cherche pour partager, pour me reconstruire ce n'est pas avec un mélanésien. C'est fini. C'est fini parce que j'ai trop vécu, j'ai trop vécu le ... (Blanc).

Et j'espère pour ta thèse que... Bonne continuation ! Et si jamais tu repars, et que tu reviens, tu retourneras à la maison chez nous. Tu vas retourner ici, à la maison où tu as été ce matin.

I : Oleti !

P : Non, mais il suffit d'être simple ! C'est bon. On a bien partagé, sous le bois de fer, ici à Luengoni. Je vais continuer, je suis bien maintenant, je vois autre chose. Depuis mon voyage, j'ai envie de m'éclater et d'aller à l'extérieur de la Calédonie. J'ai aussi envie d'aller à Nouméa parce que tu sais j'ai le projet de faire du paddle ici. Ici à Luengoni, ou à Joj. Hier, je suis allée à la province pour demander un peu. Ce serait pour louer.

I : C'est un super projet.

Entretien n°7

Lieu : au domicile de l'investigatrice, dans l'enceinte du dispensaire

Atmosphère / ambiance : discussion autour d'une part de gâteau et d'une citronnade, sur la terrasse. La participante semblait stressée, se touchait beaucoup les mains pendant qu'elle parlait. Elle s'est détendue au cours de l'entretien. Elle a d'ailleurs fini par confier ses réticences à honorer le rendez-vous et sa satisfaction à la fin de l'entretien.

P : Euh... (Hésitation). Bin, la violence faite aux femmes, pour moi, c'est... C'est quelqu'un qui... Ah pour moi, c'est... Je ne sais pas comment dire. C'est... (Blanc). C'est une personne qui n'a rien à faire dans sa vie ou je ne sais pas, ou qui s'ennuie. Ou des fois, la violence c'est due à l'alcool. Tous les fléaux de la vie qui font que voilà quoi. Après pour moi la violence faite aux femmes c'est ça, c'est quelqu'un qui n'a aucun raisonnement quoi. Voilà qui ne réfléchit pas dans tout ce qu'il fait quoi. Voilà c'est ça. Et puis maintenant avec tous les fléaux qu'il y a, ça fait qu'après bin voilà la personne, elle est complètement déboussolée, ou complètement... Il y a aussi ça qui s'ajoute.

I : Et ces fléaux pour toi c'est ?

P : Bin pour moi les fléaux, c'est le cannabis, l'alcool, le kava et tout. Tout ce qui rend les gens complètement... Bin ouais, il y a tout ça qui rentre en jeu. (Blanc). Et voilà sinon... Après ça dépend, il y en a pour... Pour d'autres, c'est l'infidélité aussi. Ça aussi c'est une violence conjugale. Quand tu commences à commettre l'adultère et bien automatiquement il y a la jalousie et tout. En plus de tous les fléaux.

I : Pour toi les fléaux, c'est une explication de cette violence ?

P : Oui voilà ! La violence conjugale, la plupart du temps, le plus gros c'est à partir de tout ça : l'alcool, le cannabis et le kava et tout ça. Voilà il y en a qui... Bin aussi des fois il y en a d'autres... D'autres personnes c'est... On va dire que c'est des personnes qui ont été tellement persécutées dans leur vie, qui ont eu des séquelles, que bin du coup après, j'ai comme l'impression que le fait qu'ils ont une femme et bien... Je ne sais pas ? C'est comme si ils... Je sais pas ? C'est une vengeance ? Tu vois ? C'est une vengeance. Au lieu de s'en prendre à la bonne personne, ils s'en prennent à quelqu'un d'autre. Tu vois c'est une vengeance à leur femme. Parce que voilà, il y a des gens qui ont fait du mal et voilà maintenant c'est comme ça. Ils ont tellement souffert dans leur enfance. Il y a eu de la violence à la maison et après au fur et à mesure du temps, et bien la personne, c'est comme si elle s'était endurcie tu vois ? Et après, elle refait la même chose. Voilà, la plupart du temps, c'est comme ça ! C'est des personnes qui ont tellement souffert tout au long de leur

vie que quand ils se marient et bien c'est là que tout ressort. Toutes ces choses qu'ils ont vécues et bien tout ressort !

I : Ils reproduisent....

P : Ouais voilà, ils reproduisent tout ce qu'ils ont vécu, tout ce qu'ils ont vu... Des fois c'est ça. Et moi, la plupart du temps, quand je vois les gens, la plupart des personnes qui passent au tribunal par rapport à la violence conjugale et bien c'est des gens qui ont vraiment eu une enfance difficile. C'est des personnes qui ont vraiment des enfances difficiles. Tout au long de leur vie, bin ils ont fait que ça : souffrir à cause de, soit à cause de la maman, soit à cause du Papa. Ils ont vécu la même chose.

I : Ils ont toujours vécu dans la violence.

P : Voilà, ils ont toujours vécu dans la violence et du coup ça a fait que ça les a marqués. Après ils refont la même, et c'est ainsi de suite. Moi je pense comme ça. La plupart du temps c'est ça. Quand on voit les enfants aujourd'hui qui rentrent dans les familles d'accueil, les enfants qui ont été délaissés. C'est difficile pour eux de recommencer à zéro. C'est très, très, très difficile. Parce que voilà, il n'y a pas de... Voilà, les parents ne sont pas là pour avoir une éducation à la maison. De l'amour, de l'affection. C'est tout ça. (Blanc).

I : Tout à l'heure tu me parlais de l'adultère. Est-ce qu'il y a d'autres formes, d'autres genres de violences ?

P : Euh... Les coups, voilà les coups. Après, il y a le harcèlement moral ! Ça c'est une autre façon de la violence conjugale. Ce n'est pas que les coups. Tu sais, des fois quand tu lances des paroles... Des fois ça peut te vexer. Ça c'est toujours la violence conjugale mais voilà après c'est moral. Après, il y a un moment où... Tu sais où après tu ne tiens plus le coup. Tu peux faire n'importe quoi parce que c'est comme si tu perds ta dignité. C'est comme si tu n'es rien du tout. Tu n'es rien. C'est comme si on te marchait sur la tête quoi. Il y a le harcèlement moral, après il y a aussi les coups et puis euh... Et puis euh... Moi je ne sais pas d'autres. Pour moi, il y a que ça. Surtout les coups et puis voilà harcèlement moral. Après il y en a d'autres encore. Il y en a beaucoup, beaucoup, beaucoup. Après, il y en a c'est pire. Il y en a c'est pire. Il y en a d'autres quand tu dis violence conjugale, il y en a d'autres qui abusent de leurs femmes. Tu vois il y en a d'autres comme ça, c'est violence sexuelle. Il y a ça. Il y a beaucoup de choses comme ça aussi. Violences sexuelles, ça fait partie de voilà. Il y en a, ils arrivent, ils sont chauds, ils viennent et voilà quoi. Ils prennent leur femme comme si...

I : Qu'elle ait envie ou pas envie c'est pareil.

P : Voilà ! Tu as envie ou tu n'as pas envie mais voilà ! Il y a beaucoup de choses comme ça aussi. Euh... Et puis... Ça c'est ahhh (Ton de dégoût). Et puis d'autres violences conjugales

que moi je connais, bin moi je sais qu'il y a des mamans qui... Bin violences sexuelles il y en a beaucoup. Et puis après par rapport à d'autres ? Je ne sais pas les autres ? Je sais beaucoup qui ont déjà... Aux îles, je sais qu'aux îles il y a beaucoup de violences conjugales. Et c'est surtout les coups. Les hommes quand ils sont saouls et bien voilà quoi, ils portent des coups. Ils tapent fort quoi. Voilà, il y a d'autres genres de violences mais c'est surtout les coups. Après, ça dépend des personnes.

I : Et toi, est-ce que tu te rappelles d'une situation où tu as été confrontée à cette violence ?

P : Moi, mon mari, des fois lui c'est plus violence avec des coups. Plutôt avec des coups. Et puis harcèlement moral. Voilà, c'est plus dans ce sens-là. C'est plus ça.

I : C'est ça que tu vis tous les jours.

P : Voilà. C'est plus dans ce sens-là. Lui, mon mari c'est... Lui c'est plus... A jeun ! A jeun, il est capable de me donner des coups. Et puis même à jeun ! Alors boire, alors-là c'est plus pire. Et même à jeun, quand il s'énerve, il est capable de prendre... Je sais pas, si il est là, debout là, il est capable de prendre un ? (Mot incompréhensible) et de me le lancer dessus.

I : De prendre ?

P : De prendre un caillou et de me le lancer dessus. Voilà, quand il se met en colère. Voilà. (Blanc).

I : Et c'est tous les jours ?

P : Non pas tous les jours mais bon voilà quoi. C'est souvent. C'est souvent.

I : Et est-ce que tu es déjà allée au dispensaire à cause des violences ?

P : Oui, je suis venue déjà au dispensaire pour les violences.

I : Tu te rappelles d'une fois où tu es venue ? Comment ça s'est passé ?

P : Je suis venue euh... Peut-être une fois ? Ou deux fois ? Je ne me rappelle plus. Au moins une fois. Une fois. (Réfléchit). Ça remonte. Je crois que c'était une fois. Une fois, je suis revenue une deuxième fois mais là c'était avec la médiatrice. Parce que comme avec ma médiatrice, quand on est venu j'avais reçu des coups aussi. Et puis après c'était sans suite quoi.

I : Et comment ça s'était passé quand tu étais venue là, au dispensaire ?

P : Bin, je suis venue voir le médecin, et puis il m'a dit que... Il m'a donné un certificat médical. Et puis après, comme la dame qui s'occupait de moi, la médiatrice, elle me disait d'aller. Et en fait c'est moi qui n'ai pas voulu aller en fin de compte. A la gendarmerie. Par contre, la première fois, quand il m'avait donné des coups, je suis allée à la gendarmerie. A la gendarmerie. Directement, à la gendarmerie. Voilà j'étais partie pour porter plainte et

c'est de là qu'après j'étais... Comment ? J'étais après l'affaire. Non comment ? Mon mari, il a été convoqué et tout. Après, le procureur qu'il y avait une médiatrice qui...

I : Ah c'est pour ça que tu as eu une médiatrice. C'est parce que tu avais porté plainte la première fois.

P : Voilà. J'avais porté plainte la première fois. Et du coup, après elle m'avait... Un jour, pareil, j'ai reçu des coups à la maison mais le problème, c'est que le jour où j'ai reçu des coups et bien après j'ai appelé la médiatrice. J'ai dit « Eh après faut que vous veniez me voir ». Sur le coup, oh j'étais en colère ! Parce que je ne savais pas quoi faire du coup. Et voilà, je l'ai appelé mais comme elle n'était pas là, elle était à Nouméa. Ça fait que ça s'est passé le week-end. Bin sur le champ, moi je voulais la voir parce que moi j'ai dit « On va chez le médecin ». Parce qu'eux, à la gendarmerie, ils ont dit « La prochaine fois que tu donnes des coups à ta femme, tu vas directement de l'autre côté ». Si tu veux, ils lui ont donné un avertissement. Ce jour-là, quand il m'a redonné des coups, et bien elle était pas là, elle était à Nouméa. Et moi, je ne voulais pas trop en parler autour de moi. Je disais qu'il vaut mieux que j'en parle directement avec eux. Parce que j'aime pas trop non plus divulguer autour de moi. Voilà, ce jour-là, quand mon mari, il m'a donné des coups, mais comme elle était pas là et que c'est son mari qui a répondu, j'ai dit « Non, bin ça ne fait rien ». Et je suis restée avec mes blessures tout le week-end. Et que le lundi, on est allé au dispensaire.

I : Avec la médiatrice ?

P : Avec la médiatrice. Le lundi. Entre temps, le week-end, comme nous on a les médicaments traditionnels. Bin du coup, j'ai fait. Mais bon, c'était juste des bleus tu vois. Arrivé le lundi, on dirait que ma colère, elle s'est... Oui voilà c'était passé. Après quand on est ressorti, de chez le médecin, comme on a déjà le certificat médical le médecin il dit « Ah mais il suffit juste d'aller à la gendarmerie pour déposer plainte ». Mais comme il y avait deux jours d'écoulés, je... Bin le lundi « Oui je vais y aller tout à l'heure ». Et puis du coup, je suis partie au travail et je n'ai jamais...

I : Tu n'as jamais porté plainte. Pas de deuxième fois.

P : Pas de deuxième fois. Après elle est revenue me voir « P7, tu es bien sûre de toi ? ». « Oui mais c'est bon. Je vais tout garder, le certificat médical. Et de toutes façons, comme il a déjà un dossier, là-bas chez eux, un jour... ». Ça fait que voilà quoi. Comme ça pendant ? C'était en quelle année ça ? En 2011, un truc comme ça.

I : Ça fait longtemps.

P : Oui voilà 2010, 2011. Un truc comme ça.

I : Et au dispensaire, comment ça s'est passé quand tu es arrivée ? Comment tu l'as vécu ?

P : J'ai pas euh... Bin comme il y a deux jours de passés, bin du coup... Par contre c'était au moment même ! Pendant les faits-là ! Ah non mais là, j'étais... Je n'étais pas du tout ! Ahhh... La colère que j'avais, c'était du fait que... J'ai dit « Ah non s'il ils étaient arrivés à ce moment-là, je crois que ça y est, mon mari, il serait de l'autre côté maintenant ». Tu vois j'ai dit « Ah non ! ». Dans ma tête j'ai dit, je vais au dispensaire, il m'emmène et puis allez. Tu vois j'étais juste venue pour... Elle me disait « Mais viens on va au dispensaire. Il faut que... ». Et du coup on a été convoqué tous les deux. Ma médiatrice, il y a eu un jour, où elle m'a convoquée moi et mon mari. Tous les trois ensembles. Pour discuter. Et en même temps, elle était en train de dire à mon mari « Tu sais que si jamais P7, elle prend le certificat et... Tu sais que tu pars direct de l'autre côté ? ». Elle lui a dit en face à face. Rien. Il a rien répondu. Il était là, il a rien répondu du tout. Et puis après bin voilà. Après, il s'est calmé. Pendant deux, trois ans il s'est calmé. Après, bin... (Blanc)... 2015, 2016 ça y est, c'est reparti (Voix basse). Mais bon, voilà c'est pas tout le temps, tout le temps.

I : Et la médiatrice, tu la vois toujours ?

P : Non ça y est, elle est partie. C'est fini. Elle est partie ne métropole. Après, par contre, elle m'a conseillé de voir une autre dame. Mais ce n'est pas une médiatrice, ce n'est pas au niveau pénal, c'est plus une psy.

I : De l'association AAVIL ?

P : Je ne sais pas du tout. Je n'ai jamais... Du coup je n'ai jamais consulté la dame. Elle m'a proposé mais je n'ai jamais été la voir. Par contre, avec elle, la médiatrice, j'étais contente de partager avec elle parce que bon voilà quoi. Comme c'est une dame qui travaille au niveau pénal, du coup avec elle je n'avais pas peur de parler. Je sais que si un jour mon affaire, elle va au tribunal, et bien je sais qu'elle est là pour me défendre. Voilà pour me soutenir. Par contre, ce jour-là, là quand il m'a donné des coups à la tête, à la maison, elle m'a dit « Il faut que tu portes plaintes parce qu'un jour il est capable de donner des coups et ça va être des coups mortels. Il vaut mieux que tu portes plainte ». J'ai dit « Mais j'ai déjà porté plainte ». Elle m'a conseillé qu'il vaut mieux parce que des fois... A ce moment-là, quand j'ai reçu des coups à la maison, et bien il n'était pas saoul. Il était à jeun. Et c'est pas pareil. Il était pas saoul du tout. Il était à jeun. Et c'est là que ça devient plus dur parce que quelqu'un qui tape à jeun, c'est que... C'est pas normal. Parce que c'est qu'il a vraiment une raison valable pour me taper parce qu'il sait ce qu'il fait. Il est conscient de ce qu'il fait. C'est ce qu'elle me disait « Il faut porter plainte ». (Blanc). Mais après elle, elle lui a posé la question « Mais pourquoi tu tapes ta femme et tout ? ». Parce que le premier jour, quand j'ai reçu des coups, à la maison, bin j'ai reçu des coups et ensuite il m'a laissée. Il est parti. Et

entre temps, quand j'ai reçu des coups bin, peut-être une heure après, je suis tombée évanouie à la maison. Et puis, j'ai dormi toute la journée.

I : Toute seule.

P : Toute seule. Il y avait personne, à la maison. J'ai dormi toute seule. J'ai perdu connaissance après que lui, il est parti. En fin de compte, je me suis déplacée de la maison, de la villa où on habite, parce qu'il avait fermé toutes portes. Parce qu'il m'avait tapée dans la maison, et quand il a vu que je saignais il a arrêté de me taper. Je suis sortie dehors et après j'ai dit « Je pars à la mer, je vais me... ». Après j'ai dit « Non, je vais aller chez Méry à côté ». Tu vois ? Après, je suis partie chez Méry à côté, pour téléphoner à la médiatrice. Et voilà, c'est quand je suis allée chez Méry. Le temps que je revienne de chez Méry, c'est quand je suis revenue. Entre temps il m'a dit « Ah mais tu vas où ? ». « Je vais chez Méry là ». Parce qu'en fin de compte, il avait arrêté de me taper donc je suis sortie de la maison et je suis partie. J'ai appelé la médiatrice, et je pleurais au téléphone. Je dis « Il faut que vous veniez à la maison, me voir. J'ai vraiment besoin de vous ». Et comme, c'est son mari qui a répondu « Non mais elle est partie à Nouméa ». J'ai dit « Oh bin, ça fait rien. Ce n'est pas un problème ». Après j'ai raccroché, mais je pleurais au téléphone. Et puis lui, il voyait qu'il y a avait quelque chose qui n'allait pas parce que je demandais de l'aide quoi. Je n'ai pas pensé à la police, pompiers, machin... Pour moi, c'était elle. Il fallait qu'elle vienne me voir.

I : C'était en elle que tu avais confiance.

P : Ouais voilà ! Il fallait qu'elle vienne me voir. Après j'ai raccroché. Et puis de chez Méry, il y a une maison tôle juste à côté, tu vois ? La maison, où il y a des gens qui louent. Chez Méry, il y a une maison en tôle et après il y a une villa, juste à côté. A côté du garage, juste en face des glaces.

I : Oui, je vois bien.

P : Moi, j'habitais là avant. Le temps que je traverse de la cour, je vais chez Méry. J'ai appelé la médiatrice et après lui, il est parti. Il est parti, il ne s'est plus occupé de moi. Le temps que je revienne de chez Méry, j'arrive juste à la maison en tôle. C'est là que je suis tombée évanouie.

I : Devant la maison.

P : Pas devant. A l'intérieur de la maison. Dedans. Ma tête, elle a commencé à tourner et puis heureusement, il y avait un lit dedans. Il y avait un lit dans la maison. J'ai juste le temps de m'accrocher, de m'appuyer sur le lit, et de monter sur le lit. Et de dormir. KO ! Je suis tombée KO toute la journée jusqu'à... je me suis réveillée il était onze heures du soir, minuit. Je me suis réveillée, je me suis levée, j'avais la tête lourde comme ça. A chaque que

je me lève, on dirait que j'ai la tête qui tourne. J'essaie de m'appuyer, de me lever. Petit à petit tu vois, j'essayais de me lever jusqu'à que j'arrivais à me mettre assis. Après, je me suis assise peut être pendant quinze minutes, dix minutes. Après je suis sortie dehors, je voyais qu'il faisait nuit déjà. Après je suis partie voir Méry là-bas. Il y avait elle encore avec son mari. Et bien, ils étaient étonnés de me voir à cette heure-ci là. Ils me demandent « Tu viens d'où ? ». « Non j'étais juste à côté en train de dormir ». Mon mari, lui, il me cherchait. En fin de compte, j'étais juste à côté. Après, bin de là, je suis repartie. Je suis retournée à la maison.

I : Tu l'as retrouvé ?

P : Oui après, il m'a retrouvée. Je suis repartie à la maison et il m'a demandé « Tu étais où ? ». « J'étais en train de dormir à côté ». Et puis après, le samedi et le dimanche, je ne suis pas venue au dispensaire. Je suis restée. Et comme j'avais... J'avais plein de bleus derrière le dos, des coups. Et puis, on dirait que ma tête, elle était lourde, comme il avait tapé avec le... Il m'a tapée surtout au niveau de la tête. J'avais des... J'avais mal à ma tête. J'avais reçu plein de coups au niveau de ma tête. C'est surtout ma tête qui a ramassé. Je pouvais pas peigner les cheveux et tout. Après, on a mis des médicaments et puis bin le lendemain je suis... (Blanc).

I : Tu avais des craintes, des hésitations à aller au dispensaire ? Qu'est-ce qui t'a retenue à y aller ?

P : Non ? Il m'a pas retenue ?

I : Mais toi qu'est-ce qui t'a empêché d'y aller ?

P : Bin du coup... Parce que j'étais toute seule avec lui à la maison. Il n'y avait personne. Il avait que nous deux à la maison. Et puis, bin je n'avais pas de force. J'étais trop... Non dans ma tête, il fallait que quelqu'un vienne me voir pour... Pour me... Pour décider à ma place. Moi, dans ma tête, il fallait que je me soigne. Il fallait que je me soigne. (Blanc).

I : Et après, il s'est calmé ?

P : Il s'est calmé. Il sait que la médiatrice, elle lui a mis les points sur les i. Il s'est calmé. Pendant deux, trois ans, il s'est calmé et puis après voilà.

I : Ça a repris ?

P : Là, ça a repris. (Blanc). Ça a repris mais... Moins qu'avant. Avant c'était tout le temps, tout le temps, tout le temps. Là, il voit que... Il y a aussi le fait que moi et mon mari, on habite avec ma belle-mère. Il y a aussi ça aussi qui fait que l'on n'a pas... Je veux dire... On n'a pas notre chez nous. Il y a la belle-mère qui vient avec nous. Et des fois, c'est ça qui crée les disputes. C'est le fait de vivre avec la belle-mère.

I : C'est difficile de partager la maison.

P : Ouais, c'est difficile. Ouais. (Blanc). Vivre ensemble quoi. (Blanc).

I : Et là comment tu vois le dispensaire ? Comme un endroit où tu peux trouver de l'aide ou ?

P : (Blanc).

I : Quand tu reçois des coups, est-ce que tu penses à aller au dispensaire ou à la gendarmerie ?

P : Euh... Oui au dispensaire. Oui. Mais moi, la plupart du temps, quand maintenant je me dispute avec lui, je vois directement son grand-frère. Et puis je lui parle de mes problèmes.

I : A son frère à lui ?

P : Oui, son cousin germain. (Blanc). Il est le chef de sa... (Mot incompréhensible). Je peux lui en parler. Et après bin c'est lui qui, comme il est mieux placé pour lui donner... Lui crier dessus et tout... Et bien, il vaut mieux que ce soit lui qui... Du coup, c'est moi qui vais le voir pour que ce soit lui qui... Et puis lui, il a peur. Une fois qu'il a peur, il ne peut rien dire. Il est obligé d'écouter parce que c'est son grand-frère. C'est une sorte de cousin germain mais il est plus grand que lui. Et dans la coutume, et bien voilà, il est obligé de l'écouter. Alors moi, quand j'ai des soucis bin je vais voir son cousin germain.

I : Avec lui tu as du soutien.

P : Voilà. Maintenant son cousin il m'a dit « P7, si il y a des petits trucs, faut pas hésiter. Faut aller à la gendarmerie ». C'est lui qui me dit ça. Au moins lui il me laisse. Il me soutient. « Il faut arrêter tout ça. Il faut arrêter de se faire battre par... Si tu vois que ton mari, il te fait des misères et tout, il faut aller. Faut pas hésiter ! ». (Le chien aboie). (Blanc).

I : Qu'est-ce que tu en penses ?

P : J'ai dit « Oui c'est bon ». Mais je sais quand voilà... (Le chien aboie). Purée c'est un bon chien de garde.

I : Oui c'est parce qu'il y a un autre chien.

(Elle appelle le chien et me parle du chien).

I : Et toi tu es d'où ? D'ici ?

P : Je suis d'ici mais toute ma famille et de Nouméa. Ils sont tous à Nouméa. Ils vivent à Nouméa.

I : Et tu en parles avec eux ?

P : Non ! Non... Si des fois ils entendent mais bon... Comme je ne leur en parle pas. Ils ne veulent pas trop se mêler quoi. C'est bon si c'est moi qui viens et qui leur dis. Mais sinon, il y a des gens qui leur disent « Ah mais P7... ». Mais bon ils ne veulent pas. Ils ne veulent pas

rentrer dans ma vie privée. Il faut que ça soit moi qui vienne leur dire. Mais j'aime pas. J'ai pas envie de les embêter. Déjà ils ont d'autres soucis en tête. Non mais moi, je leur en parle quand je pense que c'est vraiment tu vois ? Ou parce que j'ai décidé de partir de la maison et de quitter mon mari. Mais bon, tant que je suis là-bas. Ils sont là, tu vois, juste pour me soutenir moralement mais bon après, ils ne peuvent rien faire parce que c'est moi. C'est ma décision. C'est moi. Voilà, c'est moi, après c'est juste me... Le moral et tout. Mais sans plus quoi. Mais voilà quoi, il faut vraiment que je parte de la maison comme ça ma famille... Mais comme nous, c'est compliqué, parce que c'est des mariages coutumiers et tout.

I : Toi c'est un mariage coutumier.

P : Ouais c'est un mariage coutumier.

I : Tu ne le connaissais pas avant de te marier ?

P : Si, si, si. Quand je dis mariage coutumier, ça veut dire que nous, les mariages c'est des mariages sacrés. C'est pas des mariages euh... Si je connaissais mon mari. Je veux dire qu'au niveau de la coutume, le mariage c'est mariage état civil plus coutume. Voilà. Donc, du coup, la famille, elle a pas trop envie de se mêler. Donc moi, quand j'ai des soucis avec mon mari, c'est d'abord avec ma belle-famille que je dois en parler. Après si vraiment ça se complique, là oui je fais appel à ma famille. Mais vraiment si complications là. Parce qu'en plus si il y a séparation là oui.

I : Et tu penses à la séparation ? A quitter la maison ?

P : Bin... Non ? Non ? (Hésitation). Je n'ai jamais pensé... Je n'ai jamais pensé à partir. Je ne sais pas. Faut vraiment que... Non ? Mais peut-être le jour, là où il m'avait tapée. Là, je crois que sur le coup je serais partie. J'aurais pu partir oui. Le jour où il m'a vraiment tapée. Je serais partie. Ce jour-là, là... (Blanc). Et puis là, il s'est calmé c'est bon. Il s'est calmé. Après... Pfff... (Blanc). La médiatrice, elle dit toujours « Fais attention ! Parce qu'un jour il peut, sans le vouloir, il est capable de te donner des coups mortels ». Même si... Ou bien être handicapée tu vois ? Elle me disait toujours ça « Fais attention parce que des fois c'est sans le vouloir. Donner un coup. Un mauvais coup qui peut soit être en situation de handicap soit bin... ». (Blanc). Ça fait que voilà quoi... Pfff ... Ça me donne à réfléchir ces choses-là. Je me dis. Mais bon... (Blanc). Mon mari aussi, il a vraiment vécu une enfance difficile. Il a vécu une enfance difficile. Alors il y a tout ça.

I : Lui aussi il a besoin d'aide.

P : Voilà, lui aussi il a besoin d'aide. Mais des fois je lui dis « Mais va voir un psy. Essaye de... ». Il ne veut pas. Pfff... Lui aussi, il a besoin d'aide de son côté. Parce que lui aussi, il a

vraiment souffert dans sa vie, depuis son enfance. Jusqu'à à l'âge adulte. Avec le temps ça s'accumule et tout et puis voilà après.

I : Vous en parlez tous les deux ?

P : Oui des fois, mais c'est pas souvent. Des fois, moi je... Mais déjà avec mes horaires et tout il y a que le week-end que je suis libre. Et le week-end, quand je me réveille le matin, le samedi, bin je pense à ratisser, je pense à aller au champ... J'ai pas la tête à... Tu vois ? Faut que je fasse le ménage, faut que je tourne le linge... Tu vois dans ma tête c'est tout ça ! Il n'y a pas de... Il y a que le soir où ça y est je sais que demain c'est dimanche. On ne travaille pas le dimanche, on sait que... Mais bon, tu sais, ici à Lifou, il y a toujours quelque chose à faire. Le dimanche, il y a le culte, après il y a le machin, on va manger par-ci, on mange là... Il y a toujours quelque chose à faire le dimanche. Je ne m'ennuie pas le dimanche. Il y a que le soir que je peux être à la maison. Samedi soir et dimanche soir. Et moi, mon problème c'est que mon mari, il boit kava. Tous les soirs, il est au kava. Alors ça fait des horaires euh... Le soir quand j'arrive, il est pas là. Il est au kava. Quand il arrive du kava, il est quelle heure ? Il est onze heures du soir. Je suis déjà au lit. Je dors. Je dors. Il arrive et non je suis fatiguée « Non je dors ! Je dors, je travaille demain. Faut que je me réveille de bonne heure ».

I : Du coup, vous ne vous voyez pas.

P : On ne se voit pas. A peine qu'on se voit c'est le week-end. Mais le week-end c'est voilà quoi. Mais être comme ça c'est... C'est hyper... Euh... (Blanc).

I : Et lui il travaille ?

P : Non. Il est à la maison. Au champ. Vu qu'on a vraiment des horaires euh... Moi, la journée, je ne suis pas à la maison, je travaille. Le soir quand j'arrive, bin lui, il est au kava. Il rentre tard du kava et moi je dors. Je dors et j'ai pas envie de mettre le réveil. Je suis fatiguée. J'ai besoin de dormir. Donc voilà quoi, il y a plein d'inconvénients de tout ça ! Et puis voilà, il y a aussi le problème que l'on vit avec la belle-mère. Le truc, c'est pas terrible. (Blanc). Et puis voilà quoi, des fois à la maison, voilà quoi, les décisions ne nous appartiennent pas ou sinon c'est elle qui prend des décisions pour nous. Il y a tout ça aussi. Je veux dire, elle sait ce qui se passe. Elle sait tout ce qui se passe dans notre vie. Elle est au courant de tout et moi c'est ça qui me décourage. Je dis « Mais purée ! On peut pas avoir... Pas d'intimité ! ». Non il y a pas d'intimité parce qu'elle est toujours là. Elle est étouffante ! Oh pardon. (Rire gêné).

I : Non, mais oui.

P : Non mais voilà c'est pour dire que c'est pfff... Ça fait que... Moi ça me prend la tête c'est pour ça que tant mieux je pars le matin. Je reviens le soir parce que si pour la supporter,

laisse tomber. Moi, ça me fait du bien parce que du coup je rencontre du monde et tout. Et puis j'aimerais bien, quand j'arrive à la maison, je suis chez moi tranquille. Je sais que je suis toute seule avec mon mari et que quand j'ai envie de dire des choses et bien je sais que l'on est tous les deux tous seuls. Alors que voilà... On peut se dire les choses tu vois ? Alors que là tu vois, c'est comme si je suis bloquée. Des fois j'ai envie de dire des choses mais je peux pas parce que voilà.

I : Elle est à côté. (Blanc). Et comment tu vois ton avenir ?

P : Bin là, mon avenir... (Rire). Bonne question. (Rire). Je ne sais pas du tout. Euh... Pfff... C'est flou. Pour l'instant je suis contente, bin de partir le matin et de revenir le soir. Et puis euh... Ça me fait du bien de voir beaucoup de monde et puis d'oublier un peu mes soucis. Les soucis de la maison et puis du quotidien. (Rire).

I : Tu les oublies à la maison en partant.

P : Voilà. C'est clair. Et puis quand j'arrive au travail et bien je suis toute souriante. Tout le monde me voit comme ça et puis je sais que... Sinon mon avenir, et bin moi, je croise les doigts. Je me dis que si... Et bien... J'aimerais bien qu'un jour j'ai ma maison avec mon mari. Avoir plus de temps pour communiquer avec lui. Au moins avoir une autre maison. A tous les deux. Et puis euh... Et puis voilà qu'il arrête le kava et tout. Le kava et pfff... Surtout le kava parce que par rapport à tout : les horaires-là. Ces horaires. Rentrer tardivement le soir. Et puis, ce n'est pas que je ne veux pas qu'il boive kava mais voilà... Le kava c'est vraiment un grand fléau qui... Aouh... Au niveau de la santé, tout ! Ça détruit un couple. Voilà ça détruit un couple. Quand je vois qu'il y a beaucoup de couples qui se séparent par rapport au kava. Que ce soit l'alcool ou le kava c'est pareil mais voilà quoi. Mais après, il y a une façon de le boire, de le consommer. Mais franchement quand je le vois, mon mari, arrivé le soir tard, hyper tard. Et puis le matin, il se réveille à 9h, à 10h, je me dis « Mais mince, normalement le kava on doit se réveiller tôt. On est bien, on est vraiment en forme ». Mais apparemment c'est tout le contraire. C'est parce qu'il abuse du kava ou je ne sais pas. Moi ça m'embête vraiment. C'est vraiment un grand fléau qui nuit à la santé des personnes, des gens et tout. Et de l'entourage. (Blanc). Et puis mon avenir ? Bin voilà, j'aimerais bien qu'il arrête tout ça et puis au moins qu'il voit un peu plus la réalité des choses. De la vie. Parce qu'apparemment, le fait de boire kava et bien il est dans son petit nuage. (Rire).

I : Sur une autre planète.

P : Sur une autre planète. (Rire). Mais c'est vrai, c'est la vérité. Ahlalala... (Blanc).

I : Et comment tu vois le dispensaire, dans ce problème-là de violence ? Comme un endroit où tu aurais de l'aide ?

P : Oui. (Blanc). Oui le dispensaire. Oui c'est une solution, un moyen pour... Au dispensaire bin voilà, il y a la psy... (Blanc).

I : Et pourtant tu n'as pas envie d'y aller ?

P : Ce n'est pas que je n'ai pas envie d'y aller. Mais peut-être que... Je ne sais pas. Je ne peux pas. Peut-être que c'est... (Blanc). Peut-être que c'est le travail qui fait que... J'ai pas le temps. Voilà c'est ça, c'est le travail. (Blanc). C'est le travail. Après euh je sais que quand on arrive dans des situations vraiment atroces là oui ! Là c'est clair que je ne vais pas m'empêcher d'aller au dispensaire, d'aller à la gendarmerie. Comme la dernière fois. Mais voilà je veux dire que, je veux dire que j'ai mes priorités. C'est mon travail, c'est la maison.

I : Le quotidien.

P : Voilà le quotidien. Je ne vais pas tout le temps non plus aller dire « Au secours, au secours, au secours ! ». Voilà j'avance, je prends le positif. Je ne veux pas me, je ne veux pas... Je veux dire je ne suis pas quelqu'un qui va me... Ce n'est pas parce que j'ai reçu des coups que je vais stagner. Tu vois moi je dis « Allez, on continue, on avance ! ». Des fois après je me dis... Dernièrement je suis partie en Nouvelle-Zélande, je suis sortie, je suis partie voyager. Et puis après, quand je suis revenue j'ai dit à mon mari « Et bien, ça serait bien aussi que toi tu sortes ! ». Parce que le fait de voyager ça permet d'ouvrir, pour lui, personnellement. Quelqu'un qui n'est jamais sorti de la Nouvelle-Calédonie, et bien le fait de voir d'autres cultures, d'autres personnes, et puis de s'ouvrir et bien ça va lui permettre de... C'est enrichissant dans sa tête. Parce que là, rester ici, à Lifou, c'est comme quelqu'un qui tourne là, autour du pot. Toujours là. Il vit tous les jours les mêmes choses donc le fait de sortir ça va lui montrer autre chose. C'est bien de sortir à l'extérieur. (Blanc).

I : Tu es partie avec l'église ?

P : Non, je suis partie avec l'association des mamans de Nathalo. Entre femmes. Je me suis bien amusée. Mais je suis déjà sortie bien avant. J'ai déjà fait un voyage en 2006. Là, c'était avec les mamans de Nouvelle-Zélande. Par contre, mon mari, lui il ne voulait jamais sortir de Nouvelle-Calédonie. Et lui, ça serait bien qu'il sorte. Ça au moins ça va lui faire du bien et puis en même temps dans sa tête... Oui voir autre chose. Peut-être que le fait de sortir ça va... Dans sa tête il va mûrir. Tu sais, des fois, le fait de toujours être là, de toujours les mêmes choses, le train-train quotidien là ! (Blanc). Bin tous les jours, je lui répète la même chose. Je lui dis « Tu sais que le kava bin voilà... Un jour tu vas tomber malade ! ». (Blanc).

Prend une part de gâteau. Discussion hors sujet pendant deux minutes.

Reprise de la conversation.

I : Est-ce que tu veux rajouter autre chose, P7, à propos des violences faites aux femmes ?

P : Euh... Non. (Elle mange une part de gâteau). (Long blanc, réfléchit). Non rien du tout.

I : En général ? Ou toi personnellement ?

P : Bin... Euh... Bin pour moi... Euh... Aux îles, on ne parle pas vraiment de la violence conjugale. C'est rare. J'ai comme l'impression que c'est vraiment tabou. C'est tabou. (Blanc).

I : Et tu sais pourquoi c'est tabou ? Pourquoi on n'en parle pas ?

P : Parce que c'est par rapport à... Bin je ne sais pas du tout. Peut-être parce que... Pour moi, comme c'est des mariages, comme c'est des mariages coutumiers. Donc du coup on n'en parle pas trop.

I : Ça va contre la coutume.

P : Oui voilà contre la coutume. Je crois que c'est ça. C'est pour ça que quand il y a des problèmes au niveau du couple et bien on en parle d'abord au sein de la famille, tu vois ? Et si après, si vraiment la situation elle s'aggrave, après on va tribunal quoi. Mais quand c'est des... On s'arrange. Il faut vraiment que ce soit très grave pour qu'on en parle.

I : Si c'est un petit peu tous les jours, et pas grave, on n'en parle pas.

P : Voilà ! On essaie de... Mais bon ! Le problème, c'est que voilà quoi, quand c'est tous les jours, tous les jours, il arrive un moment où voilà ça s'éclate quoi. Et c'est là que c'est... Quand ça s'éclate et bien c'est... Soit c'est handicapé, soit c'est la mort. C'est là qu'est le problème. Après il faut trouver une solution. Comment faire ? Je ne sais pas. Au niveau de la coutume, ce serait bien qu'il y ait une... Je ne sais pas. Comme nous on n'ose pas dire à une blanche qui arrive de métropole, tu vois ? Je parle de nous les mélanésiens, kanaks, et bien ce serait bien qu'au niveau de la coutume, il y ait une dame, une femme de Lifou même qui essaie de... Tu vois ? Enfin je ne sais pas mais je pense qu'une médiatrice ou je ne sais pas, quelqu'un avec qui la relation elle serait meilleure. Ça passerait mieux, tu vois ?

I : Tu penses que ça passerait mieux si c'était une (Interrompte)...

P : Une mélanésienne voilà. (En coupant la parole).

I : Plutôt que des kamadras ?

P : Bin, je pense oui. Moi, pour moi, personnellement. Par exemple, une dame de la Grande Terre qui est psy ou machin. Je ne sais pas. Oui c'est mieux. Je sais pas une dame qui travaille au sénat coutumier machin.

I : Pas forcément de Lifou ?

P : Pas forcément de Lifou mais au moins une mélanésienne. Bon après c'est vrai que... Tu vois, je trouve que c'est mieux parce que par exemple si toi, si toi tu as des soucis avec ton mari mais qui est de chez toi. Tu aimerais mieux parler avec une dame de chez toi. La relation, elle serait mieux. Tu vois ? Parce que tu n'auras pas peur d'exposer des problèmes

et tout. Parce que tu sais qu'elle comprend, qu'elle sait comment... Elle va mieux comprendre parce qu'elle est de là-bas. Tu vois ? Bin moi, je pense comme ça. C'est mieux hein.

I : Tu préfères parler aux mélanésiens.

P : Non, mais moi j'ai dû... Pas que pour moi mais pour tout le monde je veux dire.

I : Et au dispensaire, ça te gêne qu'il y ait beaucoup de kamadras ?

P : Non ! Non pas du tout. Au contraire. Ce n'est pas gênant. Moi ça ne me gêne pas. Je veux dire là... Par rapport à des fois, il y des mamans qui n'osent pas dire, qui n'osent pas dire leur problème. Parce que des fois, il y en a qui disent « Mais pourquoi je vais aller exposer mon problème à une dame que je ne connais pas du tout ? Je ne sais pas d'où elle vient... ». Tu vois, c'est pfff... Surtout que c'est ta vie privée que tu exposes. Alors que quand tu discutes avec quelqu'un qui est de ta région c'est mieux. Tu vois ? On dirait que tu te sens plus confiante de pouvoir... Tu vois ? Exposer ton problème, de t'ouvrir. Enfin c'est moi qui pense comme ça. (Rire gêné). Tu vois ? Moi j'ai dit ça parce que voilà, tu vois ?

I : Mais oui tu fais bien de me dire ce que tu penses ! Mais est-ce que tu connais l'association AAVIL avec Drelane ? C'est peut-être ce numéro là qu'elle t'avait donné la médiatrice. C'est une association qui aide les couples, et les familles dans lesquelles il y a de la violence. Et la présidente qui est aussi psychologue, c'est Drelane. Et elle est de Lifou. Et elle rencontre les couples pour essayer de trouver des solutions, un peu comme avec la médiatrice.

P : Ah oui voilà ! C'est pas Madame Xozame ?

I : Si c'est ça.

P : Ah ouais.

I : Tu l'as encore le numéro ? Parce que je peux te le donner si tu veux.

P : Si c'est bon je l'ai. Mais oui je vois, je la connais. Madame Xozame. Elle m'avait donné son numéro. Quand elle est partie elle m'a donné son numéro. Et du coup, on devait se voir et jusqu'à maintenant on ne s'est pas vu encore.

I : C'est compliqué ?

P : C'est compliqué de... Parce qu'elle, il faut prendre un rendez-vous chez Docteur G.

I : Ou tu peux l'appeler directement.

P : Je l'ai appelée une fois mais du coup, elle est libre que les vacances.

I : Oui parce qu'elle est institutrice.

P : Oui, elle est institutrice. Et puis, ça ne correspond pas à mes horaires. Ah (Elle soupire)... C'est hyper compliqué. Et puis voilà. La dernière fois je ne sais plus, elle était partie. Mais je la connais.

I : Oui, tu peux réessayer.

P : Oui. Oui je la connais. Mais voilà quoi. Pour moi, c'est un peu ça que je veux. Sinon, bin voilà mes souhaits : qu'il y ait plus d'informations dans les tribus. Parce que je sais qu'il y en a beaucoup de mamans qui subissent des violences conjugales. Après ça reste, ça reste tabou. Il y en a beaucoup, beaucoup, beaucoup. On n'en parle pas. Pas que conjugales. Sexuelles aussi. Mais on n'en parle pas. (Blanc). C'est bien qu'il y ait beaucoup d'associations qui comme ça... Je ne sais pas dire... Que l'on soit aux îles ou en Nouvelle-Calédonie, elles aident ces mamans à s'en sortir. Parce que ce n'est pas facile du tout quand tu... (Blanc). Après, moi, ce qui est bien, c'est que bon, moi, j'avance. Je suis quelqu'un de très positif. Je garde la tête haute. Et je me dis « Non ce n'est pas ces choses-là qui vont me... ». Pourtant mon mari, il est... Il est euh... On ne va pas dire qu'il a tous les défauts mais... (Rire).

I : Mais il en a beaucoup. (Rire).

P : Si on doit compter sur 100 il en a 99. (Rire). Non je plaisante ! (Rire).

I : Il ne les a pas tous mais il en a beaucoup.

P : Mais bon... (Rire). C'est difficile de vivre avec lui. Mais bon je fais avec. Tu vois ? Je... C'est comme une croix que je porte tous les jours. (Rire). Bin oui comme Jésus qui porte sa croix. (Rire). Moi je porte mon mari... Et ma belle-mère. Mais bon, il faut être courageuse. C'est un sacré courage pour... Entre le travail, la belle-mère, le mari... Bin ça tous les jours. (Rire). C'est pas facile du tout.

I : Mais tu gardes le sourire et la bonne humeur.

P : Voilà c'est ça ! Je fais comme si de rien n'était. Mais bon après il m'arrive que... C'est pour ça que j'ai dit que j'aime quand je suis au travail, quand je pars le matin. Je dis « Bon je laisse tout ça à la maison. Je pars au travail. J'ai la tête vide, on oublie tout ça ».

I : Et après il y a une petite kamadra qui te demande de lui en parler. (Rire).

P : (Rire). C'est pour ça que j'ai hésité. J'ai dit « Mince, je fais quoi ? J'y vais ? J'y vais pas ? Allez ça fait rien ». Parce que voilà des fois, je n'ai pas trop envie d'en parler parce que voilà c'est... Pfff...

I : Je comprends. Mais en tous les cas, merci beaucoup de m'en avoir parlé et de m'avoir fait confiance. Merci !

P : Mais non merci à toi parce que... Voilà j'ai tout dit là. (Rire). Merci.

Entretien n°8

Lieu : sur la plage de Easo, à l'ombre, sur une natte

Atmosphère / ambiance : ambiance détendue. Le contact par téléphone est très bien passé et la participante a accepté sans hésitation le rendez-vous auquel elle s'est rendue. Elle ne voulait pas aller chez elle, nous sommes donc allées à la plage, devant l'ancienne maison de ses parents. Installées sur une natte, à l'ombre, avec un gâteau en guise de coutume, la participante a entamé la discussion sans amorce de la part de l'investigatrice.

P : J'ai eu des problèmes avec mon mari. Oui, il me tape toujours.

I : Toujours ?

P : Non là ça y est parce que je l'ai quitté. Mais moi je n'ai jamais raconté ça à quelqu'un d'autre que Drelane. Quand j'ai eu des problèmes avec mon copain c'est là que j'ai rencontré Drelane. Et je lui raconté ça à Drelane « Tu sais avant quand j'étais mariée. J'ai quitté mon mari aussi parce qu'il me tapait ». Et après, elle m'a dit « Mais pourquoi tu n'es pas venue avant ? ». Mais je ne savais pas. Et parce que j'étais toute seule. Je ne savais pas ça. Et puis quand mon mari, il me tape je suis toujours à la maison. Je reste toujours. Bin après je suis partie de la maison. Et je ne pouvais plus rester avec lui. Il est trop violent quand il est saoul.

I : Quand il est saoul.

P : Oui quand il boit. Quand il arrive à la maison il m'insulte. Et des fois je dors dehors aussi. Après j'ai décidé comme ça de le quitter. J'en ai marre. Et vu qu'à la maison, j'ai commencé à boire et fumer de l'herbe. Je fais n'importe quoi.

I : Toi tu faisais n'importe quoi ?

P : Oui. Parce qu'il y avait personne avec moi. Et lui, quand il arrive il est saoul. Quand il passe, devant moi... On dirait que je suis soulagée quand il part au travail. Mais quand il arrive, dès que j'entends sa voix seulement, ça y est. J'ai peur. Déjà quand il rentre dans la maison et qu'il me parle, ça y est moi je regarde comment je vais faire pour se sauver. Pour sortir de la maison !

I : Au cas où il te tape.

P : Oui. Je regarde. Dès qu'il est saoul ça y est. Et dans moi ça fait ça « Poum Poum Poum ! » (Insiste violemment). Et puis des fois, je prie pour m'aider. Et j'ai eu trois enfants avec lui. Quand j'ai eu trois enfants avec lui, rien à faire. C'est toujours pareil, rien à changer. « Je vais changer ». Bin non ! Moi quand j'étais enceinte de mes trois filles, je dormais dehors. Sous le pied cocotier, une natte. Je prépare la natte quand Monsieur, il boit. Ma natte et ma couverture sont déjà dehors. Je les cache. Quand il commence à parler « Attends, je reviens

». « Tu vas où ? ». « Je reviens, je vais aux toilettes ». Quand je sors, et bien ça y est je reste dans le noir. Je restais dans le noir, pas dedans la maison. J'attends que lui, il dort. Des fois, si je n'ai pas envie de dormir dedans avec lui, je dors dehors comme ça je vais bien dormir.

I : Avec les enfants aussi ?

P : Les enfants, j'ai remarqué que sur les enfants quand le papa il arrive, eux ils entendent seulement la voix et puis « On part, on va aller dormir avec grand-mère ». Comme chez nous deux, c'est face à face la maison aux deux couples. La maison d'à côté c'est ses parents. Quand il arrive et qu'il est saoul et bien les enfants ils partent. Ça fait que je suis toute seule. Ça y est, quand je suis toute seule, ça y est, ça travaille la tête. « Qu'est-ce que je dois faire, Je dois faire quoi ? ». Des fois, je fais des trucs et lui quand il arrive je dis « Mais j'en ai marre ! ». Et quand il dort, ça arrive à moi. Quand il dort, j'ai envie de le... Prendre un couteau et de le tuer quand il dort. J'ai fait ça une fois. Après j'ai lâché le couteau « Mais je fais quoi là ? ». J'ai laissé. Et un jour, il est arrivé à la maison, il était saoul et j'étais en train de chauffer l'eau. L'eau chaude sur le fourneau. Et puis, il arrive, il m'insulte. « Mais pourquoi tu arrives toujours et tu me parles comme ça ? Je suis quoi moi ? Je suis ta femme ou je suis quoi ? Je ne suis pas un chien moi ! ». Et après quand j'ai rempli le thermos je ne l'ai pas fermé le thermos. Après, il sort, j'ai pris le thermos et puis... « Mais tu vas arrêter merde ! J'en ai marre ». Et je l'ai machiné avec l'eau bouillante. J'étais en colère. Et bien il s'est barré et il a été dire à sa mère. (Rire). « Continue comme ça, tu vas voir ! Un de ces quatre Raymond, je vais te flinguer ». Juste de la haine. Je le... Je suis en colère. Des fois il me tape ! Même quand j'ai eu les trois filles, il me tape. C'est là que ma mère, elle m'a dit il faut arrêter de faire des enfants. « Si tu fais comme ça, arrête de faire des enfant. Ça suffit ». Et puis je suis partie de la maison. J'en ai marre. (Blanc).

I : Et comment ça s'est passé quand tu es partie ? Tu as décidé de partir et... ?

P : Un jour, j'ai dit à Monsieur « Voilà, tu vas aller au travail et quand tu vas arriver, un de ces quatre, et bien la maison, elle va être vide ! Tu vas ouvrir les portes comme ça, tu vas arriver et il n'y aura plus personne. Plus personne. Moi, je rentre chez moi. Je ne veux plus rester là ». Je suis d'abord partie parler avec mon père. Mon père a dit « Et bien, tu viens ici, à la maison. Viens ». Et puis, je suis partie comme ça.

I : Avec les filles ?

P : Non. Lui, il a dit « Si tu veux partir, et bien tu pars mais les enfants, c'est à moi ! Elles restent avec moi ». Elles sont restées deux ans comme ça. Les enfants, elles ne viennent pas me voir. (Blanc). Parce qu'il a parlé aux filles. Et j'ai tout appris. Il a parlé à elles qu'il ne faut pas venir me voir là-haut, à la maison. Bin, je suis restée comme ça. Il y a des jours où je

pleure. Sans voir les enfants ! C'était dur parce qu'ici quand on a des problèmes dans le couple et bien c'est toujours la maman qui a tort ! Ce n'est jamais les papas. « Vous avez fait ça, vous avez fait ça ! ». Mais non ! Maintenant quand je vois les autres couples et que le papa il tape la maman... Oulala... Mais je peux pas regarder. Je tourne le dos puis je pleure ! Je peux pas, je suis en colère. (Blanc).

I : Et du coup tu as habité chez tes parents ?

P : On a laissé pour le grand frère et on est reparti habiter là-haut. Mais mes parents, ils sont décédés donc c'est moi toute seule à la maison.

I : Et tu as divorcé ?

P : Bin le problème, j'ai dit à Drelane « Drelane, tu peux m'aider parce que là, depuis 2009 qu'on est séparé je demande toujours à signer mon papier de divorce. ». Bin non, monsieur il ne veut pas. Il dit toujours à moi « Il faut attendre ! ». Je lui ai parlé à elle et après j'ai pleuré. J'ai dit « Mais je vais attendre jusqu'à quand ? Je vais toujours attendre ? ». (Blanc). Et puis là en ce moment, il a une femme avec deux enfants encore. Et nous deux, on ne peut pas parler. On ne peut pas communiquer. Dès que je parle ça y, est la colère, elle sort ! (Blanc).

I : Après tout ce que tu as vécu, il y a de la colère. Et c'était un mariage coutumier ?

P : Oui. Oui.

I : Tu ne le connaissais pas avant de te marier ?

P : Si je le connaissais mais ça fait longtemps qu'il me fait ça mais je suis toujours à la maison. Parce que d'après ce que disent les grands-mères et les mamans « Si notre mari il nous tape... ». Ici c'est comme ça c'est toujours la parole des grands-mères. « Si notre mari il nous tape, il faut toujours rester ! Il ne faut pas partir parce que vous êtes mariés ». J'ai dit « Attend ! C'est bon une fois mais pas quand même tout le temps ! Toujours nous taper ! Mais on n'est pas marié pour être shootée tout le temps comme un ballon ! ». (Long blanc).

I : Et qu'est-ce que ça représente pour toi la violence ?

P : Pour moi, c'est : il me tape. Il lève la main. Les paroles ! Quand tu vois les paroles et bien... Ça touche. (Blanc).

I : Les coups et les insultes.

P : Oui. J'ai dit à Drelane « Drelane, tu sais quand il m'a tapé la deuxième fois, j'ai atterri à l'hôpital ». C'est ça là (En me montrant une cicatrice sur le bras gauche).

I : Ah ça c'est ton mari ? (Etonnée).

P : Bin oui j'étais en train de dormir mais comme il est saoul. Il était avec les chaussures... Tu vois les chaussures de sécurité ? Et bien quand il m'a shootée, j'étais comme ça là, je

dors. Et il a tapé la ! (En même temps tape dans ses mains). Quand je me suis levée, j'ai senti ma main ! J'ai attrapé ma main comme ça et je suis sortie dehors. Je suis partie chez le médecin mais comme il n'y a personne. Il y a personne. Il y a même pas une qui est venue me voir pour parler de ça. Personne ! Moi je suis partie comme ça. Et je suis retournée, retournée à la maison.

I : Après l'hôpital tu es rentrée à la maison.

P : Mais je suis partie à Nouméa.

I : Et oui tu as été opérée ?

P : Oui, oui. Et quand je suis sortie, j'ai demandé à ma grand-mère « Ahouuu tu peux m'emmener à l'hôpital ? Faut m'emmener à l'hôpital, je ne peux plus tenir, j'ai trop mal ». Quand je suis arrivée là-bas, il y avait Isabelle... avant le médecin d'ici, à l'hôpital.

I : Mais il y a longtemps ? Isabelle D. ?

P : Voilà ! Elle ! Elle m'a même fait des piqûres pour dormir parce que je n'arrive pas à dormir. Ça fait trop mal !

I : Et comment ça s'est passé au dispensaire ? Comment tu l'as vécu ? Tu t'es sentie aidée ?

P : Il y a que mon père. Quand j'ai eu des problèmes, des problèmes avec mon mari, il y a que moi toute seule. Les problèmes à moi, les choses que lui il me fait à la maison, j'ai gardé pour moi tout ça. Je ne sortais pas. Je sors et puis il faut que je rentre vite à la maison. (Blanc).

I : Tu n'en parlais pas.

P : Non. Et puis après il y a d'autres mamans qui ont remarqué ça, que je suis toujours toute seule, enfermée. Tu vois ? Toujours toute seule, quand eux ils discutent, moi je suis là, là. Et puis quand les gens, ils me parlent, je suis ailleurs ! Et puis c'est moi mon papa qui me parle toujours quand je suis là-haut, à la maison. Je monte là-haut parce qu'il faut que je sorte de la maison. Je peux pas rester. C'est lui qui m'a dit « Tu prends tes bagages et puis tu pars ! Il ne faut plus rester en bas ! ».

I : Tes parents t'ont soutenue.

P : Mon papa. Mais ma maman, elle était morte. Mon papa, il est resté tout seul après.

I : D'accord c'est ton papa qui t'a aidée.

P : Parce que ici quand on a des problèmes comme ça, bin je vois que quand on a des problèmes comme ça nous on est tout seul. Tu vois, Il n'y a pas de frère qui rentre dans le problème de couple. (Blanc).

I : On est toute seule avec son mari. (Long blanc). Et quand tu es allée au dispensaire, qu'est-ce que tu allais chercher ? C'était pour le bras, de l'aide... ?

P : Bin non je partais juste pour le bras. Mais j'ai raconté. « Mais vous avez fait quoi avec ce bras ? ». « Mais c'est mon mari qui m'a tapée. Il m'a shootée ». C'est tout. Il y a pas de...

I : Il n'y a pas eu de suite ?

P : Non. (Long blanc).

I : Et tu avais porté plainte ? Ils t'ont proposé au dispensaire de le faire ?

P : Non. Mais si peut être qu'il m'en a parlé mais comme ça m'a machiné pour rester. Mais c'est à cause des enfants. C'est les enfants ! Mais quand je suis partie de la maison et que j'y suis retournée c'est à cause des enfants. Je ne voulais pas les quitter. Et comme lui, il ne s'occupe pas beaucoup des enfants aussi. Et puis elles étaient encore petites. (Blanc). Et puis quand j'ai discuté avec deux couples, mais ils sont âgés. Parce que quand je suis montée là-haut chez mon père, on s'est croisé sur la route. Les deux, maintenant ils sont décédés, ils étaient âgés. Je suis montée dans la voiture. Elle me dit comme ça « Ma fille ça va ? ». « Oui ». Et puis c'est son mari qui me dit « Ma fille ça va ? ». Je dis « Bin oui, ça va ». « Mais tu n'es pas bien là ! ». Je dis « Non, c'est bon ». J'étais en train de cacher mais les deux ils ont vu que ça va pas. Quand ton mari il te fait du mal, bin après j'ai raconté ça à les deux. J'ai dit, j'ai raconté que je suis pas bien à la maison parce que voilà. Bin les deux ils ont fait quoi ? Ils ont dit comme ça « Écoute moi. Écoute-moi bien, ma fille, tu vas prendre tes bagages et puis tu pars ! Pars de la maison. Laisse-le ! ». Et puis moi j'ai dit « Mais les enfants ? Je vais faire comment avec les enfants ? ». « Il faut laisser. Les enfants ils vont venir tout doucement. Pars de la maison. Ne reste pas ! ». Et puis ils me parlaient et j'étais en train de pleurer. J'ai dit « Mais je ne vais pas laisser mes enfants comme ça ». « Faut partir ! Faut partir ! Parce que là, il est en train d'en profiter. Il te tape. Il t'insulte. Même quand il y a des gens autour. Quand il y a la famille ». Monsieur, il est saoul, il arrive, il fait le grand. Il fait le malin.

I : Donc ce sont les deux vieux qui t'ont dit de partir.

P : « Il faut partir ! Laisse-le ! ». Oui mon père il m'a dit aussi de partir. « Il faut partir ! Il ne faut pas laisser lui comme ça ! ». Et j'ai dit « Ça y est je veux partir. Je veux partir. Je veux plus rester parce que le soir, quand il n'est pas là, il part, il travaille, il revient, et il repart. Il va aller boire son kava (Insiste sur le mot kava). Son kava. Son cannabis. Et l'alcool ». Arrivé à 3h du matin, minuit. Il faut toujours aller me réveiller. Et quand on dort, et bien on a envie de dormir. On ne veut pas être réveillée quand on dort. « Mais tu me réveilles pour faire quoi ? ». Et bien là, il faut que je reste assis pour... Des fois je ne voulais pas l'écouter « Eh quand je parle, il faut l'écouter ! ». 3h du matin ! « Écoute ! ». « Mais Raymond, j'ai envie de dormir. Tu sais il est quelle heure-là ? Vous avez été promener la nuit mais nous, on est en

train de dormir. Et arrête de parler, il y a les enfants qui dorment ». Et toutes les nuits. Toutes les nuits. « Oh seigneur aidez-moi ! Je vais faire quoi ? ». (Blanc). Et puis même pas sortir un coup. « Je peux sortir un peu ? ». Je sais pas, rester avec les femmes pour discuter, discuter avec les mamans, s’amuser avec les mamans. Non. J’ai pas le droit. Il va venir me chercher pour rester à la maison, pour que lui il parte. (Long blanc).

I : Vous vous êtes mariés en quelle année ?

P : En 1997.

I : Jusqu’en 2009 ?

P : Oui. (Blanc). Le truc aussi qu’il faut que je revois sur lui c’est qu’il ne faut pas que je m’habille. M’habiller pour sortir, tu vois ? Même il m’a dit de me couper les cheveux. De couper court comme vous ici. « Il faut que tu coupes tes cheveux ». « Quoi ? ». « Il faut couper ! ». « Écoute moi bien, moi quand je suis arrivée de chez moi, j’ai des longs cheveux. Alors ce n’est pas toi qui va me dire de couper mes cheveux ». Heureusement que je n’ai pas écouté parce que... Et les cheveux, il faut toujours être comme ça.

I : D’accord jamais détachés.

P : Jamais détachés. Et puis quand je m’habille un peu... Voilà quoi s’habiller pour sortir. Bin non ! « Tu vas où ? Il faut retourner. Tu t’habilles comme ça pour aller où ? ». (Blanc).

I : Et donc quand tu es allée à Nouméa, après tu es rentrée.

P : Oui je suis rentrée. Je suis rentrée encore à la maison.

I : Tu es retournée à la maison.

P : Faire des pansements. (Blanc).

I : Ça a été la seule fois où tu es partie à l’hôpital à cause de lui ?

P : Oui, oui. Et puis c’est rare que je parte à Nouméa. Je sais pas dans l’année, je dois partir seulement deux fois. Oui je pars à Nouméa, c’est pour aller chez le médecin quoi. C’est pas pour aller promener là.

I : Ah tu pars pour aller voir le médecin ?

P : Oui pour voir le médecin.

I : A cause de lui ?

P : Non, non pour le médecin pour moi. « Tu n’as pas à aller promener tout ça ». (Nous nous servons une part de gâteau).

Reprise de la conversation.

P : Mais ici il y a beaucoup de femmes qui sont tapées par leur mari. Elles ont peur.

I : Les femmes, elles ont peur. Tu sais des fois, quand le mari, il tape la maman « Il faut partir. Il faut partir de la maison ! Laisse-le ! Il ne faut pas toujours laisser eux nous taper ». (Blanc).

I : Même quand elle voit, qu'il y a, par exemple, comme toi, des femmes qui l'ont fait (Interrompue) ?

P : Bin j'attends de dire « Tu sais moi, moi avant mon mari, il me tape tout le temps. Il faut partir. Il faut arrêter de le laisser nous taper comme ça là ». Mais non, après on nous... Le lendemain, dans 3 jours, on retourne. (Blanc).

I : On retourne toujours. (Blanc).

P : Mais aussi c'est l'alcool. (Long Blanc et mange sa part de gâteau).

L'autre fois j'ai fait quelque chose à la maison. Il était pas là et puis j'étais fatiguée, j'en ai marre ! J'étais toute seule et puis je sais que lui, il est saoul. Il y a personne à la maison avec moi. Il y a que moi. Je suis rentrée dans la chambre, j'ai pris tous les cachets. Direct, tout dans un verre. Tout ! J'en ai marre et puis je pleure aussi. « J'en ai marre, je pars d'ici ! ». J'ai tourné tout le truc dans le verre. Ça y est il n'y a plus de... De truc dans le liquide là. J'ai commencé à boire. Et ça y est je veux partir. Et c'est lui qui est arrivé. « Mais tu fais quoi là ? ». « Tu vois bien je fais quoi ! ». Il a shooté dans mon verre. « Tu fais quoi là ? ». « J'en ai marre de vivre comme ça. Je pars, je veux partir ! ». « Mais tu fais n'importe quoi ! ». Il a arrêté de boire mais il me tape toujours. Il tape toujours.

I : Tu pensais à la mort.

P : Ouiii. Il vaut mieux que... Parce qu'après ça ne sert plus à rien. (Blanc). Et puis après au début, je ne fumais pas cannabis. Comme tous les soirs, c'est toujours comme ça. J'ai dit « Ah non, j'en ai marre ! ». (En chuchotant). Et puis il y a un cousin qui passe. « Tu fais quoi là ? ». Et je lui ai demandé « Tu ne veux pas donner un petit peu de... ? Pour moi, pour dormir la nuit. Pour la nuit ». Ici il y a en a beaucoup qui se font taper.

I : La majorité des femmes.

P : Oui beaucoup. Mais il ne faut pas montrer. Elles sont là, à rester dans leur petit coin.

I : Et comment ça se fait ?

P : C'est toujours à cause de l'alcool. L'alcool et puis le cannabis. (Long blanc). Et puis quand on fait une vie de couple, au début c'est bon et puis après il commence à amener les copains à la maison. Il n'y a plus de respect et puis il y a les enfants. Ça y est la musique, la bière... Devant les enfants. Rouler les pétards devant les enfants. Et puis ça commence à se disputer. « Mais vous vous croyez où là ? Vous voulez venir boire ici à la maison. Mais il y a

les enfants là ! Il vaut partir de la maison, ce n'est pas la peine de rester ». Et écouter le blabla là derrière.

I : Ça ne les dérange pas qu'il y ait les enfants.

P : Non le papa ça ne le dérange pas. Les enfants maintenant, quand ils écoutent juste la voix du papa... Mais moi aussi, quand il a bu, moi j'entends seulement la voix « Il est saoul ». Et ça n'a pas loupé. Et quand on rentre à la maison, moi ça y est. Quand il est pas là, c'est bien. C'est bien. Mais quand il arrive... Oulala. Je commence à regarder comment partir de la maison. (Une voiture passe, P8 discute avec les femmes qui sont à l'intérieur, en drehu).

Reprise de la conversation

I : Donc les enfants voyaient tout.

P : Ils voyaient tout. Oui. Et quand je suis retournée à la maison, ma fille elle m'a parlé, elle m'a dit « Maman, il faut retourner à la maison. A la maison, avec Papa ». Mais moi je ne retourne plus « Tu as vu ce que Papa, il me fait à la maison ? Tu as bien vu ? Vous avez vu ça ? Comment moi, je peux retourner en bas, à la maison ? Non, non, non. Je ne retourne plus à la maison ». Mes deux filles, elles ont dit ça. Mais c'est fini. (Blanc).

I : Donc depuis cette fois-là, où tu es partie, tu n'es jamais rentrée à la maison ?

P : Non. (Blanc). Quand on se rencontre sur la route, je ne dis même pas bonjour. Mais quand il y a des gens c'est bon. Mais quand je suis toute seule sur la route et que je croise avec lui, j'ai toujours peur !

I : Encore maintenant. Quand tu le vois tu as peur.

P : Oui, quand on se croise tous seuls sur la route.

I : Tes filles ont elle aussi encore cette peur ?

P : Non. Mais c'est surtout sur la grande. La grande. Un truc qu'elle m'a dit. Elle est en France maintenant. Elle m'a dit « Maman, si un de ces quatre, je vois papa, je vais bagarrer avec papa ! Les trucs qu'il t'a fait là. Moi, je vais pas oublier ». (Blanc).

I : Elle s'en rappelle encore.

P : Oui. (Blanc). Mais là, je n'ai pas encore vu Drelane depuis que son père est décédé.

I : Et Drelane, tu l'as connue comment ?

P : Parce que j'ai des problèmes avec mon deuxième copain là.

I : Ah ça s'est reproduit ?

P : Ça s'est reproduit. Et vous savez maintenant, moi maintenant, j'ai peur de... Quand je suis avec quelqu'un, je ne suis pas tranquille !

I : Qu'est-ce qui s'est passé ?

P : (D'un ton énervé) Bin il m'a fait ça aussi ! Il m'a tapée. On est resté longtemps. Ça fait deux ans qu'on est ensemble. C'est pour ça que j'ai connu Drelane après. Mon deuxième copain là, il a... Il a failli me tuer aussi. Oui. Ça fait que maintenant quand je fréquente des mecs, ça fait que maintenant, j'ai peur. Je ne suis pas tranquille. J'ai peur des hommes. Parce que si jamais je vais tomber encore sur un mec qui va me taper. Me taper encore. Et bin, j'ai pas de chance. (Blanc).

I : Et avec ton deuxième copain ça s'est passé... ?

P : Mon deuxième copain, il m'a carrément pris un caillou. POUM ! Sur la tête ! (Frappe dans ses mains en même temps). D'abord il m'a machiné avec le fusil.

I : Il t'a menacée avec le fusil ?

P : Oui. Il a chargé le fusil. Oui. Quand je suis arrivée de Nouméa, j'ai été voir ma petite sœur parce que ma petite sœur, elle a perdu son bébé. Et j'arrive. Il a été me chercher à Wanaham (Aérodrome de Lifou), et arrivés à la maison, le temps que je pose mon sac, monsieur, il commence à rentrer dans la chambre, et « Rrrhhhhh, rrrhhh ». (Onomatopées violentes). Je crois qu'il est un peu... Il est jaloux, je ne sais pas. Il croit que quand j'étais à Nouméa, j'ai été voir des mecs là-bas à Nouméa. Bin non, j'ai été voir ma petite sœur. Et puis, il y a eu un moment où j'étais tout le temps à Nouméa, parce que moi je viens de perdre une petite sœur à moi. Elle était malade. Le cancer de l'estomac. Je viens de perdre ma petite sœur et comme je suis tout le temps à Nouméa et que lui, il est resté tout seul ici. Après je suis allée voir ma deuxième petite sœur à moi qui a perdu son bébé. Et après je suis retournée. Arrivée à Wanaham, ça y est Monsieur il vient me chercher. On arrive à la maison, je pose mon sac et « Tu es avec qui là-bas à Nouméa ? ». « Avec mon beau-frère. Le beau-frère ». « Bin non ! Arrête de mentir ». (Onomatopées violentes imitant des coups). « Tu vas voir maintenant ! ». Je regardais le fusil. Et je me suis dit « C'est le moment de sortir dehors, ne reste pas dans la maison. Sors dehors ! ». J'ai couru pour aller sur la route. « Vas-y tu peux tirer de là ! Tire de là ! ». Je suis allée voir le cousin à papa qui est à côté. « Tire de là ! ». Et j'ai dit « Ah non mon téléphone, je ne sais pas où je l'ai laissé dedans la maison. Il faut que je trouve mon téléphone. Comme ça au cas où il y ait quelque chose je vais appeler les... Les gendarmes ». Après lui, il est parti, c'était le dimanche. Après lui, le lundi j'ai été travaillé. Je fais la nounou, je garde les enfants. Les enfants des infirmières. Je les emmène à l'école, et puis après je retourne. Et puis, lui il m'appelle. « Mais tu es où ? ». « Bin je travaille. Mais toi tu es où ? ». « Je suis à Mou ». Mais non Monsieur il n'est pas à Mou, Monsieur il m'attend là, à la maison. Et moi je me dis « Ah bin c'est bon il est à Mou. Je suis tranquille, je vais pouvoir bien rentrer à la maison ». Le temps que j'ouvre la porte, je

rentre, j'ouvre la chambre, je me déshabille. Et je me retourne comme ça et lui il était juste derrière. « Putain mais tu ne peux pas parler quand tu rentres ! ». Mais non Monsieur il est déjà dedans. C'est comme j'ai dit à lui. « Tu rentres chez toi et je ne veux plus te voir ». Je ne veux plus le voir. J'ai même pas vu que lui il m'a suivie derrière. J'ai rien vu ! Quand j'ai tiré mon linge comme ça et que je me suis retournée, il est juste à côté. Et le temps que j'ouvre la fenêtre, il s'est retourné et le caillou ! J'ai ramassé. J'ai dit « Ça y est je suis foutue. Je suis foutue ! ». Et puis quand je me suis levée, je l'ai vu lui, il tire son couteau. Je l'ai attrapé et j'ai dit « Putain mais arrête de faire ça ! (En criant) ». Il m'a laissée par terre et il s'est sauvé. Après je suis partie et j'ai couru pour aller voir le cousin à papa et le médecin. Non je n'ai pas été chez le médecin, je suis d'abord allée vite là-haut chez eux. Mais ce jour-là, ils ont un truc. Chez les gendarmes là-haut.

I : Tu es allée directement chez les gendarmes ?

P : Oui direct. Quand je suis arrivée, ils m'ont dit « Mais non Madame, là on a un truc urgent. On ne peut pas s'occuper de vous ». « Mais moi aussi c'est urgent ! C'est urgent venez me voir ! ». Ils sont descendus en bas au portail et ils ont laissé leur truc là-haut. Quand j'ai reçu le caillou j'ai dit au cousin à Papa « Dépose-moi devant là ». Un monsieur est descendu « C'est quoi ? ». « Il faut me voir, il faut me voir ! ». « Il faut d'abord allez chez le médecin ». J'ai dit « Oui je vais aller chez le médecin mais vous allez d'abord voir le... lui là-haut ! Parce que j'ai peur s'il va tirer un coup de fusil sur moi ! Comme un cochon là ! ». « Mais il est où ? ». « Il n'est pas là, il faut aller le chercher. Il faut le trouver ». Et je suis partie chez le médecin. Le gros problème c'est qu'il faut aussi dormir le soir. On a peur. Il faut dormir. Je suis rentrée à la maison toute seule. Toute seule. Et puis après, le cousin à papa, il est venu me chercher. « Ne reste pas toute seule à la maison, tu vas venir dormir avec moi ». Mais je n'arrive pas à dormir. Parce que j'ai peur.

I : Peur qu'il revienne.

P : Oui. Même aller se baigner. Aller se baigner. Je vais aller me baigner et le cousin à Papa, il va rester devant la porte de la douche. Bin oui « Il faut venir m'accompagner. Je vais aller baigner mais j'ai peur ». Même j'ai peur d'aller prendre mon téléphone sur la table !

I : Peur d'être toute seule ?

P : Oui ! (Blanc).

I : Et au dispensaire, ils ne t'ont pas proposé de dormir là-bas ?

P : Non. Non. (Blanc).

I : Comment ça s'est passé au dispensaire ?

P : Ils m'ont donné des papiers. Ils m'ont dit de retourner là-bas à la gendarmerie. J'ai marché. Je suis arrivée là-haut, à la gendarmerie, donner les papiers. Après j'ai marché toute seule pour aller à la maison. Sur la route là !

I : Et donc tu as porté plainte ?

P : Oui.

I : Et le numéro de Drelane ?

P : A la gendarmerie, je l'ai eue. C'est eux qui m'ont donné. Et après j'ai appelé. Je croyais que c'était d'autres femmes. Et bin non, c'était une cousine qui habite là. Elle, elle est d'ici. Quand j'ai appelé j'ai demandé « Drelane, d'où ? ». « De Chepenehe ». « Ah bin c'est moi ! P8 ! ».

I : Donc tu la connaissais.

P : Après elle m'a aidée. J'ai demandé pour m'aider pour mes papiers de divorce avec mon premier. (Blanc).

I : Et maintenant tu ne restes plus avec ton copain. Il n'est plus revenu.

P : Il est revenu pour faire, pour pardonner. Pour dire pardon. Bin ici, c'est toujours comme ça, il faut toujours dire pardon. Il a dit pardon. J'ai dit « Pardon ? Ton pardon tu le gardes bien pour toi ! ». (Blanc). Et maintenant j'ai du mal à... J'ai du mal à... J'ai peur de... Avec les garçons j'ai peur. Sur quoi je vais tomber encore, sur un mec qui tape ? Ohlala non. Et les autres mamans ici, elles rigolent. Mais moi, je dis toujours « Mais vous vous rigolez mais moi pour fréquenter quelqu'un je vais fréquenter des femmes ! ». (Rire).

I : On est sûre de ne pas se faire taper.

P : Bin voilà ! Ça fait la deuxième fois. Alors quand je suis avec quelqu'un, et bien tout de suite... Je suis là à rester... Ça travaille dans la tête.

I : Tu as connu d'autres hommes après ton deuxième ?

P : Après lui là, oui j'ai connu un oui mais c'est dur ! C'est dur. C'est trop dur. Mais lui il me pose des questions. « Mais qu'est-ce qu'il y a ? ». Je dis « Non mais... Je ne parle pas. Ohlala je suis déjà tombée sur deux mecs qui tapent alors ça va arriver encore ». Je lui ai dit.

I : Tu lui as expliqué.

P : Et elles, elles rigolent quand je parle comme ça. « Eh non P8. Je ne sais pas pour vous mais moi non ! ». Et mais s'il faut toujours que je fréquente les garçons, ils tapent toujours. Alors je vais faire quoi ? Faut aller chez les femmes. (Rire). « Ça fait que vous vous êtes en train de rigoler mais moi je ne rigole pas ! ».

I : Bin oui ça peut se faire aussi.

P : Et moi je dis « Eh mais maintenant il y a des filles qui sont comme ça. Même ici ! En tribu, il y a des filles qui sont comme ça. Elles sont bien ! Alors pourquoi pas moi ? ». « Non, non P8 pas toi ! ». (Rire).

I : Tu aimerais rencontrer quelqu'un ?

P : Oui rencontrer quelqu'un mais le problème c'est ça. J'ai peur. (Long blanc). Et puis quand je regarde quand là, il a touché l'alcool... Je m'éloigne un peu. Avant je buvais, je fumais. J'ai tout arrêté. C'était quand j'étais avec lui, mon premier mari. Je fumais, je buvais ! Et quand je l'ai quitté, quand je suis arrivée là-haut à la maison, j'ai arrêté. Et jusqu'à maintenant je ne bois pas, je ne fume pas. Pour oublier, je bois. (Long blanc). Et après Drelane, elle dit « Mais il faut attendre P8. Il faut attendre. Faut voir. Un de ces quatre, il y a un mec qui vient ». « Oui mais quand ? ». « Tu vas trouver un bon mec qui est bien et qui ne te tape pas ! ». « Oui mais quand ? Parce que là, on ne va pas toujours rester comme ça ». (Rire).

I : Et oui ça existe.

P : Oui ! (Blanc).

I : Donc Drelane elle t'a aidée.

P : On a beaucoup parlé. Ça fait du bien aussi ! Ici, on ne trouve pas de machin comme ça. Des femmes comme ça ! Ici quand on parle avec les mamans, et bien voilà, on parle comme ça mais après par derrière elles sont en train de rigoler après nous. Laisse tomber. Ah oui !

I : Il n'y a pas de soutien entre femmes.

P : Bin oui. Et après elles répètent. Et puis ici, quand c'est problème de couple c'est un problème aux deux. Nous, on ne rentre pas dedans. Ça ne concerne que les deux.

I : Donc vous ne parlez pas entre vous.

P : Non. Mais il y a des filles qui sont comme ça, qui viennent parler avec nous. Surtout mes sœurs, quand elles ont des problèmes avec leur mari et bien elles viennent parler. Ma petite sœur, elle s'est fait taper par son mari. Elle est venue à la maison, elle m'a parlé. Comme on est toutes seules à la maison, elle m'a parlé. Je lui ai dit « Écoute, si lui il te tape toujours, tu vas porter plainte ! Comme ils arrêtent ! Parce que nous, on n'est pas là pour... Il ne faut pas toujours nous taper comme ça ! ».

I : Tu conseilles d'aller porter plainte.

P : Ouiiii. Elle est partie porter plainte. « Mais c'est pour les enfants... ». « Non, non, non, tu vas porter plainte ! ». Et quand son mari, il la tape au début, elle me demande toujours. Mais moi, des fois, je donne des conseils bons mais des fois je donne des conseils qui ne sont pas bons aussi. Ça arrive oui. Et j'ai dit quoi à elle ? « Mais mon mari, quand il rentre à la maison

il est méchant... ». « Astique-le ! Astique-le ! ». Et ça n'a pas loupé. La petite sœur, elle a astiqué son mari. « Faut astiquer ! Faut bombarder ! Faut pas laisser ! ». Nous, on donne des enfants et puis eux, ils nous remercient comme ça !? « Faut astiquer ! ». Et puis après, elle a porté plainte « Ça y est, c'est bon nous deux on va passer au tribunal ». « Ça y est c'est bon ! Deuxième qu'il te fait ça, il faut y aller encore. Porter plainte. Comme ça il va savoir que nous les mamans c'est bon là ! ». Mais comme elle, elle fait un peu le... Parce que son mari c'est un petit chef d'ici. C'est le porte-parole du petit chef. « Mais on s'en fout du porte-parole du petit chef, il faut penser à nous, à toi ». Ce petit chef là il reste tranquille chez lui, mais si il vient toujours le soir pour t'insulter, il va chez les bleus et puis voilà. Bin Monsieur il est allé dormir chez les bleus là-haut.

I : A la gendarmerie ?

P : Oui à la gendarmerie. (Rire). Faut porter plainte. Ça fait que je dis toujours ça aux mamans. Quand leurs copains, ils les tapent « Il faut aller porter plainte. Ne restez pas comme ça ! ». J'essaie de les pousser mais... C'est pour les enfants aussi. Moi aussi quand je parle, quand il y a des machins comme ça et bin je suis en colère. Le soir aller voire de l'alcool et après ils rentrent à la maison, ils vont aller coucher avec qui encore ? Coucher avec nous ? Et après il va nous taper ? C'est pas la peine alors ! On donne des enfants et puis... C'est bon faut arrêter ! (Blanc). Quand elle a fini de porter plainte avec son mari et bien elle a dit à moi «Awa ma sœur ça y est. Monsieur s'est calmé ». « S'il recommence tu fais pareil ». Je dis comme ça, je raconte. Tu sais moi quand j'ai eu des problèmes avec mon mari et bien c'est dur ! (Blanc). Tous les soirs, je pleure. Je pleure et puis en même temps je prie le seigneur. Pour m'aider. (Long blanc).

I : Et comment on pourrait aider les femmes à s'en sortir ? Déjà est-ce que tu penses qu'on pourrait les aider ? Et si oui comment ?

P : Il faut les accompagner. Parce que nous, ici, quand nos maris nous tapent. J'ai vu ça aussi avec ma petite sœur. Et bien nous, on part toute seule. Personne avec nous ! Toute seule oui. Et après on part, on rentre dedans le médecin et après on sort. On rentre dans la gendarmerie et après on sort. Personne. Toujours toute seule.

I : Sans soutien.

P : Pas de soutien. Moi, ma petite sœur quand il a eu des problèmes avec son mari, elle a quitté son mari, elle a quitté la maison pour venir me voir là-haut. Ça fait que je suis restée avec elle.

I : Tu l'as accompagnée ?

P : Oui. Quand elle part, au magasin ou autre, et bien moi je suis toujours là avec elle. Oui. (Blanc).

I : Mais toi, tu n'as pas eu ça.

P : Non, il y avait personne. Ma petite sœur elle est venue me voir. Mais comme elle a des enfants, ils sont bébés encore, ça fait qu'on s'occupe des enfants. Mais moi, j'ai été toute seule. Oui ma petite sœur quand elle avait eu ça, le soir, on dort ensemble dans la chambre. Elle va aller faire pipi, je l'accompagne. Oui. Elle va se baigner, je reste devant la porte. Pour rester dehors, pour regarder.

I : Donc il faut accompagner les femmes dans les démarches.

P : Oui il faut les accompagner. Parce qu'elles ont peur. Parce qu'ici, quand tu te fais taper et bien voilà tu y vas toute seule. Tu vas chez le médecin, à la gendarmerie, tu sors. Un de ces quatre, on ne sait jamais, on va tomber sur une maman sur la route qui va se faire bombarder. Eh oui hein ? Même pas le temps de rentrer chez elle. (Blanc).

I : Et au dispensaire est-ce qu'il y a des choses qui t'ont gênées ou qui ont contraire t'ont... (Interrompue) ?

P : Non. Quand je suis arrivée là-bas, c'est des... Des... Des gens de Lifou. Comme c'est des cousins à mon père, ils savaient que quand je suis arrivée là-bas... « Ma fille tu viens faire quoi ? ». « Je me suis fait taper par mon copain ». « Awa non. Non il faut porter plainte. Maintenant c'est comme ça c'est fini ». Ils se sont bien occupés de moi.

I : Ça ne t'a pas gênée de connaître les gens au dispensaire.

P : Non. Comme je suis habituée avec eux aussi.

I : Et de parler avec des kamadras ?

P : Bin au début, quand Drelane, elle m'a parlé de toi, bin j'ai hésité un peu Et puis j'ai dit « Allez c'est bon P8, allez ». J'ai demandé « C'est quoi, elle est quoi elle ? ». Elle m'a expliqué « Non P8 c'est bon, tu vas dire les trucs qui se sont passés ». J'ai dit « Même si je parle mal en Français et bien je m'en fous ». (Rire).

I : On s'en fiche ! Rien à faire !

P : Allez oui. J'ai dit aussi que c'était bien, que c'était pour les autres mamans.

I : Pour essayer de changer les choses, de les améliorer. C'est bien qu'il y ait des mamans comme toi qui parlent pour montrer que c'est possible.

P : Ah oui. Je dis toujours aux mamans qu'il faut arrêter si votre mari, il vous tape. Il faut partir, il faut porter plainte. Il ne faut pas rester comme ça. Ça, c'est le truc que je dis toujours. Il ne faut pas rester comme ça. Déjà nous, on donne des enfants à eux et puis eux ils nous tapent comme ça. On n'est pas quand même des chiens. (Insiste sur le mot chien).

Des gens comme nous, on n'est pas chiens nous ! Mais au début de ma vie moi, elles me disaient « Même si ton mari il te tape, il faut rester. Vous êtes mariées ». Un moment c'est bon. Après j'ai dit « Mémé, écoute hein, je démarre c'est bon hein. Ça c'est vous avant ! C'est votre génération avant. Mais nous maintenant c'est fini ». (Blanc).

I : Et quand tu es partie tes filles, elles sont restées... (Interrompue) ?

P : Chez le papa. Il me dit même pas bonjour.

I : Mais tu voyais tes filles ?

P : Non. Je les vois pas. Je ne voyais pas filles parce que je restais toute seule avec mon père. Un an, deux ans, et il y a déjà une qui arrive. Elle est venue me voir « Maman ça va ? ». « Et bien dites donc c'est maintenant que vous arrivez pour me voir ? ». Parce qu'elles ont vu que la vie, en bas, toutes seules avec papa c'est pas évident. Il manquait maman. Après, il y a la grande qui arrive. Après c'est la deuxième qui arrive. « Ici, à la maison ce n'est pas fermé la porte. Vous voulez venir me voir, rester avec moi ? Restez avec moi. Vous voyez bien comment papa il est. Papa, il boit. Papa, il ne s'occupe pas de vous hein ». Et après ça y est. Elles sont arrivées toutes seules.

I : Et elles sont venues habiter chez toi ?

P : Oui. La dernière, elle est toujours en bas chez le papa. Mais il y a des semaines où elle vient à la maison. Les vacances, elle vient rester avec moi, à la maison. Mais comme le papa c'est... C'est vrai il y a d'autres papas qui sont... Mais les papas à nous là ! Et comme les filles elles sont grandes maintenant, et bien il faut acheter des petites choses. Eh oui. Et elles viennent là-haut à la maison. Les filles « Il faut acheter ça, il faut acheter ça ». Elles demandent. « Mais faut rester en bas chez votre père (En rigolant) ». « Non ». (Rire). Ici Tu vois des couples maintenant, les enfants ils se font retirer. Euh ? Assistante sociale. Oui ! Ici ! Parce que le papa, il tape la maman devant les enfants. (Blanc).

I : Toi tu en avais vu une d'assistante sociale ?

P : Non. Il y avait un couple ici, quand les deux, ils se sont bagarrés, et bien c'est l'enfant qui a téléphoné. (Surprise).

I : Il a appelé à l'aide.

P : Ouiiii. Un petit garçon. Huit ans peut-être. C'est vrai. Après quand j'ai parlé avec la maman, c'est une femme d'ici. Les deux. « Ils sont où les enfants ? ». « Ahouuu, les enfants, c'est l'assistante sociale qui les a pris ». « Mais pourquoi ? ». « Non mais quand mon mari il m'a tapée, le petit, il est là et il a appelé à l'aide. ». Mais elle, elle est retournée. Avec son mari. « Faut partir. Pars. Pars à Nouméa. Je sais pas mais ne reste pas ici ! ». (Blanc). Mais ici, quand les couples ils font leur... Que le mari il tape la femme, Oh seigneur, il faut pas que

je regarde. Putain, si j'avais un fusil bin je crois que... Je suis en colère quand je vois. Des fois, je pleure.

I : Tu ne supportes plus de voir la violence.

P : Il y en a qui disent à moi, les autres mamans « Mais pourquoi tu pleures ? ». « Mais je n'arrive pas. J'ai vécu ça moi ». Quand tu vois, quand tu regardes ça, tu crois que c'est bon quand le mari, il tape la maman comme ça. (Long Blanc). Il faut les accompagner. Pas les laisser toutes seules. Parce qu'ici, c'est comme ça, tu pars tout seul. Après la maman, elle est là, toute seule. (Blanc).

I : Et tu aurais d'autres idées pour aider ces mamans ? Pour améliorer l'accueil au dispensaire ? A la gendarmerie ?

P : Moi je veux que quand elles arrivent à l'hôpital, il faut que les gendarmes, ils les accompagnent aussi. Parce que moi, des fois, je vous regarde. Et quand on arrive là-bas à l'hôpital, et bien on est un peu... On reste dans un coin. Et puis on regarde.

I : Vous n'osez pas parler ?

P : Voilà ! Je n'ose pas parler. Je reste dans un coin et puis je dis « Allez faut y aller. Allez courage ! (En chuchotant) ». Je parle dans moi pour avoir le courage. « Allez, allez. Tu es venue déjà là alors maintenant il faut rentrer ». Déjà quand je suis arrivée là-haut, à la gendarmerie, et bien j'ai du mal à rentrer. Parce que... Il faut du courage.

I : Et comment pourrait-on aider les dames à parler ?

P : C'est bon si on tombe sur une femme. Oui. Moi, quand je suis arrivée là-haut, c'est deux messieurs. Et j'ai vu que les deux messieurs c'est pas des jeunes, c'est des âgés. C'est des mariés ou quoi. Des pères de famille. Mais c'est bon de tomber sur une femme.

I : tu préfères parler à une femme. (Blanc). Mais tu t'es sentie écoutée ?

P : Oui, oui. Oui. Là-haut à la gendarmerie aussi.

I : Quand tu es allée à Nouméa pour ton bras, ils ne t'ont pas proposé de porter plainte ?

P : Bin non. Ils m'ont laissée rentrer à la maison.

I : ils ne t'ont pas proposé d'aller au foyer ou... ?

P : Même pas ! Rien ! S'il m'avait proposé ça je serais allée. (Blanc).

I : Mais rien.

P : Rien. Les problèmes je les gardais pour moi. (Long Blanc). C'est mon Papa. Mais comme mon papa, il était malade. Paralysé tu vois, d'un côté. Ça fait que quand je suis partie de la maison, je suis arrivée là-haut, c'est là que je me suis occupée de lui. Je suis restée avec lui. Ça fait qu'on est tout seul. (Blanc). Et lui, il me dit toujours « Il a pas intérêt à venir à la maison. Même si je suis malade, il a pas intérêt ». Il est jamais venu. (Long blanc). Parce

qu'ici quand une femme se fait taper, c'est faute des mamans. Toujours des mamans. Jamais le mari. Ah oui ! C'est bon pour les papas. Ici dans ma famille là, mes sœurs-là, il y en a beaucoup qui ont quitté leur mari. Ma petite sœur, elle s'est mariée et elle n'a même pas tenu deux ans.

I : A cause des violences ?

P : A cause des violences. Mais elle a porté plainte aussi. Elle s'est fait taper là-haut à la maison. Quand elle s'est fait taper, j'étais là aussi. « Allez hôpital ! Tu vas aller porter plainte aussi ». C'est ma deuxième sœur. Maintenant, quand elles ont des problèmes, on dirait que comme nous on a perdu notre mère et notre papa, c'est moi on dirait. C'est moi la maman.

I : Tu es l'aînée ?

P : Oui. Mais quand son mari, il a tapé ici. C'est un mec de Maré. « Tu vas porter plainte et puis tu ne mets plus les pieds chez lui ». Le mec de Maré, il est parti.

I : Et tes frères ?

P : Le petit frère, lui il a pas vu, il arrive du travail. Mais quand il est arrivé, le petit frère « Mais tu es chez nous ici ! Tu fais quoi là ». Il a d'abord tapé le mec. Il a fait dégager le mec. Et il a dit à la petite sœur « Tu vas porter plainte ». Mais ici, aussi, ici quand tu vas porter plainte, il y a les gens aussi qui parlent.

I : Et ça se sait après. (Blanc). C'est mal vu ?

P : Bin ici, les gens, ils parlent mais... Moi quand j'ai porté plainte, les gens ils parlent mais moi, je m'en fous. Et quand les hommes ils disent « Tu as été porté plainte contre copain ! ». « Eh bien oui ! Bin quoi ! ». C'est comme ça que les hommes, ils vont arrêter de taper les femmes aussi. (Blanc).

I : Et il faut arrêter l'alcool et le cannabis.

P : C'est ça aussi. Toujours l'alcool. Cannabis ! Ici, à Chepenehe, comme il y a le magasin à côté... Le matin quand on se réveille, c'est bon il y a des gens qui vont un peu aller travailler dans les champs mais les autres, ils sont-là, à boire du vin toute la journée. Même les mecs mariés ! Il y a les mamans qui travaillent et puis les hommes ils sont en train de boire. Oui. (Rire). Aux champs, les mamans, elles travaillent. Au mariage, les mamans qui travaillent. Aux mariages, aux deuils, c'est les mamans qui travaillent. Aux champs, c'est les mamans qui travaillent, les hommes ils sont en train de boire. Après on rentre à la maison, dispute. (Blanc). Il y a des jours, ou si il y a pas de... Enfin je sais pas comment c'est pour les autres. Mais moi avec mon mari, si j'ai pas envie de faire l'amour avec et bien voilà il est en colère.

I : Ah oui.

P : Oui. (Blanc).

I : Et du coup il te force ?

P : Il me force ou alors il me parle mal « Ah oui tu ne veux pas faire l'amour avec moi ? Tu as quelqu'un ? ». Non mais c'est bon là oh. Il m'insulte. Des fois aussi quand moi je suis méchante « Bin écoute, je suis fatiguée, on est allé travailler au champ ». Des fois, on y a va des journées pour gagner 5000 francs juste pour acheter du pain, du pain pour les enfants ou... Des fois, on arrive le soir et on est fatigué, on va dormir. Baigner, dormir. Et on va arriver à la maison pour s'occuper encore des gosses. Et puis vous c'est pour boire. Arrivé le soir bin tu peux m'insulter ! J'ai pas envie. Des fois c'est couple comme ça. J'ai entendu des mamans aussi parler comme ça. Quand on n'a pas envie de donner, et bien ils sont en colère hein ! Bin pour faire l'amour, des fois, il fait quand même. Et nous, on est là, allez on donne. (Blanc).

I : C'est ce qu'on appelle un viol.

P : Voilààà ! (Long blanc). Et puis là maintenant comme je sais que Drelane, je lui ai dit « Eh Drelane c'est toi qui s'occupe du... ? Comme ça quand il y a des mamans ici qui se font taper, je vais donner le numéro de téléphone. Sinon, je vais aider pour appeler. Comme ça on va t'appeler ! ». « Mais P8 n'oublie pas ! ». Je vais faire ça. Comme ça je vais aider parce que moi j'ai envie d'aider aussi les femmes.

I : Que ton expérience serve.

P : Voilà. L'autre fois Drelane, elle est venue à la maison. Ma petite sœur « Elle est venue faire quoi elle ? ». « Mais c'est elle qui s'occupe de moi. Oui c'est elle ». Quand on a des mamans qui ont des problèmes maintenant, il faut appeler. Que nous, on appelle en cachette. Il faut appeler en cachette. Ah et puis Drelane, elle est bien.

I : Elle sait ce qu'elle fait. Heureusement qu'elle est là.

P : Oui, oui ! On m'a dit qu'elle a aidé beaucoup de mamans.

I : Et partout à Lifou, dans les trois districts.

P : Par contre, la première fois que j'ai parlé avec elle, quand j'ai parlé, j'ai pleuré. J'ai dit « Mais l'engin ! Si je savais que toi, tu étais ici ! Mais Drelane, c'est depuis avant que je reste avec mon problème là ! L'année elle passe et il arrive l'autre année et moi je suis toujours là. Si je savais que tu étais là ! Mais je ne savais pas ». Je savais parce que j'ai été porter plainte c'est pour ça que les gendarmes, ils m'ont donné son numéro de téléphone sur le papier. Mais je ne savais pas ça là.

I : Et oui toutes les mamans ne savent pas qu'il y a l'association.

P : Noon, elles ne savent pas. Même il y a la dame gendarme. Comment elle s'appelle ? Il y a une femme qui travaille à la gendarmerie. J'ai oublié son nom.

I : J'ai oublié son nom, moi aussi.

P : Elle est dedans aussi l'association.

I : Je ne sais plus comment elle s'appelle.

P : J'ai dit à ma petite sœur «Tu vois elle et bien elle travaille à la gendarmerie et elle aussi elle est dedans, les femmes battues là ! ». « Ah oui ? ». Mais nous, on ne sait pas ça ici ! La plupart des Mamans, elles ne savent pas. (Long blanc).

I : Est-ce que tu veux rajouter autre chose ?

P : Noon...

I : Sur ton histoire, si tu as des propositions...

P : Non, moi c'est juste pour quand on est... Quand les mamans elles sont à l'hôpital et tout ça, il faut les accompagner. Il ne faut pas la laisser toute seule. Moi quand j'étais toute seule, il vaut mieux qu'il ait quelqu'un parce que. (Siffle). Déjà là quand je marchais d'ici à la maison, j'étais là, je regardais. Toujours faut que je regarde. J'ai dit « Ne dis pas qu'on va se croiser sur la route » Bin là, c'est pas de cadeau. Juste croiser sur la route ! Dans ma tête c'est toujours comme ça. Regarder.

I : Donc accompagner les mamans dans leur démarche, pour ne pas être seule. Merci beaucoup P8.

P : Bin de rien.

I : Merci de m'avoir raconté ton histoire et de m'avoir fait confiance.

P : Mais merci aussi !

Entretien n°9

Lieu : au domicile de l'investigatrice, dans l'enceinte du dispensaire

Atmosphère / ambiance : ambiance vraiment très détendue. La participante était contente d'être là, souriante.

P : Ouhhh avec tout ce que j'ai vécu je ne sais pas comment te dire tout ça. C'était juste une fois. J'ai fréquenté une personne et la personne, il fallait qu'il m'emmène au travail. Il fallait même pas que je prenne le car ou quoi que ce soit. Il faut que ce soit lui qui m'emmenait au travail et qui me ramenait du travail. Et c'était arrivé un moment où ce n'était plus une vie parce qu'on se levait tous les matins pour... On se levait tous les matins. Direct. On se battait, on s'engueulait, on... C'est pas une vie quoi. Et après je... Comment ça ? Ça s'était empiré. Petit à petit jusqu'à que je l'ai quitté. Et voilà ! Après si tu as des questions, il vaut mieux que tu poses des questions (Eclat de rire) que je puisse y répondre.

I : (Rire). D'accord. Parce que pour toi qu'est-ce que ça représente les violences faites aux femmes ? Qu'est-ce que ça t'évoque ?

P : Euh après... Je ne sais pas par où commencer. Mais je vais essayer de répondre à ta question. Euh... Violence morale c'est déjà quelque part un début qui entraîne après, par la suite, la violence physique.

I : Ça commence par les violences morales...

P : Pour moi, ça a commencé comme ça. Parce que j'en connais d'autres pour qui ça a commencé direct par la violence physique. Au tout début c'est voilà « Je t'aime ! ». On croit à tous les mots qu'ils disent et tout ça. On tombe dans le piège. Après il commence à nous... Pas à nous menacer. On ne va pas dire ça. A nous dire « Voilà si tu fais ça je vais être triste ». Du coup, on a pitié de l'autre personne, de la personne que l'on aime. Et après ainsi de suite, il joue sur ça, sur le... Après quand il voit que nous aussi on voit qu'il abuse. On commence à ne pas se laisser faire. Et à partir de là, dès qu'il voit qu'on ne se laisse pas faire ça entraîne la violence physique. Et ivre ou pas ivre, c'est tous les jours comme ça.

I : Tous les jours.

P : Euh oui. Mais au début, ça a commencé comme ça. Il nous a... Il m'harcelait même de messages, de sms. Il m'envoyait balader, mes parents, ma famille. Il disait même qu'il allait tuer mes parents, qu'il allait tuer, qu'il allait me tuer. « De toute façon tu n'es pas une bonne personne ! Toi tu n'es pas une fille à fréquenter. Tu n'es pas une femme à marier. Tu n'es pas... Tu fais que de la merde quoi ! ». Il me disait ça « Tu n'es que de la merde ». La violence c'est en parole, c'est morale, c'est physique, c'est tout. Et après quand je l'ai menacé de le quitter, il m'a enfermée chez lui. Il m'a enfermée chez lui. Je ne sortais que pour travailler.

Et comme à l'époque, il fallait vraiment que je me débrouille. Et bien voilà, j'ai voulu quitter l'école donc il faut que je m'assume. Je ne sortais que pour travailler et quand je sortais du travail, j'allais directement à la maison. Je n'avais pas le droit à ma carte bancaire !

I : Il t'avait enlevé ta carte bancaire.

P : Il n'y avait que lui qui allait faire les retraits, qui avait le droit d'aller faire la fête. Et puis je restais qu'à la maison. Pas le droit même de voir ma famille. On restait ensemble. Plus que possessif si tu veux ! C'était... voilà ! Voilà au début, on croyait qu'on était sans... Sans ? Comment on appelle ça ? Sans sa source de vie quoi. Alors qu'on se rend compte que c'est de la pure connerie quoi. C'est pas grave si je parle avec mes mots un peu mal barrés ?

I : Ah non, non.

P : (Rire). Tu vas quand même comprendre ?

I : (Rire). On les emploie tous ces mots-là.

P : D'accord. Moi c'est un peu trop tout le temps aussi. Mais oui, alors voilà. Ça c'était passé comme ça avec moi. Je n'avais pas le droit de... Quand mes parents ils appelaient pour demander des nouvelles, après j'ai fini par... j'ai un peu perdu le contact avec ma... Ma maman. A cause de lui. Mais quelque part c'est à cause de moi aussi. Je ne veux pas jeter la faute sur lui parce que c'est moi qui ai décidé de quitter la maison. C'est moi qui ai décidé de vouloir faire ma vie, en pensant que j'étais en train de faire ma vie avec une bonne personne. Mais voilà, au final, je me suis rendu compte que ce n'était pas le genre de personne avec qui je voulais vivre. Genre il me disait que de toute façon c'est lui le plus fort et tout ça alors qu'il ne sait même pas s'en prendre à d'autres personnes qu'aux femmes. Et lui, il pensait qu'il restait avec une femme, femme qui ne sait pas se battre. Eh bien non ! Je l'ai bombardé. Je l'ai saigné. Il mesurait 1m85, à peu près la même taille que Frédéric. La même taille que Frédéric je pense. Et il pensait que... Je prenais sur moi tout le temps, tout le temps, jusqu'à ce que ça soit arrivé à la violence physique. Je ne pouvais plus parce que c'était.... C'était trop dur pour moi. Parce que je me suis rendu compte que j'étais beaucoup plus heureuse chez mes parents. Parce que chez mes parents, on ne me faisait pas vivre ça tout le temps. Non c'est... On est tout le temps heureuse. Enfin je me suis rendu compte que de se lever tous les matins pour se battre alors que chez mes parents, je me levais tous les matins, pour aller travailler. Après on rentre le soir on fait la cuisine. On discute. Et oui on s'engueule mais c'est pour améliorer des choses, éviter de faire des bêtises. On parlait des nouvelles choses... Voilà. Non. Quand je m'en suis rendu compte je lui ai dit « Non. Je ne peux pas continuer comme ça parce que vivre avec toi, c'est un suicide ». Je lui ai dit que vivre avec lui c'est se suicider quoi. Et il l'a mal pris. On a commencé à se battre. Après tous

les jours on se battait parce qu'il croyait que... Il croyait que je fréquentais une autre personne. Alors que 24h/24h on est toujours ensemble à la maison (En rigolant). Ahhh.... Il prenait même mon téléphone quand j'allais travailler ou... Pour me surveiller si je voyais quelqu'un d'autre. Si c'était ma famille qui appelait, même un cousin germain il disait « Tu es qui toi ?! ». Rien qu'avec un appel ça se termine en catastrophe ! C'est rien le cyclone Donna à côté. (Rire). Ouais. Alors la violence, pour en finir, la violence morale c'est aussi la violence avec la parole. Quand il nous menace, il nous traite de tous les noms, il dit qu'on est de la merde ou quoi... Voilà c'est nous dévaloriser. Voilà pour moi, ça c'est déjà de la violence. De juger quelqu'un sans le connaître c'est déjà de la violence pour moi. Après ça finit par ça : surveiller mon portable, prendre mon portable, je n'ai pas le droit d'acheter quoi que ce soit. Il faut que je... Même quand il faut s'habiller ! Je pense qu'avec les arabes c'est mieux. C'est toujours trop ouvert avec lui. Il fallait s'habiller même... Pfff je sais pas. Même porter des lunettes, ça y est c'est mortel. « Tu fais ta maligne ! ». Alors que non ! On est là. Après c'était tout le temps. Quand j'ai commencé à vouloir le quitter, je mettais de la distance entre nous deux. J'allais chez moi, à Païta, et lui, il restait chez lui à Nouméa. Et c'était trop loin pour lui. Il me disait « Ah mais tu me manques ». Tout ça et tout. C'est juste que pour quand on arrive en bas, ça y est c'est direct. C'était comment on appelle ça ? « Tu étais avec qui ?! ». C'était plus ça. Violence sexuelle ? Je n'ai pas encore eu la violence sexuelle. Non. Mais je sais que j'en ai entendu parler et... C'est dur. C'est dur de savoir qu'une femme est obligée de subir ça. De son mari. Au début, je croyais que ça y est j'allais vivre ça. Au moins deux ou trois fois dans ma vie. Avec mon ex.

I : Tu as eu peur de vivre ça.

P : J'ai eu peur de vivre ça. Et je ne me suis pas laissée faire.

I : Il a essayé.

P : Oui, il a essayé. Il a quand même essayé.

I : Tu as donc été victime, quand même ?

P : Voilà quelque part oui. Victime ? Oui, oui j'ai été victime. Mais je ne me suis pas laissée faire donc j'ai été victime juste de l'agression. Non pas de l'agression. De...

I : De l'intention ?

P : Oui de l'intention de le faire ! Mais après, je n'ai pas subi ça parce qu'il a pas... C'est pas un homme quoi ! Il ne sait pas comment se battre. (Rire).

I : Et toi tu sais ?

P : Oui (Rire). Après on essayait de trouver une solution à ce que... Parce que moi c'est plus pour lui. Parce que lui il disait que j'étais trop belle, comme si j'étais miss monde. Tout de

suite « Non mais tu es trop belle, tout le monde te regarde ! ». « Mais personne ! Chacun regarde sa femme et... ». Et moi c'est vrai que j'ai les yeux partout parce que je suis curieuse, parce que j'aime. Mais c'est pas parce que je regarde que je... Ça veut pas dire que parce que je regarde, je veux ou j'ai envie. C'est juste que j'aime bien regarder quand c'est joli, quand par exemple il y a des couples qui marchent. J'aime bien regarder. Enfin, à cette époque-là, regarder des couples qui était heureux, je regardais et je me disais est-ce que ça va nous arriver ça un jour ou pas ? Après tu te rends compte que ça ne va jamais arriver. (Rire). Alors, il vaut mieux larguer le mec quoi. (Rire).

I : et lui tu l'avais choisi ? C'est toi qui...

P : Oui c'est moi. Enfin c'est lui qui est venu vers moi au début, et puis après on en a discuté. Je lui ai posé les conditions, je lui ai dit que moi j'avais juste besoin d'amour et c'est tout. C'est tout ce que je demande. Après le reste moi je peux me débrouiller. Je ne suis pas handicapée, je peux travailler. Il m'a dit « Ok ». J'ai dit « Pas de violence. Juste tu lèves une fois la main sur moi et... ». « Ok ». Et bien il m'a bien emprisonnée, de façon à ce que je sois bien amoureuse de lui. Et après à partir de là, j'ai quitté la maison. Je suis partie le voir, je suis partie et je suis restée chez lui.

I : Tu as habité chez lui.

P : Oui j'ai habité chez lui. Et quand j'ai habité chez lui, il pouvait faire tout ce qu'il voulait parce que voilà comme quelque part ma mère, elle a tourné le dos.

I : Elle n'était pas d'accord.

P : Pas d'accord que je parte de la maison. Oui. Avec un parfait inconnu. Ce qui était vrai d'ailleurs. Mais je lui ai dit « Oh mais de toute façon il est gentil, il va pas faire ça ». Je ne pensais pas qu'il avait un câble en moins. Un pète au compteur. (Rire). Et puis après voilà c'est plutôt grâce à mon père. Grâce à mon père, parce qu'après même si je suis partie, il ne m'a jamais laissée. Il a toujours été là. Il a toujours été là. Il m'appelait toujours. Il venait me voir. Je voyais qu'il s'efforçait de venir me voir parce que quand je l'invitais chez lui, il ne venait pas à la maison. Par contre, quand on allait se voir ailleurs, et bin même qu'un un moment donné il venait me voir en cachette. Après, j'étais obligée, par rapport à maman et par rapport à mon copain aussi... Des fois je mentais. J'essayais de voir avec la direction de là où je travailler « Vous pouvez lui dire qu'on a une réunion ? ». « Pourquoi ? ». « Parce qu'il faut que je voie mon père ». Je leur expliquais « Voilà il est comme si ou comme ça et moi ça fait longtemps que je n'ai pas vu mon père. J'aimerais bien le voir ». Du coup avec la direction, ils m'ont beaucoup aidée. Et puis après, avec mon père et moi, on était là à manger ensemble. Trop contente de retrouver... Enfin je cachais quelque part ma joie parce

que je sais que même si je suis heureuse, je sais que je l'ai quand même blessé. Par rapport à ce que je lui ai fait. Mon père. Enfin après on se dit que la violence morale... Enfin la violence pour les femmes, on se dit que c'est que pour les femmes. Mais en fin de compte, ce n'est pas que pour les femmes. Ça affecte aussi les parents. La famille de la femme. Et les enfants ! Heureusement que je n'ai pas eu d'enfant. Ce que j'ai vu aussi c'est que lui il avait un enfant et que ça se répercutait beaucoup sur l'enfant. Parce qu'au lieu que ce soit lui qui aime plus son enfant que moi, et bien je prenais soin de son fils. Ce n'est pas pour me vanter hein ! Je prenais soin de son fils comme si c'était son enfant. Même si quelque part la mère du gosse, elle est toujours en train de nous... De nous faire du mal comme si il n'y avait pas assez. C'était juste pour casser notre couple quoi. Du coup je l'ai quitté. Et puis maintenant je pensais que ça irait mieux mais c'est pas facile. Ce que j'ai fait à mes parents c'était dur aussi à supporter. Toujours maintenant. C'est... Je sais pas...

I : Et là maintenant tu vis chez tes parents à Lifou ?

P : Oui ici à Lifou. Quand je les ai quittés, je les ai quittés de Lifou pour Nouméa. Après je l'ai quitté. Je cherchais du travail partout et je me suis démenée pour pouvoir m'assumer moi-même. Et par la suite, je suis revenue ici, c'était juste pour un mariage et en revenant en fait j'ai trouvé ce travail-là. J'ai pas du tout envie de quitter mon travail. Ça c'est encore un autre truc.

I : Tu as trouvé du travail et tu es rentrée à Lifou.

P : Je rentre à Lifou surtout que je suis avec ma famille, mes parents, mes amis. Je sais qu'il y aura toujours des problèmes mais ce n'est pas grave le plus important c'est que... C'est pour moi, c'est de retrouver. Je sais que je ne pourrai pas retrouver ma maman d'avant. Elle est toujours aussi distante mais on ne parle pas de... Je sais pas comment on dit. Il suffit juste qu'on parle et ça y est ça suffit à... On peut parler d'une paix fragile. Je ne sais même pas si cette paix elle existe d'ailleurs. Mais on peut dire une paix imaginaire. (Blanc). Une illusion. Donc je ne sais pas.

I : Et c'est récent tout ça ?

P : Oui. Oui. C'est très récent. (Rire). Oui c'est très récent. C'était l'année dernière mais ça a commencé depuis 2013. Et 2016, je suis revenue à Lifou, et quand j'ai commencé à travailler ici, ça y est, pour moi je m'étais toute libérée de lui. J'étais bien. Après, en revenant... Après avec ce qui m'arrive aujourd'hui ça peut... Ça aussi pourquoi Maman, elle a... Et pour la violence faite aux femmes ce n'est pas uniquement à cause de leur mari. Il y a aussi des violences faites aux femmes par d'autres femmes eux-mêmes.

I : Ah oui ?

P : Oui ! Et de violence faite aux femmes où on peut généraliser les filles, les enfants. Les filles par leur mère. Par les parents. Et par les autres aux alentours. Voilà tout ce qu'on vit.

I : Et pour les petits garçons ?

P : Non c'est différent. Il y a aussi des violences faites aux hommes, aux enfants. La violence, c'est partout. Enfin, en ce moment c'est partout. Voilà tu as des violences physiques, sexuelles, de parole... Le non-respect, c'est déjà de la violence. C'est vrai que des fois, tu blagues, tu rigoles avec d'autres personnes mais il y en a d'autres qui... Des fois je vois des parents, quand ils parlent, ils insultent leurs enfants. Et après les enfants, ils répercutent ça à l'école ou... Ou sinon les enfants, ils se font tout le temps taper et par la suite, ils tapent aussi. Et pour eux, c'est normal. C'est un peu tout le monde qui... Voilà c'est plus aux femmes. La femme, elle n'est pas uniquement victime de son mari, ni de son conjoint. La femme elle peut être aussi victime d'une autre femme, ou encore de ses enfants. Parce que je connais aussi des situations où c'est l'enfant qui frappe sa... D'ailleurs ici, il y en a.

I : L'enfant frappe sa mère ?

P : Oui sa mère. Ou sa grand-mère. Voilà.

I : et quand tu parles de violence entre femmes, est-ce que tu peux... (Interrompue) ?

P : Violence entre femmes c'est beaucoup aussi. Tu peux parler de violence entre femmes genre... Mais tu connais les femmes. Genre la femme victime, elle est là, et la femme qui va l'attaquer, elle va faire tout son possible pour que tout accuse la femme victime.

I : Dans la même famille, la même tribu ?

P : Dans la même famille. Par forcément il suffit juste qu'il y ait un truc, une jalousie qui date des guerres mondiales là et qui va continuer à faire du mal. Et... Dans ce sens-là. Ou parce que l'autre femme elle se croit supérieure à l'autre, elle va se donner le droit de pouvoir faire du mal à l'autre parce que... Et puis après, elle s'en fout de ce qu'il lui arrive. C'est beaucoup de choses... Je sais pas si ailleurs on peut retrouver ça mais je sais que sur les îles... Sur les îles, je vois beaucoup.

I : Il y a la violence conjugale mais aussi la violence dans son ensemble.

P : On regarde toujours la violence conjugale, sexuelle, physique mais il n'y a pas que ça. Il y a aussi des violences, des petites violences qui pour nous ne sont pas vraiment importantes mais... Qui n'est pas vraiment importante mais quand tu vois ce que cette violence fait à cette personne, tu es dégoûtée. Tu es... Voilà !

I : Ces petites choses au quotidien qui...

P : Voilà ça s'entasse, ça s'entasse et au bout d'un moment on ne sait pas comment... C'est...

I : C'est habituel.

P : C'est habituel et c'est plus... La violence entre les femmes c'est pas... C'est vrai qu'il y a aussi des violences physiques. Des femmes qui se battent pour les hommes. Tu as aussi des femmes qui se battent juste pour leur honneur. Ou des femmes qui font juste un petit cinéma juste pour pouvoir détruire l'autre. Ou d'autres femmes qui font tout un tas de trucs juste pour amener l'autre à être coupable de quelque chose qu'il n'est pas. Eh oui ce n'est pas que dans les télés Novelas que ça se passe. Ceux sont des réalités. (Long blanc).

I : Est-ce que tu te rappelles d'une situation où tu as été victime de violence et où tu es allée au dispensaire ou... ?

P : Non, moi je n'ai été voir personne. J'ai été voir personne. J'étais au collège.

I : Tu étais au collège ?

P : Euh... Le... Quand j'ai été victime d'une... Euh comment ? C'était une fille, elle était amoureuse d'un garçon. Mais le garçon, il était amoureux de moi. Et je n'étais qu'en quatrième. Je ne savais pas faire autre chose que faire mes devoirs, jouer aux billes et c'est tout. (Rire). Ou au Mississippi. J'étais très immature à l'époque. Je ne connaissais pas l'amour et ça ne me venait pas du tout à l'esprit. Pourtant j'entendais des histoires « Ah elle fait des suçons à l'autre. Elle est partie avec l'autre ». Mais ça ne me faisait rien. Et quand ça m'était arrivé ça, ça m'a choqué. Déjà, de un, tomber amoureuse de moi. C'est comme maintenant je n'ai pas de style. Tenue vestimentaire ! Epiler... Pas du tout ! Donc des gros cils comme ça. Les cheveux en pétard. Je m'en fous moi du moment que je suis à l'aise dans mon petit monde. Et après, il m'a demandé si je voulais rester avec lui. « Eh bien viens alors ! ». Il est venu, il est resté à côté. Et puis voilà on discutait. Il mettait sa main mais je ne connaissais rien du tout. J'étais plus qu'ignorante. Plus que naïve. Aux études du soir, il était toujours à côté de moi. Et bien la fille, elle nous regardait toujours.

I : Elle était jalouse ?

P : Voilà, enfin je crois, je ne sais pas. Et un matin je pars, elle vient me voir et elle me dit « J'ai entendu dire que tu restais avec le garçon ». Et après elle appuyait sur le fait que j'avais plein de copains que je n'étais pas une fille à fréquenter. Après, elle a forcé lui à rester avec elle mais il y avait des conditions. Et elle est venue m'agresser parce qu'il est tout le temps là à venir me voir. Elle est venue m'agresser alors que c'est lui qui tourne autour de moi. C'est lui qui allait vers bibi. Mais elle a fait plein de trucs ! Plus elle nous faisait du mal, plus ça nous rapprochait et plus elle s'énervait. Et ainsi de suite jusqu'à maintenant.

I : Et ça continue encore.

P : Oh non, ce n'est pas fini. Dix ans après. Mais là je crois que le fait qu'elle qu'un jour je vais me marier. Mais de toute façon, ce n'est pas avec cette personne qui était après moi.

Mais moi, l'amour je ne connais rien du tout. Zéro. Je sais juste recevoir parce que j'ai beaucoup reçu de mes parents. Donner aussi parce qu'on m'a appris à donner. Mais après ce que j'ai vécu, je sais comment me défendre.

I : Tu te défendais ?

P : Au début non parce que je pensais que c'était de l'amour. Au début je me laissais faire. Je me laissais faire. Larguer, revenir, larguer, revenir... Après je suis restée encore un bon moment avec lui et je l'ai damé bien comme il fallait. Et quand il était presque... Qu'il ne pouvait plus se mettre debout. Il était à cent et quelques de kilos et 1m85.

I : Et tu t'es défendue.

P : Je l'ai bousillé même. Il avait du sang qui sortait les oreilles, le nez. Moi ça va j'arrive à cumuler, ces des petites douleurs de rien du tout mais quand ça s'entasse et que tu te fais taper par l'homme que tu aimes c'est... Et tout le temps ! Au final, tu te rends compte qu'il ne t'aime pas et qu'il te manipule. C'est seulement quand je l'ai bien bombardé que j'ai bien compris que... Je m'étais rendu compte qu'en fait il ne m'aimait pas du tout. C'est pas de l'amour que je reçois. Là je suis partie « Tu me touches, tu vas me trouver ! ». Là cette phrase c'est vraiment la phrase... Je ne l'avais jamais employée, il me tapait et puis c'est tout. Ça s'arrêtait là. Il me demandait pardon et je le pardonnais comme une conne. Après, il faut dire aussi que les femmes qui subissent la violence sont aussi victimes de leur naïveté. La preuve ! (Éclat de rire). Oui. Après quand je me suis rendue compte que ce n'était pas de l'amour, je me suis rendu compte mais trop tard. Parce que je l'ai quand même bien mis mal au point. De tout ce qu'il m'a fait comme violence, il ne m'a jamais mis dans cet état. Et là, je me suis rendue compte que j'étais très violente ! Et que j'étais écœurée par moi-même de la violence que j'étais capable de faire. Le mal que je pouvais faire ! Et quand j'ai fini de le bousiller, je l'ai tiré, comme on habitait au dernier étage, je l'ai fait tomber dans les escaliers, je l'ai entraîné, je l'ai tiré jusqu'à arriver dans la voiture. Marche par marche, jusqu'en bas. Avec six étages. Je l'ai pris, je l'ai foutu dans la voiture « Allez ! ». Mais les mots que j'employais ! J'étais écœurée. J'étais écœurée de mes mots. Toujours maintenant. Et après je suis partie et je l'ai amené à l'hôpital. Et ils ont dit qu'il fallait qu'il porte plainte. (Éclat de rire). Je lui ai dit « Bin essaye ! Si tu crois que tu me connais assez. Essaye ». Juste avec les yeux et les paroles. Il a dit « Non je t'aime trop » croyant que j'allais tomber dans son petit panneau. Alors là, c'était à mon tour. J'étais vraiment mauvaise. « Je t'aime. Bisous et je reviens demain matin ». Le lendemain matin, je suis revenue, il était tout fin content. Pendant qu'il était à l'hôpital, j'ai déménagé toutes mes affaires, là-bas à Paita. Quand il est arrivé, il a vu que je n'avais plus d'affaire. « Je suis venue te laisser ta clef de la maison, de la

voiture et je rentre chez moi à pied ! ». Et c'était reparti et je l'ai remmené à l'hôpital. Mais là, j'avais fait moins. J'avais fait moins parce que je savais qu'il sortait de l'hôpital. J'avais un peu pitié de lui quand même. Et voilà, je me suis dit qu'il fallait vraiment que ça s'arrête là parce qu'un de nous deux, au final, finira par mourir. Et non pas heureux surtout. Et puis moi, j'ai envie de mourir heureuse. Comme maintenant, si il faut que je meure, je m'en fous je suis heureuse. (Rire). Voilà si tu as d'autres questions ?

I : Toi tu n'as jamais porté plainte non plus ?

P : Oui j'y ai pensé mais quand je lui ai dit que j'allais porter plainte, ça lui a foutu les boules que je n'ai plus réussi à porter plainte. Ça m'a plus fait rire que ramenée à la réalité. (Rire). Et puis après ça non, je n'ai pas... J'y ai pensé une autre fois mais j'avais pitié de lui. Je lui ai dit « Pas la peine de porter plainte, toi tu vas bien ramasser ma peau ! ».

I : Vous deviez vous marier ?

P : Non juste des petites histoires d'amourette. Mais moi j'en ai connu des personnes qui étaient violentes mais ces personnes-là, elles ne sont pas allées jusque-là. Lui, il me manipulait par l'amour, par les sentiments pour pouvoir me marionnetter comme il voulait. Il me faisait même du chantage, il me disait qu'il allait se suicider. Je me déplaçais du travail et j'allais le voir. Je restais avec lui pendant des mois parce que je ne voulais pas qu'il se suicide. Parce que ses parents, ils vont croire que c'est à cause de moi. « Ils seront tous que c'est à cause de toi, que tu es la seule fautive dans tout ça. De toute façon, tu fais du mal à tout ce qui bouge, tout ce que tu touches ». Voilà quelque part, ça aussi c'est une forme de violence. C'est dur à supporter mais après je m'étais dit « Chacun son état d'âme ». C'est-à-dire quand il a voulu m'agresser, me menacer, voilà me menacer qu'il allait se suicider, j'ai dit « Eh bien, tu sais quoi suicide toi. J'en ai marre, je m'en fous. (Rire). Tu ne m'aimes pas. Ah je t'emmerde, c'est bon là ». Ça va ! Au bout d'un moment, il ne faut pas pousser Mémé dans les roses. Alors qu'il a bien poussé Mémé dans les roses. (Eclat de rire).

I : Qu'est-ce qui a fait qu'un jour tu as eu envie de partir ? Tu as dit maintenant stop ?

P : C'était le jour où je suis revenue avec mes parents. Quand je suis retournée chez mes parents, parce qu'un jour j'étais tombée mais très malade. A cause de ce qu'il m'avait fait, j'étais tombée très malade. J'étais à deux doigts de mourir parce que j'avais que trois... Ça c'est une histoire à ne pas raconter parce que... Je raconte beaucoup cette histoire pour que les gens ils sachent qu'il faut faire attention à l'anémie. A l'anémie surtout. Parce que moi ce n'était pas l'anémie que j'avais. C'était quand il était violent, il m'avait shooté là ici, dans le bas du ventre. Et du coup maintenant, ça a créé des fibromes. Et le fibrome, il avait pris onze centimètres de diamètre. Quand il m'avait shooté, voilà ça a commencé à faire ça. Et

avec le fibrome, je perdais beaucoup de sang. Et il ne comprenait pas d'où venait cette maladie. Et moi, je cherchais aussi parce que je n'ai pas de problème de santé. Et je ne savais pas qu'avec ce qu'il me faisait j'avais des problèmes de santé par rapport à ce que je vivais avec lui, ce que j'avais vécu. C'est là que je suis venue ici, sur Lifou, pour faire des médicaments pour trouver d'où ça vient. Et quand ils ont trouvé, ils m'ont dit de retourner à Nouméa. Mais c'était le fait que quand j'étais restée ici, à Lifou, mon père il était tout le temps-là, au petit soin même si ma mère elle était toujours aussi réticente. Je voyais qu'elle ne voulait plus que je parte. Mais quelque part c'était aussi de l'amour. Mais j'étais obligée de partir parce que c'était pour ma santé. « Tu pars mais tu ne restes pas chez lui. Tu vas rester à Païta ».

I : Ils savaient qu'il était violent.

P : Oui je cachais à mes parents. Mais mes parents, ils ont vécu ça avant moi. Et après j'étais restée comme ça. Et puis j'ai dit « Non je vais retourner ». Et je suis partie chez lui. Et de là-bas, on a fait ensemble le médicament pour qu'on puisse m'aider. Pour que quand je mange, j'avale beaucoup d'aliments et ça permet d'avoir beaucoup de fer et de moins en rejeter. Ce qui m'a fait dire stop c'est quand je suis retournée chez lui, comment il m'a traitée alors que j'étais au plus mal. Je me suis dit « Peut-être que j'attends un peu ». Il avait un truc à Koné, et il est parti à Koné. Le jour même j'ai pris le car et je suis partie chez moi, à Païta. Après là, j'ai dit stop. Il venait, il venait crier à la maison « Je veux rentrer ! Elle est où ? Elle est où ? Je vais la tuer celle-là. Tu me trompes avec qui ? Toi tu es à moi ! C'est moi qui te commande ! ». Et c'est là que tu commences à voir que tu es restée avec un mec maso. (Éclat de rire). Et je me suis dit « C'est bon ça y est ». A partir de là, voilà, je l'ai largué et plus de nouvelle. Après j'étais resté là-bas à travailler sur Nouméa. J'en ai fréquenté des tonnes après tellement j'étais trop libre. J'avais l'impression que j'étais plus qu'une vache folle. C'était la folie sur la Nouvelle-Calédonie quoi. J'étais avec l'autre, puis avec l'autre, puis avec l'autre... Et puis je m'amusais, je faisais la fête, j'étais avec mes amis. C'est pour ça, là je me suis j'ai bien profité de... Peut-être pas assez ? Mais bon, c'est pas grave. C'est déjà beaucoup par rapport à ce que j'ai vécu. Je ne me plains pas. Donc quand il a commencé à me montrer ces mauvais... Non, pas quand il a commencé mais quand il a continué à ne pas changer, j'ai dit « C'est bon je n'ai pas le temps de souffrir. Moi il faut que je sois heureuse ». Je préfère consacrer mon temps à être heureuse plutôt qu'à aller chercher de la merde partout. Et il a tous ces trucs-là ! J'ai ma carte à moi ! J'utilise mes propres pièces ! Mes propres sous ! Mon salaire. Et nous notre coutume ici, le premier salaire que tu reçois tu le donnes à tes parents. J'ai jamais fait. J'ai jamais fait jusqu'au jour où je suis retournée à la maison. Mais

ça change... C'est pas que ça ne change rien mais j'ai toujours pas fait parce que voilà, j'ai travaillé la première fois et je leur ai pas donné mon salaire. (Blanc).

I : Et là tu as rencontré quelqu'un d'autre ?

P : Eh bien je vais me marier ! Je ne l'ai pas rencontré ça s'est passé coutumièrement. Eh... Je trouve que pour l'instant il est bien. Si je ne suis pas encore toujours mariée (Eclat de rire). De toute façon il pèse moins lourd que l'ex. Il est moins grand que l'ex. Donc ça va, il est facile à plier en quatre. C'est bon.

I : Donc ce n'est pas toi qui l'as connu, rencontré ?

P : On m'a dit « Il y a une personne qui cherche une femme ». J'ai dit « J'aimerais bien la rencontrer juste pour discuter ». On a discuté tout ça. C'était au mois de février. Et je l'ai testé, je l'ai poussé à bout comme jamais. Mais non. Il était tellement calme. Il était... Il pleurait, enfin il était en colère. Il me faisait comprendre qu'il était en colère mais il ne me touchait pas. Je lui ai dit « Eh bien essaye ! Et dis-toi bien qu'après le mariage, je n'ai pas peur de divorcer ! C'est pas la coutume qui va me freiner d'être heureuse ! Ah ça non ! ». Eh oui voilà.

I : Et donc début juillet c'est ton mariage à toi ?

P : Oui.

I : Ah, je n'avais pas compris ça ! Félicitations !

P : Mais oui mais c'est dommage que tu partes au mois de juin. Et lui, il est de Saint-Paul, à côté de Tingeting.

I : Donc tu vas habiter dans le nord.

P : Oui. (Rire). Bin il faut juste que je passe mon permis. Ah c'est encore tout un tas de trucs.

I : Et vous vous fréquentez avant le mariage ?

P : Oui mais on n'a pas le droit de faire l'amour avant le mariage. Du coup je fais l'amour avec d'autres personnes... Non je rigole ! (Eclat de rire). Ah non, non ! Moi je suis fidèle ! Non. (Rire). Non mais si on s'était déjà vu. Eh bien là, la première fois qu'ils sont venus pour faire la coutume, c'était trop bien. C'était trop bien. Après je sais que pour d'autres ça s'est pas bien passé parce que peut-être qu'ils ont été forcés ou pas ? Alors que moi non, c'est moi qui ai voulu aller pour connaître la personne. On en a discuté. On a flashé l'un sur l'autre. On s'est dit qu'il faut qu'on essaie de se comprendre parce que voilà il ne faut pas que... Mais moi je ne lui ai pas promis que j'allais être fidèle même si je suis fidèle. Pour moi, je n'en ai pas besoin. Il ne m'a pas promis qu'il allait être fidèle.

I : Jusqu'au mariage ? Ou aussi après ?

P : Pfff... Il n'y a pas que dans les télé Novélas que ça se passe ! Ça se passe partout dans la réalité. Et s'il y a des films de télé Novelas c'est bien parce que ça tient vraiment de la vie. Et non, nous deux ça s'est passé... C'est vrai que c'est rapide. Mais pour l'instant ça va. Là je pars à Nouméa, c'est pour aller le voir. Et pour aussi le repas, et pour plein de trucs encore. Et rester un peu avec lui. Il travaille un peu sur Nouméa. Je travaille ici, sur Lifou.

I : Vous ne vous verrez pas tout le temps.

P : Non on ne se voit pas tout le temps. Des fois, c'est lui qui pose congés. Mais moi, c'est hors de question que je pose congés. (Rire). Je garde mes vacances. Non mais j'avais gardé c'est pour ma grande sœur comme elle se marie au mois de juin. Après ma grande sœur, deux semaines après c'est moi.

I : Tes parents ont deux mariages ?

P : Oui et ce n'est pas facile pour mes parents. Je n'avais pas compris ça et là je l'ai bien dans le crâne là. Oui. (Blanc). Je n'aimerais pas vivre ça. Avoir des enfants et puis faire marier ton enfant juste là, et puis ton autre enfant juste après. Encore des garçons ça va ! Mais des filles ! (Blanc). Dans la culture kanake, les filles sont censées partir de la maison. Pour pouvoir donner des fruits ailleurs. Mais bon. Ça ne me gênait pas de partir mais dans cette situation c'est plus le fait de partir deux semaines après ma grande sœur. Ma mère, elle n'aura même pas eu le temps d'être blessée qu'elle sera achevée déjà.

I : C'est dur, oui. (Blanc). Et pour en revenir aux violences, est-ce que tu penses qu'il y a des choses qui pourraient être faites pour aider les femmes qui en sont victimes ?

P : Peut-être d'enlever le cœur pour ne plus ressentir les sentiments. C'est tout. (Rire). Non c'est... Qu'est-ce que je pourrais... ? (Réfléchit). Ça serait plus...

I : Est-ce que tu aurais aimé avoir quelque chose, quelqu'un qui aurait pu t'aider à sortir plus tôt de tout ça ?

P : Mes parents ! Ma naïveté. J'ai toujours été naïve. Et je ne dis pas que maintenant je suis moins naïve. Je suis toujours naïve mais il faut plus qu'un dessin pour que je comprenne. Il faut vraiment que je ramasse ma panse pour que je comprenne. « Voilà ! Tu as compris ce qu'on voulait te dire ! ». Il y a ça, la naïveté. Les sentiments. L'amour, ce n'est pas facile. Et quand tu ressens quelque chose envers quelqu'un tu as vraiment envie de te lâcher mais... Voilà ce n'est pas... (Blanc). L'alcool aussi c'est un problème. Mais je ne vois pas de solution à part que ça vient de soi-même. De se barrer ! Il faut que la femme, elle sache être moins naïve, de un. Et de deux, être forte. Dans le sens où « Tu veux partir, eh bien pars ! ». Il faut savoir ce qu'elle veut aussi surtout. Parce qu'il faut savoir si tu veux être heureux ? Ou pas ? Si jamais des enfants aussi surtout. Parce que moi je pense aussi aux personnes qui ont des

enfants. J'entends toujours dire « Moi si je reste ce n'est pour... Si je reste c'est pour mes enfants ». Mais les enfants, ils ne sont pas cons non plus. Ils en ont dans le crâne aussi. Du coup, ils voient quand leur maman, elle est malheureuse ou... Donc... Après c'est vrai, on dit ça mais il y a aussi d'autres... Par exemple mes parents, je n'arrive même pas à imaginer tellement je suis bien avec mes parents je n'arriverais même pas à m'imaginer une famille monoparentale. Parce que ma mère, elle est restée, c'était pour nous. Même si mon père, il était violent et tout ! Voilà. Il picolait, il faisait que ça, il venait de la fête et il tapait ma mère. Devant nous. Moi je n'ai jamais vu ça. Une fois seulement et puis ça a été radical. Mon père il a changé tout de suite. C'est bon, il avait fait devant mes deux grandes sœurs. Mais il avait changé tout de suite. C'est juste que ça y est j'étais en sixième et je pensais que ça y est qu'il n'était plus violent. Et quand je l'ai vu. Il a violenté ma maman, je l'ai regardé d'un air. Je lui ai bien fait comprendre que ça faisait mal. Eh bien j'ai craqué sur le coup. Je suis partie et je lui ai dit « Tu sors de cette maison ! Tu n'as plus le droit. Je te bannis même de... Tu n'es pas mon père ! Tu n'es rien. Tu es que de la merde ». Je regrette ces paroles ! Mais c'est le fait qu'il avait... J'ai dit « C'est la première et la dernière fois. Tu es qui toi pour toucher à ma mère ! Tu as mis des enfants au monde toi ? Démarre d'ici ! ». Alors que j'étais encore en sixième et que je ne connaissais rien encore de la sexualité. C'est juste que de voir ma mère souffrir ça m'a fait... Mon père, il est parti. Il est juste parti dehors et il est resté dehors. Je suis partie juste tombée ko. Le lendemain matin, il a voulu dire pardon tout ça. Le truc c'est que moi, je suis pire que mauvais, pire que rancunière. C'est qu'après, il lui en a fallu du temps pour gagner ma confiance encore, et tout, et tout. C'est pour ça je dis que ça vient de soi-même. Parce que moi, comparée à ma mère, je sais que je n'étais pas encore prête à avoir des enfants. Je n'étais pas encore sûre que c'était le bon mec même si j'ai quitté mes parents pour vivre cette aventure-là. Ça ne veut pas dire que pour moi voilà. C'était juste pour tester. Et voilà. Et quand je l'ai vu faire ça, ma mère, elle n'a pas pu... Elle n'est pas partie. Elle est restée avec mon père.

I : Qu'est-ce qui a fait qu'elle est restée ?

P : Les enfants. Elle dit toujours les enfants. Jusqu'à même se marier. Ce n'est pas moi qui vais me marier avec un mec violent. Ah non. Peut-être si j'étais encore plus naïve.

I : Et ta mère, elle vous en parle de tout ça ?

P : Après oui. Surtout maintenant en face du mariage. Elle dit « Ah tu vas vivre beaucoup de chose dans ta vie ». Mais pour elle, c'est hors de question le divorce. Ça ne rentre pas ça dans sa tête. Mais pour revenir au fait de si je peux trouver des solutions. Peut-être je ne sais pas. Parce que quelques part si vous trouvez des solutions, vous pourrez être accusés

comme étant des fouteurs de troubles dans la vie des... Des autres personnes, des couples. Alors qu'à la base vous êtes là pour... Pas pour réunir, mais c'est pour... Comment ? Surtout pour la femme. Pour qu'elle soit moins blessée. Pour que ça se passe mieux. Et aussi pour la suite, pour les conséquences. Pour les enfants. Mais c'est un risque à prendre de... De justement ce métier-là. Et moi, je dirais qu'il faut que ça vienne de... Et c'est vrai qu'il manque peut-être un peu plus de communication de ce côté-là. Parce que pour la sexualité, on parlait beaucoup de la sexualité. Ça au collège et tout ça. Et ça serait très bien aussi de parler de violences conjugales parce que ce n'est pas uniquement quand on est adulte. Non c'est à partir de très jeune. Maintenant, il y a même des enfants qui sont enceintes à partir de... Quel âge ? Alors moi, je dis que la communication il faut la commencer à partir du collège.

I : Il faut informer les jeunes.

P : Informer les jeunes. Collège, lycée, pour que plus tard dès qu'on se met réellement en couple il faut qu'il sache vraiment c'est quoi.

I : C'est vrai qu'on parle de sexualité, d'alcool, des drogues mais de la violence on n'en parle pas.

P : Non. Alcool, des drogues, on parle beaucoup plus de ça mais de la violence dans la drogue, la violence dans la sexualité, de la violence homme/femme. Et quelque part il faut savoir aussi que ce n'est pas... Qu'il y a des personnes qui sont bien dans leur tête mais qu'il y a aussi des personnes qui sont pas bien dans leur tête. Déjà d'être informé. Peut-être que les enfants seront moins naïfs. Quand ils feront face à la situation, peut-être qu'ils auront beaucoup de communications, beaucoup d'idées, beaucoup d'informations qui font qu'ils vont vite reculer, vite ressortir de cette situation. Ou s'il n'arrive pas à vite sortir, peut-être qu'ils savent comment à qui communiquer ? Quel service ? Comment atteindre ce service ? Comment pouvoir communiquer ? Il y a plusieurs façons de... Parce que des fois ils n'arrivent pas à communiquer. Moi ça va parce que moi je peux très bien... Mais à l'époque je ne savais même pas que ça existait. Enfin si je savais mais je ne savais pas comment ça se passait. S'il fallait remplir des formulaires tout ça ? Si j'allais être figée dans la justice ? Si j'allais tout ça et tout. Parce que mon ex, il m'a bien baratinée avec tout ça. « Non, on va être figés à la justice ! ». Et moi, comme une conne et bien je l'ai cru alors que si auparavant on m'avait rassurée : on n'allait pas figer à la justice, on allait recevoir beaucoup d'aide. De quel genre d'aide ? Comment on allait accéder à ce genre d'aide ? Et qui contacter ? Est-ce qu'il y a un service à disposition, Est-ce que c'est à Lifou ? A la province des îles ? Ou à Nouméa ? Ou partout ailleurs ? Ou un réseau jusqu'en France même. Parce que ce n'est pas

juste ici. Il y a aussi des autres personnes qui vont et qui suivent des études en France. Peut-être qu'il y a des personnes qui les malmènent là-bas et qui ne savent pas retrouver. Livrés à eux-mêmes. Ils ne savent à qui se confier. Voilà c'est un peu de tout ça. Comment répondre à ces questions. Excuse-moi si je te réponds par des questions mais c'est juste... Il faut élargir la communication. Elargir la communication mais que ce soit vraiment centré. Enfin vraiment la communication de masse. Comment accéder ? Comment pourvoir ? Comme les préservatifs ! On sait très bien où trouver des préservatifs gratuits ! On ne se pose même pas la question. Avant c'était « Va acheter ça au magasin, va à la pharmacie ! ». Ou c'était on fait des bébés parce qu'on avait envie de faire l'amour. On est obligé de le faire et après on tombe enceinte parce qu'on ne sait pas où trouver des préservatifs. On ne savait pas si c'était à disposition. On ne savait pas si c'était gratuit. Maintenant qu'il y a eu beaucoup de communication avec la sexualité et tout ça, on ne se pose même plus la question. On prend notre voiture, on fait du discretos, on va, on prend les préservatifs et on part. Il faut faire pareil ! Je ne dis que c'était vraiment pareil parce qu'eux ils sont mis du temps. Par rapport à ce que eux ils ont mis du temps vous, vous pouvez faire mieux dans le sens où vous répondre à ce genre de questions. Déjà présenter et comment pouvoir en discuter. Avec qui pouvoir en discuter ? Avec qui ? Ce qui permet... Ça ne permet pas d'attirer mais ce qui permet de faciliter l'acheminement de la personne. Que ce soit aussi pareil que d'aller chercher un préservatif. C'est juste aller. Tu vas et puis tu en discutes. Comme ça.

I : Et là, tu parles de communication à un niveau collectif, à grande échelle. Est-ce que plus individuellement, par exemple avec tes cousines, tes sœurs, ta mère, vous communiquez sur ça ?

P : Comme je te disais, non. Euh... Non. Moi je raconte mon histoire mais quelque part si tu veux, quand c'est moi qui raconte c'est comme des potins. C'est pas pareil quand c'est des préventions. C'est vrai que quand on en parle, d'autre vont le prendre autrement mais c'est vrai que c'est pas pareil. « Tu sais moi que moi j'ai vécu ça et ça. Fais attention parce que... ». Ils ne sont pas plus attentionnés dans le fait qu'attention il y a ci ou ça, non. Ils sont plus « Putain mais c'est un salopard ce mec ! ». C'est plus dans ce sens-là.

I : Ils n'ont pas de recul. Du coup ça n'a pas beaucoup d'effet.

P : Ah non. C'est pareil que la sexualité. Quand on parle de sexualité, comme je te disais à l'école, et bien j'entendais dire « Ah l'autre, il a fait des suçons à l'autre ! Tu sais l'autre elle est enceinte de l'autre ». Au lieu de dire il y a des préservatifs là-bas, vous pouvez faire l'amour tant que vous voulez avec des préservatifs. Vous n'allez pas à avoir d'enfants. Non.

Non c'est plus des potins alors que quand il y a la prévention, le message il passe mieux. Parce qu'en fait, ils savent que vous venez pour la prévention. La prévention de l'alcool, de ceci, ou de cela, ils savent. Ils savent. Alors qu'à côté de l'autre qui va raconter ci, et l'autre qui va raconter ça. Et l'autre, il va déformer l'histoire et ainsi de suite. Alors qu'à la base la personne elle voulait juste lui dire « Attention, ce genre de personne, elle n'est pas bien ». C'est juste que ce n'est pas... Par exemple quand toi tu vas me dire quelque chose par exemple sur toi, tu me dis « Ah bin moi j'ai vécu ça, il était violent et tout... ». C'est vrai que je ne vais pas prendre ça comme des potins mais je vais plus prendre dans le sens « Est-ce que ça va maintenant ? Est-ce que tu seras heureuse ? ». Au lieu de penser à « Fais attention à toi aussi ! ». Non je suis « Est-ce que tu vas bien ? Est-ce que tu as besoin d'en discuter ? ». Mais ça ne va pas me venir le fait de faire attention à moi aussi.

I : Et par exemple, ta cousine dont tu me parlais... (Interrompue).

P : (En coupant la parole). Elle, elle m'en parlait tout le temps que lui, il était violent. Moi par contre là, je ne prenais pas ça comme des potins. Je le prenais comme je viens de t'expliquer par rapport à notre exemple. Je lui demandais « Ça va ? ». J'étais tout le temps là. Je l'écoutais. Je restais avec elle les nuit parce qu'elle avait peur de dormir toute seule la nuit dans la case. Du coup c'était ça. Mais je n'avais pas fait attention que ça allait m'arriver aussi. Et quand ça m'était arrivé, je n'y ai même pas pensé.

I : Tu n'as pas fait le lien avec son histoire.

P : Mais rien du tout. Rien. Rien. Rien. C'est pour ça que moi je te dis que je n'ai pas eu de prévention de ce côté-là. Parce que ma mère aussi, quelque part pour elle aussi c'était peut-être tabou. Elle en parlait pas parce que peut-être que ça la gênait. Je ne sais pas. Elle disait « Ah mais avant ton père c'était un gros fumeur de pétard ou machin ou soulard ou drogué ». C'est tout. Elle ne nous disait pas « Faites attention aux hommes ». Par contre ça je l'ai eu avec mon père. Et pourtant c'est mon père qui faisait du mal à ma mère. C'est l'inverse. J'ai eu cette discussion avec mon père. C'est quand il a commencé à voir que je ne venais plus du tout ici, à Lifou. Il disait « Coco, tu sais si tu n'es pas heureuse, la maison elle est toujours ouverte. Même si Maman elle est réticente, tu restes toujours notre fille ». Ça, ça m'a vraiment mais touchée ! Touchée ! Parce que moi, pour moi, ça y est, j'existais plus aux yeux de ma famille parce que ma mère, elle m'avait déjà tourné le dos et mon père, on se voyait en cachette. Et par rapport à tout ce que j'ai fait comme mal à toute ma famille. Je pensais que tout était fermé mais quand mon père il avait fait ça, ça m'a touchée mais... Ça s'est arrêté là.

I : Il a tendu une main vers toi.

P : Voilà ! Il m'a parlé et il m'a dit « Si tu n'es pas heureuse là où tu es, reviens à la maison. Ce n'est pas grave si tu as fait du mal ». Parce que moi, je lui répète toujours « Vaut mieux tard que jamais ». Et bien là c'est lui qui m'a dit « Vaut mieux tard que jamais ». (Rire). Ahhh... Et après quand il m'a dit ça, j'ai laissé un moment et quand j'ai bien damé mon ex, je suis retournée à la maison. Retour! Et quand je suis retournée, et bien ça va. Enfin ça va. Ça va pas encore mais ça peut aller. L'important c'est que... (Blanc).

I : Vous êtes sur la bonne voie.

P : Enfin je ne crois pas trop parce que depuis cet échec. Enfin pour moi ce n'est pas un échec. Ça me permet d'être moins naïve. Donc c'est mission accomplie au final ! (Rire).

I : Tu as appris de tes erreurs.

P : Voilà. Et je me suis dit que maintenant c'est moins facile pour moi de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Souvent je le fais sur le coup mais après je me rétracte. Attention. Parce que maintenant oui j'ai vécu. Et j'ai des séquelles maintenant. Je ne peux même plus donner d'enfant. Alors que je vais me marier. Je ne lui ai pas encore dit (En chuchotant). Je voulais lui dire mais tellement je l'aime trop. (Eclat de rire).

I : Vous adopterez ?

P : Non, il veut avoir ses propres enfants. Je me dis quitte à ce que je donne ma vie par amour. Je donnerai son enfant et en retour ma vie. S'il le faut je suis bien capable parce que je serais heureuse de le savoir heureux. Mais bon, je ne voudrais pas laisser des petits malheureux ici au monde donc non ! (Eclat de rire). Non ce n'est pas moi ça. Et voilà. Je ne sais pas si j'ai répondu à ta question.

I : Ah oui, oui.

P : On tourne beaucoup trop en boucle. Après si tu as d'autres questions.

I : Non. Mais est-ce que toi tu veux rajouter quelque chose ?

P : C'est vrai que moi ce qui m'intéresserait c'est de beaucoup plus réfléchir à comment ? Comment arriver au niveau de la prévention sexuelle ? Et de toutes façons, je ne dirais pas que... (Blanc).

I : A l'école c'est vrai qu'on n'en fait pas. On en fait un peu auprès des femmes, avec les sages-femmes, ou en consultation. Mais jamais auprès des jeunes filles et des jeunes garçons.

P : Parce que c'est à partir de très jeune qu'on fréquente d'autres personnes. Et c'est très jeune, que l'on est très naïf. Et c'est juste que... Je ne t'en veux pas de ne pas naître avant et de vite venir. (Rire). On parle de l'alcool, des drogues, de la sexualité mais pas de la

violence. Mais la violence en général parce qu'il n'y a pas que ça. Il y a aussi la maltraitance des enfants. Il y a aussi la maltraitance des personnes âgées. Et il y a de tout.

I : Faire réfléchir les jeunes sur la violence.

P : Voilà. Par exemple profiter des cours d'éducation civique. Et surtout, j'ai regardé sur le planning de mon petit frère, ils ont mis ça au collège. C'est pour ça que je te propose le collège. Après ça c'est ici, à Lifou. Donc justement en profiter parce que l'éducation civique c'est plus pour comment respecter l'autre ? A la base, c'est ça je pense l'éducation civique. C'est pour mieux se respecter déjà et respecter l'autre. Ah oui une chose aussi : il faut que la femme, elle s'aime. Parce que si elle ne s'aime pas elle ne va jamais se sortir de cette situation. C'est le jour où je me suis rendu compte de cette situation. Parce que moi, ce n'est pas que je ne m'aimais pas mais je m'en foutais si je m'habillais comme si ou comme ça. Je m'en foutais du regard des gens, qu'ils me regardaient bizarrement ou pas. Mais bon, à partir du moment où je me suis sentie aimée par moi-même que c'est sorti tout seul.

I : Je me respecte donc il faut que l'on me respecte.

P : Voilà. Moi je pensais que je me respectais mais en fait, je me... Parce qu'en fait moi, je m'aime comme je suis. C'est-à-dire que toujours maintenant je continue à m'habiller comme j'en ai envie. Les gens peuvent me critiquer sur ma façon de m'habiller mais à partir du moment où ça commence à dégringoler. Pouf ! Non ! Ça ne marche pas. Si tu t'aimes toi-même, si tu sais que tu t'aimes toi-même, à partir de ce moment tu es à l'aise. Tu peux t'habiller moche, belle sexy, machin eh bien tu sais que... Non ! Pas sexy. Moche ou belle tu sais qu'au plus profond de toi, tu es à l'aise, tu t'aimes bien. Mais à partir du moment où tu t'habilles sexy c'est que tu vas vraiment chercher là ! (Rire). Non après je ne pourrais pas parler de ça parce que je ne sais pas trop. Par contre pour la violence, ce serait bien d'en profiter avec l'éducation nationale, de leur proposer de faire des cours de sexualité, après l'autre cours de violence... Mais que voilà surtout en fonction de la société. Qu'est-ce que la société a besoin ? Appuyer sur quel domaine ?

I : Pour mieux vivre ensemble. (Blanc).

P : Après une séparation, c'est pas forcément... Quand tu as un ex, tu remercies ton ex de connaître un mec mieux que lui.

I : Il faudrait les remercier ?

P : Voilà. Et bien moi c'est grâce à ça que je me suis dit je ne suis pas heureuse. C'est pour ça que moi, je me permets de dire « Oui je suis heureuse ». Même avec un petit salaire de ce que je gagne. Mais avec l'homme que j'aime, même j'aurais envie de lui dire que je peux vivre de l'eau fraîche et d'amour. Comment on dit ? (Rire).

I : D'amour et d'eau fraîche.

P : Voilà. (Rire). A partir du moment où je suis indépendante. Ça c'est primordial. Je sais pas si j'ai d'autres ... Mais pour moi pour l'instant c'est bon. Je pense que tu m'as bien fait travailler les méninges. (Eclat de rire). Non je rigole. Mais ça fait du bien aussi de discuter !

I : Merci beaucoup pour toutes ces choses intéressantes que tu m'as dites.

P : Eh bien écoute si j'ai pu t'aider et bien c'est moi qui te remercie parce que je ne sais pas mais peut être que moi quelque part j'avais aussi besoin d'en parler. Et que le fait aussi de poser ces questions et bien je me suis rendue de compte que j'étais beaucoup plus heureuse que j'étais. (Rire). Et c'est bien ton travail car vous n'allez pas réussir en continuant comme ça, parce qu'on ne peut pas donner que des solutions quand on ne sait pas c'est quoi les problèmes. Je dis ça mais moi... Il y a des histoires beaucoup plus intéressantes, plus frappantes...

I : Mais ce n'est pas ça que je recherche. C'est avoir l'avis des premières concernées.

ANNEXE 7 : LEXIQUE

Aller de l'autre côté ou **Aller au camp Est** signifie aller en prison.

Astiquage signifie correction/punition physique. Il peut être collectif ou individuel.

Drehu est la langue kanake parlée à Lifou.

Évasaner signifie bénéficier d'une évacuation sanitaire sur l'hôpital de Nouméa, « évacuation sanitaire » est devenu « évasan » qui est devenu le verbe « évasaner »

Gaston Bourret est le nom du Centre hospitalier Territorial de Nouméa.

Kamadra signifie « blanc » ou littéralement « celui qui devient rouge » en drehu. Sans aucune connotation, ce terme désigne les blancs qu'ils soient calédoniens, métropolitains ou autre.

Kava est une plante originaire du Vanuatu, consommée en boisson, recherchée pour ses propriétés anesthésiantes, myorelaxantes, euphorisantes et stimulantes.

Nakamal est un bar où l'on peut consommer du kava.

Oleti atraquatr signifie merci beaucoup.

Télé novela est une série télévisée brésilienne qui connaît un grand succès en Nouvelle-Calédonie.

VIII / SERMENT D'HIPPOCRATE

- En présence des Maîtres de cette école, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine.
- Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail.
- Admise dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime.
- Respectueuse et reconnaissante envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.
- Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses. Que je sois couverte d'opprobre et méprisée de mes confrères si j'y manque.

RESUMÉ

Introduction : Les violences faites aux femmes sont un réel problème de santé publique, encore plus prégnant en Nouvelle-Calédonie qu'en métropole.

De nombreuses femmes se présentent au dispensaire de Lifou pour un motif de consultation en lien avec ces violences subies quotidiennement. Malgré un travail en partenariat avec les associations d'aide aux victimes et la gendarmerie, très peu de femmes réussissent à trouver la porte de sortie face à ces violences.

Nous avons mené une étude permettant de comprendre l'expérience vécue des femmes kanakes de Lifou face aux violences qui leur sont faites, pour appréhender leurs attentes et leur besoins. Cela permettra de mieux les dépister et de rendre leur prise en charge plus effective.

Matériels et Méthodes : Il s'agit d'une étude qualitative avec 9 entretiens semi-dirigés auprès de femmes majeures kanakes originaires de Lifou, étant ou ayant été victimes de violences. Une analyse phénoménologique sémio-pragmatique du verbatim après transcription intégrale a fait émerger des catégories significantes et a permis de mieux comprendre les attentes et les besoins des femmes dans leur parcours de soins primaires.

Résultats : Les premiers résultats nous montrent que la violence a un sens qu'il faut comprendre. Elle aboutit à la destruction de la femme avec des conséquences irréversibles. La coutume légitime ces violences en faisant d'elles l'expression d'un rapport social de genre. La sortie des violences se fait par un affranchissement de la femme vis-à-vis de l'homme mais aussi par un affranchissement vis-à-vis de la coutume.

Conclusion : Ce travail permet de mieux comprendre le vécu des femmes kanakes victimes de violences et de connaître leurs besoins et leurs attentes. Le parcours de soins de ces femmes doit être repensé de manière à être centré sur la patiente et son expérience en prenant en considération les spécificités culturelles kanakes.

MOTS CLEFS : violences faites aux femmes, expérience vécue, ressenti, besoin, attente, méthode qualitative, phénoménologie, soins primaires, Lifou, Kanak, Nouvelle-Calédonie.